

Faculté de philosophie, arts et lettres

**La féminité entre injonctions et
transgressions dans l'Europe
ibérique des XVI^e et XVII^e siècles :**
**discours et représentations dans la littérature
picaresque et les manuels d'éducation**

Auteur : PAVONE Ivana
Promotrice : MOSTACCIO Silvia
Lecteurs : LECUPPRE Gilles et CABIBBO Sara
Année académique 2019-2020
Master en Histoire – finalité communication de l'Histoire

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont m'ont aidée lors de la rédaction de ce mémoire.

Je voudrais en premier lieu témoigner toute ma reconnaissance à ma promotrice, Silvia MOSTACCIO, pour sa patience, ses conseils judicieux, et sa confiance. Je souhaiterais également remercier les deux lecteurs de ce travail, Gilles LECUPPRE et Sara CABIBBO, pour leur temps et leur attention.

Je tiens également à remercier les personnes suivantes, pour leur aide dans la réalisation de ce mémoire : un grand merci à Leyla Tielemans pour les relectures et corrections orthographiques. Merci à Jules Dejonckeere et Paul Barthélemy pour leurs avis, les moments passés ensemble et les discussions passionnantes tout au long de ces cinq années d'études. Enfin, merci à mes parents et ma sœur pour leurs encouragements et leur soutien.

INTRODUCTION

En 1527, Érasme écrivait, dans l'une de ses correspondances, l'importance capitale qu'il y avait à modifier les formulations des lettrés, appelant à faire correspondre les écrits humanistes à un style plus « masculin ». Il s'agissait de réintroduire une forme de virilité dans l'usage de la langue et, particulièrement, dans la façon de véhiculer les idées humanistes dont les penseurs avaient été accusés de participer à une « féminisation » de l'érudition, tant dans leur expression que dans leurs idées. Dans cette correspondance, il évoque également l'importance des valeurs issues de la *virilitas*, telle qu'elle était envisagée dans la tradition antique, qu'il met en opposition avec un Orient efféminé. Cette préoccupation traduit, non seulement, une volonté de réaffirmer la prévalence de l'Europe moderne en s'inscrivant dans une tradition antique dite « virile », mais également une forme de misogynie perceptible à travers l'emploi du qualificatif « efféminé » pour désigner les rivaux. Ce ne sont pas pour autant de masculinité et de féminité dont il est véritablement question dans cette lettre, mais ces deux notions ont effectivement été mobilisées pour caractériser différents modes de communications, l'un ayant recourt à la force, à la vigueur et à la légitimité, l'autre représentant la faiblesse, l'impuissance et l'imprécision¹. Cette association aux genres pour établir un jugement de valeur concernant la manière convenable pour un homme de présenter ses idées traduit néanmoins l'existence dès les débuts de l'époque moderne d'un déséquilibre entre la perception du masculin et du féminin.

Les bouleversements des XVI^e et XVII^e siècles ont eu un profond impact sur les sociétés modernes, non seulement au regard du contexte économique, mais également sur les idées véhiculées et notamment dans une perspective identitaire. Les difficultés politiques, amplifiées par les épidémies et famines, se ressentaient indéniablement sur les populations et la confrontation avec la mort enclenchait également une réflexion autour la finitude de l'existence humaine. Les piliers du christianisme sont mis à mal et, en conséquence, les historiens observent une nouvelle mise au point sur l'existence humaine. Les prises de libertés se font de plus en plus fréquentes, et l'espérance d'un Salut semble perdre son impact dans les mentalités, au fur et à mesure que la vie terrestre revêt une importance croissante. Les découvertes liées à la révolution copernicienne participent également à ce changement de perspective, bien que leur adoption à large échelle prenne beaucoup plus de temps. Ce renversement dans la représentation du monde questionnait

¹ PARKER P., « Virile Style » dans FRADENBURG L., FRECCERO C., LAVEZZO K., *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996, p.199-204.

également l'identité humaine et la place de l'homme au sein de la société. Malgré cet apparent progressisme au point de vue du développement de l'individualité, un conservatisme des mentalités mena également à une forme de sclérose de la société. En ce qui concerne la sexualité et les relations de genre, nous pouvons distinguer deux chemins parallèles. D'une part, une forte émancipation vis-à-vis des normes en vigueur, accompagnée par une volonté de remettre le choix individuel au centre des préoccupations, y compris en ce qui concernait la place de l'individu dans l'organisation sociale et, d'autre part, une réaffirmation des comportements traditionnels menant à la prohibition de la déviance et la mise en valeur de normes strictes liées au masculin et au féminin. Ces deux chemins, en apparence contradictions, tendaient à se renforcer l'un l'autre, en réaction mutuelle. Si, comme le font valoir les récentes études, la féminité et la masculinité sont catégories mutables² et qu'il ne peut exister de norme universelle qui transcende le temps et l'espace, ces mêmes perceptions étaient loin d'être acquises à l'époque moderne.

Indéniablement, les représentations que l'on se faisait à l'époque de la féminité sont inscrites dans ce contexte plus large du discours sur le genre. Qu'en est-il alors de la représentation de la femme, dans ce contexte où les frontières identitaires étaient simultanément renforcées d'une part et estompées d'autre part ? Plusieurs indices témoignent de la remise en cause de ces normes féminines. À travers l'histoire, la féminité fût remise en question et réinventée. Toutefois, la misogynie des sociétés du siècle d'Or espagnol faisait toujours entrave à la considération de la femme en tant qu'être vertueux. Ainsi les femmes déviantes et admirables furent légitimées par des caractéristiques masculines qui justifieraient leur vertu. Ces « femmes viriles », *viragos* ou encore *mujeres varoniles*, étaient glorifiées, notamment pour des raisons spirituelles. Parmi elles, nous retrouvons, entre autres, Thérèse d'Avila qui incarne le parfait modèle de la virilité spirituelle. Mais la virilité chez la femme est toujours considérée comme une déviance. Cette thématique constitue l'objet de notre travail. D'un point de vue topologique, nous travaillerons dans un espace géographique très large, comprenant à la fois l'Espagne et les Pays-Bas. Cette définition étendue de notre espace de recherche nous permettra d'intégrer la nature polycentrique de l'Europe moderne. À l'instar des populations ou des idées, nous voyagerons d'un centre à l'autre, tâchant d'intégrer à notre étude leurs similitudes, leurs différences et les processus d'appropriation des modèles de féminité dans les discours

² LEHEFELDT E., « Ideal Men: Masculinity and Decline in Seventeenth-Century Spain » dans *Renaissance Quarterly*, n°61, décembre 2008, p. 464.

espagnols et flamands. Chronologiquement, les bornes de notre sujet s'établiront entre le XVI^e et le XVII^e siècle. Non seulement l'importance de l'éducation fut réaffirmée, mais c'est également l'âge d'or de la littérature picaresque en Espagne et aux Pays-Bas. Par ailleurs, il nous semblait pertinent de considérer l'importance des bouleversements religieux sur les normes imposées à la société et notamment les mesures issues du concile de Trente. De plus, il est important de ne pas négliger la dimension morale que pouvait revêtir cette littérature par la mise en exergue de ces contre-exemples.

Dans cette étude, nous mobiliserons deux types de sources : des manuels d'éducation adressés aux femmes³, qu'ils soient espagnols ou issus des Pays-Bas, et des œuvres de littératures picaresques espagnoles⁴ ayant également circulé dans les territoires espagnols du nord de l'Europe. La littérature picaresque nous offre de nombreux exemples de déviances, mais également de considérations morales. Nous observerons donc un lien d'opposition et un lien de confirmation vis-à-vis des normes des manuels didactiques. Notre objectif, dans cette étude, sera d'envisager la représentation des modèles féminins idéaux et transgressifs. Pour ce faire nous établirons une analyse du rapport entre les différents discours, d'une part grâce aux modèles d'éducation féminine et, d'autre part, au regard des pratiques mises en lumière dans la littérature picaresque.

³ BRUTO G.M., *L'institution d'une fille de noble maison*, Anvers, 1555.

DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *Du devoir des filles : traicté brief et fort utile, divisé en deux parties: la première est de la dignité de la femme, de ses bons deportemens et devoirs. L'autre traicte de la virginité*, Liège, Henri Hovius, 1597.

DE GLEN J.B., *Oeconomie chrestienne contenant les reigles de bien vivre, tant pour les gens mariés qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfans, fils, filles en la vraye pieté; ses serviteurs aussi et servantes : compris en huit livres*, Liège, Léonard Streel, 1608.

MEURIER G., *Formulaires de lettres morales moult propres pour l'usage des ieunes filles, és écoles françoise*, Anvers, 1573.

MEURIER G., *La guirelande des ieunes filles, en françois et flamen, reueues et plusieurs belles sentences illustrées par le mesme*, Anvers, 1618.

MEURIER G., *De l'office d'une bonne matrone*, Anvers, 1578.

VIVES L., *L'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance comme en mariage et viduité, avec l'office du mari*, Anvers, 1579. Nous présenterons ces sources ultérieurement.

⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

BATAILLON M. (éd.), *La vida de Lazarillo de Tormes*, Paris, Flammarion, 1994, (éditions bilingues).

DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *Histoire de la Nonne Alferez*, Tours, Farago, 2001.

DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *La Célestine ou tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, Paris, Aubier, 1963, (Collection bilingue des étrangers classiques).

DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère).

LÓPEZ DE ÚBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Billaud, 1636. Nous présenterons ces sources ultérieurement.

Plusieurs grands pôles se distinguent quant à l'historiographie de notre sujet. Un premier pôle reprend les études autour des femmes des Temps modernes qui comprennent les recherches quant à l'éducation féminine, religieuse ou laïque, les représentations des normes féminines et leurs transgressions, le discours quant à une vision strictement définie des genres et la perméabilité hypothétique de ces frontières. Les *gender studies* ont connu un essor dans le prolongement des mouvements féministes des années septante en réponse aux inégalités sociales. Les premières études visaient à contester le déterminisme biologique et à envisager différemment les rapports de pouvoir entre les deux sexes. Une approche relationnelle des deux sexes caractérise les études de genre⁵. Il ne s'agit pas d'étudier l'homme ou la femme, mais bien les constructions sociales et identitaires qui se tissent au sein de leurs rapports. Leur développement s'est accéléré depuis les années 2000 et de plus en plus d'études opèrent un désenclavement des genres⁶. Dans le monde francophone, de récents ouvrages de synthèse autour de l'histoire de la sexualité s'inscrivent également dans cet état d'esprit. Nous pouvons, par exemple, évoquer l'ouvrage *Une histoire des sexualités* édité par Silvie STEINBERG⁷. Nous pouvons constater une abondance d'études en ce qui concerne la femme des Temps Modernes que ce soit en Espagne ou dans les Pays-Bas. De nombreuses études s'inscrivent dans une perspective sociale. Nous pouvons à ce titre mentionner les travaux de Susan BROOMHALL⁸ qui établit une perspective des représentations des femmes dans les Pays-Bas en tenant compte du contexte social « désordonné » de l'époque. Nous pouvons également citer les recherches de Dawn L. SMITH et Anita K. STOLL en ce qui concerne la représentation du genre et l'identité sexuelle dans l'Espagne du Siècle d'Or⁹. Nous pouvons citer quelques études récentes qui permettent d'observer les composantes sociales des populations modernes en intégrant la notion du genre. Anna BELLATIVIS¹⁰ s'intéresse tout particulièrement au travail féminin dans l'Europe moderne et fait également intervenir les concepts d'agentivité et d'intersectionnalité comme

⁵ CHAUVIN S., JAUNAIT A., BERENI L., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, De Boeck, 2012, (Ouvertures Politiques), p.6.

⁶ BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., e.a., *Introduction aux études sur le genre*, 3^e éd. rev. et augm., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020, (Ouvertures politiques), p.4.

⁷ STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

⁸ BROOMHALL S., SPINKS J., *Early Modern Women in the Low Countries: Feminizing Sources and Interpretations of the Past*, Aldershot, Ashgate, 2011, (Women and Gender in the Early Modern Word). BROOMHALL S., *Gender and Emotions in Medieval and Early Modern Europe, Destroying Order, Structuring Disorder*, London & New York, Routledge, 2016.

⁹ SMITH D.L., STOLL A.K. (éd.), e.a., *Gender, Identity, and Representation in Spain's Golden Age*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2000. SMITH P.J., « Writing Women in Golden Age Spain » dans *MLN*, n°102, 1987, p.220-240.

¹⁰ BELLATIVIS A., *Women's Work and Rights in Early Modern Urban Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2018.

nous expliquerons plus tard dans notre méthode. L'intérêt pour les recherches liées au genre continue de progresser comme le témoignent également de nombreux ouvrages anglo-saxons très récents à ce sujet.

En ce qui concerne l'éducation féminine, le sujet est extrêmement bien documenté. L'intérêt pour l'éducation féminine est particulièrement perceptible à travers les études des femmes qui se positionnent quant à l'éducation de leurs pairs. Depuis les années septante, de plus en plus de chercheurs se penchent sur la question de l'éducation à la lumière du genre. Nous avons par ailleurs trouvé des informations dans l'acte du colloque « *Genre et identités aux Pays-Bas : l'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente*¹¹ » édité par Silvia MOSTACCIO où interviennent des auteurs spécialistes de l'éducation féminine en Espagne telle que Nieves BARANDA. Pour les études anglo-saxonnes, nous pouvons également mentionner l'ouvrage « *Education and Women in the Early Modern Hispanic World*¹² » d'Elizabeth Teresa HOWE. Celui-ci évoque, entre autres, les figures qui ont pu inspirer l'éducation des jeunes filles, des amazones à l'infante Isabelle, en évoquant également des figures telles que Sainte Thérèse d'Ávila, Judith ou encore la Vierge Marie. Son ouvrage comporte par ailleurs de nombreuses informations à propos de Luis VIVES, l'auteur de l'une de nos sources. Elle évoque également plusieurs fois la notion de *Mujer Varonil*, femme virile. Certains auteurs se sont par ailleurs intéressés au discours sur la femme dans l'Espagne des Temps Modernes. L'étude de Joan F. CAMMARATA¹³ fait également intervenir le discours tenu par les pédagogues espagnols tels que VIVES. De plus, les sources éducatives constituent un corpus riche en ce qui concerne l'étude du discours et des représentations de la femme. La récente thèse de Thérèse CLAVIER nous renseigne sur la façon dont les normes féminines étaient présentées aux femmes dans le discours de l'époque¹⁴.

¹¹ MOSTACCIO S., DELVILLE J.-P., *Genre et identités aux Pays-Bas : l'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente : actes du colloque international, Université catholique de Louvain 7 mars 2008*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010, (Sillages ; ACRA ; 14).

¹² HOWE E.T., *Education and Women in Early Modern Hispanic Word*, Burlington Ashgate, 2008.

¹³ CAMMARATA J. (éd.), *Women in the Discourse of Early Modern Spain*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.

¹⁴ CLAVIER T., *La construction des identités de genre à la renaissance à travers les discours didactiques, édifiants et polémiques imprimés à la Renaissance (1483-1594)*, Thèse en littératures., Lyon, Université de Lyon, 2016.

Nous avons constaté qu'une grande documentation existe à propos du modèle de la femme virile. Il s'agit, la plupart du temps, d'études américaines principalement focalisées sur la période médiévale. Par ailleurs, quand il s'agit d'aborder la question d'une quelconque virilité chez la femme moderne, le modèle le plus récurrent reste celui de Thérèse d'Ávila¹⁵, celui de la femme spirituelle, chez qui l'on justifie le pouvoir et le charisme par un effacement de la frontière de genre. La bibliographie concernant Sainte-Thérèse est immense. Parmi les auteurs qui se sont à la fois intéressés aux questions de genre et à la personnalité de Thérèse d'Ávila, nous retrouvons Alisson WEBER. Il s'agit de l'une des seules à envisager Thérèse d'Ávila en tant que modèle de féminité transgressif. Certains auteurs dissocient pourtant le concept de femme virile de la stricte personnalité de Thérèse d'Ávila. Nous pouvons citer Barbara NEWMAN, une historienne médiéviste spécialiste de l'histoire religieuse, qui s'est intéressée au modèle de la *virago* dans l'Europe médiévale. De reste, la virilité est généralement envisagée par les chercheurs dans une perspective androcentrée et la plupart des études ne font pas intervenir les femmes à l'heure d'étudier cette notion. Nous pouvons, à ce titre, citer l'ouvrage francophone *Histoire de la virilité* dans lequel le masculin n'est pas dissocié de l'homme défini par son sexe biologique¹⁶. Toutefois, la perméabilité des frontières du genre reste un sujet sur lequel nous pouvons trouver une grande documentation, y compris en ce qui concerne le monde hispanique moderne. François SOYER, s'il ne fait pas directement allusion à la virilité chez la femme, évoque l'ambiguïté des genres dans son ouvrage récent *Ambiguous Gender in Early Modern Spain and Portugal*¹⁷.

Jusqu'à présent, la question de la virilité féminine transgressive n'a toutefois pas été abordée en ce qui concerne les personnages de la littérature picaresque, les *picara*. La plupart du temps, elle est traitée à travers le théâtre : comédie ou tragédie. Melveena MCKENDRICK nous offre une étude de la femme virile dans la tragédie et le théâtre espagnol du siècle d'Or, à travers son ouvrage *Woman and Society in the Spanish Drama of the Golden Age: A Study of the « mujer varonil »*. Il s'agit d'une des uniques études que nous avons pu trouver en ce qui concerne la femme virile à travers les tragédies espagnoles. Cet ouvrage, datant des années septante, est orienté selon des perspectives littéraires. De plus,

¹⁵ Il ne s'agit toutefois pas de la seule personnalité considérée comme une femme virile. Nous pouvons par exemple mentionner Christine de Pisan, pour l'époque médiévale, ou Catherine de Sienne. HOWE E.T., *Education and Women in Early Modern Hispanic World*, Burlington Ashgate, 2008, p.21.

¹⁶ CORBIN A., VIGARELLO G. (dir.), BELMAS E., e.a., *Histoire de la virilité*, vol.1, *De l'antiquité aux Lumières : l'invention de la virilité*, Paris, Seuil, 2011, (L'univers historique).

¹⁷ SOYER F. (éd.), *Ambiguous Gender in Early Modern Spain and Portugal*, Leiden & Boston, Brill, 2012.

cette thématique a rarement été étudiée dans une perspective transnationale. La plupart des auteurs se limitent à un espace géographique plus restreint dont, notamment, Marià José RODRIGEZ-SANCHEZ DE LEON M.J également à l'origine d'un ouvrage traitant la femme virile dans la comédie espagnole¹⁸ ou Nathalien L. REDEKOPP dont la très récente thèse concerne avant tout le monde hispanique transatlantique¹⁹.

Nous avons cependant constaté un vide historiographique en ce qui concerne la virilité physique des femmes : traits masculins et femmes barbues. Ces femmes aux attributs d'hommes pourtant considérées comme déviantes et contre nature pouvaient également être glorifiées et considérées comme des miracles. Néanmoins, la littérature scientifique ne nous en livre que très peu de témoignages. Une figure médiévale se démarque toutefois en ce qui concerne les femmes à barbe : Sainte Wilgeforte, à propos de qui Ilse E. FRIESEN²⁰ a publié un récent ouvrage. En ce qui concerne la perméabilité des frontières du genre au point de vue physique, seuls quelques ouvrages sur le travestissement nous permettent d'envisager la question de la confusion des sexes via le corps. Nous pensons notamment à Sylvie Steinberg qui aborde la question dans sa récente *Histoire des sexualités*²¹ ou dans son ouvrage sur *La confusion des sexes*²².

Un deuxième pôle concerne la littérature picaresque. Nous pouvons effectivement constater l'intérêt croissant des historiens pour les sources littéraires. Nous ne sommes d'ailleurs pas les premiers à considérer ces sources comme dignes d'intérêt en ce qui concerne la représentation du genre comme le montre l'ouvrage d'Albrecht CLASSEN²³ ou celui, plus récent, de Théo HERMANS²⁴. Par ailleurs, nous ne sommes pas les premiers à mobiliser la littérature picaresque dans le cadre d'une étude du genre. Ces sources, dans toute leur complexité d'interprétation, nous offrent une quantité impressionnante de

¹⁸ RODRIGEZ-SANCHEZ DE LEON M.J., *Sátira y parodia del teatro nacional: La comedia nueva, el gusto del día y La mujer varonil y su controvertida recepción crítica*, Gredos, Université de Salamanque, 1994.

¹⁹ REDEKOPP N.L., QUINN M., *Performing Female Masculinity in the Early Modern Iberico-Atlantic World : An Analysis of the Mujer Varonil in Gender and Genre*, Thèse en histoire, Nouveau-Mexique, Université du Nouveau-Mexique, 2017.

²⁰ FRIESEN I.E., *The Female Crucifix : Images of St. Wilgefortis since the Middle Ages*, Waterloo, Wilfried Laurier University Press, 2006.

²¹ STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

²² STEINBERG S., *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001.

²³ CLASSEN A., *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times: New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008.

²⁴ HERMANS T. (éd.), *A Literary History of the Low Countries*, New York, Camden House, 2013.

représentations du féminin et du masculin tels qu'ils étaient conçus à l'époque. Le caractère transgressif des personnages et de leurs comportements se prête particulièrement à l'étude des déviances, notamment au regard de la rigidité du contexte social dans lequel elles ont été produites. Peter DUNN²⁵, par contre, postule l'impossibilité d'utiliser la littérature picaresque en tant que reflet social et notamment dans la construction du genre. C'est pourtant la démarche suivie Maren LICKHARDT, Gregor SCHUHEN et Hans Rudolf VELTEN dans leur ouvrage collectif traitant de la transgression des normes du genre dans le roman picaresque²⁶. Ceci témoigne également de l'évolution des recherches en ce qui concerne la mobilisation de sources littéraires dans l'étude du discours sur la féminité et la masculinité. Malgré tout, nos sources ont généralement été abordées indépendamment l'une de l'autre et permettaient l'étude d'un aspect précis quant à la représentation du genre comme, par exemple, l'étude de la transidentité chez Catalina de Erauso menée par l'Américaine Sherry VELASCO. Il semble que très peu d'études récentes se soient à nouveau intéressées à la représentation des *picaras* dans leur ensemble.

En définitive, nous pouvons constater que la plupart des pôles historiographiques auxquels fait référence notre sujet sont bien documentés indépendamment et que de très nombreuses études récentes témoignent de l'intérêt croissant des historiens pour ces sujets et ces sources. Néanmoins, même si certains de ces éléments entretiennent des liens et que des auteurs fassent intervenir l'un ou l'autre de ces axes dans leurs recherches, nous constatons un manque de dialogue entre l'histoire du genre et la représentation de la féminité transgressive avec la mobilisation de sources littéraires. Notre travail possède donc la particularité de se situer au confluent de ces études et de mettre en avant une méthode interdisciplinaire faisant intervenir l'histoire, la sociologie et la littérature.

Ce mémoire s'inscrit donc dans le cadre des études sur le genre et nécessite, au préalable, la mobilisation de quelques concepts constituant les lignes directrices qui nous permettront une interprétation cohérente des sources. Nous allons donc aborder les notions liées aux études du genre, notamment en sociologie, et y inscrire notre méthode que nous

²⁵ DUNN, P.N., *Spanish Picaresque Fiction: a New Literary History*, Ithaca (N.Y.), Cornell university press, 1993.

²⁶ LICKHARDT M., SCHUHEN G., VELTEN H.R., *Transgression and Subversion, Gender in the Picaresque Novel*, Londres, Transcript, 2018.

allons développer ci-dessous. Ces notions vont, par ailleurs, nous permettre d'embrayer sur la méthode que nous allons mettre en place dans notre étude.

Les études de genre pourraient être, très largement, définies comme « l'ensemble des recherches qui prennent pour objets les femmes, les hommes, le masculin et le féminin ²⁷ », mais une telle définition ignore les apports de la tradition intellectuelle tenant compte de la fluidité de ces notions. Plusieurs d'entre elles sont à intégrer en ce qui concerne la définition du genre. Le genre ne peut être dissocié de son contexte de représentation. À ce titre, nous pourrions donc parler du genre en tant que construction sociale. Il est également important de tenir compte des liens entre le masculin et le féminin, de sorte que le genre soit au cœur d'un processus relationnel impliqué dans des rapports de domination et de pouvoir. En ce sens, la sociologie actuelle, en ce qui concerne le genre, tend plutôt à faire éclater les visions essentialistes des deux sexes et se distancier des représentations attribuant des caractéristiques prédéfinies au masculin et au féminin généralement basées sur des traits biologiques. Notre mémoire doit donc tenir compte de la tradition intellectuelle et de cette évolution des représentations du genre. Dans *L'introduction aux études sur le genre*²⁸ récemment publiée, les chercheurs mettent en place plusieurs démarches que nous tâcherons d'intégrer également à notre méthode de travail. Premièrement, il s'agit de désenclaver notre étude d'une perspective « compensatoire ²⁹ » et de considérer les femmes et le féminin comme le produit d'un rapport social. Aussi, les études sur le genre ne montrent pas seulement la différence entre les deux sexes, mais expriment que ces rapports sont hiérarchisés plaçant le féminin dans une posture inférieure au masculin. Mais ceci implique l'établissement d'une frontière entre les deux sexes. Or, cette perspective ne peut pas non plus correspondre à la construction des genres aujourd'hui notamment grâce aux apports des études *queer* mettant en valeur le caractère fluide du genre. Enfin, le genre doit aussi être considéré dans un rapport d'intersectionnalité vis-à-vis des autres relations de pouvoir. Les catégories ne sont donc pas homogènes, mais dépendent aussi de facteurs extérieurs. Ceci mène également à l'implantation de clivage au sein d'un même groupe genré³⁰. En intégrant cette dimension, l'ouvrage nous propose une nouvelle définition des genres, comme un

²⁷ BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., e.a., *Op. Cit.*, p.5.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Cette attitude compensatoire avait été soulignée par Françoise THEBAUT en 2007. Les études de genre travaillaient sur un groupe privilégié, en réaction à l'importance production documentaire focalisée sur l'homme et le masculin, en y intégrant l'expérience des femmes. Françoise THEBAUT prône l'importance d'envisager le masculin et le féminin dans une perspective relationnelle et indissociable. THEBAUT F., *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007, p.16.

³⁰ BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., e.a., *Op. Cit.*, p.6-10.

système de bicatégorisation entre les sexes (hommes/femmes) et les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin)³¹. Notre travail tâchera de tenir compte des dimensions exprimées par les sociologues.

Néanmoins, il est également important de conserver une fidélité vis-à-vis des représentations telles qu'elles étaient construites à l'époque que nous étudions afin de ne pas les « dénaturer » et appliquer à nos sources des concepts qui, à l'époque, n'étaient pas entendus. C'est pourquoi, au cours de ce travail, nous aurons l'occasion d'employer des expressions telles que « la femme », non pour enfermer l'individu de sexe féminin dans un système de valeurs rigide et unique, mais bien pour faire référence à l'incapacité des modernes d'envisager la féminité comme un concept pluriel et fluide. Nous utiliserons donc l'expression « la femme » pour caractériser l'individu de sexe féminin tel qu'il était représenté à l'époque et mettre en valeur l'androcentrisme qui transparait à travers nos sources sans pour autant l'intégrer en tant que réalité historique. En effet, le discours que nous pouvons comprendre dans nos sources se veut universel et prétend présenter une construction objective du masculin et du féminin. Néanmoins, il s'agit d'un discours qui ne considère la femme que selon les expériences de l'homme. Nous allons, dans notre analyse, tenter d'y déceler les témoignages de fluidité qui peuvent toutefois transparaître dans ces représentations. De même, lorsque nous évoquerons les termes « féminité » et « masculinité », nous ferons référence à plusieurs concepts. Premièrement, il s'agira d'exprimer la représentation du genre telle qu'elle se faisait à l'époque. En ce sens, les catégories sont strictement définies et le système de valeurs lié à l'un ou l'autre groupe dépendent fondamentalement du sexe biologique. La virilité, au sens des modernes, était intrinsèquement liée à la vertu, mais pas dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Il s'agissait des valeurs qui « faisaient de l'homme un homme », moralement et physiquement, et étaient principalement associées à la bravoure, à la vigueur et à l'action. Nous pouvons parler d'une virilité performative³². La féminité n'était à l'époque envisagée que comme l'opposition de la virilité et nous comptons, dans ce travail, analyser le discours sur la

³¹ BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., e.a., *Op. Cit.*, p.8.

La notion de performativité, mobilisée par Judith BUTLER implique que le genre ne soit pas considéré comme une construction stable et prédiscursive résidant dans les individus. Il émerge plutôt dans le discours et dans les pratiques sémiotiques. En d'autres termes, les individus ne se contentent pas de jouer un genre préexistant et sont activement impliqués dans le "faire" du genre. EHRLICH S., MEYERHOFF M., HOLMES J., *The Handbook of Language, Gender, and Sexuality*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2017, (Blackwell Handbook in Linguistics), p.4.

³² CORBIN A., COURTINE J-J., VIGARELLO G., *Histoire de la virilité, t. 1 : L'invention de la virilité. De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, coll. « L'univers historique », 2011, p.7-9.

femme à travers nos deux types de sources : manuels d'éducation et littérature picaresque. Nous allons donc pouvoir entrevoir cette « féminité rigide » telle que se la figuraient nos auteurs et la façon dont elle s'articule dans les différents aspects de ce discours. Toutefois, nous allons également intégrer les apports des études sur le genre et les différentes dimensions que nous venons de définir. L'emploi des termes « masculinité » et « féminité » doit alors s'entendre comme le produit de notre interprétation des sources au regard de ces considérations sociologiques visant à désenclaver le genre de catégories strictes et stéréotypées. Ceci fait également échos aux notions d'hégémonie du genre. Ce terme avait été employé pour la première fois par Raewyn CONNELL dans le cadre de ses recherches sur la masculinité. Il définit alors la notion de masculinité hégémonique comme la forme culturellement associée à l'idéal masculin et exerçant une domination sur les autres formes de masculinités possibles. Cette masculinité hégémonique est également à l'origine de la domination masculine sur le sexe féminin³³. Appliquée à la femme, cette notion rassemble également les formes de représentations de l'idéal féminin exerçant une domination sur toutes les autres féminités possibles et maintenant la femme dans le rapport d'infériorité. Cependant, ces notions se montrent insuffisantes dans la définition d'un cadre désenclavé de la rigidité des notions de « féminité » et « masculinité » principalement parce que les comportements associés à l'un ou l'autre genre, dans un contexte hégémonique ou non, ne sont pas homogènes et relèvent parfois de groupes « opposés³⁴ ». Nous considérerons donc la notion d'hégémonie comme l'ensemble des normes visant à faire correspondre le sexe biologique avec le genre social associé au masculin et au féminin. Nous devons, dès lors, en tenir compte dans notre travail puisque les définitions strictes du masculin et du féminin exprimées dans nos sources peuvent être considérées comme telles. Néanmoins, à travers notre étude, nous opérerons une interprétation des discours tenus dans nos sources avec pour objectif de contre-balancer ces représentations hégémoniques.

Ce travail mobilisera également le concept d'agentivité des femmes. L'agentivité est un néologisme issu du terme anglophone « agency » faisant référence à la capacité d'action d'un individu, son potentiel d'influence sur son environnement. Mobilisé par Judith

³³ CONNELL R.W., *Masculinities*, Cambridge, Polity press, 2002, p.17-23, p.352.

³⁴ Nous employons ici "les groupes" au pluriel pour mettre en valeur la possibilité de catégories qui ne s'identifient pas exclusivement au féminin et au masculin. Toutefois, cet entre-deux ne sera pas défini en tant que catégorie indépendante dans notre travail, puisque les sources de l'époque ne permettent pas de confirmer l'admission d'une représentation non-binaire du genre, en dehors de notre propre interprétation.

BUTLER³⁵, l'*agency* renvoie à une puissance d'agir qui n'est pas une volonté inhérente au sujet, mais le fait d'un individu qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant³⁶. L'agentivité est en ce sens une forme de conscience de soi mêlée à l'affirmation de soi en tant que sujet. Dans notre travail, cette notion d'agentivité sera indirectement mobilisée lorsqu'il s'agira de déceler, dans le discours de nos auteurs, la capacité des femmes à modifier leur environnement en utilisant justement les normes de la féminité hégémonique à leur avantage. En ce sens, nous nous approchons de la thèse de BUTLER qui s'attache moins aux causes et conséquences des actes qu'au processus de leur déroulement qu'il s'agisse de l'assignation des normes ainsi que des processus par lesquels les agents se construisent et se transforment³⁷.

Nous travail relève avant tout du domaine du discours et de son interprétation. Nous analyserons donc les représentations de la femme à travers différents discours. Bien que le caractère fluide du genre ne soit pas admis aux Temps Modernes, ni chez les moralistes, ni dans littérature picaresque, une interprétation à plusieurs niveaux nous dévoile des constructions admises à demi-mots se cachant derrière des injonctions à une définition stricte des genres. Les différents discours autour de la femme sont loin d'être univoques. Ces contradictions démontrent la fragilité du système auquel nos auteurs font référence. Cette déstabilisation de l'ordre social se manifeste alors en deux axes : d'une part la crainte d'un renversement des jeux de pouvoirs masculins et féminins et, d'autre part, une crainte de la confusion des genres³⁸. Nous chercherons donc à déceler, à travers ces différents types de discours, les représentations de la féminité.

Pour ce faire, nous allons articuler notre étude en fonction des thèmes fréquemment mobilisés par les auteurs moralistes en ce qui concerne la représentation de la femme. Nous avons pu constater que les thèmes mobilisés dans ces œuvres didactiques ne différaient pas tant de ceux dont nous pouvons percevoir l'adaptation dans les scénarii picaresques. Nous allons donc, au moyen d'extraits de sources, mettre en parallèle plusieurs visions. « Ce qui est attendu d'une femme » sera établi grâce au discours issu des manuels d'éducation et, également, des considérations morales imbriquées dans la littérature picaresque. Les facteurs

³⁵ BUTLER J., *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999, p.170.

³⁶ GUILHAUMOU J., « Autour du concept d'agentivité » dans *Rives méditerranéennes*, n°41, 2012, p.25-34.

³⁷ HAICAULT M., « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre » dans *Rives méditerranéennes*, n°41, 2012, p.11-24.

³⁸ CLAVIER T., *Op. Cit.*, p.561-570.

de transgressions seront, eux, établis en fonction des comportements déviants des personnages fictifs dans les différentes thématiques abordées. Nous les illustrerons également au moyen d'extraits de sources. Enfin, nous appliquerons plusieurs niveaux d'interprétation afin de déceler la mesure dans laquelle nous pourrions y percevoir une féminité marginale, voir une « virilité transgressive » chez la femme.

Le travail sera divisé en deux parties. La première établira les différents contextes liés à la production de nos sources. Ceci est particulièrement valable pour la littérature picaresque. En effet, en raison de la complexité dont elles témoignent, il nous a semblé important de revenir sur les différents processus ayant mené à un tel succès, d'autant plus qu'il s'agit d'œuvres particulièrement subversives dans une société très normalisée. Une interprétation cohérente de ces discours ne peut dépendre que d'une compréhension complète de leurs objectifs moraux indissociables de leurs contextes d'écriture. La première partie de ce mémoire comportera donc un panorama historique au cours duquel nous reviendrons sur les préoccupations politiques, économiques et sociales qui ont mené à la production de telles sources ce qui nous permettra également de faciliter leur interprétation. Il est important de tenir compte du caractère polycentrique³⁹ de l'Europe Ibérique qui explique également le processus d'acculturation et l'appropriation du modèle espagnol dans les différentes possessions y compris les Pays-Bas. Dans cette première partie, nous nous intéresserons également aux notions et concepts qui entourent la vision que l'on faisait à l'époque d'une éducation adressée aux femmes. Nous inscrirons nos manuels didactiques dans leurs contextes de production et dans la tradition de leurs prédécesseurs en ce qui concerne l'instruction en général. Nous présenterons également les différents pédagogues et analyserons brièvement les sources didactiques dont nous allons nous servir pour notre travail. Nous effectuerons cette même démarche en ce qui concerne les sources de littérature picaresque. La présentation des auteurs et des œuvres sera alors précédée de leurs contextes de productions et de circulations. Nous effectuerons également une analyse de leurs objectifs moraux et de leurs procédés d'écriture afin de permettre une meilleure compréhension des extraits. Enfin, nous établirons également un contexte idéologique en ce

³⁹ La nature polycentrique de la monarchie hispanique a été mise en valeur dans les récents travaux de Manuel HERRERO SANCHEZ. Ces dernières années, nous avons en effet assisté à une profonde remise en question du caractère constitutionnel de cette monarchie, tenant compte de la complexité de la structure impériale et des histoires nationales qui la composent. Du point de vue d'HERRERO SANCHEZ, *“il serait plus pertinent de la définir comme une monarchie polycentrique composée de nombreux centres interconnectés”*. HERRERO SANCHEZ M., « Conectores sefarditas en una monarquía policéntrica. El caso Belmonte/Schonenberg en la articulación de las relaciones hispano-neerlandesas durante la segunda mitad del siglo XVII » dans *Hispania*, n°76, 2016, p.447.

qui concerne la représentation du genre à l'époque moderne et les différentes visions de la femme qui entraient à cette époque en contradiction. C'est également dans cette partie du travail que nous effectuerons une brève étude de la tradition concernant la « virilité féminine » et le concept de la *virago*. La deuxième partie du mémoire sera exclusivement consacrée à la mise en parallèle des extraits de sources et leur interprétation telle que nous l'avons formulé dans notre méthode. Nous mobiliserons régulièrement des informations contextuelles pour expliquer les similitudes ou les antagonismes entre nos deux types de sources. C'est dans cette partie que nous analyserons la mesure dans laquelle nous pouvons percevoir la représentation tacite de figures féminines transgressives à travers nos personnages de littérature picaresque.

Ce sujet peut paraître très large et ambitieux, mais la représentation d'une féminité transgressive ne pouvait être envisagée sans une analyse préalable des discours concernant les modèles de féminités acceptables. De ce fait, il était impératif de revenir sur les différents aspects de l'existence des femmes ainsi que les comportements attendus dans ces cadres. Nous espérons donc, dans notre analyse, offrir une remise en question de la représentation du modèle féminin idéal au sens large abordant alors les différentes thématiques de manière plus générale. Cela nous permettrait d'élargir notre perspective quant à la féminité déviante.

PREMIÈRE PARTIE

Un corpus hétérogène : contextes, analyses et présentation des sources

1) Une époque de mutations : cadre de production des sources

a) Panorama historique

UNE PÉRIODE DE TROUBLES POLITIQUES ET MILITAIRES

Les XVI^e et XVII^e siècles virent une Europe largement contrôlée, à la fois d'un point de vue administratif, politique et idéologique⁴⁰. Cette centralisation n'est pas chose nouvelle, étant déjà amorcée les siècles précédents. Durant le XV^e siècle, le complexe territorial des Pays-Bas présente différentes identités propres. Les princes doivent tenir compte des disparités de ces populations, dont les libertés sont défendues âprement. L'autonomie urbaine est forte et le particularisme est bien affirmé. Cette nature polycentrique amène les Habsbourgs à y entreprendre une politique de centralisation, caractéristique d'un État moderne en marche. Ces phases de centralisation sont progressives. Les institutions nouvelles et rénovations sont introduites dès le début du XV^e siècle, accompagnées de leurs premiers mécontentements et résistances. Elles sont ensuite poursuivies par Charles Quint, seigneur naturel pour les Pays-Bas, qui a pu apaiser les tensions. L'unification territoriale entreprise était indissociable d'une reprise de la centralisation administrative.

Mais si Charles Quint représentait un monarque légitime pour les populations des provinces, ce ne fut pas le cas de son fils, le roi d'Espagne Philippe II. Né en Espagne, il connaît bien peu les Pays-Bas, et ce malgré les présentations à la population effectuées par son père. Il n'est pas familier de la langue, des coutumes et des particularités des territoires sur lesquels il est supposé exercer son pouvoir. Dans les années 1550, la tension règne entre les habitants et leur nouveau souverain, qui doit faire face à la montée des mécontentements et du calvinisme. Ces différents malaises mènent aux révoltes de la seconde moitié du XVI^e siècle⁴¹. En effet, la colère ne fait que croître, et notamment dans la noblesse. La nomination en tant que gouvernante de Marguerite de Parme n'est que médiocrement accueillie et elle ne dispose que de peu d'autonomie, malgré sa perception plus fine des particularités des provinces. La situation dégénère et aboutit à la première révolte des gueux et à l'explosion

⁴⁰ Notre panorama historique contient des passages retravaillés depuis PAVONE I., *Les rencontres amoureuses et leurs facteurs de transgression dans l'Espagne du XVI^e siècle à travers la littérature picaresque espagnole*, Travail de séminaire de master en Histoire à l'Université Catholique de Louvain dirigé par MOSTACCIO S. et LATTEUR O., inédit, 2019 et PAVONE I., *La figure de la femme virile à travers les œuvres de littérature picaresque dans les Pays-Bas méridionaux des XVI^e et XVII^e siècles : relations entre discours et réalités*, Séminaire d'accompagnement au mémoire organisé par MOSTACCIO S., inédit, 2019.

⁴¹ DENYS C., PARESIS I., *Les anciens Pays-Bas à l'époque moderne (1404-1815), Belgique, France du Nord, Pays-Bas*, Paris, Ellipses, 2016, p.18-56.

iconoclaste de 1566. Le duc d'Albe est envoyé en répression. Pendant que Marguerite de Parme agit contre les rebelles, l'armée espagnole marche sur les Pays-Bas, avec pour mission d'extirper l'hérésie religieuse et l'opposition politique. En 1573, constatant l'échec de sa politique, Philippe II relève le duc d'Albe de ses fonctions. Les États Généraux persistent dans leur indépendance face à Madrid et Guillaume d'Orange, dit le taciturne, arrive à leur tête en tant que gouverneur. L'entente avec Madrid est menacée par l'antagonisme religieux. De plus, des troubles intérieurs accentuent le clivage entre les provinces du sud et celles du nord. Au début de l'année 1579, on frôle la guerre civile. Aussi, le 6 janvier 1579, les députés de l'Artois, du Hainaut et de Lille-Douai-Orchies décident de se séparer des États-Généraux et de s'unir sur la base de la Pacification de Gand⁴², restreinte par la volonté de garantir la seule foi catholique, en tant qu'*Union d'Arras*. Ces provinces signent la Paix d'Arras le 17 mai. Celle-ci garantit une amnistie générale, une contrepartie financière pour la noblesse, une confirmation de la Paix de Gand et de l'Édit perpétuel, et le maintien des privilèges des Pays-Bas, concessions sur lesquelles Philippe II entend bien revenir une fois assurée la conservation exclusive du « catholicisme ». Les provinces du Nord, la Hollande, la Zélande, Utrecht, la Gueldre, la Frise, l'Overijssel, le Groningue et les villes flamandes à dominance calviniste, ripostent par la création de l'Union d'Utrecht. Alexandre Farnèse, successeur du Duc d'Albe à la tête des troupes espagnoles, soumet petit à petit les villes flamandes. Pour parer cette avancée militaire, les États Généraux obtiennent l'appui militaire anglais, perçu par Philippe II comme une déclaration de guerre. Il réplique en déployant son *Invincible Armada* sur l'Angleterre. Cette tentative se solde par un échec et laisse un temps de répit aux États Généraux. L'imaginaire espagnol est bouleversé, car cette défaite militaire inattendue paraissait inconcevable. Philippe II consacre alors ses moyens financiers et son effort militaire à la reconquête des provinces rebelles. Les années qui suivirent furent ponctuées de conquêtes et de reconquêtes perpétuelles. Les provinces fraîchement dominées par l'armée espagnole étaient reprises aussitôt par les calvinistes, et inversement. De plus, les mauvaises relations entre les soldats et les civils participaient également à la construction d'une représentation des armées espagnoles comme empreintes d'une profonde brutalité. Il est

⁴² La Pacification de Gand est un traité signé dans la ville flamande de Gand le 8 novembre 1576 et visant à rétablir la concorde entre les dix-sept provinces. Le texte original, composé de vingt-cinq articles, est originellement rédigé en néerlandais, mais traduit immédiatement en langue française pour faciliter sa propagation dans les Pays-Bas. Les parties signataires sont, d'une part les provinces dites "rebelles" et celles restées fidèles au roi d'Espagne. Ce traité fut infructueux et les combats reprirent en dépit de sa promulgation. CASTAGNET V. (éd.), CHRISTIN O. (éd.), GHERMANI N. (éd.), *Les affrontements religieux en Europe du début du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, (Histoire et civilisations), p.47.

d'ailleurs surprenant de constater que tant d'Espagnols choisissaient de venir combattre dans les Pays-Bas. Les difficiles conditions de vie étaient compensées par la soif d'aventure, et l'opportunité d'une liberté plus élevée. En effet, dans les Pays-Bas, on observait une plus grande tolérance vis-à-vis des jeux, du sexe, de la boisson ou même du blasphème. Mais ces prises de libertés se ressentirent sur les soldats, qui dès lors outrepassaient les limites de la tolérance flamande. Tout ceci entretenait un sentiment de crainte et une méfiance à l'égard de l'étranger⁴³.

Cette situation d'insécurité perpétuelle et de guerres incessantes parvint à se maintenir jusqu'en 1607, lorsque les belligérants entamèrent de sérieux pourparlers. En effet, l'Espagne est à bout de souffle et ces trente années de conflit ont nécessité une grande consommation de ressources. Des mutineries apparaissent dans les rangs espagnols, notamment en raison du défaut de rémunération. Du côté des Provinces-Unies, l'effort de guerre est également très lourd et les effectifs militaires ont doublé, au même titre que les réquisitions dans la population et le coût des fortifications. Les négociations sont difficiles, mais finissent par aboutir à la Trêve de Douze Ans, de 1609 à 1621⁴⁴. Les archiducs Albert et Isabelle de Habsbourgs, qui régnaient sur les Pays-Bas espagnols depuis 1598, en sont les signataires. Philippe III, qui a succédé à son père, reconnaît *de facto* les provinces perdues comme un état souverain sur lequel il n'a plus d'autorité⁴⁵. Par la suite, les Pays-Bas espagnols restent en marge de la guerre de Trente Ans, qui déchire l'Europe entière. L'Espagne se trouve impliquée dans des guerres à large échelle tout au long du XVII^e siècle. Elle est alors un immense champ de bataille et l'impact sur les populations est palpable⁴⁶.

⁴³ PARKER G., « Soldados del Imperio. El ejército español y los Países Bajos en los inicios de la Edad Moderna » dans WERNER T., *Encuentros en Flandes : relaciones e intercambios hispanoflamencos a inicios de la Edad Moderna*, Leuven, Leuven University Press, 2000, (Avisos de Flandes ; 6), p.275-281.

⁴⁴ POLLMANN J., *Catholic Identity and the Revolt of the Netherlands, 1520-1635*, Oxford, Oxford University Press, 2011, (The past & present book series), p.161.

⁴⁵ LESAFFER R., *The Twelve Years Truce (1609): Peace, Truce, War and Law in the Low Countries at the Turn of the 17th Century*, Leiden, Brill, 2014, (Legal history library; 13 Legal History Library. Studies in the History of International Law; 6), p.47.

⁴⁶ DENYS C., PARESIS I., *Op. Cit.*, p.70-89.

UN CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE FRAGILE

Les Temps Modernes ont longtemps été perçus par les historiens comme une période de développement économique sans précédent. La création de nouveaux marchés, notamment grâce au commerce d'outre-mer, a permis l'implantation de puissances européennes au-delà des frontières de leurs territoires. Mais l'économie de l'époque était directement en lien avec une forme de « croisade » sociale et politique, si bien que sa perception était principalement celle d'une économie des élites écartant les données de plusieurs groupes sociaux moins privilégiés. Ces classes souffraient de nombreuses crises, et famines, liées aux profondes mutations qu'entraînait l'imposition progressive de ces nouveaux modèles, qui entraînaient également la recrudescence d'épidémies⁴⁷. De plus, la rivalité entre ces différents centres européens menait également à des affrontements militaires, affaiblissant les populations⁴⁸. L'Espagne se voulait la championne de la foi catholique et tentait d'expander ses territoires par la force des armes. À l'intérieur, la défense de la foi s'intensifiait avec l'inquisition. La politique guerrière affaiblissait l'économie du pays et les marchés artisanaux peinaient à lutter contre les intérêts des gros marchands d'outre-mer⁴⁹. Les exigences fiscales des Habsbourg se sont accrues suite aux différents conflits avec la France. Notons également l'emplacement géographique stratégique que pouvaient représenter les Pays-Bas dans ce contexte. La pression fiscale continue sous Philippe II. Les provinces sont alors convaincues de subventionner à leur détriment la politique de l'Espagne, qui subit une banqueroute. Les villes portuaires et frontalières telles qu'Anvers et Gand, qui furent à l'origine les plaques tournantes du commerce avec l'étranger, principalement dans le domaine du textile, en furent mises à mal, d'autant plus que la monarchie empruntait régulièrement aux villes des Pays-Bas. À cette pression fiscale s'ajoutent également les tensions liées au climat guerrier⁵⁰. Les troupes espagnoles, malgré la paix, restèrent présentes dans les territoires des Pays-Bas jusqu'en 1561, alors que Philippe II rappelle ses troupes suite aux négociations avec les États Généraux⁵¹. La couronne espagnole peinait à rémunérer décemment ses soldats, les menant donc aux pillages et à la terreur des habitants. Ainsi, la prospérité s'enraye, la sécurité et

⁴⁷ WALTER J., « Famine, Disease and Crisis Mortality in Early Modern Society » dans WALTER J. (éd.) , SCHOFIELD R. (éd.), *Famine, Disease and the Social order in Early Modern Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time), p.40-45.

⁴⁸ MUSGRAVE P., *The Early Modern European Economy*, Hampshire & Londres, Palgrave Macmillan, 1999, p.14.

⁴⁹ BENNASSAR B., *Un siècle d'or espagnol*, Paris, Marabout Université 399, 1983, p.4.

⁵⁰ DENYS C., PARESIS I., *op. cit.*, p.55.

⁵¹ QUILLET B., *op. cit.*, p.218.

mise à mal et le niveau de vie global se dégrade⁵². Lors de l'arrivée du duc d'Albe en 1567, cette pression fiscale est accrue, afin de financer le maintien de l'ordre et de repousser les attaques des rebelles. Le duc d'Albe met en vigueur trois nouvelles taxes : le 100^e denier (10% sur la valeur des biens immobiliers), le 20^e denier (5% sur la propriété immobilière) et le 10^e denier (10% sur les ventes). Ce dernier, inspiré du modèle fiscal castillan est le plus impopulaire et celui qui cause le plus de tord aux commerçants des villes⁵³. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, les Pays-Bas sont ruinés par les guerres prenant place sur leurs territoires. Cette fragilité économique contraste avec la prospérité des provinces du Nord. Au début du XVII^e siècle, la reconquête espagnole ayant déjà affaibli les villes, elle provoqua également une émigration des populations jeunes fuyant la répression religieuse. La trêve signée en 1609 donne l'occasion aux Pays-Bas espagnols de se rétablir. La parenthèse des archiducs permet une reprise des activités économiques et une prospérité relative entre deux périodes de guerre. Le textile reprend sa place en temps qu'activité de prédilection. Anvers, qui n'est plus un grand port de commerce, reprend tout de même ses échanges internationaux, entretenus par les marchands ayant émigré. La ville devient un grand centre de production artistique et littéraire. Les imprimeurs tels que Moretus et Plantin se consacrent désormais à l'immense production de la Contre-Réforme. Mais en dépit de l'amélioration de ces années, la pauvreté est généralisée sur l'ensemble des territoires. Le cofinancement des efforts de guerre entre la couronne espagnole et les Pays-Bas entraîne une nouvelle récession⁵⁴. Les difficultés financières observées dans tous les Pays-Bas espagnols suite à la scission se répercutèrent sur les activités professionnelles. Les femmes et les enfants augmentèrent parmi les personnes employées, bien qu'ils soient très mal payés⁵⁵.

Les errants déracinés, vagabonds, déserteurs, que les guerres ont banalisés, sont considérés comme de dangereux oisifs. De plus, la peste revient en force dès le début du XVII^e siècle. Les épidémies se propagent avec les déplacements des soldats et des migrants. De plus, un refroidissement général, pourvu d'un été pluvieux et d'un hiver rigoureux, amorce une période de mauvaises récoltes successives. Ceci s'ajoute à la difficulté de payer

⁵² DENYS C., PARESIS I., *op. Cit.*, p.56.

⁵³ DENYS C., PARESIS I., *op. cit.*, p.63.

⁵⁴ ESTEBAN ESTRINGANA A., *Madrid y Bruselas : relaciones de gobierno en la etapa postarchiducal (1621-1634)*, Leuven, Leuven University Press, 2005, (Avisos de Flandes ; 10), p.205-207.

⁵⁵ DEGRYSE K., « La population urbaine » dans JANSSENS P. (éd.), *La Belgique espagnole et la principauté de Liège*, V.2, Bruxelles, La renaissance du livre, 2006, p.314.

l'effort de guerre et de nourrir les armées grandissantes⁵⁶. Il y'a peu de mobilité sociale à cette époque, d'autant plus que les jeux d'alliances et de mariage permettent de conserver les biens et les terres au sein de famille d'un même niveau social. Les très pauvres peuvent représenter jusqu'à un quart de la population. Ils ont espoir d'obtenir un peu d'aide via la mendicité, qu'ils sont autorisés à pratiquer dans leur village. L'aumône fait d'ailleurs partie des devoirs de la foi catholique. Ces pauvres, qui n'ont ni la place de producteurs ni celle du consommateur sont d'autant plus marginalisés que nous sommes à une époque où le mercantilisme constitue l'un des modèles économiques en vigueur. Mais travers ce lien, les pauvres font partie intégrante de la société⁵⁷. Il convient toutefois de revenir sur la signification des termes "pauvre" au Moyen Âge, dans les textes littéraires et les chroniques, ainsi que des textes administratifs, le terme "pauvre" était généralement réservé aux individus qui subvenaient à leurs besoins grâce à leur travail. Le mot n'était pas utilisé uniquement dans le domaine économique. Il s'agissait aussi d'une personne touchée par la malchance. Ces vagabonds constituent une classe sociale à part, différenciée vis-à-vis de la notion de pauvreté. Ce n'est qu'à la fin du XVII^e siècle que la pauvreté désignait systématiquement l'absence de possessions⁵⁸. Une véritable législation se crée à propos de ces individus particuliers. En Espagne, ils sont considérés comme de « faux pauvres » qui, étant valides, pourraient travailler, mais ne le font pas, par facilité⁵⁹. La reconnaissance en tant que groupe social particulier, les « gueux », a également entraîné la construction d'archétypes dans la littérature et le terme espagnol *pícaro* est d'ailleurs à l'origine de nos sources picaresques⁶⁰. Mais la morale que nous pouvons percevoir à travers ces œuvres, comme nous l'aborderons plus tard dans ce travail, n'était pas destinée aux pauvres, qui n'avaient pas accès à ces lectures. Les récits vagabonds étaient mobilisés pour inspirer un idéal bourgeois tout en détournant le sujet et faciliter son acceptation⁶¹. Nous aborderons cet élément plus profondément plus loin dans notre analyse.

⁵⁶ *Ibid.*, p.145-149.

⁵⁷ CRUZ A.J., *Discourses of poverty: social reform and the picaresque novel in early modern Spain*, Toronto, Toronto University Press, 1999, p.39-45.

⁵⁸ FONTAINE L., *The Moral Economy Poverty, Credit, and Trust in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p.9.

⁵⁹ SANTOLARIA F., « De la pobreza y las políticas sociales en la España moderna (siglos XVI-XVIII) » dans RABAEY H., TORRES L., *Pauvres et pauvreté en Europe à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 107.

⁶⁰ TORRES L., « Les passions communes des « faux pauvres » et leurs représentations dans trois textes français et espagnols de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle » dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n°33, 2017, p.365-382.

⁶¹ CAVILLAC M., *Gueux et marchands dans le Guzmán d'Alfarache (1599-1604), Roman picaresque et mentalité bourgeoise dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Bordeaux, Institut d'études ibériques et Ibérico-Américaines de l'Université de Bordeaux, 1983, p.353-354.

b) Une société des normes

Nous allons dorénavant envisager la façon dont ce contexte économique, social et politique a pu influencer la construction des rapports sociaux. Rappelons que notre étude s'inscrit dans le contexte d'une Europe ibérique polycentrique. La monarchie hispanique était composée de nombreux centres interconnectés qui non seulement entretiennent des relations radiales avec la cour de Madrid, mais aussi tissent un réseau dense de liens entre eux. Ces territoires étaient en contact, en négociation et en concurrence permanents. La religion et la fidélité aux monarques étaient des facteurs d'unification. Il s'agit donc d'un espace dans lequel les multiples entités, individus ou organismes, ont bénéficié d'un degré élevé de mobilité. La structure politique de l'Europe Ibérique est donc très hétérogène⁶². Par conséquent, nous ne pouvons nous restreindre à n'envisager que la perspective espagnole ou celle de l'une de ces possessions. Nous circulerons alors entre plusieurs centres, au même titre que les populations de l'époque voyageaient d'un centre à l'autre. Les normes que nous allons envisager dans la suite de notre travail sont donc à considérer sous plusieurs angles : d'une part leur conception en Espagne, d'autre part leur appropriation et adaptation dans les Pays-Bas.

UNE POLITIQUE DE CONTRÔLE ENTRE ORDRE ET DÉSORDRE

Sur les territoires espagnols, Philippe II menait une politique qui unit étroitement pouvoir spirituel et temporel⁶³. Comme nous l'avons précédemment évoqué, les Pays-Bas espagnols furent donc un champ de bataille perpétuel, et leur autonomie relative fut remise en question de nombreuses fois, au cours des multiples reconquêtes des territoires. L'administration des territoires par une instance politique géographiquement éloignée nécessite une attention particulière et un contrôle accru. Ainsi, la centralisation mena également à l'accroissement de l'administration et une multiplication des intermédiaires. Perçue en premier lieu comme une avancée en matière de gouvernance, cette politique contribua à éloigner le souverain des réalités. En 1598, Philippe II semble faire concession au désir important d'autonomie en cédant la souveraineté à l'archiduchesse Isabelle et son mari, l'archiduc Albert. Leur règne fut considéré comme prospère, mais les gouverneurs suivants étaient perçus comme médiocres aux yeux de la population. La domination

⁶² HERRERO SANCHEZ M., « Conectores sefarditas ... » dans *Op. Cit.*, p.447.

⁶³ CRUZ A.J. ET PERRY M.-E., *Culture and Control in Counter-Reformation Spain*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992 (Hispanic Issues), p.51.

espagnole se traduit également par le retrait de la noblesse des Pays-Bas des pouvoirs décisionnels et de ce fait, la concession de la responsabilité aux instances étrangères. Cet esprit de déresponsabilisation permit une caution accordée au contrôle extérieur, qu'il s'agisse dès lors d'un point de vue politique ou sur les autres particularités des populations des Pays-Bas. Le contrôle s'exerce également d'un point de vue économique, à travers l'établissement d'un vaste réseau de commerçants espagnols et la mise en place d'une législation répressive. De ce fait, il s'agissait d'un moyen détourner pour « déplacer » toute personne en contradiction avec les valeurs de la monarchie, y compris sur le plan religieux. Les législations économiques servent alors de moyen coercitif pour filtrer l'implantation de commerçants correspondant ou non aux idéaux de la monarchie. C'est l'avènement d'un nouvel ordre social⁶⁴.

L'une des formes d'encadrement les plus flagrantes fut le contrôle religieux, à travers la censure, l'Inquisition et les divers procès pour hérésie. La peur représentait à l'époque le meilleur espoir d'une unification des territoires, à travers la repentance des dissidents. Toutefois, cette Inquisition était loin de faire l'unanimité, y compris auprès des catholiques, qui doutaient de l'efficacité d'un Salut par la coercition. L'une des principales entraves à la légitimité des arrestations était que les accusations pour hérésie, tout comme celles pour sorcellerie étaient généralement proférées sur base d'éléments intangibles. Ainsi, l'essentiel des suspicions était fondé sur la réputation et les facteurs superficiels. Un citoyen « de bon et bonne renommée » pouvait également être arrêté sur base de témoignages, mais la réputation des accusés influençait fortement la sentence prononcée. Préserver sa réputation devenait dès lors un impératif permettant d'attester de sa bonne foi. Le maintien d'une vie prude et correcte assurait une protection contre les arrestations inspirées par une vie dissolue et frivole, surtout dans un contexte où les procès pouvaient être initiés par de simples dénonciations du voisinage. La justice inquisitoriale avait souvent des difficultés à prouver l'hérésie, et on observait des contrastes entre les accusés « de qualité » et des accusés de médiocre statut⁶⁵. En dehors de ces procès religieux, l'Inquisition exerçait également un contrôle sur les mœurs, à l'encontre des « *coutumes et usances contraires à*

⁶⁴ HERRERO SANCHEZ M., «Hegemonía y mercados : el impacto de la guerra económica en la posición internacional de la Monarquía hispánica » dans GONZALES MEZQUITA M.L., *Estudios de Historia moderna, contextos, teorías y prácticas historiográficas*, Mar del Plata, Ediciones de la Universidad nacional del Mar de Plata, 2007, p.14-15.

⁶⁵ DUKE A., *Reformation and Revolt in the Low Countries*, London, Hambeldon Press, 2003, p.159.

aucune ville et pays » et des « *gens de basse sorte* »⁶⁶. Toutefois, il est important de préciser que cette inquisition, appelée Inquisition apostolique, et opérée principalement dans les Pays-Bas espagnols n'était pas tant développée que les puissantes institutions inquisitoriales en Espagne, au Portugal ou en Italie. Par ailleurs, le contexte guerrier des Pays-Bas pouvait entraver le bon déroulement de la justice inquisitoriale.

L'influence de la morale catholique sur les actions civiles était perceptible jusqu'aux moindres aspects de la vie quotidienne⁶⁷. Condamnations des danses et des jeux, fermetures de maisons de prostitution, sévères contrôles de la sexualité juvénile, pratique d'austérités, autant d'indices que, sur le coup des réformes religieuses, les autorités civiles redoublèrent d'efforts pour tenir le plaisir en suspicion et le descendre au rang de péché. Cet amour de la norme n'était pourtant pas l'exclusivité des institutions. La tendance à la normalisation pouvait concerner le comportement que la société moderne attendait et s'infligeait à elle-même⁶⁸. Chacun, par son éducation, se faisait acteur du respect de ces codes. Cette inquisition s'effaça peu à peu de la scène des Pays-Bas, vers 1580. L'ambiance répressive et le sentiment de contrôle ne s'en furent pas pour autant, d'autant plus que la population, profondément marquée par cette domestication des idées et des mœurs, exerçait une pression interne à l'égard de ses propres individus⁶⁹.

LA FEMME AU CŒUR DES NORMES SOCIALES

Comme dans toute l'Europe, les sociétés espagnoles modernes ont clairement défini les identités de genre, en embrassant et reproduisant les stéréotypes misogynes des comportements masculins ou féminins et des apparences des corps. Les normes féminines sont particulièrement strictes. Depuis le Moyen Âge, la femme était déjà décrite comme un être ambivalent qui ne mérite nulle confiance et le christianisme a également intégré cette dimension dans son discours. On observe un puissant phénomène de dévalorisation du sexe féminin et de nombreuses idées patriarcales sont véhiculées. Ce phénomène est particulièrement marqué à l'époque moderne. Les prédicateurs religieux n'hésitent pas à caractériser la femme comme une personnification du diable, affublée de nombreux défauts

⁶⁶ DUKE A., *op. cit.*, p.164.

⁶⁷ CHAUCHADIS C., *Honneur, morale et société dans l'Espagne de Philippe II*, Paris, CRNS, 1984, p.2.

⁶⁸ BOLOGNE J-C., *Histoire du célibat et des célibataires*, Paris, Fayard, 2004, p.123.

⁶⁹ DUKE A., POLLMANN J., SPICER A., *Dissident Identities in the Early Modern Low Countries*, Farnham, Ashgate, 2009, p.99.

propres au sexe féminin. Les traditions bibliques et aristotéliennes ont fortement influencé ces conceptions. Le récit de la Genèse n'est d'ailleurs pas étranger à cette vision négative de la femme. L'idée selon laquelle Ève aurait été créée à partir de l'une des côtes d'Adam en a fait un être inférieur, qu'il est nécessaire de conduire à la perfection, incarnée par le sexe masculin. Le fort lien entre le sexe féminin et le péché originel est également en cause. Ainsi, la femme n'est qu'imperfection et tend à se parfaire tout au long de sa vie⁷⁰. Toutefois, les femmes pouvant atteindre cet état de perfection ne sont dès lors plus considérées comme des femmes, tant il est inconcevable qu'une femme puisse réunir tant de qualités. La Querelle des femmes, polémique conçue en France au XV^e siècle, et bel et bien toujours d'actualité et s'est répandue à travers toute l'Europe, traitant du statut du sexe féminin⁷¹. Cette perception ambiguë est particulièrement vivace à l'Époque Moderne. Il appartient donc aux femmes de se restreindre, et de correspondre parfaitement à ce qui est attendu des représentantes de ce sexe⁷².

Le cycle de la vie était particulièrement important à cette époque et son rythme définissait l'existence des populations de l'Époque Moderne. Pour les catholiques, les rites liés au cycle de la vie impliquaient l'entrée et l'implication dans la communauté chrétienne. La famille faisait partie des notions prédominantes du cycle vital. Nous observons l'intensification des dévotions à l'égard de la Sainte Famille, accentuant l'emphase sur l'enfance de Jésus, la maternité de Marie et la paternité de Joseph. La fête en l'honneur de Saint-Joseph fut d'ailleurs introduite au calendrier liturgique. L'importance des sacrements est réaffirmée et influence la perception de l'existence humaine⁷³. Les différents âges des hommes étaient différenciés par leurs implications dans le monde social, la sphère religieuse, le milieu du travail et les affaires publiques. Pour les hommes, c'est à l'adolescence qu'étaient considérées les questions de sexualité et d'interaction avec le sexe opposé. Le mariage et la paternité n'étaient pas considérés comme d'importants tournants. Inversement, lorsque l'on décrivait les étapes de la vie d'une femme, c'était son statut sexuel

⁷⁰ SIMON L.J., WIERGERS G., SCHIPPERS A., (e.a.), *Ambiguous Gender in Early Modern Spain and Portugal*, Leiden/Boston, Brill, 2012, p.17.

⁷¹ BOLUFER M., "Medicine and the Querelle des Femmes in Early Modern Spain" dans HUGUET-TERMES T., ARRIZABALAGA J., COOK H.J., *Health and Medicine in Habsburg Spain: Agents, Practices, Representations*, Londres, London University Press, 2009, p.87. BEAUVALET-BOUTOURYE S., *Les femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Belin, 2003 (coll. Belin Sup Histoire), p.170.

⁷² BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op. Cit.*, p.12-13.

⁷³ BAMJI A., JANSSENS G.H., LAVEN M., *The Ashgate Research Companion to the Counter-Reformation*, Farnham, Ashgate, 2013, (Ashgate Research Companion), p.185-190. HALICZER S., *Between Exaltation and Infamy: Female Mystics in the Golden Age of Spain*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p.32.

et ses relations qui importaient. La vierge, l'épouse, la mère, puis la veuve se succédaient⁷⁴. La femme adulte de l'époque moderne était donc reléguée à son rôle de partenaire et de procréatrice, soumise à son sexe. Le célibat était considéré comme l'état d'une personne non mariée. La plupart du temps, le célibat au-delà des trente ans était considéré comme anormal et potentiellement permanent. Ces conceptions sont évidemment différentes en ce qui concerne l'homme et la femme⁷⁵. L'unique définition de la femme en regard du mariage et de la maternité représentait davantage qu'un aspect domestique. Elle reflétait également la préservation d'un ordre social issu du capitalisme et du colonialisme. Le développement économique, dont les hommes étaient les principaux acteurs, a contribué à écarter la femme de la scène sociale⁷⁶. Par ailleurs, les nouvelles dispositions de l'Église, dues au contexte de réforme et contre-réforme, rappelaient l'importance de la conception d'enfants pour valider le mariage⁷⁷. C'était par ailleurs le droit canonique qui régulaient les conditions, formalités et obligations des deux conjoints⁷⁸. Le renforcement du patrimoine économique, en particulier chez les familles nobles ou aisées, était également l'une des motivations à l'union⁷⁹. Dans cette optique, les filles étaient en général un obstacle à la concentration des richesses⁸⁰. Cet aspect impliquait donc le choix stratégique, plutôt qu'affectif, du prétendant de la part des parents⁸¹. De plus, on observait une tendance à l'endogamie sociale. Dans les campagnes, on privilégiait tantôt la réputation, tantôt la profession, en fonction des critères de hiérarchisation que les familles employaient les unes à l'égard des autres⁸².

L'époque moderne est également une période de révolution scientifique, notamment dans le domaine de la médecine. L'infériorité de la femme, initialement appuyée qu'au travers des textes bibliques, fut également confirmée par la science⁸³. L'opinion populaire reprenait et vulgarisait les idées savantes telles que la théorie des humeurs. La femme, selon

⁷⁴ WIESNER-HANKS M.E., *Early Modern Europe : 1450-1789*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, (Cambridge History of Europe), p.52.

⁷⁵ DEVOS I., SCHMIDT A., DE GROOT J., « Introduction. Unmarried and Unknown: Urban Men and Women in the Low Countries Since the Early Modern Period » dans *Journal of Urban History*, n°42, janvier 2016, p.5.

⁷⁶ CLASSEN A., *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times: New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008, p.838.

⁷⁷ GOODY J., *The Development of Family and Marriage in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p.160.

⁷⁸ LÓPEZ-GÓRDON V., « Les relations familiales en Espagne au XVII^e siècle : Perspectives d'analyse » dans *Dix-septième siècle*, n°244, 2009, p.411.

⁷⁹ CLARK A., *Desire, A History of European Sexuality*, Londres/New York, Routledge, 2008, p.5.

⁸⁰ COOLIDGE G.E., « Investing in the Lienage: Children in the Early Modern Spain Nobility, 1350-1750 » dans COOLIDGE G.E. (éd.), *The Formation of the Child in Early Modern Spain*, Londres/New York, Routledge, 2014, p.224.

⁸¹ BURGUIÈRE A., KLAPISCH-ZUBER C., SEGALIN M., ZONABEND F., *Histoire de la famille*, vol. 2, Paris, 1987, p.60.

⁸² *Ibid.*, p.87.

⁸³ CAMMARATA J. (éd.), *op. Cit.*, p.2.

ces thèses, appartient à la catégorie de corps froids et humides, ce qui la rendait encline à l'inconstance, à la perte de contrôle de ses émotions, et au caractère influençable. De plus, elle est la matrice qui sert à la procréation et ne peut donc avoir droit à l'erreur, de peur qu'elle se répercute sur l'enfant.⁸⁴ Elle se doit de remplir toutes les qualités que l'on prête à une femme honnête : la chasteté, la constance, la fidélité, la prudence, la grâce, la discrétion, et par-dessus tout, la pureté virginale. Elle est assujettie à son mari, et son existence n'est justifiée que par le besoin de l'homme d'obtenir une compagnie et une aide dans ses propres entreprises. Ainsi, il lui faut remplir ses devoirs domestiques et de ne déborder sous aucun prétexte des limites qui lui sont imposées. Son statut est également déterminé par le regard que la société porte sur elle, sa réputation, son éducation. Ce statut de soumission prédéterminé est inscrit dans la norme féminine, mais est loin d'être systématiquement reflété dans les pratiques⁸⁵.

Parmi les standards moraux les plus tabous, la sexualité féminine représente de loin celui duquel il faut en priorité se méfier. Les pratiques sexuelles étaient particulièrement mises en cause et le célibat, symbole de l'échec de la volonté divine de procréation, la masturbation ou le sexe transgressif étaient diabolisés⁸⁶. Par ailleurs, le mariage et la sexualité furent à cette époque l'une des importantes controverses religieuses entre catholique et protestants. Les idées protestantes, dont la remise en question de célibat des prêtres, s'opposaient aux doctrines catholiques, qui répondirent par la réaffirmation de la virginité comme étant une notion moralement supérieure et l'instauration du mariage en tant que sacrement. Déroger aux principes moraux en matière de sexualité devenait dès lors une forme de péché et d'hérésie. Suite à cela, les femmes étaient plus suspectes que les hommes, accusées de vouloir tenter les clercs. C'était donc à la femme de cantonner ses pratiques sexuelles, et les déviances féminines étaient perçues comme un témoignage de mauvaise volonté religieuse. Véritable ennemie, la femme trop libre pourrait porter atteinte à l'ordre social établi⁸⁷. L'exploitation du corps était recouverte par la coutume ou la législation : l'une et l'autre visant à discipliner les comportements, réprimant les conceptions désordonnées de la sexualité, pour maintenir l'ordre social et spirituel. Le corps apparaît comme l'agent d'actes sexuels transgressifs, et par extension, de crime contre la morale. Celui de la femme est soumis aux interdictions de la famille et de l'institution religieuse.

⁸⁴ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op. Cit.*, p.23-25.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁸⁶ BOLOGNE J-C., *op. cit.*, p.123.

⁸⁷ CRAWFORD K., *European Sexualities, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.90-94.

Mais les jeunes exerçaient également une forme de contrôle sur leurs pairs, étant donnée l'éducation qu'ils avaient reçue⁸⁸. C'est vers la fin du XVII^e que l'importance de l'affection dans les relations conjugales vint s'implanter dans la vision d'une sexualité impérativement compatible avec le modèle social. Dès lors les pratiques sexuelles alternatives qui, auparavant, se tenaient cachées et interdites, furent facilitées⁸⁹. Les frontières du licite et de l'illicite pouvaient toutefois basculer d'une région à l'autre, d'une décennie à l'autre, mais la volonté de contrôle sur les pratiques privées restait intacte et l'autorité de l'individu sur son propre corps fut contestée durant l'intégralité des XVI^e et XVII^e siècles. Mais officiellement et depuis longtemps déjà, la sexualité ne se résumait pas à l'acte sexuel, et pouvait revêtir différentes significations en fonction du contexte et de l'environnement dans laquelle elle intervenait. Tandis que circulaient les croyances dominantes à propos de la sexualité, des individus et des groupes développaient des pratiques déviantes vis-à-vis de ces structures de pensées. Cette forme marginale de sexe, plus facilement axé vers le plaisir que vers la procréation, représentait un aspect inacceptable et réprimé chez la femme, mais également au sein des couples⁹⁰. Si la sexualité légitime fut théoriquement limitée à l'espace conjugal, les jeunes n'étaient pas pour autant isolés les uns des autres en fonction de leur sexes⁹¹. Cependant, l'obligation pour les jeunes filles de rester chastes en vue du mariage, combinée aux échanges liés à la dot, a poussé certaines familles à emmurer les filles, dont le comportement jugé excessif, ne correspondait pas aux attentes des familles de jeunes garçons⁹². Pour l'homme, la pression exercée semble moins intense. En effet, si la jeune femme ne pouvait fréquenter le sexe opposé sans se voir soupçonnée d'y avoir laissé sa vertu, le jeune homme jouissait d'une liberté beaucoup plus grande. Courtiser l'une ou l'autre dame sans porter atteinte à sa réputation était un privilège exclusivement masculin. L'épouse était garante de l'honneur de son mari tandis que l'adultère masculin ou la fréquentation de prostituées ne constituait pas un prétexte à déshonorer la femme⁹³. Cette inégalité s'explique également par la crainte d'une grossesse hors mariage. Les déviances masculines, plus discrètes, ne pouvaient engendrer de conséquences physiques perceptibles. Les rencontres en dehors de tout processus marital étaient donc dissimulées par la femme,

⁸⁸ MATTHEWS-GRIECO S.F., "Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime" dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G., *Histoire du corps*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, p.168.

⁸⁹ *Ibid.*, p.169.

⁹⁰ CRAWFORD K., *op. cit.*, p.189-192.

⁹¹ *Ibid.*, p.171.

⁹² *Ibid.*, p.22.

⁹³ DAUMAS M., *Au bonheur des mâles : adultère et cocuage à la Renaissance, 1400-1650*, Paris, Armand Colin, 2007, (Les classiques du fonds Armand Colin Sedes), p.7.

pour qui la renommée devait rester convenable et représentait un argument qualitatif en vue d'un futur mariage et de la préservation de l'honneur de son époux⁹⁴.

En effet, parmi les différentes idées qui se sont imposées à l'époque, nous retrouvons la notion d'honneur, comme une composante essentielle à l'ambiance qui va marquer les XVI^e et XVIII^e siècles, particulièrement en Espagne, associé au concept de *limpieza del sangre*. Elle concerne à la fois les hommes, les femmes, les clercs, les pauvres, toutes les couches sociales⁹⁵. Notons toutefois que cette combinaison de la *limpieza* et de récentes restrictions spirituelles ont contribué à faire peser davantage de pression sur les femmes en renforçant cette vision dominante de la femme en tant que sujet de l'homme⁹⁶. Les pratiques sexuelles devenaient une manière d'entacher la réputation ou de réparer l'honneur blessé. L'honneur est la récompense de la vertu. Les fréquentations, le mariage, la famille sont soumis à un contrôle tacite. La préservation de l'honneur, notamment l'honneur féminin, était souvent lié à la préservation de vertus telles que la virginité, l'honnêteté, la retenue, la sagesse, etc. Ces vertus, dans la littérature espagnole, sont présentées comme une norme féminine à n'outrepasser sous aucun prétexte⁹⁷.

UN STRICT RESPECT DU SYSTÈME DE VALEURS ESPAGNOL ?

Les échanges entre l'Espagne et les Pays-Bas sont nombreux, et l'acculturation sur les mœurs est perceptible. L'Espagne menait sur les Pays-Bas une politique d'influence culturelle⁹⁸, à travers une « campagne idéologique » alliant humanisme, christianisme, et économie⁹⁹. Ce processus d'acculturation passait également par l'impression qu'une quantité conséquente d'œuvres en langue espagnole à Anvers. La littérature spirituelle circulait dans les grandes villes des Pays-Bas et permettait de diffuser les normes sociales et la morale voulue par la couronne espagnole. De plus, les Espagnols implantés dans les villes flamandes participaient à la circulation des ouvrages, mais également à l'influence

⁹⁴ CRAWFORD K., *op. cit.*, p.25.

⁹⁵ CHAUCHADIS C., *op. cit.*, p.13.

⁹⁶ VALLENDORF L., « Good Sex, Bad Sex: Women and Intimacy in Early Modern Spain » dans *Hispania*, vol.87, mars 2001, p.3

⁹⁷ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op. cit.*, p.105.

⁹⁸ Nous ne pourrions toutefois parler d'une influence à sens unique. Au contraire, comme le montre Miguel Ángel ECHEVARRÍA, « le plus extraordinaire a été la rencontre entre les cultures ibérique et flamande, qui équivaut à un choc entre monolithisme idéologique et tolérance, entre mercantilisme et libéralisme, entre centralisation hiérarchique et autonomie égalitaire ». ECHEVARRÍA M.A., *Flandes y la Monarquía Hispánica 1500-1713*, Madrid, Silex, 1998, (Claves Históricas), p.12.

⁹⁹ ECHEVARRÍA M.A., *op. cit.*, p.237-240.

quotidienne des mœurs¹⁰⁰. Les travaux de Miguel Ángel ECHEVARRÍA ou de Manuel HERREO SANCHEZ nous permettent toutefois de nuancer cette influence. Tous deux nous encouragent à garder en mémoire que de toutes les possessions des Habsbourgs, les Flandres sont devenues le territoire le plus éloigné du système de valeurs espagnol et dont les coûts d'entretien ont provoqué les protestations les plus furieuses dans le corps social et dans la sphère intellectuelle¹⁰¹. Mais bien que les Pays-Bas espagnols affichent de nombreuses particularités, ils ne sont pas étrangers à ces normes et ce climat de contrôle que nous pouvons observer en Europe moderne, et dans la monarchie espagnole. Le climat d'insécurité mit à mal les liens sociaux préconçus et les idéaux communs, qui jusqu'à lors pérennisaient sans entrave. Ces facteurs encouragèrent une prise en conscience vis-à-vis de la stricte observance des normes proposées par la société du XVI^e¹⁰². En effet, ces crises se sont accompagnées d'une grande prise de liberté, et d'un individualisme croissant, notamment en termes de respect des normes sociales. Qu'il s'agisse d'affaire privée ou publique, le peuple était habitué à masquer et à dissimuler ses convictions propres. Cette réserve permettait de conserver l'approbation du reste de la société, et des instances du pouvoir¹⁰³. Mais un processus d'exclusion était bel et bien perceptible. Les contrevenants à la norme subissaient l'opprobre de leurs semblables. Cette marginalisation s'illustre dans plusieurs aspects : la sexualité, le corps, le mode de vie, ou encore la religion. Mais les manquements ne peuvent pas être considérés comme le monopole des personnes contrevenantes. Elle est également perceptible chez les individus pleinement intégrés à la société¹⁰⁴. Il est donc important de remettre en question cette dualité entre l'acceptable et l'inacceptable. Par ailleurs, les idées selon lesquels le tissu social serait issu d'un patriarcat ancré et de succès féminins exceptionnels sont également à nuancer. Il est possible d'envisager le comportement féminin en dehors d'un regard androcentrique ou d'une réponse vis-à-vis de cette dynamique. Il est important de complexifier cette vision en « normalisant » les pratiques déviantes. C'est-à-dire de tenir compte de l'agentivité des

¹⁰⁰ TELLECHEA IDÍGORAS J. I., « Españoles en Lovaina en 1557 » dans WERNER T., *Encuentros en Flandes : relaciones e intercambios hispanoflamencos a inicios de la Edad Moderna*, Leuven, Leuven University Press, 2000, (Avisos de Flandes ; 6), p.133-147.

¹⁰¹ ECHEVARRÍA M.A., « Relaciones económicas y fiscales en la Monarquía Hispánica, siglos XVI y XVII » dans *Hispania*, n° 51, 1991, p. 938. HERRERO SANCHEZ M., « La Monarquía hispánica y la cuestión de Flandes » dans SANZ CAMAÑES P. (dir.), *La Monarquía hispánica en el tiempo del Quijote*, Madrid, Silex Ediciones, 2005, p.506.

¹⁰² BENNASSAR B., *op.cit.*, p.199-200.

¹⁰³ ZAGORIN P., *Ways of Lying: Dissimulation, Persecution, and Conformity in Early Modern Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 1990, p.263.

¹⁰⁴ POSKA A.M., COUCHMAN J., MCIVER K.A., *The Ashgate Research Companion to Women and Gender in Early Modern Europe*, New York, Routledge, 2013, p.929-934.

femmes, sans pour autant l'insérer dans un lien de causalité vis-à-vis des attentes masculines¹⁰⁵. La capacité d'action des femmes a longtemps été mise en opposition avec cette vision soumise que nous avons évoquée. Néanmoins, les sujets qui réagissent face à ces normes ne peuvent être issus que de leur préexistence. Nous pouvons donc affirmer que ces déviations sont elles-mêmes issues des dynamiques dont elles paraissent vouloir s'extraire. Mais les différents comportements liés au sexe féminin ne représentent plus une réaction de l'un vis-à-vis de l'autre. Les contradictions ne deviennent dès lors qu'une structure complexe liée au genre et à la sa perception¹⁰⁶.

c) Le catholicisme en question

LES PAYS-BAS ENTRE RÉFORME ET CONTRE-RÉFORME

Les XVI^e et XVII^e siècles marquent également une période charnière sur le plan religieux. Les différents griefs à l'égard de l'Église et de ses représentants menèrent à la révolte de Martin Luther en 1517. Charles Quint s'est très vite positionné en défaveur de cette nouvelle tendance, et a exprimé sa volonté de maintien de la foi à travers plusieurs lois. John Calvin, quant à lui, fut un prêtre français, dont les idées réformistes circulèrent à partir de 1530. Il met l'accent sur l'autorité suprême de Dieu, sur la dépravation innée de l'homme et sur les écritures en tant que seules sources légitimes de foi. Ces enseignements parvinrent aux Pays-Bas à travers la Picardie et furent à l'origine des divisions confessionnelles dans ces régions. Dans le Hainaut et les Flandres francophones apparaissent rapidement des congrégations secrètes calvinistes., en particulier à Gand et Anvers. Cette dernière était à l'époque le plus grand centre international d'impression de la bible en langue vernaculaire. Le Nouveau Testament était traduit en français et en néerlandais, puis en anglais, allemand, danois, italien, espagnol, avant d'être exporté dans toute l'Europe. Des versions « réformées » de la Bible circulent également depuis Anvers, comportant des notes et des idées calvinistes¹⁰⁷. Même si l'on observe des différences prononcées selon les villes¹⁰⁸, les calvinistes devinrent le groupe protestant le mieux

¹⁰⁵ POSKA A.M., « The Case for Agentic Gender Norms for Women in Early Modern Europe » dans *Gender and History*, vol.30, avril 2019, p.15.

¹⁰⁶ MORAN S.J. (éd.), PIPKIN A. (éd.), *Women and Gender in the Early Modern Low countries, 1500-1750*, Leiden/Boston, Brill, 2019, p.21-29.

¹⁰⁷ GELDERBLOM A.J., DE JONG J.L., VAN VAECK M., *The Low Countries as a Crossroads of Religious Beliefs*, Boston, Brill, 2004, (Intersections, 1568-1181 ; 3), p.20.

¹⁰⁸ DUKE A., *op.cit.*, p.86.

organisé des Pays-Bas, et la répression ne se fit pas attendre. Après 1550, on observe une intensification des persécutions. Les revendications calvinistes étaient étroitement liées avec les révoltes qui débutèrent en 1566. Cette même année, renommée en l'occasion année des merveilles, la frustration calviniste explosait en une furie iconoclaste. Des groupes organisés détruisirent les icônes à travers tous les Pays-Bas. Des prêtres, des moines et des religieuses furent attaqués, parfois tués. Les affrontements ponctuels se poursuivirent, au rythme de différentes répressions espagnoles et de traités de paix insatisfaisants, et ce jusqu'à la division des Pays-Bas, en 1579. Parallèlement, la Contre-Réforme catholique s'organisait, à l'occasion du concile de Trente¹⁰⁹.

L'Espagne a montré une réponse très enthousiaste vis-à-vis des décrets du concile. Nous observons à travers toute la monarchie un vaste mouvement de propagande juxtaposé aux mesures répressives. Il s'agissait, d'une part, de punir les contrevenants, mais également de fidéliser les convaincus. Le théâtre et la littérature religieuse et morale, les congrégations, les confraternités, la promotion des cultes universels et l'implantation de nouveaux sujets de dévotions furent une opportunité pour exposer la nouvelle doctrine et en corriger les erreurs¹¹⁰. Toutefois, la promulgation des décrets du concile était loin d'être une entreprise aisée à travers les différents territoires. Dans les Pays-Bas, les atteintes à la juridiction laïque, sur les causes bénéficiales, les contestations des dîmes, les exécutions testamentaires, l'administration des hôpitaux, et toutes autres sortes d'emprises, paraissaient inacceptables¹¹¹. Par ailleurs, ces décrets ne représentaient pas un ensemble uniforme, homogène et « prêt-à-l'emploi », mais davantage une vision d'ensemble. Philippe II s'assurait que les décrets du concile n'entravaient pas les prérogatives de ses conseillers et gouvernants¹¹². Leur adoption se concrétisa selon de nombreuses disparités en fonction des régions et des villes. Des mesures supplémentaires devaient être adoptées, suivant les contextes locaux, tandis que d'autres étaient passées sous silence. Pour faire respecter les mesures prévues par le concile, la législation revêtit un aspect important, et devenait un moyen de communiquer les directives, témoignant donc d'un caractère religieux manifeste. Entre 1580 et 1598, les provinces du sud sont parvenues à rétablir une souveraineté

¹⁰⁹ ARBLASTER P., *A History of the Low Countries*, London, Red Globe Press, 2019, Macmillan essential histories), P.108-116.

¹¹⁰ FERNANDEZ-TERRICABRAS I., *Philippe II et la contre-réforme : l'Église espagnole à l'heure du Concile de Trente*, Paris, Publishot, 2001, (L'Europe au fil des siècles), p.137-151.

¹¹¹ LOTTIN A., *Lille, citadelle de la contre-réforme ? (1598-1668)*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2013, p.39-40.

¹¹² FERNANDEZ-TERRICABRAS I., *op. Cit.*, p.171.

minimum, durant la reconquête territoriale d'Alexandre Farnèse, moins répressive que celle du Duc d'Albe. Dès lors, la législation de Philippe II était juxtaposée à celle de ces territoires aux particularités marquées et au profond désir d'autonomie, menant à des luttes de pouvoir. Cette réforme s'inscrit également dans le contexte d'une puissante crise identitaire et les initiatives visant à faire respecter les décisions se heurtèrent à un fort esprit conservateur¹¹³.

Avec la reconquête espagnole, les Pays-Bas devinrent le bastion de la Contre-Réforme. Il était interdit pour les populations dites "hérétiques" d'y résider, même si elles bénéficiaient d'un droit de passage. Les fidèles au pape persécutés à l'étranger, notamment en Irlande ou en Angleterre, venaient trouver asile aux Pays-Bas, malgré la situation économique peu stable. Les décrets du concile de Trente étaient supposés y être appliqués avec vigueur et la discipline ecclésiastique était surveillée. Le système hiérarchique catholique permet une surveillance de l'intérieur. Le pape était représenté par un nonce depuis 1596, les archevêchés s'organisaient en évêchés, dont les évêques étaient conviés à des réunions fréquentes et des séminaires. Le clergé régulier se renouvela et doubla ses effectifs. Les monastères et les couvents revêtirent une nouvelle importance¹¹⁴. La vie religieuse faisait alors partie du quotidien. Les différents moments de l'année étaient scandés par les fêtes religieuses, sacrements individuels, processions, pèlerinages, etc. La morale catholique fut largement diffusée, non seulement à travers la littérature, mais également à travers l'éducation. La proximité des Pays-Bas avec les provinces calvinistes encourageait davantage cet accroissement de la production d'ouvrages pieux. Le blasphème, le travail dominical, l'absence aux sacrements étaient poursuivis, et il en va de même pour tout comportement déviant, facilement assimilé à l'hérésie. Il y avait, dans ces nouvelles dispositions, une attention toute particulière portée sur la discipline des chrétiens, qui surpassait largement le strict cadre religieux¹¹⁵. La fidélité des membres de la communauté fidèle à l'Église était assurée non seulement par des entités supérieures, mais également par la pression de cette communauté sur elle-même. La Contre-Réforme a par ailleurs représenté une vaste tentative de modification et d'uniformisation des pensées, des comportements et des mentalités des hommes et des femmes de l'époque. Le concept de *limpieza del sangre*

¹¹³ SIMON N., « The Council of Trent and its Impact on Philip II's Legislation in the Habsburg Netherlands (1580–1598) » dans SOEN V., FRANÇOIS W., VANYSACKER D., *Church, Censorship and Reform in the Early Modern Habsburg Netherlands*, Turnhout, Brepols, 2017, (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique ; 101), p.201-209.

¹¹⁴ DENYS C., PARESIS I., *op. cit.*, p.150-151.

¹¹⁵ SIMON N., *op. cit.*, p.209.

fut récupéré lors de la reconquête religieuse, afin de lier la notion de l'honneur à celle de la piété, malgré tous les arguments en défaveur des statuts politiques et juridiques précédemment avancés par l'Église¹¹⁶. Le contexte religieux permit également un accroissement du contrôle des souverains, même si la politique religieuse opérée par la Couronne fut très différente dans les Pays-Bas, en raison de l'importance du voisinage protestant. Toutefois, en ce qui concerne l'adoption véritable de la population, il est également important de nuancer ce que peuvent illustrer les sources d'instances officielles avec la véritable implication des individus dans cette reconquête catholique. Les dogmes issus de Trente furent largement modifiés, rognés, pour correspondre aux attentes des différentes populations, afin d'en faciliter l'accoutumance¹¹⁷.

Nous pouvons donc constater que les Pays-Bas bénéficient d'une grande indépendance. De ce fait, certaines idées de la réforme imposée par Philippe II furent moins bien acceptées, tandis que d'autres trouvèrent un terrain fertile, en fonction des disparités culturelles. Ces idées n'entrent pas pour autant en opposition, mais participent à la construction de la complexité du tissu social. Ceci est également valable en ce qui concerne les différentes acculturations perceptibles dans les territoires espagnols.

UNE FÉMINISATION DE LA FOI ?

Nous observons à cette époque un vaste mouvement de promotion de la dévotion mariale. Cet aspect semble indissociable de la reconquête spirituelle opérée dans les pays fidèles à l'Église romaine, sur les encouragements de la papauté. Dès le milieu du XVI^e siècle, la figure de la Vierge occupait une place prépondérante contre les idées de la Réforme. L'Immaculée Conception devint un exemple et un moyen d'identification catholique. Prédicateurs et théologiens exaltaient la figure de la Vierge en tant qu'idéal féminin, lié non seulement à la virginité, mais également à la maternité¹¹⁸. On lui opposait la figure d'Ève, première pécheresse et responsable de la chute de l'humanité. De nombreux ouvrages, poèmes, récits dévots, guide de pèlerin, traité de science, etc., glorifiaient la

¹¹⁶ HERNANDEZ-FRANCO J., IRIGOYEN LOPEZ A., « Construcción y deconstrucción del converso a través de los memoria les de limpieza de sangre durante el reinado de Felipe III » dans *Sefarad*, vol. 72, décembre 2012, p. 327. IRIGOYEN LOPEZ A., « Religión católica y estatutos de limpieza de sangre » dans *Sefarad*, vol.70, juin 2010, p.145-147.

¹¹⁷ FERNANDEZ-TERRICABRAS I., *op.cit.*, p.35-36.

¹¹⁸ DELFOSSE A., « La figure de la Vierge Marie dans l'histoire des femmes et du féminisme » dans *Hieros : Bulletin annuel de la Société belgo-luxembourgeoise d'Histoire des Religions*, n° 8, 2003, p.23.

Vierge Marie. Selon certaines croyances, elle aurait été préservée de l'hérédité du péché originel¹¹⁹. La piété mariale était attestée dans des témoignages iconographiques, qui circulaient dans tout le monde catholique. Les confréries qui lui étaient dédiées se multiplièrent¹²⁰. Les jésuites devinrent un important vecteur de cette piété et la diffusaient à travers la création de congrégations, dans les villes où ils s'implantaient. De nouvelles idées furent associées à la Vierge. Elle faisait dorénavant office de pontife féminin tissait un lien entre Dieu et les hommes. On lui attribuait également l'archétype de la *Bellatrix Regina*, dans le contexte de reconquête religieuse et de défense contre l'hérésie. Elle fut d'ailleurs associée aux campagnes militaires du Duc d'Albe, d'Alexandre Farnèse et de la monarchie espagnole, plus généralement. Ses défenseurs sont assurés d'un soutien céleste inébranlable, tandis que ses détracteurs doivent craindre la famine, la maladie et la malédiction¹²¹. La variété des sanctuaires et des récits de miracles qui parcouraient les Pays-Bas espagnols montre la volonté de faire de la Vierge une figure universelle et toute-puissante¹²².

La figure féminine revêtait une importance nouvelle. On peut d'ailleurs parler de « féminisation » de la vie religieuse, dès le début du XVI^e siècle. Cela était également perceptible à travers l'implication des femmes et leur impact sur la reconquête religieuse. Des femmes des classes moyennes et de la haute société pouvaient intégrer des congrégations religieuses, influencées par les jésuites, par exemple. Ces congrégations étaient principalement liées aux soins des malades et des pauvres, ainsi que l'instruction des jeunes filles. Pour la première fois, le nombre de religieuses surpassa celui des religieux. Elles étaient particulièrement impliquées dans l'enseignement des femmes.¹²³

¹¹⁹ DE MOL E., « Le culte de la Vierge après le concile de Trente, perçu à travers trois triptyques flamands de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle » dans SOEN V., FRANÇOIS W., *The Council of Trent : Reform and Controversy in Europe and beyond (1545-1700)*, vol.3, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2018, (Refo500 academic studies ; 35, 1-3), p.94.

¹²⁰ *Ibid.* p.93-100.

¹²¹ DELFOSSE A., *op. Cit.*, p.208.

¹²² CASTAGNET V. (éd.), CHRISTIN O. (éd.), GHERMANI N. (éd.), *op. cit.*, p.37-39.

¹²³ BAMJI A., G. H., LAVEN M., *op. cit.*, p.170.

Nous pouvons légitimement nous interroger sur ce que pouvait être d'être un fidèle à l'époque moderne. L'une des étiquettes les plus fréquemment employées est le terme « conservateur ». Les dissidents clamaient un retour aux anciennes valeurs des premiers pas de l'Église, tandis que leurs opposants se faisaient défenseurs de la linéarité et du caractère solide des traditions ayant évolué. Si une minorité de croyants éduqués étaient capables de comprendre et d'intégrer ces arguments, la mise en exergue de l'émotion et du fait que la foi chrétienne soit l'une des plus anciennes jouait en faveur du *statut quo*. Mais si les évidences d'un conservatisme intégré sont bien présentes, cela n'explique pas la volonté de rafraîchir la foi catholique à travers la Contre-Réforme. Finalement de nombreuses idées de cette reconquête pouvaient apparaître comme très innovantes et contraster avec cette ambiance conservatrice, y compris dans des contextes largement éloignés du cadre religieux. Nous pouvons dire que l'Église cherchait le moyen de tirer les troubles à son avantage, non seulement en tenant une réintégration des dissidents, mais également en profitant de cette opportunité pour initier un mouvement interne. Dans les rangs de la foi chrétienne, nous distinguons également les véritables activistes, qu'il s'agisse de clercs, d'érudits produisant une quantité astronomique d'ouvrages inspirés de la casuistique, ou de l'intégration des mœurs religieuses dans l'éducation. L'investissement était d'autant plus fort que l'opposition était présente. Dans les Pays-Bas, la confrontation et l'expérience d'un calvinisme particulièrement radical a également conduit au développement d'une identité chrétienne forte parmi les résistants¹²⁴.

La Réforme et la Contre-Réforme furent également l'occasion pour une société stagnante d'entrer en un mouvement inébranlable. L'impact de ces événements sur la vie quotidienne et sur la conception de l'existence humaine dépasse de loin l'aspect spirituel. Il s'agissait d'une discorde religieuse, mais également d'une remise en question complète des modes de vie. L'opposition entre les progressistes et les conservateurs, au sein de la religion, était également valable sur le plan social. Ces bouleversements religieux ont encouragé différents processus et impacté la dynamique sociale précédemment établie. Non seulement les conflits furent à l'origine de guerres et de tensions, menant aux insécurités, à la recherche identitaire et à la poursuite de l'orthodoxie, mais ils ont contribué à mettre en

¹²⁴ *Ibid.* p.168-174.

lumière les comportements déviants. Il s'agissait de l'établissement de nouveaux standards, qui se heurtèrent à des oppositions assumées ou silencieuses. La rivalité entre catholiques et protestants peut également expliquer la promotion, selon les deux confessions, du « meilleur mode de vie possible ». La compétition pour la morale devint dès lors l'occasion de la multiplication d'informations sur le savoir-vivre et ces contradictions permettent également l'interprétation propre et individuelle de l'acceptable. L'internalisation du nouvel ordre social est donc à la fois la cause et la conséquence d'une ambiguïté des pratiques¹²⁵.

¹²⁵ POSKA A.M., « Confessionalization and Social Discipline in the Iberian World » dans *Archiv für Reformationsgeschichte*, n° 93, janvier 2003, p.312-313.

2) Contexte idéologique : une imperméabilité des frontières de genre ?

Tout au long de notre parcours, nous allons analyser les différentes représentations de la féminité. Ces représentations sont en effet issues de deux types de sources très différentes, les manuels d'éducation et la littérature picaresque. Pourtant, ces deux types de sources élaborent toutes deux des modèles féminins qui parfois correspondent et parfois entrent en contradiction. Les visions de la femme, nous l'avons vu, sont multiples et ambiguës. Pour comprendre ce discours, il est donc important de revenir au préalable sur le contexte idéologique lié à la féminité et sur les traditions concernant la construction du genre.

a) Les frontières de genre entre affirmations et transgressions

Nos sources dévoilent de nombreuses contradictions quant à l'attitude qui devait être observée par les deux sexes. Certains auteurs comme Jean-Baptiste De Glen font plusieurs références à leurs prédécesseurs, tant pour infirmer leurs opinions que pour s'inscrire dans leurs traditions morales. Quoi qu'il en soit, cela nous montre bien que les différents discours autour de la femme sont loin d'être univoques et démontrent dès lors la fragilité du système auquel y font référence. La déstabilisation de l'ordre social se manifeste alors en deux axes : d'une part la crainte d'un renversement des jeux de pouvoirs masculins et féminins, d'autre part une crainte de la confusion des genres¹²⁶. De nombreux chercheurs ont également parlé de « crise de la masculinité hégémonique » ayant pris racine dès l'époque prémoderne et se développant à son paroxysme à la fin du XVII^e siècle. La masculinité à l'époque moderne est considérée comme une masculinité performatrice. C'est-à-dire qu'elle se construisait principalement à travers la capacité d'action masculine : l'affirmation sexuelle, notamment par la procréation, mais également l'administration de son foyer, en endossant le rôle du chef de famille protecteur et dominateur¹²⁷. Mais le contexte historique est également à tenir en compte dans la construction du genre. En ce qui concerne la masculinité espagnole, il fallait également considérer le déclin progressif de la prééminence de l'Espagne sur la scène européenne vers la fin du XVII^e siècle, et dont les causes, défaites militaires consécutives, faiblesse économique, famines et épidémies, étaient à l'époque interprétées comme le

¹²⁶ CLAVIER T., *op. cit.*, p.561-570.

¹²⁷ LEHEFELDT E., « Ideal Men... » dans *op.cit.*, p. 463-471.

châtiment divin face à la « féminisation » de l'*homme*¹²⁸. Il était également prétendu que cette perte de virilité chez l'homme entraînait la récupération des caractéristiques viriles par la femme, ce qui contribuait à ébranler l'équilibre social, présenté comme un équilibre divin. Mais cette « crise de la masculinité » présentée au XVII^e siècle comme la cause de la décadence impériale était avant tout l'aboutissement d'un processus de construction du genre pris au cœur d'un dilemme insoluble : la conciliation d'une représentation du genre confiné entre des frontières imperméables, et la nécessité d'une évolution des normes sexuelles en cohérence avec les mutations de l'époque. En ce qui nous concerne, nous émettrions plutôt l'hypothèse d'une « crise du genre » prenant place au XVI^e et XVII^e siècle, mais dont les fondements seraient plus anciens et découlerait de cette incapacité à admettre le caractère fluide des différentes féminités et de la masculinité, hégémoniques et non hégémoniques.

L'Europe des XVI^e et XVII^e siècles fut le témoin d'une grande crainte de déstabilisation des systèmes qui maintenaient les populations dans un équilibre social depuis plusieurs siècles. De plus en plus régulièrement, les auteurs de l'époque font mention d'une féminisation de l'homme, ou au contraire de féminité virile. L'entre-deux intriguait et effrayait à la fois. On put à cette époque observer les discours profondément ambigus et contradictoires en ce qui concerne les représentations des identités sexuelles. Les prises de libertés extrêmes qui se traduisaient en un éloignement progressif vis-à-vis des standards sexuels étaient confrontées à la stagnation des mentalités en matière de sexualité, ne permettant plus de conserver une certaine cohérence entre le discours officiel et le besoin d'émancipation sexuelle. Mais l'estompement progressif des frontières du genre entraînait une vive réaction conservatrice, notamment des moralistes catholiques. Nombreux furent à cette époque les sermons, traités ou exemple hagiographiques destinés à établir les codes des comportements féminins et masculins, comme en témoignent les sources éducatives que nous utiliserons dans notre analyse du discours sur la féminité. Les participants au débat n'ont pu qu'imaginer des modèles s'inspirant d'exemples classiques, médiévaux, ou bibliques et n'ont pas réussi à envisager un nouveau modèle adapté au contexte social permettant de réconcilier la frustration issue à ces contradictions identitaires¹²⁹.

¹²⁸ LEHEFELDT E., « Ideal Men ... » dans *op.cit.*, p. 463-471.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 466.

Le genre et le sexe étaient par ailleurs à l'époque dissociables et l'aspect physique du corps devait nécessairement impliquer la concordance de l'identité sexuelle. Pourtant, certains entre-deux pouvaient être visibles et l'ambiguïté devenait alors indéniable, notamment dans le cas de l'hermaphrodisme. La tradition médicale ancienne, fondée sur les écrits d'Hypocrate ou de Galien, considérait ce phénomène comme la matérialisation d'un sexe intermédiaire. D'après cette théorie, la détermination du sexe du fœtus dépendait de deux oppositions : celle entre le principal vital de la mère et celui du père, et celle entre le côté gauche ou droit de l'utérus. En fonction du rapport entre ces deux données, le fœtus allait se situer sur le spectre sexuel, allant du mâle complet à la femelle complète. Les hermaphrodites se situaient donc parfaitement à mi-chemin entre les deux extrêmes, devenant dès lors des êtres doubles et mis à part, ne possédant ni l'un ni l'autre sexe. Mais ce sont également ces théories qui expliquaient la possibilité pour un homme d'être efféminé, ou pour une femme d'être virile¹³⁰. Ces principes constituaient néanmoins des principes médicaux, qui n'étaient pas forcément en adéquation avec la perception populaire du genre.

La représentation du féminin aux XVI^e et XVII^e siècles découle des définitions aristotéliennes exprimées dans des traités scientifiques tels que *De generatione animalium*, *De partibus animalium*, et *De generatione et corruptione*, auxquelles ont été ajoutés les commentaires de penseurs comme Thomas d'Aquin. La tradition chrétienne, plus complexe, applique le binarisme du bien et du mal sur le paradigme masculin/féminin aristotélicien. Le statut de la femme est dédoublé par le biais d'une opposition concurrente : la Vierge Marie, l'incarnation de la bonne femme, contre Ève, instigatrice du péché et mère de l'humanité¹³¹. La compréhension de la relation entre les sexes répondait à une « métaphysique de la hiérarchie "dans laquelle les différences entre les sexes étaient non spécifiques. Il s'agissait d'un processus complexe dans lequel « avoir un sexe ou l'autre était comme l'appartenance à un rang ou à un domaine particulier¹³² ». La compréhension préillustrée des différentes identités sexuelles correspondait à une logique sociale propre à l'Ancien Régime, dans laquelle la misogynie et la hiérarchisation par strates étaient la norme et dans lequel les

¹³⁰ DASTIN L., PARK K., « The Hermaphrodites and the Orders of Nature » dans FRADENBURG L., FRECCERO C., LAVEZZO K., *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996, p.119.

¹³¹ COX C., « "An Excellent Thing in Woman": Virgo and Viragos in King Lear », dans *Modern Philology*, n° 96, 1998, p.144.

¹³² VÁZQUEZ GARCÍA F., « Políticas transgénéricas y ciencias sociales: por un constructivismo bien temperado », en Centro de Estudios Andaluces, *Teoría Queer: de la transgresión a la transformación social*, Séville, Fundación Centro de Estudios Andaluces, 2009, p.4-14.

inégalités ont été légitimées comme l'ordre naturel de société¹³³. La femme de l'époque moderne se trouvait donc au cœur d'un double discours concernant l'accomplissement de sa féminité. D'une part, les penseurs de l'époque avaient caractérisé la femme comme un être imparfait. Légitimant cette inégalité des sexes par l'utilisation de certaines Écritures saintes, ils avaient construit une image négative de la féminité. L'homme, quant à lui, était nécessaire à la création divine la plus parfaite¹³⁴, étant donné que son environnement, y compris la femme, lui avait été offert par Dieu, pour lui permettre d'accomplir sa mission : vivre et se reproduire¹³⁵. Ce paradigme place alors la femme en tant qu'objet de la création et non en tant que sujet. Bien que, comme le rappelle DE GLEN¹³⁶, « Dieu créa l'homme à son image et l'a fait mâle et femelle », la longue tradition chrétienne reproche à la femme la disgrâce de l'humanité, Ève étant l'instigatrice du péché originel. Ceci ne permet pas qu'une véritable équité soit admise en ce qui concerne les genres. Mais la femme avait également le devoir de surpasser cette imperfection, et ainsi d'accomplir sa féminité, en parvenant à la perfection. En ce sens, elle devait donc tendre à la virilité absolue, et la féminité la plus admirable serait celle qui soit le plus proche de la virilité¹³⁷. Par ailleurs, un autre discours sur la féminité s'articulait autour de la fécondité de la femme. Elle représentait alors la matérialisation de la vie en elle-même. Par sa capacité à donner naissance, elle s'approchait du mystère divin, et sa fécondité était associée à une forme de sacré¹³⁸. Ces deux représentations sont pourtant incompatibles, dans la mesure où l'attribution de caractéristiques viriles à la femme la détournerait alors de son rôle de mère. Les comportements qui se distancieraient alors des normes relatives à la féminité hégémonique telle qu'elles étaient définies par les moralistes chrétiens n'étaient donc pas considérées comme des démonstrations de perfections, mais comme des transgressions qui méritaient d'être réprochées. L'insolvabilité de ce dilemme tient également en la constitution d'un second modèle féminin incarné par la Vierge Marie¹³⁹. L'exacerbation de la féminité mariale tient en la conciliation de la double mission présentée à l'ensemble de la gent féminine :

¹³³ ALTONAGA BEGONA B., « Mujeres viriles in el siglo XVIII: La construcción de la feminidad por el discurso floralista de Manuel de Larramendi » dans *Historia Contemporanea*, n° 56, 2016, p.18.

¹³⁴ Le terme « virilité » est d'ailleurs étymologiquement lié à la vertu, en tant que l'ensemble des valeurs qui font de l'homme un homme. CORBIN A., VIGARELLO G., BELMAS E., e. a., *op. cit.*, p.7.

¹³⁵ ARMON S., *Masculine Virtue in Early Modern Spain*, Farnham, Ashgate, 2015 (New Hispanisms. Cultural and Literary Studies), p.7.

¹³⁶ DE GLEN J.-B., *op.cit.*, p.223.

¹³⁷ ASPERGEN K., *The male Women : A Feminine Ideal in the Early Church*, Upsalla, Almqvist & Witsell, 1990, p.17-18.

¹³⁸ GEARY P.J., *Women at the Beginning: Origin Myths from the Amazons to the Virgin Mary*, Princeton University Press, 2006, p.17.

¹³⁹ DELFOSSE A., « La figure de la Vierge... » dans *op.cit.*, p.22-29.

virginité et maternité. Mais son caractère central et sa signification vont bien au-delà de son rôle de mère. Dans l'art religieux, nous constatons une évolution de sa représentation, lui prêtant au fil du temps les attributs d'un statut exalté, celui de Reine du Ciel. En tant que figure centrale dans les conceptions chrétiennes liées au Salut¹⁴⁰, elle surpassait le statut de génitrice, qui n'était que l'une des multiples facettes de la dévotion mariale¹⁴¹. Ces deux modèles contradictoires appuient le caractère insolvable du dilemme féminin. On peut noter à cet égard les déclarations ambivalentes du théologien Saint-Jérôme, dont les opinions sur la virginité, la sexualité et le mariage ont une influence parfois controversée sur la tradition chrétienne occidentale : « Tant que la femme sert à la naissance et aux enfants, elle est différente de l'homme, comme corps de l'âme. Mais si elle souhaite servir le Christ plus que le monde, alors elle cessera d'être femme et sera appelée homme. ¹⁴²»

Bien que le caractère ambigu du genre ne soit pas admis à cette époque ni chez les moralistes, ni dans littérature picaresque, une interprétation à plusieurs niveaux nous dévoile les constructions admises à demi-mots se cachant derrière ces injonctions à une définition stricte des deux genres. Mais cette interprétation ne peut s'effectuer sans une analyse préalable du mode d'acceptation de ces entre-deux par les contemporains. L'existence de la construction oxymoronique « femme virile » nous permet, d'une part d'entrevoir la possibilité d'une admission de la fluidité du genre et d'autre part, l'incompatibilité de cette notion avec la volonté d'établir des frontières strictes. Qui étaient ces « femmes viriles », également appelées *virago* ou *mujer varonil*, et dans quelle mesure pouvaient-elles concilier féminité et virilité aux regards des modernes ? La capacité pour ces femmes de se faire reconnaître des caractéristiques exclusivement masculines tout en gardant leur féminité, si bien qu'elles attestent de la possibilité d'un entre-deux, réside en plusieurs facteurs : d'une part, la conservation de la virginité, d'autre part, le détournement de l'interprétation de la notion de virilité, permettant alors de correspondre aux standards attendus par l'Église. Nous allons désormais étudier ces différentes formes de féminités et virilités à travers les personnes ayant accompli cet estompage des frontières du genre sans

¹⁴⁰ Cette exaltation de la figure de la Vierge était propre à l'Église apostolique, et l'utilisation de sa personnalité en tant que modèle découlait de la nécessité de contrecarrer des idées protestantes, dans lesquelles l'image dominante de Marie est celle d'une épouse dévouée et d'une mère effacée, subordonnée sans ambiguïté à son fils. Elle est réduite à la figure largement silencieuse que les réformateurs percevaient dans les Écritures et qui, selon eux, avait été déformée de façon blasphématoire et superstitieuse dans la théologie médiévale et la dévotion populaire. WALLER G., *The Virgin Mary in Late Medieval and Early Modern English Literature and Popular Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p.182.

¹⁴¹ GEARY P.J., *op. cit.*, p.63-64.

¹⁴² COX C., « An Excellent Thing in Woman... », dans *op.cit.*, p.144.

pour autant provoquer l'opprobre. Comment dès lors pourrions-nous envisager cette forme de « déviance acceptée » ?

b) La figure de la *virago* : une synthèse des genres

Dans l'hagiographie, nombreuses sont les femmes qui tirent leur puissance de leur faiblesse. Paradoxalement, leur proximité avec le Christ est interprétée comme une faveur en raison de leur infériorité par rapport à l'homme. Le don qui leur permettait de se distinguer vis-à-vis des autres femmes était perçu comme une forme charismatique exceptionnelle, leur permettant ensuite d'obtenir un impact dans leur entourage¹⁴³. Dès l'époque médiévale, le modèle de la *virago* proposait une égalité des genres, fondée dans les préceptes du Nouveau Testament. L'idée selon laquelle le baptême peut abolir toutes les barrières raciales, de genre ou de classe, fut exploitée pour cette rhétorique égalitaire. L'anthropologie du baptême impliquait qu'une « renaissance » de l'esprit dans le corps était accessible. Ces prémices menèrent à l'idée qu'il pouvait exister des entités divines transcendant les genres, devenant des êtres miraculeux et sources de sainteté spirituelle : des anges incarnés. À travers plusieurs rituels, notamment le jeûne, plusieurs religieux cherchaient à vivre une expérience transcendente qui permettrait de devenir « un ange dans un corps ». Cela impliquait alors que le degré de perfection était atteint, malgré l'existence du corps physique. La « femme virile » représente la version féminine de ces entités spirituelles¹⁴⁴. Cependant, la *virago* n'était pas le seul modèle de femme religieuse, et l'émergence d'une minorité de femmes viriles ne put contenir la conviction de l'infériorité féminine. Par ailleurs, les thèmes récurrents de l'élite pensante masculine à propos des femmes les encourageaient à se conformer aux normes de la féminité non virile. L'acceptation des *viragos* passa en outre par la glorification de la *Vierge*. Les *viragos* pouvaient être considérées comme des « hommes » honorables, aspirant à un idéal unisexe, tandis que les *Vierges* aspiraient à un idéal de genre incarné en la Vierge Marie¹⁴⁵. Dans le monde espagnol, la figure de la *mujer varonil* comprenait les femmes qui, en de multiples façons, s'écartent de la norme féminine qui leur était assignée aux XVI^e et XVII^e siècles¹⁴⁶. La plus emblématique en ce qui concerne la virilité spirituelle fut sans nul doute Thérèse d'Ávila. À en lire ses écrits, nous pourrions croire en des similitudes avec la vision négative et misogyne de la femme

¹⁴³ COAKLEY J.W., *Women, Men, and Spiritual Power: Female Saints and their Male Collaborators*, New York, Columbia University Press, 2006, p.22-23.

¹⁴⁴ NEWMAN B., *op.cit.*, p.3-4.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p.6-7.

¹⁴⁶ MCKENDRICK M., *op.cit.*, p.5.

véhiculée à cette époque la sainte était familière de ces normes qui pesaient, non seulement sur la femme, mais sur la société en général. Elle a grandi dans une famille qui essayait désespérément de satisfaire à ces codes d'honneur auxquelles elle ne pouvait jamais se conformer entièrement, dans une société qui valorisait la lignée ancienne, le sang chrétien pur et la possession de terres à titre de loisir. Le père de Thérèse, Alonso Sanchez de Cepeda, aspirait à la position sociale et au prestige de l'aristocratie d'Avila. Jeune, elle était baignée des codes d'honneur de la chevalerie. Une fois au couvent de la *Encarnación*, elle découvre que les religieuses emportaient avec elles les valeurs et les codes de comportement du milieu aristocratique dans lequel ils avaient été élevés, y-compris les conversations, les jugements de moralité et les conflits d'étiquette. Ainsi, tandis qu'elle embrassait la vie religieuse, elle était également mêlée à au contexte social du contrôle des mœurs et de la réputation¹⁴⁷. De ce fait, la représentation de la femme qui transparait dans ses écrits est ambivalente. Nous pourrions, au premier abord, y voir une parfaite application des codes féminins, mais ces préceptes nécessitent également une double lecture. Sainte-Thérèse souligne régulièrement la faiblesse de complexion des femmes, dont il est également question dans nos manuels d'éducation, mais elle détourne cette faiblesse pour la reconnaître du courage le plus masculin. Selon elle, il n'existe aucune incompatibilité entre l'ignorance et la sagesse ni entre la faiblesse et la force divine. De ce fait, elle efface également les différences entre le féminin imparfait et masculin parfait et incite également les femmes à se montrer viriles. La virilité était alors une forme de « force de l'âme », qui permettait aux femmes de dépasser la faiblesse de leur nature. Mais être femme, mystique et écrivain spirituel dans un contexte de tensions, non seulement théologique, mais également de méfiance vis-à-vis de la femme, entraîne inévitablement la suspicion des scolastiques. Sa force consistait en la réaffirmation de son obéissance et de sa soumission parfaites fasse à l'idée de sa faiblesse de femme¹⁴⁸. Elle fut souvent critiquée, notamment en raison de son style d'écriture¹⁴⁹. Sa spontanéité et ses familiarités furent justifiées par son « affectivité féminine ». Par ailleurs, sa féminité fut de nombreuses fois évoquée dès qu'il s'agissait de la décrire. Elle était une femme virile, non seulement par la forme, mais également par son intelligence, par la puissance de ses mots. On faisait également référence à sa « coquetterie », son « tact féminin », son « cœur de femme » ou encore son « instinct maternel ». Autrement

¹⁴⁷ BILINKOFF J., « The Social Meaning of Religious Reform: The Case of St. Teresa and Avila » dans *Archiv für Reformationsgeschichte*, n° 79, 1988, p.343.

¹⁴⁸ DE COURCELLES D., *Thérèse d'Ávila : femme d'écriture et de pouvoir dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Grenoble, Million, 1993, (Golgotha), p.43.

¹⁴⁹ WILSON C. (éd.), *The Heir of St. Teresa of Ávila : Defenders and Disseminators of the Founding Mother's Legacy*, Washington, Institute of Carmelite Studies Publications, 2006, p.xv.

dit, il était à l'époque utile de préciser à quel point sa virilité justifiait le pouvoir dont elle bénéficiait¹⁵⁰. Par ailleurs, l'une des qualités que l'on reconnaissait à Thérèse d'Ávila, l'humilité, était en permanence associée aux attentes liées à son sexe. Dans son autobiographie, elle se dépréciait tellement qu'il en devenait difficile pour les spécialistes d'estimer s'il s'agissait d'humilité ou de la seule autodescription acceptable de la part d'une femme. Pour Alison WEBER, l'écriture de Thérèse d'Ávila relevait d'une rhétorique inhabituelle, une rhétorique de la féminité. Autrement dit, elle n'écrivait pas « comme une femme », mais utilisait justement les stéréotypes autour du discours féminin pour se décrire¹⁵¹. Comme l'affirmait Chris KRAMERAE, les femmes, tout comme les hommes, agissent dans leurs intérêts personnels. Toutefois, tant que les femmes ne bénéficieront pas du même statut que les hommes, elles utiliseront différents moyens pour parvenir à influencer leur propre vie et celles d'autrui. Cette théorie implique que les différences liées au genre devraient être étudiées en tant que réponses à la distribution inégalitaire des pouvoirs masculins et féminins¹⁵². Dès lors, cela expliquait la récurrence dans le discours de Thérèse d'Ávila de caractéristiques « féminines » et d'autodépréciation. Elle embrassait les stéréotypes féminins, l'ignorance, la timidité, ou la faiblesse, tout en se dissociant du mythe de la femme séductrice. De façon subtilement ironique, elle affirmait que Dieu pouvait accorder davantage de faveurs spirituelles aux femmes, à cause de cette faiblesse, tandis que les hommes n'avaient pas besoin de ces divines consolations¹⁵³. Le charme et la coquetterie décrits par les admirateurs de Thérèse d'Ávila peuvent être dès lors mieux compris en tant que stratégie d'*empowerment*. Paradoxalement, Thérèse d'Ávila fut considérée comme la parfaite incarnation de la virilité féminine. On disait d'elle qu'elle avait une « âme masculine », qu'elle réglait les conflits avec le « courage d'un homme ». Ces expressions nous montrent que les caractéristiques considérées comme masculines supplantaient ses aspects féminins quand il s'agissait de lui rendre les honneurs. Cette étiquette de « femme virile » lui fut accordée à l'époque en regard du fait que ses actions ne pouvaient pas correspondre à une femme, mais bien à un « homme glorieux ». Sa bravoure aurait transcendé l'infériorité de son sexe. Elle aurait dès lors cessé d'être une femme pour révéler sa nature sous-jacente : un miracle divin de nature masculine. Cette stratégie d'adaptation du genre faisait aussi partie du contexte plus large de légitimation de la transgression. Le scepticisme à l'égard de la féminité, particulièrement au point de vue spirituel, était

¹⁵⁰ WEBER A., *op. cit.*, p.7-8.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.11.

¹⁵² KRAMERAE C., *Women and Men Speaking*, Rowley, Newbury House, 1981, p.35-38.

¹⁵³ WEBER A., *op. cit.*, p.37.

également véhiculé à travers les idées de la réforme tridentine. Dans la mesure où il était impossible d'accepter la vertu d'une femme, une réinterprétation de son sexe fut nécessaire, par souci de cohérence, la vertu et la masculinité étant par ailleurs intimement liée¹⁵⁴. Aussi, la sainte enfreignait les règles de l'Église en toute conscience, notamment l'interdiction pour les femmes de s'engager dans les débats théologiques et d'enseigner les écritures bibliques. Les directives de Saint Paul concernant les femmes au sein des Églises sont sans équivoques : elles devaient rester silencieuses, et sont là pour être instruites, non pour instruire¹⁵⁵. Il était nécessaire pour l'Église de reprendre les choses en main en trouver une stratégie adaptée. Des auteurs religieux tels que Luis Fray de Léon s'était alors exprimé, qualifiant la transgression des écritures paulinienne par Thérèse d'Avila de véritable « miracle »¹⁵⁶. Ce qui nous semble intéressant, c'est que ce modèle de femme virile fut à la fois accepté, dans la mesure où Thérèse d'Ávila avait de nombreux admirateurs et fut également canonisée, et rejeté, dans le sens où ses caractéristiques viriles furent justifiées par une intervention divine, écartant dès lors la responsabilité de son sexe¹⁵⁷. La force des tabous misogynes et des structures patriarcales au sein de l'Église ne devait pas être sous-estimée en ce qui concerne l'adaptation de ces doctrines dans divers aspects de la société. Mais certaines femmes, ainsi que leurs conseillers masculins usaient de stratégies embrassant leur destin d'infériorité, d'insignifiance et de silence, en poursuivant le modèle de la *femina virilis*.

¹⁵⁴ WEBER A., « Spiritual Administration : Gender and Discernment in the Carmelite reform » dans *Sixteenth-Century Journal*, n° 31, 2000, p.126-127.

¹⁵⁵ Titus 2:1-10 et LOWE S., « Educational mission, Paul's concept of » dans KURIAN G.T., LAMPORT M.A., *Encyclopedia of Christian Education*, Londres, Rowman and Littlefield, 2015, p.449-452.

¹⁵⁶ SLADE C., *St Teresa of Avila : Author of a Heroic Life*, Berkley, University of California Press, 1995, p.47.

¹⁵⁷ WEBER A., *op. cit.*, p.38.

c) La femme virile en tant qu'archétype théâtral

Il apparaît que cette notion fait référence à plusieurs champs de représentation et que l'interprétation de leur virilité, par conséquent de leur féminité, soit inextricable de leur cadre d'emploi. Ainsi, nous ne pouvons employer le terme *virago* tel qu'il était par exemple présenté dans les conceptions chrétiennes au même titre que celui qui était employé au sens politique. De même, la *mujer varonil* en tant qu'archétype du théâtre espagnol ne peut être considérée de la même façon qu'une femme s'appropriant des caractéristiques masculines pour son propre intérêt.

Cette figure a par ailleurs été énormément traitée à travers la culture espagnole. Dans le théâtre, elle a connu un grand succès au XVI^e siècle. La *mujer varonil* est également un produit de la conscience européenne des femmes extraordinaires. Les déesses antiques étaient des figures familières, l'existence des amazones était un fait accepté. Ces figures vinrent se positionner en réponse à la misogynie moderne et la vertu était extirpée des moindres sources littéraires pour étoffer le discours féminin¹⁵⁸. Par *mujer varonil*, nous entendons ici toute femme qui se distance des normes féminines des XVI^e et XVII^e siècles, pour s'approprier le masculin. Le terme *varón* fait en effet référence à l'homme, à la virilité. Elle peut prendre plusieurs formes, comme la *mujer esquiva*, qui prendre la fuite face à l'amour ou le mariage, les femmes de carrières, le bandit féminin, la femme *leader* ou soldat, ou plus simplement la femme travestie. Quoi qu'il en soit, le point commun de ces différentes facettes de la femme virile en tant qu'archétype fictionnel demeure l'usurpation des critères identitaires masculins. De ce fait, elle se glissait dans la peau de l'homme travers les symboles de son rôle social. Dans la première moitié du XVI^e siècle, le motif de la femme virile devint l'un des personnages les plus populaires du théâtre espagnol¹⁵⁹. Cet archétype est également responsable du « féminisme » qui fut attribué à de nombreux auteurs de pièces espagnoles à cette époque, comme nous le verrons plus tard dans le contexte du travestissement¹⁶⁰. Bien que les sources littéraires doivent être appréhendées avec précaution, les thèmes abordés dans les œuvres peuvent nous orienter en ce qui concerne les préoccupations de l'époque concernant le rôle social de la femme. C'est

¹⁵⁸ MCKENDRICK M., *op. cit.*, p.311.

¹⁵⁹ MASON R.M., *Mutable Sex, Cross-dressing, and the Mujer Varonil: Understanding Non-Normative Sex in Early Modern Spain*, Thèse en philosophie espagnole, The Ohio State University, 2016, p.30-39.

¹⁶⁰ LANGLE DE PAZ T., « En busca del paraíso ausente: "Mujer varonil" y "Autor femenil" en una utopía feminista inédita del siglo XVII español » dans *Hispania*, n° 86, septembre 2003, p. 466.

d'ailleurs cette même attitude que nous adoptons vis-à-vis de nos œuvres de littérature picaresque. Mais en ce qui concerne cet archétype de la femme virile, l'abondance de sa représentation dans le théâtre suggère également que l'identité de genre soit aux centres des préoccupations. Par ailleurs, la présence de la *virago* dans la fiction permettait également de véhiculer son personnage dans la culture populaire. Au XVI^e siècle, la femme était davantage présentée comme une entité morale, et non une entité sociale. Le débat en ce qui concerne la nature féminine, vile ou sacrée, s'était également installé en tant que thème récurrent dans les caricatures fictionnelles¹⁶¹. L'archétype de la *mujer varonil* se décline en plusieurs personnages. La femme bandit représente celle qui est conduite par un ardent désir de confronter l'autorité. Elle affirme sa dignité en tant que femme par un comportement antisocial, visant souvent à rétablir un honneur blessé par la vengeance ou le crime. Elle fait preuve d'un comportement arrogant et d'une affirmation de soi, tarit à l'époque attribuée aux hommes. La *mujer esquivia* est la femme qui, pour différentes raisons, est réfractaire au mariage ou même à l'amour. Elle parfois est également repoussée par le sexe masculin. La *mujer esquivia* est la déclinaison la plus populaire dans le théâtre espagnol, principalement parce qu'elle constitue un personnage en opposition avec l'un des traits majeurs attribués à la femme des Temps Modernes : sa qualité de ménagère. Dans la trame, elle repousse les sollicitations de son entourage cherchant à la mener dans le droit chemin, celui du bonheur et celui de respect des prescriptions divines exhortant la femme à accompagner l'homme dans sa mission sur terre. Nos sources didactiques nous donnent d'ailleurs d'amples informations en ce qui concerne le rôle féminin exprimé dans les écrites saintes, comme nous le verrons dans la suite de notre travail. L'une des autres déclinaisons concerne l'amazone, ou femme guerrière. Elle s'illustre dans la carrière militaire, porte l'épée, et participe à des combats souvent avec la responsabilité de restaurer l'honneur de sa patrie, à travers l'accomplissement d'actes héroïques. Cet archétype est d'ailleurs l'un des plus anciens, puisqu'il était issu des traditions mythologiques grecques puis romaines. Cet archétype se rapproche de celui de la femme savante, dont les actes notables s'expriment à travers une grande connaissance du monde qui l'entoure, et une sagesse indétrônable. Enfin, la *bella cazadora* opère une synthèse des deux, conciliant puissance physique et ingéniosité, elle s'inspire également de la tradition antique, notamment à travers les caractéristiques de la déesse Diane¹⁶².

¹⁶¹ MCKENDRICK M., *op.cit.*, p.16-23.

¹⁶² *Ibid.*, p.177-243.

Le terme « *mujer varonil* » est dorénavant tant associé au théâtre à tel point qu'il ne soit pas fréquemment employé pour faire référence à des personnes réelles, et la plupart des chercheurs lui préfèrent le terme de *virago*. Ceci constitue pourtant un détournement vis-à-vis de la notion de *virago* telle que la concevait l'Église. Mais l'amalgame entre les deux notions reflète les similitudes d'interprétation de cette virilité au féminin. Dans le cadre de notre travail, nous considérerons le terme de *virago* comme faisant référence à une femme s'attribuant des caractéristiques considérées à l'époque comme masculines.

La distinction patriarcale entre vierges et *viragos* répartit donc les femmes en deux catégories relativement bien perçues, sans jamais les éloigner complètement de l'héritage de corruption et de souillure dérivé du récit de la Genèse. Comme le dit Barbara NEWMAN dans son analyse des termes, « Bien que les auteurs didactiques aimaient faire des jeux de mots sur ces étiquettes comme si elles étaient fonctionnellement équivalentes, leurs connotations affectives divergent largement. La *virago* était un homme d'honneur aspirant à un idéal asexué, tandis que la vierge incarnait un idéal dans un paradigme genré¹⁶³ ». Les femmes qui choisissent d'imiter la Vierge tentent d'observer un code de comportement, tel que nous le verrons dans nos sources didactiques. La *virago*, cependant, reste plus ambiguë pour les théologiens, qui simultanément, et paradoxalement, dénigrent et louent les mêmes caractéristiques¹⁶⁴. L'élite culturelle masculine a utilisé les descriptions de la « femme virile » pour dépeindre des femmes exceptionnelles comme Thérèse d'Avila, d'une manière qui semblait permettre une agentivité féminine par le biais de l'inégalité des sexes. Mais qui a finalement est également inscrit une structure sociale androcentrique qui soutenait le statut hégémonique de l'homme. Il est important que nous tenions compte de cet élément dans notre analyse¹⁶⁵.

Le discours tenu dans nos deux types de sources, les manuels de conduite et la littérature picaresque se trouve donc inscrit dans ce contexte de double vision de la femme. Les injonctions des moralistes traduisent un idéal de virginité et de pureté tel qu'il est incarné par la Vierge. La littérature picaresque, pour parvenir à cette même fin, emploie le processus inverse et dépeint des personnages en nette opposition avec cet idéal. Dans quelle

¹⁶³ NEWMAN B., *op.cit.*, p.5.

¹⁶⁴ COX C., *op. cit.*, p.145.

¹⁶⁵ REDEKOPP N.L., QUINN M., *op.cit.*, p.37.

mesure pourrions-nous dès lors, selon un second niveau d'interprétation, y entrevoir la figure de la *virago* ?

3) Présentation, contextes et analyse du corpus

Pour nous orienter dans notre recherche, nous avons sélectionné un corpus de sources très riche composé d'une part de manuels d'éducation à destination des femmes et jeunes filles, et d'autre part d'œuvres de littérature picaresque espagnoles. Il s'agit donc de genre littéraire très différent, dont les contextes de productions expriment les ambiguïtés. Ces deux types de sources, s'oppose par leur contenu, mais peut nous permettre d'appréhender le discours tenu sur la femme des Temps Modernes, car elles relèvent d'un même objectif : l'ambition morale. Les manuels relèvent d'un enseignement humaniste et/ou chrétien. Ayant largement circulé dans les Pays-Bas espagnols, ils pourront nous offrir un panorama des comportements et attentes vis-à-vis des femmes de l'époque. Ils étaient utilisés tant pour les mères et les épouses que pour les enfants et nous permettront dès lors d'appréhender l'idée acceptable que ces intellectuels lettrés se faisaient de la femme. Nous nous pencherons sur le discours sur la femme qui transparaît dans la littérature picaresque, afin d'en percevoir les nuances et étudier ce qui, à l'époque, pouvait être considéré comme inacceptable pour le genre féminin. Ce genre littéraire, non seulement drôle et satirique, revêt également un aspect didactique. Nous avons privilégié les œuvres dont la circulation a pu nous être confirmée en regard du nombre de publications, en comparaison avec d'autres œuvres de l'époque, ou d'œuvres du même genre littéraire. Nous avons, pour ce faire, consulté les bibliographies reprenant les ouvrages espagnols publiés aux Pays-Bas à l'époque Moderne, ainsi que les différents volumes des bibliographies des territoires belges¹⁶⁶. La forte propagation de ces œuvres nous permet de déduire l'impact de leur contenu sur la population, qui a pu s'y reconnaître et s'en servir à son tour comme principe moralisateur. Ainsi, nous espérons pouvoir établir une mise en perspective de ces deux discours différents, afin d'estomper les frontières entre l'acceptable et la déviance et construire une vision plus nuancée de la réalité. Ces deux types de sources relèvent chacun d'un contexte de production particulier, qui met en valeur l'évolution des priorités éducative, mais également l'impact des conflits confessionnels ou la place de la littérature en tant que vecteur moral. En ce qui concerne les manuels didactiques, nous allons mobiliser

¹⁶⁶ PETERS-FONTAINAS J., *Bibliographie des impressions espagnoles des Pays-Bas*, Louvain, Peeters-Fontainas, 1993. VALERIUS A. (éd.), *Bibliotheca Belgica*, vol.3, Nieuwkoop, De Graff, 1973, (Monumenta Humanistica Belgica ; 5). VAN DER HAEGHEN F. et LINGER M. T., *Biblioteca Belgica : bibliographie générale des Pays-Bas*, volume 3, Bruxelles, Culture et civilisation, 1975-1979.

les écrits des auteurs Juan Luis VIVES¹⁶⁷, Gian Michele BRUTO¹⁶⁸, Jean et Jean-Baptiste DE GLEN¹⁶⁹ et Gabriel MEURIER¹⁷⁰. Pour la littérature picaresque, nous utiliserons les œuvres de Fernando DE ROJAS¹⁷¹, Mateo ÁLEMAN¹⁷², Francisco LOPEZ DE UBEDA¹⁷³, l'œuvre anonyme *Lazarillo de Tormès*¹⁷⁴, et le récit de la vie de Catalina DE ERAUSO¹⁷⁵. Nous présenterons plus amplement ces œuvres dans la suite de notre travail, mais nous allons au préalable en envisager les aspects contextuels, pour permettre une compréhension plus fine de ces ouvrages.

a) Les manuels d'éducat

L'ÉDUCATION AU CŒUR D'UN CONTEXTE RÉVOLUTIONNAIRE ?

Le contexte historique des XVI^e et XVII^e siècles ne peut être restreint aux aspects politique et socio-économique. C'était également une période de grande révolution des savoirs scientifiques. La fonction éducative a par conséquent énormément progressé à travers les préoccupations de la population, et particulièrement de la population lettrée. L'éducation médiévale, dont la répétition des gestes liés aux milieux professionnels et religieux constituait la principale méthode de formation, n'opérait aucune distinction en fonction du sexe, et nous verrons qu'il en fut autrement durant les Temps Modernes¹⁷⁶. De plus, les nouvelles idées humanistes originaires d'Italie parcourent rapidement les pays voisins, pour parvenir jusqu'en Espagne et aux Pays-Bas et proposer, y compris en ce qui concerne l'éducation, de nouvelles valeurs. En matière de représentation de l'enfance, le

¹⁶⁷ VIVES L., *L'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance comme en mariage et viduité, avec l'office du mari*, Anvers, 1579.

¹⁶⁸ BRUTO G. M., *L'institution d'une fille de noble maison*, Anvers, 1555.

¹⁶⁹ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *Du devoir des filles : traicté brief et fort utile, divisé en deux parties : la première est de la dignité de la femme, de ses bons deportemens et devoirs. L'autre traicte de la virginité*, Liège, Henri Hovius, 1597. DE GLEN J. B., *Oeconomie chrestienne contenant les reigles de bien vivre, tant pour les gens mariés qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfans, fils, filles en la vraye pieté ; ses serviteurs aussi et servantes : compris en huict livres*, Liège, Léonard Streel, 1608.

¹⁷⁰ MEURIER G., *Formulaires de lettres morales moult propres pour l'usage des ieunes filles, és écoles françoise*, Anvers, 1573. MEURIER G., *La guirelande des ieunes filles, en françois et flamen, reueues et plusieurs belles sentences illustrées par le mesme*, Anvers, 1618. MEURIER G., *De l'office d'une bonne matronne*, Anvers, 1578.

¹⁷¹ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *La Célestine ou tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, Paris, Aubier, 1963, (Collection bilingue des étrangers classiques). DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère).

¹⁷² ÁLEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

¹⁷³ LÓPEZ DE UBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Bilaine, 1636.

¹⁷⁴ BATAILLON M. (éd.), *La vida de Lazarillo de Tormes*, Paris, Flammarion, 1994, (éditions bilingues).

¹⁷⁵ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *Histoire de la Nonne Alferez*, Tours, Farago, 2001.

¹⁷⁶ SONNET M. « Une fille à éduquer » dans DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e. a., *Histoire des femmes en Occident*, Vol.3, XVI^e-XVIII^e siècles, Paris, Pilon, 1991, p.112.

XVII^e siècle constitue une rencontre entre les visions traditionalistes de l'enfant en tant qu'être inutile et les idées humanistes selon lesquelles l'éducabilité de l'être humain est permise dès le plus jeune âge¹⁷⁷. Mais l'éducation pouvait faire référence à différents types d'enseignements : des écoles organisées visant à offrir une éducation théorique et dont les principales matières étudiées étaient la grammaire, les mathématiques, les lettres, les arts, la musique, etc., ou une éducation pratique, qui dès lors ne concernait plus uniquement les enfants en bas-âge, telle que l'éducation religieuse ou le savoir-vivre. Il s'agissait, aux yeux des humanistes, de redécouvrir les savoirs des anciens et d'adapter leurs apprentissages aux enjeux des temps nouveaux. L'éducation passait principalement par les couvents, les monastères, et les privilégiés pouvaient s'offrir l'accompagnement d'un précepteur. Le latin était la langue de référence, non seulement au sein de l'Église, mais également en regard du fait qu'il s'agissait d'un langage international employé dans toute l'Europe Moderne. Le langage éducatif insistait tout particulièrement sur la rhétorique, et la littérature latine était étudiée en tant que modèle de vie. Toutefois, ce type d'éducation s'adressait principalement aux jeunes garçons de catégories sociales élevées, et l'objectif était avant tout de les équiper et les orienter à devenir les élites du futur¹⁷⁸.

Les premiers traités d'éducation humanistes remontent au début du XV^e siècle. En 1402, l'humaniste Pietro Paolo Vergerio¹⁷⁹ écrit *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae*, un traité sur les « bonnes manières et les études libérales » qui propose un programme complet d'éducation, élaboré pour développer l'idée d'un esprit sain dans un corps sain. Il existait des « écoles¹⁸⁰ », dont les premières apparurent en Italie, sous le patronage de grandes familles qui souhaitaient trouver des tuteurs pour leur fils. Ainsi, ils se

¹⁷⁷ TSCHIRHART A., « Mère de famille ou nonne : dialectique éducative au XVII^e siècle » dans BODINIER B., GEST M., LEMONNIER-DELPY M.-F., e. a., *Genre et éducation : former, se former, être formée au féminin*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p.327.

¹⁷⁸ CARCELES LABORDE C., *Humanismo y educación en España (1450-1650)*, Pamplona, Universadid de Navarra, 1993, p.213-217.

¹⁷⁹ Pietro Paolo Vergerio est né en 1370 à Capodistria et mort en 1444 à Budapest. Après des études à Padoue, il enseigne la dialectique à Florence, puis il devient lecteur de logique à Bologne. Après un nouveau séjour à Florence, il retourne à Padoue où il obtient un doctorat en arts, médecine et droit civil et canonique, et où il compose au début de 1402 le traité pédagogique *De ingenuis moribus et liberalibus studiis adulescentiae*. L'accent y est mis sur le concept d'éducation libérale, à réaliser à travers les études de lettres, de philosophie morale et sciences de la nature, qui sont dignes d'un homme libre, en le sens qu'elles n'ont pas un caractère professionnel, ne forment pas à une compétence particulière, mais tendent plutôt à la formation d'une personnalité harmonieusement développée dans un sens physique et spirituel. « Vergerio, Pietro Paolo, il Vecchio » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani* (https://www.treccani.it/enciclopedia/vergerio-pietro-paolo-il-vecchio_%28Dizionario-di-filosofia%29/ consulté le 05/12/20).

¹⁸⁰ Il nous paraît important de souligner que ces écoles ne peuvent en rien être comparées au système éducatif en vigueur aujourd'hui. Il s'agissait à l'époque de réunions dans lesquelles les thèmes à l'ordre du jour étaient échangés aux cours de discussions entre les jeunes et les maîtres.

firent mécènes de l'éducation, en permettant l'établissement de ces lieux. Ces institutions d'avant-garde devinrent un exemple suivi partout en Europe et un modèle d'éducation classique et humaniste qui resta d'actualité pendant trois siècles¹⁸¹.

Toutefois, la prolifération de ces traités d'éducation et de ces écoles, témoins de l'intérêt de la part des élites, ne représente pas forcément la réalité. Dans les faits, l'éducation fut au centre d'un long processus de changements quant à la manière d'enseigner et au contenu de l'enseignement, sans pour autant que l'on puisse parler de véritable révolution¹⁸². Les écoles primaires n'étaient par exemple pas institutionnalisées, car les autorités de l'époque ne considéraient pas ces écoles comme d'utilité publique. Le matériel scolaire et les bâtiments devaient donc être équipés et rénovés grâce aux budgets privés, et ces initiatives mirent longtemps à se normaliser.

Les maîtres ne recevaient aucune formation pour apprendre aux enfants à lire et à écrire. Jusqu'aux années 1630, le travail de maître d'école se développa en marge de tout contrôle ou réglementation externes, ni de la part des pouvoirs municipaux, ni de la part des autorités ecclésiastiques. Les clercs étaient d'ailleurs souvent enseignants, de manière officieuse, auprès des classes particulières des villes. Néanmoins, pour les moins favorisés, le plus fréquent était de recourir aux services de laïcs, qui vivaient de l'office de maître de manière plus ou moins permanente. Ceux-ci pouvaient dispenser un enseignement en langue vernaculaire, en accord avec les enjeux de la vie quotidienne. Ce type d'enseignement, davantage pratique, se distançait dès lors de l'éducation basée sur les valeurs humanistes qui circulaient à l'époque¹⁸³. Dans les Pays-Bas espagnols, les petites écoles de campagnes étaient pour la plupart publiques. Le maître d'école, souvent le sacristain de la paroisse, était nommé par les autorités locales. Ces écoles avaient un caractère mi-laïc, mi-religieux, car les autorités ecclésiastiques avaient également un droit de regard, mais il n'était pas question d'inspection des religieux. Ici aussi, les maîtres ne recevaient aucune formation. De plus, ils ne recevaient aucune subvention et vivaient des rétributions scolaires. De ce fait, la concurrence faisait rage et les parents qui voulaient offrir un enseignement de qualité à leurs enfants devaient investir d'importants moyens financiers. Ce système ne permettait pas

¹⁸¹ CAMPBELL G. (éd.), *The Oxford Dictionary of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p.239-240.

¹⁸² LOPEZ-BELTRÁN M.T., *Educación, instrucción y alfabetización en la sociedad urbana malagueña a finales de la edad media y principios de la edad moderna*, Málaga, Universidad de Málaga, 1997, (Textos mínimos), p.10.

¹⁸³ *Ibid.*, p.40-41.

qu'une préoccupation pédagogique élevée soit affichée par les enseignants. Le développement de l'enseignement depuis la fin du XVI^e siècle tient compte de l'évolution du contexte économique et social de l'époque et des nombreuses déclinaisons locales qu'il présente. Les arguments socio-économiques apparaissent d'ailleurs au premier plan des motivations invoquées par les fondateurs des établissements d'éducation, au même rang que les critères purement religieux¹⁸⁴. Pour les élèves plus âgés, c'étaient dans des collèges, principalement administrés par les jésuites ou les augustins, que se dispensait l'enseignement. Ces collèges reçurent une forte impulsion dans le sillage de la réforme catholique¹⁸⁵.

Ces réalités sont nécessairement nuancées par le statut social, mais également par le genre des jeunes élèves. La première « école » pour filles à proprement parler fut fondée en 1557 à Milan, par une « jésuite » italienne¹⁸⁶, Ludovica Torelli¹⁸⁷. Les écoles destinées à l'éducation féminine étaient plus rares et mirent beaucoup plus de temps à se développer¹⁸⁸. Au sein de cette évolution globale, le cas des femmes se montre proportionnellement supérieur, étant donné les chiffres de départ très inférieurs, mais ces résultats ne peuvent toutefois être qualifiés d'importants. C'est principalement des familles que les femmes acquièrent leur éducation lettrée. L'action familiale pouvait être substituée par des écoles, mais la vie précaire et le programme très basique témoignent du peu de cas que la société faisait de l'apprentissage lettré féminin¹⁸⁹. En effet, si une minorité de femmes apprenait à lire et à écrire, c'était surtout parce que les tâches qui étaient attendues d'elles n'impliquaient pas forcément l'alphabétisation. L'idée n'était donc pas de priver les femmes

¹⁸⁴ ANNAERT P., « L'Éducation des filles à Bruxelles à la fin de l'Ancien Régime » dans *Cahiers Bruxellois*, n° 47, 2015, p.5.

¹⁸⁵ PUT E., « L'enseignement primaire et secondaire » dans JANSSENS P. (éd.), *op.cit.*, p.75-83.

¹⁸⁶ Ludovica Torelli est née à Guastalla le 26 septembre 1499 et morte à Milan le 28 octobre 1569. Après avoir reçu une éducation humaniste, en 1516, elle fut accordée en mariage par le duc de Milan, Massimiliano Sforza au noble Ludovico Stanghi, dont elle eut un fils. Ludovica est frappée par une impressionnante série de deuils qui la prive de son fils, de ses parents et de son mari. Elle se remarie en 1525 avec le comte brescien Antonio Martinengo. Après la mort violente de ce dernier en 1528, elle décide d'abandonner la vie de la cour, donnant un changement radical à sa vie. Elle est à l'origine de la fondation du collège de la bienheureuse Vierge Marie, inauguré en novembre 1557 dans les bâtiments proches de l'église de St.Barnabé. Torelli ne veut pas fonder un monastère sous juridiction ecclésiastique, mais un collège de femmes laïques sous la protection du roi Philippe II, du gouverneur et du Sénat de Milan. « Ludovica Torelli » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani* ([https://www.treccani.it/enciclopedia/ludovica-torelli_\(Dizionario-Biografico\)](https://www.treccani.it/enciclopedia/ludovica-torelli_(Dizionario-Biografico)) Consulté le 05/12/20).

¹⁸⁷ GREEN L. « The Education of Women in the Reformation » Dans *History of Education Quarterly*, n°19, 1979, p.95.

¹⁸⁸ CAMPBELL G. (éd.), *op.cit.*, p.240.

¹⁸⁹ BARANDA N., « L'éducation des femmes dans l'Espagne post-tridentine » dans MOSTACCIO S., DELVILLE J.-P., *op.cit.*, p.30.

d'éducation, mais d'assurer l'éducation la plus appropriée, dépendant avant tout des objectifs et de la place que chaque personne est supposée occuper dans la société¹⁹⁰.

Les décisions prises lors du concile de Trente placèrent l'éducation au centre des préoccupations. Les objectifs ne pouvaient plus consister uniquement en la volonté d'élever un sujet aux savoirs et aux sciences, il s'agissait avant tout d'une véritable « croisade intellectuelle » pour s'assurer de la fidélité des catholiques et du ralentissement de la propagation des idées protestantes. L'instruction des fidèles en la juste doctrine, et ce dès leur plus jeune âge, inclut véritablement l'éducation dans le cycle vital¹⁹¹. Les adultes participaient également à cette mouvance, à travers les prédications, leur implication en tant que parents et tuteurs. La Contre-Réforme mena également à la création de nouvelles écoles chrétiennes dans les Pays-Bas méridionaux, notamment les établissements jésuites, à partir des années 1580. Les cours ont lieu le dimanche et s'adressent aux enfants qui travaillent la semaine¹⁹². Entre 1585 et 1621, le paysage scolaire a été fortement bouleversé. Seules quelques écoles latines précédemment établies purent se maintenir et une grande partie, devant affronter la concurrence des Jésuites et des Augustins, les autres durent mettre la clef sous la porte. Les Jésuites étaient particulièrement prolifiques sous les archiducs, durant le règne desquels ils fondèrent des écoles dans vingt-et-une villes des Pays-Bas méridionaux. Il est encore difficile aujourd'hui d'établir un panorama des fréquentations de ces écoles. En effet, on y suivait un enseignement de type classique et l'utilité n'en était pas toujours perçue dans une société où le métier du père influençait souvent celui du fils¹⁹³. C'est au tournant des XVI^e et XVII^e siècles qu'une nouvelle vague d'initiatives prit forme, spécifiquement vouée à l'éducation des filles. En effet, l'on prit conscience du rôle clef que peuvent jouer les petites filles dans un processus de reconquête religieuse et morale dans son ensemble. En chacune d'elles était perçue une future mère, et donc une future éducatrice, capable de transmettre à son tour et à moindre coût les valeurs profitables au catholicisme réformé¹⁹⁴. Par ailleurs, il était également nécessaire d'endiguer la propagation des idées protestantes dans les cercles familiaux, par l'intermédiaire des mères de famille. En effet, la conjonction de l'invention de l'imprimerie et de l'apparition des idées protestantes selon lesquelles tout être humain, qu'il soit de sexe masculin ou féminin, a accès aux saintes

¹⁹⁰ LASPALAS PEREZ F.R., *La « reinvençion de la escuela » : cinco estudios sobre la enseñanza elemental durante la edad moderna*, Pamplona, Universidad de Navarra, 1993, p.43.

¹⁹¹ SONNET M. « Une fille à éduquer » dans DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e. a., *op. cit.*, p.113.

¹⁹² CAMPBELL G. (éd.), *Op.Cit.*, p.239-240.

¹⁹³ PUT E., *op. cit.*, p.73-82.

¹⁹⁴ SONNET M. « Une fille à éduquer » dans DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e. a., *op. cit.*, p.113-116.

Écritures encourage dès lors une concurrence sur un terrain jusqu'alors inexploité par les catholiques. La dévotion féminine constituant un atout majeur dans la conversion de leurs époux, il était impératif de ne pas laisser passer cette situation tourner à leur désavantage¹⁹⁵. Ainsi, l'éducation féminine, qui déjà revêtait un caractère religieux autoaffirmé, devint également le point de départ d'une entreprise idéologique et de l'imposition d'un modèle identitaire, dans un espace cumulant l'univers espagnol, celui du catholicisme et celui de la Réforme.

DES FILLES À ÉDUQUER, DES FEMMES À PRÉSERVER

Bien souvent, l'éducation d'une société est évaluée selon des critères qui ne peuvent s'appliquer qu'à une population favorisée économiquement et essentiellement masculine, comme c'est le cas de l'alphabétisation. C'est pourquoi aux yeux des érudits des siècles qui suivirent, l'éducation féminine moderne a pu paraître peu développée. Toutefois, comme nous l'avons précédemment évoqué, ces conclusions sont avant tout un produit des différences entre l'éducation des hommes et des femmes et de l'établissement de ces critères par les individus auxquels ils s'appliquaient, leur paraissant dès lors refléter leur réalité. En effet, même s'il s'agissait de compétences différentes, les jeunes filles devaient également recevoir une éducation adaptée non seulement à leur milieu social, mais également à leur genre. Avec les nouvelles exigences du cadre imposé par l'Église et l'État, on opère la distinction d'autant plus marquée, et l'égalité des intelligences masculines et féminines est très loin d'être admise. La culture classique, l'accès aux collèges et aux universités, les promesses de carrières civiles ou ecclésiastiques étaient principalement réservés aux fils des élites, nobles puis bourgeoises. Aux filles étaient réservés les savoirs et savoir-faire liés à l'espace domestique. Mais en dépit de ces entraves, on constate tout de même une augmentation du taux d'alphabétisation féminin, principalement grâce au développement et à la diversification des institutions scolaires¹⁹⁶.

L'évolution du nombre d'institutions officielles dédiées à l'enseignement féminin était variable à travers l'Europe. En ce qui concerne les institutions religieuses, l'Espagne manifesta une moindre vélocité vis-à-vis de la France ou des Pays-Bas, par exemple.

¹⁹⁵ TSCHIRHART A., « Mère de famille ou nonne... » dans BODINIER B., GEST M., LEMONNIER-DELPY M.-F., e. a., *op. cit.*, p.327.

¹⁹⁶ SONNET M. « Une fille à éduquer » dans DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e. a., *op. cit.*, p.112.

L'Église Catholique adaptait sa stratégie dans les pays où elle devait affronter la montée d'autres cultes. Les couvents continuèrent à assumer le rôle éducatif pour les classes privilégiées, selon la volonté des parents, jusqu'au mariage de la jeune fille ou son admission dans les ordres. Une dot pouvait même être accordée par les collèges. Ces structures éducatives participaient au façonnement de la femme telle qu'elle était supposée être dans la société. L'enfermement et l'isolement en sont parmi les traits les plus remarquables. Dans certains couvents, seule la visite des parents était tolérée. Ces couvents ne pouvaient néanmoins pas accueillir l'ensemble de la population féminine et pour les plus modestes, l'enseignement dépendait surtout de l'initiative de femmes qui se chargeaient d'enseigner la couture et la doctrine chrétienne¹⁹⁷. Dans les Pays-Bas, il existait de petites écoles dans les campagnes qui permettaient l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, et où les représentants de l'Église venaient régulièrement faire des visites pour s'assurer de l'apprentissage de l'orthodoxie catholique. L'offre d'enseignement était habituellement plus étendue dans les villes qu'en campagne. Il existait néanmoins de petites institutions où les jeunes filles pouvaient apprendre les métiers liés à la dentelle et aux travaux de couture¹⁹⁸. Certaines congrégations religieuses s'investissaient particulièrement dans l'éducation des jeunes filles et la fondation d'écoles dévotes. Si ces communautés entretenaient parfois entre elles des commutations, voire des relations étroites, les initiatives de leurs créations étaient généralement autonomes et leur point commun uniquement était la volonté d'enseigner aux filles. La première fondation enseignante féminine de l'époque baroque à Bruxelles est intimement liée aux jésuites. Il s'agit de la maison de Sainte-Catherine, sur laquelle nous possédons peu d'informations. Nous savons néanmoins que ses activités débutent en 1599 et que les filles qui fréquentent ces école publique et pensionnat se placent dès l'origine sous la direction spirituelle des pères de la Compagnie de Jésus. Mais malgré cette protection jésuite, l'établissement ne semble pas avoir bénéficié d'un grand retentissement. La Compagnie est ainsi à l'origine indirecte de plusieurs maisons de jeunes filles, dont les élèves sont affublées du sobriquet de « Jésuitesses » par leurs détracteurs¹⁹⁹. Les Ursulines prennent également en charge l'éducation féminine par l'implantation de plusieurs écoles et pensionnats au cours du XVII^e siècle²⁰⁰. Malgré cela, c'est principalement au domicile

¹⁹⁷ BARANDA N., "L'éducation des femmes..." dans MOSTACCIO S., DELVILLE J.-P., *op.cit.*, p.29-40.

¹⁹⁸ Les métiers liés au textile étaient à l'époque d'une importance cruciale, notamment grâce à la vitalité du port d'Anvers, à l'époque plaque-tournante et principal lieu d'exportation de la dentelle flamande. VAN HUYPVEN R., « Paysage et environnement » dans JANSSENS P. (éd.), *op.cit.*, p.223-235.

¹⁹⁹ ANNAERT P., « L'Éducation... » dans *op.cit.*, p.5-15.

²⁰⁰ ANNAERT P., *Les collèges au féminin : les Ursulines : enseignement et vie consacrée aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Namur, CDDR, 1992, (Vie consacrée ; 3).

familial qu'est dispensée l'éducation de la jeune fille. L'usage pédagogique de la maison évolue avec l'apparition des institutions précédemment évoquées, mais elle reste le principal lieu d'apprentissage, non seulement pour son moindre coût, mais pour la facilité des applications pratiques. Cet espace éducatif ne laisse malheureusement que peu de sources, tant l'évidence détourne les pratiquants de l'inscription sur papier, et les jeunes filles apprenaient donc dans l'ombre ce qu'elles voyaient faire autour d'elles²⁰¹. Tel était d'ailleurs le système que recommandaient la plupart des traités.

Cette multiplication d'œuvres de littérature éducative montre l'émergence d'un souci nouveau et les premiers théoriciens sont conscients d'aborder un sujet précédemment non traité. Dès les débuts du XVI^e siècle, les traités humanistes puis post-tridentins insistèrent sur la responsabilité de la famille et soulignaient que l'éducation des femmes était un instrument essentiel pour atteindre l'idéal féminin. Les mères enseignaient donc les normes féminines à leurs filles. La réclusion dans le milieu laïc n'était pas moins stricte. Les femmes avaient pour obligation prioritaire de préserver leur honneur et gardaient leur corps à distance des hommes. Certains traités transmettaient également les livres à lire, les attitudes à adopter, les défauts communs chez les femmes, qu'il leur appartenait dès lors d'éviter²⁰². Dans l'Espagne moderne, l'éducation des femmes revenait avant tout aux femmes : aux épouses et aux mères, impulsions de l'éducation féminine. Les dernières études montrent l'importance du rôle maternel dans la formation religieuse et morale²⁰³. Par ailleurs, depuis la moitié du XIV^e siècle, les modalités héréditaires ont écarté définitivement les femmes des droits de succession, les plaçant dès lors au second plan dans les hiérarchies des familles de riches commerçants. Cet élément eut dès lors un impact sur l'éducation. En effet, alors que l'on enseignait aux fils, futurs héritiers, les sciences appliquées, les arts et les pratiques commerciales, l'éducation des filles concernait avant tout le comportement en public et les travaux domestiques²⁰⁴.

L'éducation doit également être envisagée en lien avec la religiosité qui, à l'époque, était avant tout « cultuelle » et principalement basée sur l'écrit. Ainsi, l'apprentissage de la langue du culte était nécessaire et obligatoire pour pouvoir exercer sa religiosité. De

²⁰¹ SONNET M. « Une fille à éduquer » dans DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e. a., *op. cit.*, p.120-122.

²⁰² BARANDA N., « L'éducation... » dans MOSTACCIO S., DELVILLE J.— P., *op. cit.*, p.44-48.

²⁰³ BARBAZA M.-C., LOPEZ BELTRÁN M.T., *De la Edad Media a la Moderna : mujeres, educación y familia en el ámbito rural y urban*, Málaga, Universidad de Málaga, 1999, p.67.

²⁰⁴ *Ibid.*, p.38-40.

nombreux historiens ont également considéré cette religiosité féminine comme un moyen de les occuper, les contenir et les tenir à distance, dans la mesure où cette forme culturelle de religiosité demandait une grande implication dans la lecture et la pratique²⁰⁵.

Enfin, nous souhaitons rappeler qu'en général, lorsqu'il s'agissait d'identifier les aspects idéologiques de la condition féminine de l'époque moderne, les chercheurs espagnols se sont principalement concentrés sur les formules explicites des sources doctrinales et de caractère ecclésiastique. De ce fait, nous sommes face à une vision restrictive de la femme, qui induit une dépendance et un respect vis-à-vis de l'homme, et où le rôle passif et la religiosité sont le seul refuge. Sans pour autant infirmer ces postulats, nous encourageons à surpasser ces considérations, afin de ne pas tomber dans une analyse historique trop simpliste. En effet, même si certains aspects misogynes peuvent être perçus à travers l'éducation de la femme, il ne faut pas négliger tous les aspects sociaux et les idéaux de l'époque concernant la société en général.²⁰⁶.

LE LIVRE : THÉORIE D'UNE ÉDUCATION PRATIQUE

Il est également important d'envisager le rôle du document écrit dans l'éducation féminine, dans la mesure où la diffusion des traités d'éducation dont nous aurons usage est conditionnée par la familiarité des jeunes filles avec le document écrit. Les Temps Modernes sont en effet une période de grande production écrite, et le livre devient un objet d'une importance primordiale. Non seulement il informe l'historien par son contenu, mais également par ses aspects économiques : sa circulation, sa célébrité, son public. En ce qui concerne la relation qu'entretenaient les femmes avec le document écrit, nous ne pouvons négliger les différences liées au statut social. L'asymétrie entre l'homme et la femme pouvait d'ailleurs se déceler à travers le type de lecture consommée par chacun. La culture basée sur le testament écrit commença à s'arroger un espace représentatif où le savoir des textes était considéré comme l'idéal pour apprendre. De ce fait, le livre devint également un moyen de contrôler les esprits et encadrer les pratiques. Cela s'est particulièrement illustré dans le domaine de l'éducation.

²⁰⁵ SEGURA CRAIÑO C., "Las sabias mujeres a la corte de Isabel la catolica" en GRAÑA CID M.D.M., *Las sabias mujeres, educación, saber y autoría : (siglos III-XVII)*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna, 1994, p.178-179.

²⁰⁶ BARBAZA M.-C., LOPEZ BELTRÁN M.T., *op.cit.*, p.58-60.

De toutes nouvelles conditions de contrôle social et intellectuel imposées au collectif féminin virent le jour lors de la Renaissance, alors que la femme était supposée incarner un idéal. L'éducation féminine devint alors nécessaire. Il circulait l'idée qu'une femme qui n'était pas correctement éduquée selon la nature et les traditions liées à son sexe ne pouvait qu'entraîner la disgrâce et le déshonneur de son mari. Ainsi, l'éducation se révélait principalement être un moyen de contrôle domestique. À cette période, on vit se diffuser de nombreux traités d'éducation, de livres à destination des jeunes filles, la plupart du temps à caractère religieux ou restrictif. Dans un esprit plus philosophique, le néo-platonisme proposait un statut de grand respect et parité entre les genres et une vision de la femme profondément idéalisée, à tel point que l'on vit s'opérer une « déshumanisation » de la femme. Toutefois, les conceptions éducatives choisies et promues par l'Église furent véhiculées avec davantage d'efficacité, compte tenu de leur plus grande facilité d'accès²⁰⁷. Le climat religieux put également jouer un rôle dans la circulation intensive de ces modèles éducatifs féminins. Il était indispensable, en pleine crise confessionnelle, de redorer l'image du catholicisme et d'imposer une moralité en accord avec ses principes. Ainsi, les ouvrages éducatifs gagnèrent encore en popularité et se diversifièrent tout au long de la Contre-Réforme. Il n'était plus seulement question d'éduquer les jeunes filles, mais également d'éduquer des personnes qui se chargeraient de cette éducation : les mères, les professeurs, les précepteurs, les nourrices, les gardiennes, etc. De plus, cette littérature visait également à encourager les femmes à se positionner en tant que garante du parfait mariage, par l'administration du foyer dans le strict respect de la doctrine chrétienne²⁰⁸. En ce qui concerne les Pays-Bas espagnols plus particulièrement, l'analyse de la production littéraire adressée aux jeunes femmes met en valeurs les ambiguïtés liées à cette période de transition²⁰⁹.

Cela soulève également la question de la langue d'apprentissage. La connaissance du latin et de sa grammaire s'impose comme l'un des prérequis importants pour l'éducation de la femme, dès le début du XV^e siècle, principalement chez les nobles. En dehors de ces riches familles, l'apprentissage du latin était également nécessaire pour pouvoir apprendre le

²⁰⁷ SERRANO DE HARO SORANO A., ALEGRE CARVAJAL E., *Retrato de la mujer renacentista*, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2012, (Arte y humanidades ; Colección temática 7), p.117-129.

²⁰⁸ CANDAU CHACÓN M.L. (éd.), *Las mujeres y el honor en la Europa Moderna*, Huelva, Universidad de Huelva, 2014, (Colletanea ; 189), p.29-34.

²⁰⁹ MOSTACCIO S. « Entre Réforme et Espagne : quelle éducation religieuse pour les femmes dans les Pays-Bas méridionaux ? », dans MOSTACCIO S., DELVILLE J.-P., *op.cit.*, p.70.

contenu des textes dévotionnels²¹⁰. Aux Pays-Bas espagnols, les éditions en français et les éditions bilingues françaises espagnoles montrent également la volonté d'enseigner aux jeunes filles la langue française. C'est par exemple le cas de *La institutione di una fanciulla nata nobilmente*, œuvre de Gian Michele BRUTO dédiée à la fille du riche Génois installé à Anvers Silvestro Cattaneo. Cet ouvrage constitue par ailleurs l'un des exemples de manuels inspirés d'idées réformées ou hétérodoxes. L'importance des langues est également perceptible chez Gabriel MEURIER qui, en dehors d'une éducation de mœurs, permet aux fillettes l'apprentissage des lettres²¹¹.

NOBLESSE ET ÉDUCATION

Si l'instruction de base était assez accessible dans les sociétés urbaines, l'éducation plus poussée revenait avant tout à la minorité privilégiée des aristocrates et des hommes du négoce. Cela était principalement dû au fait que l'objectif était de pouvoir entamer une carrière universitaire par la suite, ce qui nécessitait beaucoup de temps et également beaucoup d'argent. Ainsi, seuls les plus riches pouvaient percevoir l'éducation comme un investissement à long terme. Pour le reste de la société urbaine, l'éducation n'était ni garantie, ni automatique. La réalité était tout autre pour la noblesse, où l'éducation était une priorité²¹². L'image de la femme noble devait être envisagée en connexion avec le rôle de préceptrice et d'agent d'éducation. Il s'agissait non seulement d'inculquer aux jeunes filles les limites qui leur étaient imposées, qu'il s'agisse d'éléments concrets tels que l'accès à la propriété, ou de normes comportementales auxquelles elles étaient supposées se plier. Il s'agissait également d'incarner les vertus de la féminité, le travail et l'obéissance exemplaire dont elles devaient faire preuve dans la société. Ces considérations étaient particulièrement ancrées dans la noblesse. En effet, la condition des femmes issues de classes plus élevées impliquait un strict respect des normes sociales imposées au genre féminin.

Le savoir et l'éducation étaient souvent en relation avec ce qui se considérait comme public. Initialement, l'espace public était réservé aux hommes, et les femmes devaient s'y introduire exclusivement accompagnées. Toutefois, ce nouveau modèle implique l'ouverture

²¹⁰ BARBAZA M.-C., LOPEZ BELTRÁN M.T., *op.cit.*, p.64.

²¹¹ SCHOUTERS M., MOSTACCIO S. (prom.), *La vision de l'éducation de Gabriel Meurier : catholique d'Anvers, au temps de la diffusion de la Réforme*, mémoire en histoire, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, 2015, p.20-25.

²¹² LOPEZ-BELTRÁN M. T., *op. cit.*, p.25-27.

de l'espace public aux femmes pour permettre une culture féminine et un savoir féminin plus accessibles. Au cours de son introduction dans les milieux courtois, la femme entre également plus facilement en contact avec les érudits. Néanmoins, ce modèle était également un modèle soutenant la suprématie du patriarcat, la soumission de la femme et sa restriction au statut de mère ou d'épouse²¹³. Ces contacts restent donc restreints et sous surveillance parentale accrue. Ses activités doivent également être vertueuses et nobles. La dame s'occupe par exemple de la charité ou des tâches maternelles. Elle peut également être préceptrice des filles issues de familles plus nobles que la sienne²¹⁴.

L'éducation typique de la jeune fille noble fut abordée notamment à travers l'œuvre de l'humaniste Juan Luis VIVES, membre de la cour de Catherine d'Aragon et ayant établi un plan éducatif pour la fille de la reine. À travers son ouvrage « *De institutione feminae Christianae*²¹⁵ », que nous allons mobiliser en tant que source dans cette étude, VIVES inculque que la moralité est l'objectif principal de l'éducation féminine. Il ne s'agissait pas d'une éducation atypique pour une femme destinée à gérer un foyer, comme destinée à gérer un état. Comme nous l'avons précédemment évoqué, il était dit à l'époque qu'avant de savoir gouverner il fallait être capable de se gouverner soi-même. Ainsi, de nombreux parallèles étaient établis entre la capacité d'entretenir un foyer, le tenir propre et ordonné en l'absence de père ou de frère, et les vertus nécessaires à la femme. La broderie était ainsi hautement recommandée par les moralistes humanistes pour préserver les femmes de l'oisiveté et quand cela impliquait la création de vêtements ecclésiastiques, de participer au bien commun²¹⁶. Pour approcher cette norme en matière de féminité dans les Pays-Bas espagnols, nous avons ciblé notre analyse sur une sélection d'œuvres qui nous ont semblé les plus pertinentes et dont nous allons à présent présenter les caractéristiques.

²¹³ *Ibid.*, p.175-179.

²¹⁴ BARBAZA M.-C., LOPEZ BELTRÁN M.T., *De la Edad Media a la Moderna : mujeres, educación y familia en el ámbito rural y urban*, Málaga, Universidad de Málaga, 1999, p.67-89.

²¹⁵ VIVES L., *L'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance comme en mariage et viduité, avec l'office du mari*, Anvers, 1579.

²¹⁶ WHITEHEAD B.J., *Women's Education in Early Modern Europe : a History, 1500-1800*, New York, Garland, 1999, p.47-53.

➤ Luis VIVES, un pionnier de l'éducation féminine chrétienne

Jean Luis VIVES²¹⁷ est sans doute l'un des auteurs modernes les plus connus en ce qui concerne l'éducation féminine. Philosophe, théologien et pédagogue espagnol, il fut l'un des grands représentants de l'humanisme chrétien de son époque et publia de nombreuses œuvres morales. Né à Valence en 1492 et mort à Bruges en 1540, Vives est issu d'une famille espagnole juive convertie au christianisme²¹⁸. Après son enfance à Valence, il étudia dans les universités de Paris et de Louvain, où il fut guidé par Gaspard Lax et Jan Dullaert, des figures des plus « décadentes » du scolasticisme, auprès desquels il paracheva sa formation intellectuelle. C'est en 1512 que VIVES s'installa à long terme dans les Pays-Bas espagnols, d'abord à Bruges puis à Louvain²¹⁹. C'est d'ailleurs après avoir fait la rencontre d'un groupe de suiveurs de la pensée d'Érasme qu'il se familiarisa en profondeur avec les humanistes, jusqu'à se revendiquer comme tel. Il se rendit à Paris, où il publia son premier écrit *Iesu Christi Triumphus* et quelques écrits mineurs, en 1518. Quand Charles Quint se rendit dans les Pays-Bas espagnols à l'occasion de sa prétention au trône impérial, Vives fut amené à retrouver d'anciennes connaissances, dont l'évêque Bernardo Mesa, à l'époque ambassadeur d'Espagne. Ces retrouvailles permirent à Vives de faire la rencontre de nombreux intellectuels, parmi lesquels nous pouvons citer Thomas More. La proximité de Vives avec ces hommes de cour lui autorisa à son tour d'acquérir une certaine reconnaissance. En avril 1523, il présenta le manuscrit de *De institutione Femina Christianae* à Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre, bien que cette œuvre ne fut pas rendue publique avant quelques années²²⁰. Par la suite, VIVES continua à produire de nombreux écrits qui trouvèrent écho dans toute l'Europe, y compris dans les Pays-Bas²²¹. Parmi eux, *L'institution de la femme chrétienne* nous a paru receler nombre d'information pertinente pour notre recherche. Dans notre travail, nous avons utilisé l'édition francophone de 1579, publiée à Anvers²²². Cette œuvre pédagogique est éditée à l'imprimerie de

²¹⁷ Nous nous contenterons, dans ce travail, d'un bref panorama biographique de cet auteur, tant les études relatives à Juan Luis VIVES sont considérables. Nous vous renverrons donc vers cet ouvrage pour plus amples informations : FANTAZZI C. (éd.), *A Companion to Juan Luis Vives*, Leiden, Brill, 2008, (Brill's Companions to the Christian Tradition, 12).

²¹⁸ « Juan Luis Vives March » dans *Diccionario bibliográfico español*. (<http://dbe.rah.es/biografias/5928/juan-luis-vives-march> consulté le 10/12/20).

²¹⁹ FANTAZZI C. (éd.), *op.cit.*, p.15.

²²⁰ MULLET M., *Historical Dictionary of the Reformation and Counter-Reformation*, Toronto, Scarecrow Press, 2010, p.74.

²²¹ « Luis Vives » dans PETERS-FONTAINAS J., *op. cit.*, p.72, p.114.

²²² VIVES L., *L'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance comme en mariage et viduité, avec l'office du mari*, Anvers, 1579.

Christophe Plantin. Il agit d'un manuel destiné à l'éducation des filles, mais également des femmes. Malgré son aspect fondamentalement traditionaliste, l'ouvrage révèle occasionnellement des prises de position relativement libérales pour son époque. Le fait que le texte soit directement adressé à un public féminin est une innovation en soi, puisqu'auparavant les écrits relatifs à l'éducation étaient davantage destinés à un public masculin.. En d'autres termes, l'implication et la responsabilité de la jeune fille dans sa propre éducation sont pour la première fois mise en évidence. VIVES insiste sur l'opinion de Thomas MORE selon laquelle la femme correctement instruite peut égaler le niveau intellectuel de l'homme. Il fut d'ailleurs celui qui contribua le plus à la propagation de cette affirmation. Au sujet du mariage, VIVES attribue à la femme un rôle plus important quant à sa capacité à préserver une union harmonieuse, sous-entendant dès lors que sans celle-ci, l'homme ne peut atteindre toutes les qualités qui lui sont nécessaires et s'opposant par la même occasion à certaines idées reçues selon lesquelles l'intérêt féminin ne se limiterait qu'à la reproduction. Matériellement, nous avons affaire à un petit format, probablement dans l'optique de garder ce carnet avec soi en toute circonstance. Dans la préface, Luis VIVES dédie son livre à la dame Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre, car son courage dans l'étude des saintes lettres aurait donné à VIVES la volonté d'écrire à propos de l'institution de la femme chrétienne. Les tendances misogynes de l'époque restent néanmoins perceptibles à travers l'ouvrage. Celui-ci est divisé en trois livres : le premier livre est consacré à l'enfance de la jeune fille. Un premier paragraphe s'intitule « *De la nourriture de la fille de son enfance* » et aborde la question de l'allaitement. Le deuxième « *Du reste de l'enfance* », s'intéresse aux fréquentations des jeunes filles, aux jeux et aux activités qu'elles pratiquent, en présence de parents ou nourrices. Le troisième, « *Des premiers exercices de la fille* » aborde la question de l'éducation. Le quatrième, « *De la doctrine des filles* » est davantage consacré à la religion et au mariage. « *De la virginité* », l'un des chapitres les plus longs du premier livre, est consacrée à l'honneur des vierges et à l'importance de préserver son pucelage. Un autre chapitre s'intéresse à la virginité, il s'agit du chapitre « *De la solitude des vierges* ». Trois chapitres s'intéressent ensuite au corps de la jeune fille en tant qu'élément de séduction : « *De l'ornement des filles* », « *Du bal et de la danse* » et « *Des amours* ». La suite est consacrée à « *L'amour de la Vierge* ». Il est intéressant de soulever que les aspirations religieuses des jeunes filles doivent être avant tout tournées vers la Vierge. Nous ignorons toutefois s'il s'agit d'une caractéristique culturelle ou s'il s'agit pour elles de projeter un exemple en ce qui concerne la virginité. Enfin, le dernier chapitre est consacré à la recherche du mari. Le second livre est adressé aux femmes

mariées. Toutefois, rappelons tout de même la volonté de l'auteur, exprimée dans le préface, que toutes les femmes y compris les jeunes filles s'intéressent aux périodes futures de leur vie, à travers l'enseignement qu'il a l'intention de leur prodiguer. L'ouvrage contient ponctuellement des épigrammes, des petits poèmes satiriques, autour de l'éducation féminine et de ce qu'il adviendrait en cas de transgression. On observe également beaucoup de références à la religion et aux saintes Écritures. Le second livre commence par le chapitre « *Ce que doit penser la femme qui se marie* ». Ce chapitre évoque principalement la religion et la symbolique du mariage davantage que des pratiques concrètes, contrairement au chapitre suivant « *Des choses nécessairement requises à la femme mariée* ». Ce dernier nous informe du point auquel la virginité et l'amour inconditionnel du mari sont indispensables au mariage, parmi les vertus secondaires dont elle doit également faire preuve. Dans ce second livre, Luis Vives informe les femmes des attitudes qu'elles doivent adopter en public, auprès de leur mari, mais également pour elles seules. Cette œuvre nous offre donc un témoignage ayant fait écho aux Pays-Bas de l'éducation de la femme.

➤ Gian Michele BRUTO : une éducation entre humanisme et Réforme

Gian Michele BRUTO est un humaniste, historiographe et pédagogue né en 1517 à Venise. Il fit ses études à Venise, puis à Padoue. Il a beaucoup voyagé, notamment à Florence, où il aurait été novice de l'ordre dominicain, et à Milan. En 1554, il quitte Milan et voyage à Aubsbourg, Nuremberg, Francfort, et finit par arriver à Anvers en 1555. C'est à cette époque qu'il rencontre un marchand génois, Silvestro Cattaneo. C'est à la fille de cet homme, Mariette, qu'est dédiée notre source, l'œuvre pédagogique *L'institution d'une fille de noble maison*, en l'honneur de son amitié avec Cattaneo, mais également par amour des conversations, de la musique, de la littérature. L'œuvre est publiée l'année de son arrivée à Anvers, chez Christophe Plantin²²³. Après avoir quitté le nord de l'Europe, BRUTO poursuit ses voyages en Espagne, en France et à nouveau en Italie. En 1560, il a pu retourner à Venise pour une brève période et, vers la fin de la même année, il s'est retiré pour étudier dans la solitude près de Lucca, pour travailler sur une collection de lettres d'hommes illustres. Il est très probable qu'à cette époque il soit passé par Florence, pour y chercher du matériel pour ses histoires florentines. Cependant, en 1562, nous le retrouvons à Lyon, où il publie les huit livres d'Histoire. Vers la fin de 1562, il s'installe à Venise et reste

²²³ « Plantin Press » dans SPEAKE J., BERGIN T.G. (éds.), *Encyclopedia of the Renaissance and the Reformation*, New York, Fact on File, 2004, p.382-383.

pendant un an et demi. De retour à Lyon, il y reste jusqu'en 1571, se consacrant à l'enseignement privé, à la publication de classique. Ce n'est qu'en 1572, alors qu'il se trouvait à Bâle, qu'il semble accepter une invitation à se rendre en Transylvanie, auprès de nombreux réformés, où il passe deux ans. Il voyage ensuite dans de nombreux pays d'Europe, mais son parcours semble plus incertain²²⁴. Son œuvre *L'institution d'une fille de noble maison*²²⁵ nous semble intéressante pour notre étude, car non seulement elle s'adresse directement à un père vis-à-vis de l'éducation de sa fille, et en dévoile donc un aspect purement pratique, mais l'ouvrage a également été publié à travers les Pays-Bas espagnols. Ceci qui nous montre que le modèle proposé par BRUTO a pu avoir du retentissement auprès du public lettré des Pays-Bas, et notamment auprès d'une élite marginale sensible aux idées de la Réforme. BRUTO traduit une vision humaniste ; il est donc intéressant d'étudier la vision de la femme à cette époque. Son manuel, reflet de l'internationalité anversoise, dévoile donc l'intégration d'idées réformées²²⁶. Dans notre travail, nous avons utilisé l'édition publiée à Anvers en 1555²²⁷. Il s'agit de la première édition. Cette source prend la forme d'un petit carnet, très fin, probablement destiné à être emporté. Il s'agit d'une édition bilingue, en espagnol et en français. L'ouvrage ne comporte pas de division en chapitres et prend la forme d'un texte continu. L'auteur que cet ouvrage a été conçu pour le noble Cattaneo, afin de l'orienter dans la façon dont sa fille, Mariette Cattaneo, devait être éduquée. Il s'agit donc d'un cas particulier, outre celui de l'éducation d'une fille issue de la noblesse. Ainsi, cette œuvre s'adresse principalement aux filles nobles, dont l'empreinte humaniste doit être perceptible dans l'éducation²²⁸. BRUTO nous semble afficher une opinion différente de celle de VIVES à propos de la féminité. En effet, si Vives considérait que le vice était inhérent au sexe féminin, et que l'instruction était nécessaire pour prévenir le péché, BRUTO semble considérer que l'instruction soit destinée à cultiver les vertus innées de la jeune Mariette. Nous pourrions imaginer que cette prise de position puisse découler aussi bien de la noblesse de la jeune fille que du fait que l'ouvrage soit personnellement adressé à son père, et non à un ensemble indéfini de femmes et filles, comme c'était le cas pour VIVES. L'ouvrage de BRUTO insiste néanmoins sur des thèmes récurrents, qui apparaissent dans nos autres sources, qu'il s'agisse de manuel d'éducation ou à travers la

²²⁴ « Gian Michele Bruto » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani* ([https://www.treccani.it/enciclopedia/gian-michele-bruto_\(Dizionario-Biografico\)](https://www.treccani.it/enciclopedia/gian-michele-bruto_(Dizionario-Biografico)) Consulté le 10/12/20).

²²⁵ BRUTO G. M., *L'institution d'une fille de noble maison*, Anvers, 1555.

²²⁶ MOSTACCIO S., « Entre Réforme... » Dans MOSTACCIO S. (éd.), *op. cit.*, p.71-72.

²²⁷ BRUTO G. M., *L'institution d'une fille de noble maison*, Anvers, 1555.

²²⁸ BATTISTINI M., *Jean Michel Bruto, humaniste, historiographe, pédagogue au XVI^e*, Anvers, Nederlandsche Boekhandel, 1954, p.32-43.

morale sous-jacente de la littérature picaresque : religion, virginité, tempérance, honnêteté, honneur, etc.

➤ Gabriel MEURIER : une éducation francophone pour fillettes

Gabriel MEURIER est un philologue grammairien²²⁹ né entre 1520 et 1530 dans la ville d'Avesnes dans le Hainaut. Après avoir été marchand dans sa ville natale, il s'installe en 1547 à Anvers, pôle culturel important à l'époque. Il s'y établit comme maître d'école, enseigne les langues et profite de l'essor du commerce du livre pour vendre ses œuvres. De plus, un élément novateur caractérisait son travail : le bilinguisme français néerlandais²³⁰. Cet auteur s'inscrit parfaitement dans les troubles liés aux révoltes contre la couronne espagnole et les tensions religieuses. Ses écrits visèrent à intégrer la morale chrétienne chez la jeunesse²³¹. Cette source nous semble intéressante, car elle concerne l'éducation des jeunes filles, et plus particulièrement des enfants. Toutefois, son œuvre *De l'office d'une bonne matrone*²³² est orientée à la fois sur l'éducation des jeunes filles, mais également sur la façon dont une préceptrice doit exercer. Ainsi, elle nous apporte un témoignage sur le rôle de l'enfant comme celui de l'adulte dans le processus d'éducation. En ce qui concerne *la guirelande des jeunes filles*²³³, nous avons à nouveau affaire à une édition présentée dans un très petit format. Il s'agit d'un petit carnet, en flamand et en français. Cette source est un peu plus récente que les autres puisqu'elle a été publiée en 1618. Mais la première édition date néanmoins de 1597, à laquelle nous n'y avons pas eu accès pour ce travail. Il ne s'agit pas d'un manuel didactique, mais bien d'une œuvre littéraire à volonté poétique, voire théâtrale. Dans la dédicace, l'auteur précise d'ailleurs qu'il est souhaitable de déclamer cette prose sur un son de harpe. La dimension morale reste néanmoins présente à travers ces écrits. En effet, le thème de ce livret reste bien l'éducation des jeunes filles et le comportement qu'elles doivent adopter. L'œuvre relate les péripéties advenant à une série de jeunes filles au cours d'une journée, ainsi que des remarques sur la façon dont les

²²⁹ Gabriel MEURIER s'est particulièrement illustré dans l'apprentissage de la langue et d'une éducation adressées aux jeunes enfants. Pour plus d'informations à ce sujet, voir : SCHOUTERS M., MOSTACCIO S. (prom.), *La vision de l'éducation de Gabriel Meurier : catholique d'Anvers, au temps de la diffusion de la Réforme*, mémoire en histoire, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Faculté de Philosophie, arts et lettres, 2015.

²³⁰ « Algo sobre Gabriel Meurier : Maestro de Español de Amberes (1521-1597 ?) Al Eminente Fonetista Don Tomás Navarro Tomás » dans *Hispanic Review*, n° 6, University of Pennsylvania Press, p.139.

²³¹ SCHOUTERS M., MOSTACCIO S. (prom.), *op. cit.*, p.18-23.

²³² MEURIER G., *De l'office d'une bonne matrone*, Anvers, 1578.

²³³ MEURIER G., *La guirelande des ieunes filles, en françois et flamen, reueues et plusieurs belles sentences illustrées par le mesme*, Anvers, 1618.

personnages ont agi. Les principaux thèmes évoqués touchent aux habitudes quotidiennes de jeunes filles, la levée, la toilette, les repas, ainsi que leurs activités d'écriture, de couture, de cuisine, de ménage, leurs fêtes, et enfin la religion. La fin du livret est consacrée à des prières et dévotions. La morale chrétienne et les valeurs que l'on souhaitait inculquer aux filles de l'époque sont perceptibles tout au long de l'œuvre. Enfin le *formulaire de lettre morale*²³⁴, notre dernière source de cet auteur est une compilation de correspondances publiée en 1573, visant à inspirer aux fillettes les comportements qui sont attendus d'elles. Toutefois, aucune information ne nous a permis de savoir s'il s'agissait de réelles correspondances rassemblées par l'auteur ou si celles-ci sont le fruit de sa création. L'œuvre est donc composée de plusieurs lettres, titrée et brièvement introduite par Gabriel MEURIER. Nous n'observons donc aucune division en chapitre ou structure définie, mais nous pouvons néanmoins constater une certaine cohérence dans l'ordre choisi par l'auteur. Un fil rouge nous permet de concevoir l'œuvre comme une suite de « rappels moraux » dont la chronologie correspond aux étapes de la vie des fillettes : les apprentissages, la nourriture, l'argent, etc. Pour ces trois sources, nous avons utilisé les premières éditions, toutes publiées en Anvers²³⁵.

➤ Les frères Jean et Jean-Baptiste DE GLEN et la préservation de l'ordre social

Jean-Baptiste DE GLEN a étudié à Liège, puis a séjourné à Rome et à Paris, où il devint docteur en théologie. Lors de ses différents voyages à Rome, il se rapprocha de l'Église et le pape lui offrit un évêché, qu'il refusa. Son frère Jean est né à Liège et a également voyagé en France et en Italie. Il s'établit à Liège en tant que graveur et libraire. Les deux frères travaillaient donc en collaboration²³⁶. La première œuvre *Du devoir des filles*²³⁷, de Jean-Baptiste DE GLEN a été publiée à Liège en 1597, à la demande et en collaboration avec son frère Jean. Il s'agit d'un traité en deux parties, l'un concernant l'attitude des jeunes filles, et le second centré principalement autour de la virginité. Cet ouvrage est, dans sa structure comme dans les thèmes abordés est similaire aux chapitres liés à la jeune fille et à la vierge de la seconde œuvre que nous mobiliserons : L'*Oeconomie*

²³⁴ MEURIER G., *Formulaires de lettres morales moult propres pour l'usage des ieunes filles, és écoles françoise*, Anvers, 1573.

²³⁵ MEURIER G., *op.cit.*, 1578. MEURIER G., *op.cit.*, 1618. MEURIER G., *op.cit.*, 1573.

²³⁶ VAN DER HAEGHEN F. et LINGER M. T., *Biblioteca Belgica : bibliographie générale des Pays-Bas*, volume 3, Bruxelles, Culture et civilisation, 1975-1979, p.223-224.

²³⁷ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *Du devoir des filles : traicté brief et fort utile, divisé en deux parties : la première est de la dignité de la femme, de ses bons deportemens et devoirs. L'autre traicte de la virginité*, Liège, Henri Hovius, 1597.

*chrestienne*²³⁸. Elle a été publiée dans la principauté de Liège en 1618, uniquement par Jean-Baptiste. Dans le cadre de cette étude, nous avons utilisé les premières éditions publiées toutes deux à Liège. Jean-Baptiste DE GLEN était membre de l'Ordre de Saint-Augustin dans les Pays-Bas et entretenait des liens avec sa population. Même si elle n'a pas été directement publiée dans les Pays-Bas espagnols, nous pouvons estimer une forte influence des frères DE GLEN. Par ailleurs, nous savons que cet ouvrage a beaucoup circulé à travers les Pays-Bas²³⁹. En ce qui concerne l'*œconomie chrétienne*, l'œuvre est conséquente et ne s'adresse pas uniquement aux femmes, mais également aux hommes dans leurs relations avec les femmes : les pères, les frères, les maris. Il s'agit donc bel et bien d'un traité d'éducation reprenant toutes les règles de savoir-vivre appliquées par les femmes et à l'égard des femmes²⁴⁰. Rappelons également que l'ouvrage vise à éduquer la femme selon la foi chrétienne et fait donc écho aux nouvelles idées issues du concile de Trente. L'ouvrage s'intéresse également aux caractéristiques physiques, ce qui pourra nous être utile, notamment en comparaison avec *La Nonne Alferez*. D'un point de vue purement matériel, l'œuvre est plus conséquente que les autres. Il ne peut s'agir d'un carnet didactique que les jeunes filles pourraient emporter partout. De plus, l'auteur ne se cantonne pas aux règles du savoir-vivre féminin, mais aborde également la question des époux, l'éducation en général, y compris celle des jeunes garçons. Par ailleurs, nous ne pourrions négliger la dimension théologique de cet ouvrage. Jean DE GLEN était d'ailleurs docteur en théologie et son œuvre est principalement axée sur une économie chrétienne, comme l'indique par ailleurs le titre de l'ouvrage. Selon l'extrait du privilège, l'œuvre a été mise en circulation par son frère. Le premier livre s'intéresse au mariage dans de nombreux aspects : sa signification, ses pratiques, la monogamie, le comportement en public, etc. L'un de ces chapitres s'intitule d'ailleurs « *Entre l'homme et la femme, pourquoi il y a si grande différence et variété* »²⁴¹. Ce chapitre expose les différences entre les deux sexes, non seulement au point de vue physique, mais également à propos du comportement attendu de la part de l'un et de l'autre. Le livre II est consacré aux relations entre les époux, le livre III à la nourriture des jeunes enfants, les livres IV et V à l'éducation des fils et filles. Les chapitres suivants concernent les autres personnes d'une maisonnée, serviteurs et bonnes. À la fin de l'ouvrage, une table

²³⁸ DE GLEN J. B., *Oeconomie chrestienne contenant les reigles de bien vivre, tant pour les gens mariés qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfans, fils, filles en la vraye pieté ; ses serviteurs aussi et servantes : compris en huict livres*, Liège, Léonard Streel, 1608.

²³⁹ VALERIUS A. (éd.), *Bibliotheca Belgica*, vol.3, Nieuwkoop, De Graff, 1973, (Monumenta Humanistica Belgica ; 5), p.222.

²⁴⁰ VAN DER HAEGHEN F. et LINGER M. T., *op. cit.*, p.229.

²⁴¹ DE GLEN J.B., *op.cit.*, p.49.

des choses notoires fait office d'index. L'œuvre s'inscrit également dans le contexte de contrôle du corps et de l'esprit de la femme, considérée comme naturellement mauvaise.

b) La littérature picaresque

Outre ces manuels d'éducation, nous allons également utiliser des œuvres de littératures picaresques espagnoles²⁴². Comme nous allons le voir, cette littérature subversions dresse les portraits de personnages déviants, tout en mobilisant ces comportements pour établir une morale par contre-exemple. Nous pourrions également parler de « littérature des clichés », mais également d'éducation par la déviance. En outre, cette littérature s'avère très complexe lorsqu'il s'agit d'en fournir une interprétation et notre corpus de sources est très riche. Le discours ambigu qui nous pouvons y déceler nécessite au préalable une compréhension de son contexte de production, ainsi qu'une analyse des procédés par lesquels s'établissent les considérations morales. C'est donc ce à quoi nous allons nous intéresser dans cette partie du travail.

Le siècle d'Or espagnol désigne une période d'extraordinaire vitalité dans les domaines artistique et littéraire. Il combine les produits d'inspiration humaniste et baroque. Cette période, comme nous l'avons vu, possède deux versants. L'âge grandiose de la domination politique, économique et culturelle espagnole, mais également un glissement vers une insécurité constante au sein des populations. Le déclin économique progressif n'a toutefois pas entraîné une décadence des arts, bien au contraire. Nous pouvons voir une vitalité nouvelle et une profonde évolution²⁴³. La culture littéraire possède à l'époque un grand potentiel dans la formation des imaginaires partagés. Les historiens ont longtemps délaissé les sources littéraires lorsqu'il s'agissait d'étudier l'histoire des idées. Pourtant les textes, et principalement les textes ludiques et de loisirs, pouvaient avoir une grande

²⁴² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

BATAILLON M. (éd.), *La vida de Lazarillo de Tormes*, Paris, Flammarion, 1994, (éditions bilingues).

DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *Histoire de la Nonne Alferez*, Tours, Farago, 2001.

DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *La Célestine ou tragi-comédie de Calixte et Mélébée*, Paris, Aubier, 1963, (Collection bilingue des étrangers classiques).

DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère).

LÓPEZ DE ÚBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Bilaine, 1636. Nous présenterons ces sources ultérieurement.

²⁴³ RÉDA-EUVREMER N., *La littérature espagnole au Siècle d'Or*, Paris, Armand Colin, 2000 (Cursus ; lettres), p.6.

signification en ce qui concerne le façonnage et l'expression publique des idées. Les textes, les auteurs, et la circulation des œuvres ne peuvent donc être envisagés qu'en relation avec la formation des idées et le contexte socioculturel de l'époque. L'« opinion publique » est indéniablement liée à l'idée de la sphère publique. C'est un phénomène observable qui met en emphase la fiction et le procédé par lequel se forment les idées populaires. Nous pouvons considérer une chose comme publique quand elle est discutée et communiquée, consciemment ou non, à une audience. Les sociétés dans lesquelles la sphère publique est particulièrement développée et qui bénéficient d'un intense réseau de communication sont alors plus à même d'évaluer l'opinion publique et d'en considérer l'importance quotidienne. La sphère publique est considérée comme un espace de rencontre, réel ou virtuel, dans lequel la littérature a sa place. Elle devient dès lors un moyen de communiquer et de faire évoluer des idées²⁴⁴. Par ailleurs, il est très difficile de déterminer quel type de public a pu lire un type de travail donné, ainsi que la conjoncture dans laquelle les différents publics ont pu le lire. La fiction entre dans l'imaginaire et participe à l'élaboration d'expériences qui sont différentes pour chacun, non seulement d'un individu à l'autre, mais également en fonction de la classe sociale. L'orientation idéologique influence également les lecteurs. La pertinence d'un texte peut alors être conçue comme « tout ce qui impacte le monde du lecteur », qu'il s'agisse de sa consistance logique, de ses présupposés idéologiques, de ses jugements éthiques ou de la densité d'information dont le public dispose. En l'occurrence, les sociétés modernes sont composées de publics divers, et chaque lecteur peut appartenir à plusieurs d'entre eux, oscillant de l'un à l'autre avec fluidité.

Par ailleurs, pour comprendre l'apparition du genre picaresque, nous devons tenir compte du contexte littéraire de l'époque. Précédemment, les deux genres littéraires qui primaient dans la prose espagnole étaient les pastorales et les romans de chevalerie, à forte influence médiévale, dont le scénario exalte les vertus et prouesses des guerriers. Il s'agissait de romans idéalistes qui permettaient aux lecteurs de s'évader et se divertir tout en présentant l'archétype du chevalier comme un modèle. La littérature picaresque, pour la plupart des œuvres²⁴⁵, prend le contre-pied de ces utopies merveilleuses, au moyen d'histoires inscrites dans un contexte de pauvreté, de personnages de basse naissance,

²⁴⁴ BLOEMENDAL J., VAN DIXHOORN A., STRIETMAN E., *Literary Culture and Public Opinion in the Low Countries, 1450-1650*, Leiden/Boston, Brill, 2011, p.21.

²⁴⁵ Ces constatations ne sont toutefois pas valables pour l'ensemble des œuvres se revendiquant du genre picaresque. En effet, certaines se présentent davantage comme une synthèse entre l'*hidalgo* traditionnel et le pauvre, construisant dès lors une nouvelle identité littéraire indépendante.

capables d'une grande immoralité²⁴⁶. Par ailleurs, la pratique théâtrale revêt une importance considérable dans les Pays-Bas espagnols. La rhétorique, les figures de style et la passion des personnages sont considérées comme des éléments décisifs dans la pratique de persuasion, que seule la déclamation orale peut permettre. L'art de rue et les représentations de théâtre en place publique ou en lieu clos déjouent les limites propres au pamphlet manuscrit et au livre imprimé, au moyen d'une liberté d'expression ouvertement placée en figure de proue. Ces libertés dues à l'aspect fictif et souvent comique du théâtre permettaient également la dénonciation d'abus sociétaux, principalement liés aux dissonances religieuses et à la persécution des membres de chaque communauté. Ces pratiques théâtrales, initialement employées par les réformés pour promouvoir leur doctrine sous couvert de représentation fictive²⁴⁷, furent également récupérées et mises à profit dans l'univers contre-réformiste²⁴⁸. Le théâtre apparu durant la Contre-Réforme possède des antécédents variés et complexes. Les pièces médiévales, les idéaux humanistes et les modèles classiques de comédie et de tragédie ont apporté leur contribution à la situation dans laquelle l'Espagne Tridentine a pu faire usage du théâtre pour remporter des victoires culturelles. Les conflits interconfessionnels étaient par ailleurs un vecteur de vitalité des pièces de théâtre et de la production artistique en général. C'est également dans ce contexte que l'on put observer l'évolution de la considération de l'espace public comme un lieu d'influence des idées, et par conséquent de la multiplication de la production liée aux représentations adressées à une audience particulière. Par ailleurs, l'utilisation du théâtre comme moyen de communication dans les rangs protestants entraîna une réponse de l'Église catholique qui n'eut d'autre choix que de s'approprier à son tour l'espace culturel disponible afin de contrer ces menaces à l'encontre de la juste doctrine. À nouveau, le rôle des Jésuites, déjà impliqués dans l'éducation en général, fut perceptible dans l'enseignement des arts dramatiques baroques. La littérature picaresque reprend les codes du comique de la scène pour les intégrer à un scénario écrit en prose, tout en conservant une capacité à présenter une critique sociétale. Le succès fut immédiat²⁴⁹.

UNE LITTÉRATURE ASSURÉMENT BAROQUE

²⁴⁶ BRAU J.— L., « Roman picaresque et prose d'idées : Guzmán de Alfarache de Mateo Alemán », dans *Cahiers de Narratologie. Analyse et théorie narratives*, n° 14, février 2008, p.3.

²⁴⁷ WAITE G.K., *Reformers on Stage : Popular Drama and Religious Propaganda in the Low Countries of Charles V, 1515-1556*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, p.101-110.

²⁴⁸ BLOEMENDAL J., VAN DIXHOORN A., STRIETMAN E., *op.cit.*, p.3.

²⁴⁹ BAMJI A., JANSSEN G.H., LAVEN M., *op.cit.*, p.355-367.

Le baroque, à la fois technique et état d'esprit, prend place au cœur d'un tournant historique amorcé dans l'incertitude. Les différentes formes du baroque, et les domaines dans lesquels il s'applique sont régis par un esprit de désordre, de désorientation. La littérature picaresque peut être considérée comme à la fois une amorce, un produit, et un témoignage du nouveau « désordre » social de la société espagnole des Temps Modernes. Nous observons une accumulation de formes nouvelles, moins rigides, assimilables à travers l'architecture, le gothique flamboyant, la littérature et ses va-et-vient entre les constructions latines, les formes humanistes, ses néologismes et images neuves. Mais par-dessus tout, le baroque révèle l'incertitude spirituelle de l'époque, dévoilant dès lors le paradoxe d'une tentative de normalisation dans une période de désordre. Le solide édifice du rationalisme catholique médiéval est affaibli et s'y substitue une conception de l'individu en tant qu'être indépendant faisant preuve d'une attitude double : l'illusion et le scepticisme. Contrairement aux idées médiévales d'un chemin de vie tracé et peu maîtrisé, l'esprit baroque évoque la possibilité de choix multiples et d'une constante indécision menant à les envisager tous. Nous pouvons parler à cette époque de « crise de l'archétype », autant pour la conception humaine de son soi, ou pour la conception d'autrui et sa représentation, notamment dans l'art ou la littérature²⁵⁰. La littérature picaresque est avant tout une littérature du pauvre, adressée à la bourgeoisie. L'apparition de nouvelles relations sociales, régies par les premiers pas du capitalisme marchand dont les infrastructures dépendent toujours d'une relation entre maîtres et serviteurs, mène à de nouvelles idéologies liées à l'autonomie de l'individu, de la liberté et de l'égalité des âmes. Par ailleurs, on observe une critique du pouvoir de l'argent à travers la littérature satirique. On peut parler d'un contexte de nostalgie d'une époque héroïque, et d'une volonté d'établir une moralité détachée des considérations économiques. L'argent se substitue à l'honneur et les actes nobles sont désormais contrefaits grâce aux apparences que permet la richesse. Cette littérature met paradoxalement le pauvre en disgrâce, en l'accusant de privilégier l'apparence à son intériorité, mais lui donne également le statut d'homme libre et vrai²⁵¹. Il s'agit en outre d'un processus de désacralisation qui finit par introduire le pauvre en tant qu'élément acceptable dans le discours. En effet, le pauvre, toute considération économique écartée, est considéré comme un être humain libre, dont la condition précaire fait office de Salut. Contrairement au riche, il peut faire ce qu'il veut et ses mouvements ne sont dictés que par son propre libre arbitre. Ce besoin de liberté est accentué par l'omniprésence de la mort dans

²⁵⁰ DIAZ-PLAJA G., *El espíritu del Barroco*, Barcelone, Crítica, 1984, (Filología ; 11), p.9-15.

²⁵¹ *Ibid.* p.41.

la vie des contemporains. En effet, le contexte de guerres, de maladies et de crises permet à l'homme de prendre conscience de la fugacité de la vie. La récupération du *Carpe Diem* lors de la Renaissance et la prise de conscience de la finitude de la vie sur terre soulignent l'importance pour l'individu de jouir de sa propre existence²⁵². Cette liberté est d'ailleurs reflétée par le choix de la narration à la première personne. Le procédé d'écriture autobiographique atteste de l'autonomie du sujet, qui non seulement fait ses propres choix, mais peut, par son statut d'individu pauvre et libre, raconter sa propre histoire. Toutefois, il ne s'agit là d'une théorie liée aux canons d'écriture de cette littérature du pauvre, permettant dès lors aux auteurs de prendre des libertés sur le plan comportemental des personnages et de permettre une légitimation du « socialement inadmissible ». Cette littérature issue d'un milieu bourgeois ne s'adresse toutefois pas aux individus de basse naissance, l'accès aux livres leur étant particulièrement complexe. Il s'agit davantage de proposer un modèle qui diffère de l'hidalgo, et utilise la figure du pauvre comme intermédiaire, pour construire au moyen de ces exemples et contre-exemples une référence acceptable pour une classe sociale en pleine expansion : la bourgeoisie²⁵³.

La littérature espagnole du XVI^e siècle répond aux préoccupations d'un monde à la fois aristocratique et urbain. Les tendances médiévales s'intègrent de manière plus ou moins harmonieuse dans ces deux milieux, mais une transition est clairement perceptible, notamment aux suites de la publication de la célestine en 1499. La littérature picaresque prend une direction davantage orientée vers la civilisation urbaine et les classes non nobles. Cette sensibilité nouvelle marque une évolution dans les formes littéraires. Nous observons l'émergence de tendances avec notamment le *Guzmán de Alfarache*. Cette littérature s'inscrit toutefois dans le contexte d'une société sclérosée, repliée sur elle-même, et qui durcit ses propres clivages afin de protéger tout ce qui peut composer son identité. De l'examen des œuvres nées dans ce climat d'incertitudes et de doutes, nous pouvons dégager un éventail d'attitudes révélatrices, à travers les personnages de fiction. Le détachement ironique du tableau dressé par les auteurs est à nuancer, et l'audace exagérée des personnages doit être envisagée dans ce contexte où le jugement d'autrui était chose courante²⁵⁴. Assurément baroques, les œuvres picaresques ne doivent toutefois point être considérées comme simples témoignages de l'époque où elles ont vu le jour, mais également

²⁵² *Ibid.* p.61.

²⁵³ RODRIGUEZ J.C., *La literatura del pobre*, 2^e éd., Grenade, Comares, 2001, (De quanto blanco), p.24-33.

²⁵⁴ CANAVAGGIO J. (dir.), *Histoire de la littérature espagnole*, tome I : *Moyen Âge, XVI^e siècle, XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 1993, p.511.

envisagées dans leur singularité. Cette littérature reflète sans doute les valeurs de l'Espagne des derniers Habsbourgs, tout comme elle modèle les thèmes liés au baroque, mais sans jamais cesser de déborder, d'innover et de transgresser, à l'instar de ses personnages, les normes littéraires précédemment établies²⁵⁵. Elle reflète l'impact des nouvelles structures sociales liées à l'évolution économique, sur les anciens accords sociaux féodaux²⁵⁶.

Qu'en est-il alors de l'acceptation de cette littérature si distante des pastorales et récits idéalistes dans cette société rythmée par la religiosité ? Les critiques espagnols ont depuis longtemps considéré que le concile de Trente est largement intervenu dans le contrôle de la littérature profane des pays de confession catholique. Sa définition de l'époque restreint les œuvres de littérature profane à un moyen de divertissement, qui ne doit en rien représenter un exemple pour la société. Le théâtre, en particulier celui du XVI^e siècle, représenta plusieurs problèmes en regard de cette définition. Certaines œuvres religieuses étaient, pour permettre la représentation devant le grand public, qualifiées d'œuvres profanes et destinées uniquement au divertissement. Toutefois, le potentiel d'influence de la littérature profane fut très vite exploité, afin d'utiliser ce passe-temps à des fins éducatrices. Et bien que le caractère immoral des œuvres a longtemps été perçu comme une attaque directe à l'encontre des autorités ecclésiastiques, il s'agissait bel et bien d'un moyen d'apprentissage par contre-modèle. Le contenu de ces œuvres était donc également contrôlé pour servir aux fins de la Contre-Réforme et cette littérature dite profane, perçue comme inoffensive, se transformait dès lors en une arme de défense de la morale chrétienne. L'inquisition exerçait un strict encadrement des publications espagnoles. La littérature picaresque était donc concernée²⁵⁷. Pour éviter les *quiproquos*, cette morale chrétienne était souvent rappelée, non seulement à travers les chapitres des œuvres, mais également en note de l'auteur, évitant dès lors les confusions lors des examens de censure. Même s'il n'existe aucun lien réel entre les actes du concile et l'évolution de la littérature profane, nous devons reconnaître une préoccupation des autorités ecclésiastiques pour la littérature, en tant que moyen de persuasion et d'éducation. La nouvelle tendance catholique montra une intensification qui s'illustra dans tous les domaines de la vie sociale, y compris à travers les livres de divertissement de l'époque de Philippe II et des suivantes²⁵⁸.

²⁵⁵ *Ibid.*, p.499.

²⁵⁶ RODRIGUEZ J.C., *op.cit.*, p.83.

²⁵⁷ TURNER H.S., LOPEZ DE MARTINEZ A., *The Cambridge Companion to the Spanish Novel : from 1600 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p.16.

²⁵⁸ RUSSEL P.R., *Temas de La Celestina*, Barcelona, Ariel, 1978, (Letras e ideas), p.441-459.

En ce qui concerne la femme, la vision baroque a nettement évolué depuis l'idée des penseurs médiévaux et de la Renaissance. La femme de la Renaissance était considérée comme l'une des clefs de l'harmonie sur terre et renvoie un message idéalisé, une aspiration à la beauté. Les humanistes reviennent sur la vision de la femme en tant qu'être diabolique et corrompu dont il a souvent été question au Moyen-Âge, comme nous l'avons vu dans notre premier chapitre. Cette vision a également évolué dans le Baroque. Dorénavant, la femme représente un fragment palpitant de vie, qui peut exister en elle-même et pour elle-même. Cela se traduit notamment dans la sculpture et dans l'architecture, où les femmes en tant qu'éléments esthétiques font leur apparition dans les décors, tandis que le corps féminin ne se distinguait auparavant qu'en tant qu'allégorie ou élément métaphorique²⁵⁹.

UNE LITTÉRATURE À AMBITION DIDACTIQUE

Comme nous l'avons vu, la littérature en règle générale a une forte influence sur la construction de l'imaginaire collectif et la formation de son public, en une boucle continue. Cela peut donc avoir différentes implications et entraîner, au sein d'une société, un consensus évolutif autour des enjeux auxquels elle fait face au moment précis des publications et représentations. Entre autres, la littérature peut servir de modèle et traduit en pratique une façon pour une société de se façonner elle-même et d'imposer en son sein les normes qu'elle semble prête à accepter²⁶⁰. Quelques années auparavant, les humanistes étaient focalisés sur les paradigmes éthiques et l'exemple était perçu à travers des figures héroïques, voire mythologiques, dépourvues de tout contexte historique, et dépersonnalisées. Quand il s'agissait de normes de conduite, le modèle faisait office de loi. Mais une fois cette éthique humaniste disparue, ces personnages héroïques pouvaient persister à travers de nombreux récits, et servir de moyens de conservation occasionnels d'une esthétique de la Renaissance. Durant la reconquête catholique, on vit une attention grandissante à l'égard de la spiritualité du peuple et on put observer une prise de conscience quant au fait qu'une mission morale ne peut être remplie par le biais de modèles inatteignables. Il était donc important que le modèle puisse être compris et appliqué à échelle humaine. Toutefois, nous nous trouvions alors face au problème de l'imperfection humaine et de l'omniprésence de vices et de corruptions chez l'être humain. Ainsi, le picaresque put résoudre cette équation

²⁵⁹ DIAZ-PLAJA G., *op.cit.*, p.52-53.

²⁶⁰ BLOEMENDAL J., VAN DIXHOORN A., STRIETMAN E., *op.cit.*, p.34.

en proposant à la fois une ligne de conduite et un contre-modèle atteignable, mais proscrit²⁶¹.

L'Espagne a largement participé au débat européen concernant le langage littéraire et ses règles de composition. Ces discussions étaient également teintées d'un questionnement autour des hiérarchies et des prédominances culturelles, donnant dès lors lieu à un statut social de canons littéraires. Ces canons se trouvaient au cœur de l'interrogation centrale : qu'est-ce qui peut être justifié ? Les « conservateurs », parmi lesquels nous pouvons par ailleurs retenir Juan Luis VIVES, préconisaient initialement de se tenir à l'écart de toute forme de littérature impie, et en particulier pour les jeunes filles. Le pouvoir que la littérature pouvait exercer sur les esprits était d'ores et déjà tenu pour acquis. En outre, le pouvoir assumait à l'époque que l'art de la composition littéraire dérivait de l'art rhétorique, l'art de persuader l'esprit de façon plaisante et digne d'admiration²⁶². Suite à la mise à l'index du *Lazarillo de Tormes*, l'inquisition espagnole a surveillé de près les publications liées au genre picaresque, s'assurant de la bonne interprétation de leur contenu. Toutefois, ce genre comique et satirique put compter son aspect divertissant pour séduire la population, et sur la visée prétendument éducative pour justifier sa vitalité, de sorte que les autorités religieuses finissent par se l'approprier en tant qu'arme de persuasion²⁶³.

Dans le Guzmán d'Alfarache, par exemple, l'intention morale n'est ni discrète, ni dissimulée. Le début du récit relate les origines favorables à la bonne éducation du héros. Malgré la vie dissolue et la conception même de l'enfant dans des circonstances douteuses, à l'aube de la vie d'adulte, Guzmán d'Alfarache avait une multitude de choix, parmi lesquels le départ du cocon familial. Outre l'implantation d'un décor et d'un contexte à la trame, ce choix de la part de l'auteur permet également de mettre en exergue l'importance d'un comportement en adéquation avec les attentes morales de la société. En effet, la *mala vida* du héros contraste avec les prédispositions dont il bénéficiait. Dès lors, l'importance d'une moralité exemplaire tout le long de sa vie est mise en valeur et le contre-exemple donné par Guzmán est présenté comme le fruit de son propre chemin de vie et de son propre comportement²⁶⁴. La littérature picaresque, dans ce contexte de désordre social, offre au

²⁶¹ PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *Upstarts, wanderers or swindlers : anatomy of the picaresque. A critical anthology*, Amsterdam, Rodopi, 1986, p.188-189.

²⁶² DUNN, P.N., *op. cit.*, p.106-107.

²⁶³ TURNER H.S., LOPEZ DE MARTINEZ A., *op.cit.*, p.15.

²⁶⁴ RODRIGUEZ J.C., *La literatura del pobre*, 2^e éd., Grenade, Comares, 2001, (De quanto blanco), p.209.

lecteur différents exemples permettant d'aller au-delà de ce désordre. Elle se présente comme une suite de remèdes organisés pour pallier à la dérive morale du monde. La perspective organiciste de Mateo Alemán, auteur du *Guzmán de Alfarache*, se construit dans le récit comme l'antithèse entre les considérations morales, et les agissements malicieux du personnage principal. L'œuvre ne se limite pas à une réponse aux contradictions exposées dans le récit, mais absorbe véritablement ces contradictions pour construire sa représentation des tendances humaines au péché et à se meurtrir corps et âme. De ce fait, le personnage principal ne peut être considéré ni comme un héros ni comme un antihéros. Cette organisation d'idées fut reprise à travers de nombreux ouvrages picaresques espagnols aux suites de la publication du *Guzmán*²⁶⁵.

Cette ligne directrice perdura dans les œuvres postérieures se réclamant du genre picaresque. L'intention didactique prit d'ailleurs de plus en plus d'espace, jusqu'à prendre le pas sur le contenu fictionnel et le scénario, tout au long du XVI^e siècle. Cela signifie également que ce qui initialement appartenait à un genre nouveau et libre devint codifié et que les implications morales devinrent dès lors un incontournable de la littérature picaresque, nécessaire au contre-balancement de la vulgarité du récit. Ce n'est qu'en s'émancipant au-delà des frontières de l'Espagne que le comique put à nouveau prendre le pas sur l'éducatif, avec le Don Quijote, qui ne peut dès lors plus appartenir au picaresque à proprement parler²⁶⁶.

LA *PICARA*, PENDANT FÉMININ DU *PICARO* ?

Lorsque nous employons le terme *picara*, il est aisé d'imaginer une simple version féminine du *picaro*, combinant les mêmes caractéristiques et ne représentant qu'une variation minimale des archétypes initiaux de ce genre littéraire. De toute évidence, la réalité nous paraît différente. Par ailleurs, il nous semble important d'inscrire le personnage de la *picara* dans la longue tradition des personnages féminins déviants, parfois aussi considérées comme des femmes viriles. Le concept de *mujer varonil* est depuis longtemps présent dans la culture espagnole et ce phénomène s'est par ailleurs amplifié au *Siglo de Oro*²⁶⁷. Cette notion qui défie pratiquement toute traduction peut être comprise comme une femme-

²⁶⁵ *Ibid.* p.207-213.

²⁶⁶ PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *op.cit.*, p.188.

²⁶⁷ MASON R.M., *op.cit.*, p.34.

homme, une femme masculine, virile et qui entretient également un fort lien avec une sexualité marginale. Il s'agit de femmes qui traitent leurs affaires avec un extraordinaire sens du rejet des normes féminines. La notion en elle-même laisse transparaître une ambiguïté qu'il serait difficile d'ignorer. À cette idée de femme virile ont également été reliées des « femmes d'exception », « femmes de carrière », « femmes d'esprit », « femmes bandits », « femmes guerrières », ou plus simplement des personnalités androgynes, voir transsexuelles. Mais ce champ est beaucoup plus vaste qu'il n'y paraît, puisque la virilité peut également être attribuée à toute femme refusant les responsabilités qui lui incombent en tant que telle. Cela peut par exemple être le cas du rejet du mariage, de la maternité ou d'une apparence physique féminine. Ces femmes viriles furent de nombreuses fois dépeintes dans la culture espagnole et particulièrement dans le théâtre²⁶⁸.

Parallèlement au développement des œuvres picaresques dont les protagonistes sont masculins, nous observons donc des personnages principaux féminins se développer. *La picara Justina* de LOPEZ DE UBEDA apparaît en 1605, pratiquement simultanément à la seconde partie du *Guzmán de Alfarache*. Cette variation de genre dans le roman picaresque impose dès lors de nouveaux rôles et une nouvelle construction²⁶⁹. Contrairement à Guzmán ou Lazarillo, la jeune fille ne peut quitter la maison pour chercher fortune, rejoindre l'armée ou les universités, car ces choses n'étaient pas permises aux femmes du XVI^e siècle. Mais la *picara* rassemble les mêmes caractéristiques en ce qui concerne les sujets liés à la pauvreté, la ruse, le mensonge, le vol et autres gueuseries. Les relations avec le sexe masculin sont également évoquées. Qu'il s'agisse de la dextérité mentale, l'ingéniosité, la flexibilité, elle ressemble en tout au picaresque, mais se voit obligée d'y ajouter les contraintes liées à sa condition sociale féminine. Dans certains cas, cela augmente par ailleurs le niveau de grossièreté et d'immoralité du personnage, qui doit dès lors ruser davantage et de façon beaucoup plus interpellante pour le lecteur²⁷⁰. D'autres exemples tels que *La Hija de Celestina* de Salas DE BARBADILLO ou *Las harpias de Madrid* de Castillo SOLÓRZANO témoignent d'une volonté de placer la femme au cœur du roman picaresque. Ces exemples n'ont toutefois pas bénéficié du même succès que leurs homologues masculins. S'ils se sont bel et bien exportés en dehors des frontières espagnoles, ils n'ont pas rencontré le même engouement. Il y avait peu de place pour la femme dans le monde masculin du picaresque.

²⁶⁸ MCKENDRICK M., *op.cit.*, p.4-20.

²⁶⁹ REY HAZAS A., *Picaresca Feminina*, Barcelone, Plaza y Janès, 1986, (Classico Plaza y Janès ; 42), p.40.

²⁷⁰ DAGHISTANY A., « The Nature of the Picara » dans *Women's Studies*, n° 5, 1977, p.55.

Dans le *Lazarillo*, nous constatons principalement les rôles universels de mère ou d'épouse attribués au sexe féminin. Après la mort du père de Lazarro, sa mère est engagée comme servante dans une noble maison, où elle entretient des relations sexuelles avec un servant. La femme de Lazarro ne dépasse pas non plus les limites imposées par la société et reste cantonnée à son rôle d'épouse. Dans le *Guzmán*, les interactions avec le sexe féminin sont plus variées et montrent également l'existence de femmes marginales et peu recommandables. L'apparition de la *picara* semble alors promettre un élan d'originalité dans l'univers picaresque. Mais les normes sociales imposent tout de même de sérieuses limitations à pareilles innovations²⁷¹. De plus, l'ambition morale par contre-exemple semble elle-même impertinente, en regard du fait qu'il soit inconcevable pour une femme d'adopter tels comportements, et par conséquent, de les corriger. La réprobation des vices masculins suppose au préalable l'admission de leur existence. En ce qui concerne la femme, la réalité est tout autre puisque l'éventualité de tels vices semble niée. C'est pourquoi le personnage principal féminin ne put bénéficier du même succès, tant son existence même semble indisposer une société aux normes sociales ouvertement rigides. La réalité toutefois ne peut être résumée à ces normes, car l'existence même de ces personnages féminins, bien qu'ils soient plus mal accueillis, nous permet d'envisager avec certitude la non-adhésion d'une partie de la société à ces standards. Cette variation permet à la fois une envolée rapide des œuvres picaresques féminines, mais contribua également à son rapide essoufflement. D'autres ouvrages tels que *Les Harpies de Madrid*, traitant principalement de sexualité débridée et de prostitution, ont rapidement été censurés par l'Inquisition espagnole, puisqu'il s'agit là de comportements qui n'ont pas lieu d'être. Cela invalide la pertinence de l'ambition morale. L'auteur, Salas BARBARILLO, parvint toutefois à faire accepter son œuvre quelques années plus tard en associant ces prostituées à des personnages à fuir, des sirènes dont il ne faut pas écouter le chant. Ici donc, la moralité ne passerait plus par le repentir d'un personnage principal, mais bien par celui des personnages secondaires, qui ne doivent pas entretenir davantage de liens avec les harpies. Mais, à l'instar des autres œuvres picaresques à succès, l'ambition éducative des *Harpies de Madrid* reste incertaine, puisqu'il nous est impossible de dissocier une volonté d'échapper à l'Inquisition et de correspondre aux standards catholiques d'une véritable bonne foi. Toutefois, l'objectif moral de la littérature picaresque étant admis par la population, nous pouvons sans peine imaginer que c'est à ce titre qu'elle fut acceptée par le peuple. Par ailleurs, l'antagonisme entre les classes riches et

²⁷¹ *Ibid.*, p.51.

pauvres est rétabli par les auteurs BARBADILLO et SOLÓRZANO, qui remettent à l'ordre du jour une opposition entre le personnage mal-né drôle, mais peu digne de sympathie, incapable d'un amour véritable, tandis que les comportements et pensées du noble ou riche sont considérés comme plus subtils et moraux. Par ailleurs, la visée morale du picaresque étant dès lors tenue pour acquise, ces œuvres tardives pouvaient bénéficier d'une légitimité que nous pourrions, à l'heure actuelle, discuter. Les préfaces annoncent, contrairement aux œuvres précédentes, une volonté de distraire le lecteur comme objectif principal. Les thèmes communs à la littérature picaresque morale auraient dès lors permis aux auteurs de dépeindre des sujets inacceptables, mais sans pour autant exprimer un désaccord²⁷². On se distance dès lors d'œuvre telles que *La Célestine*, où le pied d'égalité était davantage respecté, et par conséquent, de l'originalité de la littérature picaresque. *La Picara Justina*, en ce sens, correspond davantage à l'idée d'égalité sociale du *Guzmán* ou du *Lazarillo*²⁷³. Nous nous devons cependant d'attirer l'attention sur un point particulier : toutes ces œuvres dont les principaux personnages sont féminins restent des récits dont les auteurs sont des hommes. Par conséquent nous devons garder en tête qu'il s'agit d'une vision de la femme qui puisse correspondre aux standards de l'époque, même s'il s'agit d'une idée masculine du contre-exemple féminin. En outre, cela signifie que les comportements de Justina ou d'autres *picaras* ne peuvent être envisagés qu'en regard d'une analyse de ce qui était attendu de la femme de cette époque et, par conséquent, des comportements désapprouvés, à l'antipode de ces attentes²⁷⁴. Nous devons également rappeler que l'adaptation féminine du genre picaresque est une catégorie générée par le sexe masculin pour fournir une histoire divertissante et dont les comportements des femmes ne peuvent être tenus pour acquis, y compris pour des femmes en marge de la société. Nous pouvons toutefois envisager la vision de la femme à travers la construction de ces contre-exemples. Cette démarche nous permettrait dès lors d'utiliser le contenu de ces œuvres pour enrichir le discours tenu sur la femme dans la littérature didactique, plutôt qu'opposer les deux formes de discours. L'existence de la *picara* en tant que personnage principal reste néanmoins un ingrédient des plus attractifs et bien accueilli au sein d'un genre littéraire qui nécessitait déjà l'apparition d'une forme de féminité forte et indépendante. Son profil montre des caractéristiques qui appartenaient précédemment à d'autres modèles féminins tels que celui de la courtisane, la

²⁷² DUNN, P.N., *op. cit.*, p.107.

²⁷³ DUNN P. N., « The picara : the rogue female » dans PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *Upstarts, wanderers or swindlers : anatomy of the picaro. A critical anthology*, Amsterdam, Rodopi, 1986, p.245-248.

²⁷⁴ DUNN, P.N., *op. cit.*, p.245.

veuve, la sorcière ou encore la prostituée²⁷⁵. Nous allons à présent présenter les œuvres que nous allons mobiliser dans notre étude.

➤ *La Célestine* de Fernando DE ROJAS (1499)

La Célestine, initialement sous le nom de *Comedia de Calisto y Melibea*, est publiée à Burgos, en 1499 et est attribuée à Fernando de Rojas. Elle est suivie de deux éditions successives, à Tolède en 1500 et à Séville en 1501²⁷⁶, dans lesquelles est ajouté par l'auteur anonyme un prologue visant à fournir une « méchante fin » à la trame. Cette œuvre a connu un grand succès, y compris dans les Pays-Bas. L'examen des multiples éditions et des liminaires permet de distinguer plusieurs strates successives, l'une composée de l'acte I autonome, puis la *tragicomedia* en seize actes comprenant l'acte primitif et le prologue. Le prologue est suivi d'un acrostiche expliquant que l'auteur a « achevé » la comédie²⁷⁷. La critique admet aujourd'hui que le premier acte et le reste de l'œuvre soient de plumes différentes²⁷⁸. Le terme tragicomédie semble avoir été adopté par Rojas en regard du triste dénouement de l'histoire. Le terme avait été créé pour la première fois par Plaute, pour désigner une trame risible, du ressort de la comédie, dont les personnages sont de naissance illustre, et l'on sait que cette référence devint lieu de débat autour de l'emploi de cette appellation hybride²⁷⁹. Le scénario traite principalement d'une histoire d'amour, les protagonistes Calixte et Mélibée étant unis par le titre de l'œuvre. La tradition médiévale de l'histoire d'amour avait ses schémas, auxquels *La Célestine* ne fit pas exception sans pour autant reproduire les codes tels qu'ils étaient attendus d'un auteur à cette époque. Le parti pris moralisant s'exprime à travers une ironie bien nouvelle par rapport aux romans courtois des siècles précédents²⁸⁰. Dans cette œuvre, le schéma simplificateur selon lequel l'amour des puissants est acceptable tandis que celui des personnages bas est grossier est dépassé, et

²⁷⁵ GARRIDO ARDILA J.A., *The Picaresque Novel in Western Literature (From the Sixteenth Century to the Neopicaresque)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, p.60-69.

²⁷⁶ En ce qui nous concerne, nous avons utilisé plusieurs éditions dans notre étude. Notre choix s'était initialement porté sur l'édition bilingue de Marcel BATAILLON et Pierre HEUGAS, publiée en 1963, pour profiter d'une comparaison entre le texte original et la traduction. Mais, faute d'accès durant la pandémie de Covid19 de 2020, nous avons ensuite utilisé une version plus récente en français, publiée en 2006 et traduite par Aline SCHULMAN. DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *La Célestine ou tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, Paris, Aubier, 1963, (Collection bilingue des étrangers classiques). DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère).

²⁷⁷ « Fernando de Rojas » dans *Diccionario bibliográfico español* (<http://dbe.rah.es/biografias/4856/fernando-de-rojas> consulté le 10/12/20).

²⁷⁸ RÉDA-EUVREMER N., *op. cit.*, p.64-65.

²⁷⁹ COUDERC C., « Le concept de tragicomedia et la question du genre dans quelques paratextes espagnols (XVI^e et XVII^e siècles) », dans *Littératures classiques*, vol. 83, no. 1, 2014, p.196.

²⁸⁰ CANAVAGGIO J. (dir.), *op.cit.*, p.234-236.

c'est également en cela que réside l'innovation. Les attentes de l'amour courtois sont brisées par les personnages de haut rang, qui sont dès lors associés aux pratiques peu respectables des classes plus basses. Les deux protagonistes sont à la fois l'exemple et le contraire de l'archétype amoureux de l'époque²⁸¹. *La Célestine* détruit non seulement les hiérarchies sociales de l'époque, mais également les thèmes et formes en usage. L'auteur appartenait à une famille de juifs convertis au christianisme. Dès lors, nous pouvons parler d'un environnement chrétien. Toutefois, les seules lois qui régissent l'univers de la fiction sont le plaisir sexuel et le pouvoir de l'argent. La fin désastreuse témoigne également de l'aspect moralisateur de l'œuvre²⁸². L'auteur se excuse d'ailleurs à la fin de son œuvre en rappelant son but originel : « *Si tu es avisé, tu verras sur le vif, l'honnête enseignement que recouvre le conte (...) l'amertume enrobant tant que justes conseils* »²⁸³. Outre son style agréable et doux, la clef de son succès réside en son aspect satirique et philosophique, dénonçant les tromperies des serviteurs et maquerelles, et en son intention didactique, visant à prémunir la jeunesse contre les feux de l'amour et les perfidies des sorcières²⁸⁴. Ainsi, l'œuvre offre un exemple *a contrario*, une mise en évidence des pratiques déviantes et de leurs conséquences néfastes²⁸⁵.

Les vices du personnage éponyme, la maquerelle Célestine sont par ailleurs expliqués par l'identification de cette vieille dame en tant que sorcière. L'œuvre accorde de l'importance à l'exercice de forces surnaturelles et, dans l'acte III principalement, aux contrats établis par Célestine avec le diable. Le thème de la magie n'est toutefois pas une force vitale indispensable dans la tragicomédie et ne représente que l'un des griefs à l'égard de son personnage principal²⁸⁶.

Jusqu'au romantisme, l'on s'accorde sur le sens moral déclaré de l'œuvre et son didactisme non dissimulé. Juan Luis VIVES, qui dans son *institution de la femme chrétienne* avait condamné l'œuvre, s'en servit également par la suite comme contre-exemple donné aux jeunes filles et, par conséquent, comme référence assumée. *La Célestine* fut principalement désapprouvée pour son appartenance aux romans sentimentaux, considérés à

²⁸¹ CANAVAGGIO J. (dir.), *op.cit.*, p.243.

²⁸² DE ROJAS F., *La Célestine, Tragicomédie de Calixte et Mélibée*, traduit de l'espagnol par Schulman A., Paris, Fayard, 2006, p.12-13.

²⁸³ *Ibid.*, p.349.

²⁸⁴ RÉDA-EUVREMER N., *op. cit.*, p.64-65.

²⁸⁵ *Ibid.*, p.71.

²⁸⁶ RUSSEL P.R., *op.cit.*, p.245-248.

l'époque comme des livres dangereux pour les jeunes filles. Mais son caractère permit ensuite d'amorcer un Salut pour l'œuvre de ROJAS auprès de nombreux pédagogues, y compris VIVES²⁸⁷. Notons cependant que la dimension didactique n'est affirmée dans le prologue de l'œuvre qu'à partir des éditions de 1500. Il peut donc s'agir d'une défense contre les censures et les attaques qui criblaient l'œuvre, dont la « sensualité incite au péché ». Derrière le mythe de l'amour et la passion des deux protagonistes de la romance, on découvre une représentation sans fard d'un érotisme et d'une violence qui imprègnent l'ensemble des conduites. *La Celestina* peut, dans son texte même, apparaître comme une apologie du vice et ce sont les interprétations postérieures qui ont perçu un objectif moralisateur dans le récit.²⁸⁸

En définitive, cette œuvre dévoile des perspectives fluctuantes et se trouve aux carrefours de différents courants. Elle bénéficie d'un sentiment de continuité et de cohérence vis-à-vis des thèmes médiévaux, tout en incorporant un traitement nouveau des comportements et émotions des personnages. *La Célestine* abandonne les critères d'écriture traditionnels, se plaçant dès lors en dehors de la dichotomie du médiéval et du renaissant. Nous nous accordons pour qualifier la Célestine d'œuvre morale atypique, et dont l'ambiguïté des personnes tranche avec les étiquettes du théâtre de ses prédécesseurs. Par la suite, elle fut d'ailleurs à l'origine d'une série d'imitations et d'inspirations, pour finalement donner naissance à un véritable genre célestinesque, inspiré de la *Tragicomédie de Calixte et Mélibée*²⁸⁹. Cette œuvre nous fournit énormément d'informations en présentant des personnages féminins si différents les uns des autres. D'une part, la jeune fille Mélibée, de haute naissance, et devant répondre aux attentes d'une jeune fille pure et parfaite. De l'autre, une vieille femme, maquerelle et sorcière ne semblant présenter que des défauts. La présence de servantes et d'entremetteuses nous permet également d'étudier plusieurs types de personnages tout au long du récit.

²⁸⁷ CANAVAGGIO J. (dir.), *op.cit.*, p.249.

²⁸⁸ RÉDA-EUVREMER N., *op. cit.*, p.70-71.

²⁸⁹ RUSSEL P.R., *op.cit.*, p.286.

➤ *La vie de Lazarillo de Tormes* (Anonyme, 1594)

En rupture avec le courant idéaliste qui domine l'Espagne au milieu du XVI^e siècle, la *Vida de Lazarillo de Tormes*, petit livre anonyme, est publié simultanément à Burgos, à Alcalá de Henares et à Anvers, en 1594. Son succès est fulgurant et l'ambiance type d'une agressivité générale rappelle pour la première fois *La Célestine* de 1502. Mis à l'index en 1559, il paraît à nouveau quelques années plus tard, en 1573. Par la suite, il ne fut plus republié avant le début du XVII^e siècle, principalement à cause de la publication de deux concurrents : la seconde partie du *Guzmán de Alfarache* de Mateo Alemán, et le *Don Quijote* de Miguel de Cervantès²⁹⁰. De nombreuses études suggèrent que parmi les trois éditions simultanées de 1554, celle publiée à Anvers fut celle dont le succès fut le plus immédiat. Ainsi, les premiers lecteurs du *Lazarillo* le propagèrent depuis les Flandres, jusqu'à sa première mise à l'index en Espagne. Par la suite, la curiosité et l'intrigue dues à l'interdiction du roman participèrent également à sa circulation massive. D'autant plus que la littérature espagnole du siècle d'or bénéficiait de conditions exceptionnelles favorisant son influence et sa propagation²⁹¹.

À la fois livre de divertissement et roman de mœurs, l'œuvre dresse une virulente satire sociale, brouillant dès lors les pistes sur ses véritables intentions. Cette œuvre donna le point de départ au genre picaresque, un genre nouveau dont les prémices étaient déjà perceptibles dans *la Célestine*, mais qui alors ne bénéficiaient d'aucune reconnaissance autonome²⁹². L'œuvre constitua par la suite un modèle pour le genre picaresque, dont la représentation de l'ascension sociale par un personnage d'origine modeste grâce à la tromperie ou la ruse fut reprise dans de nombreux ouvrages catégorisés comme picaresques. Le déroulement des événements de la vie de Lazarro n'est pas linéaire, mais cyclique, et l'on observe une répétition de schémas narratifs qui se succèdent tout au long du récit²⁹³. *La vida de Lazarillo de Tormes* se présente comme une autobiographie. La morale de Lazare est une morale à rebours. Il s'agit d'un roman de l'échec, ce qui à nouveau fait figure d'exception dans le contexte littéraire de l'époque, principalement dans les récits en prose²⁹⁴. Comme ce sera plus tard le cas dans le *Guzmán*, le *picaro* endosse plusieurs costumes, parfois serviteur,

²⁹⁰ PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *Upstarts, wanderers or swindlers : anatomy of the picaro. A critical anthology*, Amsterdam, Rodopi, 1986, p.73.

²⁹¹ *Ibid.*, p.68-69.

²⁹² RÉDA-EUVREMER N., *op. cit.*, p.76.

²⁹³ PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *op.cit.*, p.13.

²⁹⁴ CANAVAGGIO J. (dir.), *op.cit.*, p.405-406.

parfois voleur, parfois mendiant. Ce défilé d'archétypes sociaux va donner le rythme au roman, dont le personnage principal complexe est à la fois acteur et narrateur, et est pris dans ces étapes évolutives interminables²⁹⁵. Lazarillo ne cesse d'alterner entre naïveté et ruse, faisant de lui le trompeur ou le trompé, et mettant en exergue l'idée selon laquelle les mauvaises actions ne sont sans conséquence. Nous pouvons distinguer trois grands thèmes : la religion, la mendicité et l'honneur, comme synthèse de l'Espagne impériale²⁹⁶. Il est certain que l'auteur anonyme de l'œuvre était conscient de l'innovation que représentait sa fiction. Pour la première fois, le héros principal est un garçon ordinaire ne bénéficiant d'aucune richesse ou avantage préalable. Par ailleurs, et cela devint également l'une des caractéristiques du genre picaresque, le personnage est seul, et la solitude devient un prérequis à sa liberté. Il agit contre un monde hostile auquel il ne s'identifie pas et dans lequel ses alliés ne peuvent coopérer que lors d'une éphémère et opportuniste alliance²⁹⁷. Dans l'œuvre, les personnages féminins sont secondaires, et apparaissent ponctuellement pour entrer en relation avec le héros de l'histoire. Nous pouvons relever la présence de la mère et de l'épouse de Lazarro, comme personnages auxquels une importance particulière est accordée.

➤ *Première et seconde partie de Guzmán d'Alfarache* de Mateo ÁLEMAN (1599, 1604)

Le *Guzmán d'Alfarache*, de Mateo ÁLEMAN, est un roman picaresque en deux parties dont la première fut publiée en 1599 à Séville et la seconde en 1604. L'ouvrage a énormément circulé aux Pays-Bas et a bénéficié de plusieurs publications²⁹⁸. Mateo ÁLEMAN est un écrivain espagnol né à Séville en 1547 et mort à Mexico vers 1615. Il appartenait par sa mère à une famille de négociants florentins et son père était médecin. Il s'est adonné à une carrière commerciale et a également mené des études de droit. Il s'en détourne ensuite pour se consacrer aux lettres²⁹⁹. Le *picaro* est un personnage caricatural, illustrant ce refus d'appartenance au système et aux normes de l'époque. Le *Guzmán* exprime une satire de la réalité et parvient à balayer de nombreux sujets liés à l'attitude

²⁹⁵ GARRIDO ARDILA J. A., « La modernidad del Lazarillo de Tormes » dans *Symposium A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol.72, octobre 2018, p.200-204.

²⁹⁶ RÉDA-EUVREMER N., *op. cit.*, p.80.

²⁹⁷ PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *op.cit.*, p.13.

²⁹⁸ PETERS-FONTAINAS J., *op.cit.*, p.8.

²⁹⁹ « Mateo Áleman » dans *Diccionario bibliográfico español*. (<http://dbe.rah.es/biografias/6235/mateo-aleman> consulté le 10/12/20).

attendue en société³⁰⁰, y compris des questions de genre et de sexualité. Les intentions morales de l'auteur sont particulièrement visibles à travers le récit. Les chapitres sont généralement introduits par des considérations autour de nombreux sujets sociétaux et de la façon dont il convient de se comporter, en public et en privé. L'auteur est fort imprégné des idées développées lors du concile de Trente et le récit témoigne d'une vision profondément catholique du comportement. Au moment où paraît la première partie de l'œuvre, les épidémies, la famine et la pression économique menacent une société dans laquelle le nouveau modèle du capitalisme moderne n'est pas encore acquis. Les artisans et négociants sont encore à l'époque méprisés par l'aristocratie et le *pícaro* est une caricature de ceux qui tirent profit du commerce. L'auteur exprime explicitement la finalité didactique de l'ouvrage. Il s'agit là du récit d'une conversion non religieuse, mais morale, inscrite dans le contexte de la Contre-Réforme. Le *pícaro* témoigne des frasques de sa vie dissolue comme en se confessant, et l'approfondissement de son histoire s'achemine vers un repentir. Deux niveaux se juxtaposent et soulignent la différence entre le Guzmán acteur et le Guzmán auteur. On distingue d'une part les aventures du protagoniste, et d'autre part les digressions morales de l'auteur, dont l'aspect autobiographique s'estompe et en souligne l'impact. La philosophie chrétienne de l'auteur s'exprime en paraboles, fables, exemples historiques ou fictifs, et parfois simplement en énumération de règles de bonne conduite dont la transgression pourrait mener au contre-exemple que représente le personnage de Guzmán. Ces enclaves narratives appartiennent à divers genres vivaces à l'époque, et qui s'intègrent aux récits picaresques. Nous distinguons des récits mauresques, italiens, folkloriques, mythologiques, etc³⁰¹. Par ailleurs, son périple circulaire à travers l'Espagne et l'Italie nous laisse un témoignage empreint de réalisme de la situation économique et sociale de l'Europe des Habsbourg. Les femmes sont toutes fois moins représentées que les hommes à travers le récit, ce qui n'a rien d'étonnant. Premièrement, le personnage principal est un homme. Les femmes sont donc reléguées à un rôle secondaire et la plupart du temps éphémère. Mis à part sa mère et son épouse, les personnages féminins ne font que de très brève apparition dans le roman. L'auteur exprime toutefois régulièrement des considérations morales sur l'attitude qu'une femme doit adopter. Nous avons également l'occasion de trouver dans l'œuvre des descriptions de la « femme parfaite » à travers des récits imaginaires contés par

³⁰⁰ ALEMÁN M., *op. cit.*, p.10-13.

³⁰¹ REY HAZAS A., *op.cit.*, p.39.

les héros. Pour notre travail, nous avons utilisé une récente édition, parue chez les Classiques Garnier, comprenant également des annotations³⁰².

➤ *La narquoise Justine* de Francisco LÓPEZ DE ÚBEDA (1605)

La picara Justina fut publiée en 1605, par Francisco LÓPEZ DE UBEDA. Nous n'avons que peu d'informations à propos de cet auteur. Il s'agit d'un natif de Tolède, probablement médecin, à en juger par l'aspect professionnel de son œuvre, et sûrement un médecin de l'aristocratie, voué à divertir les courtisans avec ses blagues, ses surnoms³⁰³. Son œuvre forme d'un savant mélange de diverses traditions littéraires au point de vue des thèmes utilisés : bouffonnerie de cour, récit de voyage, humour enchâssé, courtes ou longues histoires intégrées à la trame, le tout réuni par le besoin humain de trouver lecteur à son histoire de vie³⁰⁴. Avec la publication de l'œuvre, le mot *picara* apparaît pour la première fois dans la littérature. C'est le premier roman d'une longue liste, de différents auteurs, de protagonistes féminins. Il s'agit donc d'un nouveau départ pour la littérature picaresque. Mais Justina ne devint pas le personnage typique des œuvres qui la suivirent, tout comme le *Lazarillo* n'était pas devenu l'archétype idéal du picaro dans tous les romans qui s'en sont inspirés. De plus, le simple fait d'être un personnage féminin imposa de nouvelles règles et élimina certains rôles. La *picara* ne pouvait se contenter d'être une version féminine du picaro sans en adapter les codes liés à son genre. Les considérations morales quant à elles, ne sont pas imbriquées dans l'histoire comme nous pouvons le constater dans le *Guzmán*, mais figurent en fin de chapitre. Elles interrompent la lecture et mettent en évidence le fait que le narrateur et l'auteur ne sont pas identiques, et que le texte relaté par la narratrice est *a posteriori* validé ou invalidé par un commentateur masculin. L'unité de conscience ne cherche pas à être atteinte dans *La picara Justina*, et l'héroïne, loin de se repentir, subit un jugement extérieur sur ses incorrigibles transgressions féminines, à travers un regard masculin. Par ailleurs, les caractéristiques typiques de la *picara* qui sont rassemblées à travers le personnage de Justina, l'indécence, l'avidité, l'inconstance, sont précisément celles qui ont été attribuées aux femmes à travers les stéréotypes créés par les auteurs masculins des traditions médiévales et classiques. Mais les *picaras* ont également en commun le rejet des rôles traditionnels attribués aux femmes de cette époque : l'épouse, la

³⁰² ALEMAN M., *op. cit.*, 2014.

³⁰³ « Francisco López de Úbeda » dans *Diccionario bibliográfico español*.
(<http://dbe.rah.es/biografias/12321/francisco-lopez-de-ubeda>) Consulté le 10/12/20).

³⁰⁴ DUNN, P.N., *op. cit.*, p.95.

servante, la mère. Ces rôles peuvent à la fois supporter ou menacer l'homme, dont les actions et choix influencent la narrative. La malice féminine, a contrario, dévoile une indépendance de ces rôles sociaux. Justina opère en employant les clichés masculins à son égard, son besoin de protection, sa faiblesse, pour tendre des pièges. Ces fourberies mènent régulièrement à des punitions, dévoilant dès lors les conséquences d'un bouleversement de l'ordre naturel³⁰⁵. La sélection de cette œuvre parmi nos sources peut paraître surprenante de par sa faible circulation, si nous la comparons aux récits de vie de ses homologues masculins. Toutefois, nous devons souligner plusieurs choses. Nous constatons bel et bien la présence de l'œuvre dans les Pays-Bas espagnols, à la même époque que le *Guzmán* ou le *Lazarillo*, à la différence que le succès de ces derniers fut phénoménal. La publication de *La Picara Justina* à Anvers³⁰⁶ atteste malgré tout d'un certain intérêt, notamment de la part des imprimeurs, qui ont pu estimer le récit digne de publication. C'est dire que l'œuvre avait à leurs yeux le potentiel de rencontrer le succès espéré. De plus, il n'est guère étonnant de constater une moindre propagation de l'œuvre vu la place que pouvait occuper la femme dans le monde du picaresque, surtout sachant deux récits similaires avaient précédemment fait irruption dans la sphère des lecteurs, privant la *Justina* d'une innovation indépendante d'une simple variation de genre. Si nous devons mettre le succès de l'œuvre en perspective avec celui rencontré en Espagne, nous pouvons tout de même estimer un certain intérêt de la part des lecteurs. Cette œuvre est par ailleurs la seule publication picaresque au personnage principal féminin à s'être exportée à l'intérieur des Pays-Bas espagnols. Au même titre qu'un succès fulgurant nous semble apporter de précieux indices quant à la façon dont une population a pu se sentir touchée par le contenu d'une œuvre, il nous semble tout aussi important de s'intéresser à l'effet inverse, et les raisons qui pourraient expliquer l'absence d'un succès identique pour une œuvre dont la principale différence est le sexe du personnage principal. C'est à ce titre que la présence de *La Picara Justina* dans notre corpus de sources nous semble tout aussi pertinente, à condition de faire preuve de nuance et d'une grande réserve dans nos observations. Cependant, compte tenu de la place de la femme au sein du récit, l'œuvre apparaît riche en informations sur la vision de celle-ci. Nous avons, dans notre étude, utilisé une édition de 1636 publiée à Paris sous le nom *La narquoise Justine*³⁰⁷.

³⁰⁵ DUNN, P.N., *op. cit.*, p.243-248.

³⁰⁶ VAN DER HAEGHEN F. et LINGER M. T., *op. cit.*, p.83.

³⁰⁷ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Bilaine, 1636.

➤ *Vie et succès de la Nonne Alférez* de Catalina DE ERAUSO (1624)

Catalina de Erauso est née à San Sebastian en 1592 et est connue sous le nom de « la nonne lieutenant ». Après avoir fui le couvent auquel elle appartenait, elle s'est fait passer pour un homme durant plus de trente ans. Après que l'information ait été divulguée, elle rédige son récit autobiographique en 1624 : *Vida y sucesos de la monja Alférez*. Toutefois, le manuscrit originel ayant été perdu, l'aspect autobiographique de l'ouvrage n'est appuyé que par le style de rédaction de la première édition. Il faudra attendre 1829 pour voir paraître la première édition rassemblant l'intégralité des textes compilés. Ainsi, même si le doute subsiste, *La vie et succès de la nonne Alférez* est attribué à Catalina. De nombreuses sources historiques retracent et confirment l'existence de sa carrière militaire, mais ses mémoires comportent certains problèmes, notamment la multiplicité des manuscrits et l'absence d'une copie originale définitive. Mais en dehors des doutes concernant l'authenticité des propos, l'histoire de la monja Alférez a néanmoins impacté l'univers des lecteurs des territoires espagnols³⁰⁸. L'œuvre soulève de nombreuses questions et offre aux lecteurs la possibilité d'entrevoir des confusions identitaires, des « entre-deux » et un réarrangement des frontières de l'acceptable et de l'inacceptable dans cette société aux normes sociales strictes. La question du vêtement y est abordée, mais également celle du métier ou de la religion. L'un des sujets transgressant le plus le tabou de l'époque est le travestissement. Catalina de Erauso n'est toutefois pas la première femme à se déguiser en homme. Les travesties avaient le vent en poupe sur la scène théâtrale de l'Europe moderne et cette pratique était déjà bien connue des comédiens. En dehors de la valeur divertissante, de la confusion d'identité et des manipulations du public entraînées par le travestissement, il permet également l'exploration d'un entre-deux des genres, qui dès lors remet en question les strictes frontières de la société moderne³⁰⁹.

La violence et l'honneur sont également les thématiques principales de l'œuvre. À travers de nombreuses disputes, la nonne Alférez semble utiliser les caractéristiques prêtées aux hommes à son avantage, mais également en les tournant en dérision lorsqu'elle se trouve confrontée à ces formes de masculinité cloisonnée. Catalina rassemble également les caractéristiques de la *mujer varonil*, qui lui seront prêtées dès la découverte de son véritable

³⁰⁸ SEAGRAVES R., « Violent Masculinity Onstage and Off: A Rereading of Ana Caro's Valor, agravio y mujer through the Memoir of Catalina DE ERAUSO », dans *Bulletin of the Comediantes*, n°64, 2012, p.88.

³⁰⁹ STEINBERG S., *op.cit.*, p.89-90.

sexe. Ce terme est alors invoqué en justification, devant la stupéfaction que provoque la découverte d'un sexe féminin derrière ces nombreux exploits. En effet, il est à l'époque inconcevable qu'une femme puisse assembler tant de qualité masculine et si tel devait être le cas, alors c'est que la féminité est telle qu'elle se traduit en perfection virile³¹⁰.

Parmi les synthèses sociales indicibles opérées à travers le personnage de la nonne Alférez, nous pouvons également entrevoir une nouvelle contradiction dans l'écriture même de son autobiographie. En effet, qu'il s'agisse d'études rétrospectives ou de considérations contemporaines, nombre d'érudits espagnols s'accordent pour valider l'existence d'un « conflit entre les armes et les lettres ». Depuis le XV^e siècle, il n'était autorisé pour un membre des forces armées de se compromettre dans l'étude des lettres, et encore moins dans l'exercice de la plume, l'idée étant à l'époque que l'adresse développée lors de la pratique de l'écriture ne pouvait qu'entraver la rudesse nécessaire au port de l'arme. L'infraction de cette norme sociale était régulièrement évoquée dans la littérature, la nonne Alférez n'étant pas le seul exemple d'une réconciliation mal vue entre les armes et les lettres, puisque ce thème apparaît également dans le *Don Quijote* de Cervantes³¹¹. En cet aspect, la nonne représente à la fois un personnage marginal, ne respectant les standards attendus, mais également un archétype conforme aux thèmes littéraires de l'époque. Cette ambiguïté est mise en valeur par l'existence même de l'œuvre. L'association de ce récit au genre picaresque a également permis son acceptation, les traditions comiques de la littérature et du théâtre de l'époque lui étant dès lors prêtées³¹².

³¹⁰ SEAGRAVES R., « Violent Masculinity Onstage and Off: A Rereading of Ana Caro's Valor, agravio y mujer through the Memoir of Catalina de Erauso », dans *Bulletin of the Comediantes*, n°64, 2012, p.89.

³¹¹ RUSSEL P.R., *Temas de La Celestina*, Barcelona, Ariel, 1978, (Letras e ideas), p.207-210.

³¹² SEAGRAVES R., *Op.Cit.*, p.83-99.

DEUXIÈME PARTIE

**La représentation de la féminité dans les discours des manuels d'éducation féminine et
les œuvres de littérature picaresque : analyses et interprétations**

Dans la présente partie, nous allons nous intéresser au discours sur la femme à travers nos deux types de sources, manuels d'éducation et œuvres de littérature picaresque, en étudiant les injonctions à la féminité qu'elles recèlent, bien qu'elles soient présentées de manières différentes. Pour ce faire, nous envisagerons en parallèle les préceptes dictés par les pédagogues, et le tableau de mœurs sarcastiques de la littérature picaresque. Nous pouvons donc discerner trois niveaux d'interprétation. Premièrement, les « injonctions brutes » des manuels de conduite, interprétées au premier degré, mais en regard du caractère idéalisé de ces préceptes. Deuxièmement, les injonctions détournées et l'image du féminin véhiculée à travers l'humour, présentées au second degré. Et enfin, le troisième, le constat de pratiques déviantes, au regard de leur condamnation et de leur caricature dans la littérature picaresque. Dans cette optique, nous avons articulé notre travail autour de quatre thèmes principaux : l'interprétation genrée de l'espace, la vie de famille, les compétences féminines, et l'aspect physique. Nous illustrerons notre propos au moyen d'extraits de sources, présentés selon une typologie thématique. À travers la mise en perspective d'une littérature purement théorique et d'une littérature des clichés, nous tenterons d'élaborer un panorama de « ce que devait être une femme dans l'Europe espagnole des XVI^e et XVII^e siècles », en un continuels aller-retour entre ces différents discours.

1) La femme et le monde extérieur

Nous avons vu que le genre à l'époque moderne était conçu comme un système de valeurs et de comportements qui découlait directement du sexe biologique. De ce fait, les moralistes de l'époque cherchaient à promouvoir la conservation de limites strictes et imperméables. Le « modèle unique », exprimé et remis en question par Thomas LAQUEUR³¹³, expose la division entre « le sexe abouti » et « le sexe inachevé », qui associait sexe et genre à l'époque moderne, dans un système binaire. Le masculin représentait à l'époque la création la plus parfaite, tandis que la femme n'était que la version incomplète de ce même être. Mais les deux sexes s'ils entretenaient indéniablement des liens appartenaient néanmoins à deux « mondes » différents. Le domaine masculin représentait donc un « monde » étranger aux femmes, tandis que ce n'était pas forcément le cas chez les hommes, qui pouvaient intervenir

³¹³ Thomas LAQUEUR postule que ce modèle du sexe unique soit invalide et soit les notions de sexe et de genre étaient historiquement différentes. Mais il postule également l'évolution de ce modèle du sexe unique vers un modèle à deux siècles dans le courant du XVIII^e siècle, ce que de nombreux historiens ont remis en question par la suite. Néanmoins, ce modèle du sexe uniquement semble bel et bien faire échos aux représentations de l'homme et de la femme des Temps Modernes. À ce sujet, voir : LAQUEUR T.W., *Making Sex : Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.

directement sur la sphère féminine. Dès lors, la division des domaines féminins et masculins présentait des inégalités et le monde extérieur à la femme était monopolisé par l'homme. Dans cette première thématique, nous allons donc analyser les liens qu'entretiennent les femmes avec leur monde extérieur, inextricablement lié au masculin. Dans quelle mesure pourrions-nous constater une forme d'enclave de la femme dans un milieu qui n'était pas considéré comme le sien ? Cette hiérarchie des domaines féminins et masculins est-elle également perceptible en ce qui concerne les *piacras* ? Nous étudierons donc ces « domaines » dans une optique spatiale, à travers l'occupation de l'espace public, mais également dans une optique relationnelle et communicationnelle, à travers l'expression des femmes et l'accueil de ces éléments par leur entourage.

a) L'occupation de l'espace public

LA RIGIDITÉ DE LA RÉCLUSION FÉMININE

L'espace public, s'il est aujourd'hui perçu comme un domaine dont chacun peut disposer selon son bon vouloir, était autrement considéré à l'époque moderne. La liberté de se trouver dans la rue, loin d'être acquise pour l'ensemble de la population, représentait avant tout un privilège masculin et les allées et venues des femmes devaient faire l'objet d'une justification pertinente. Comme nous l'avons déjà évoqué, la réclusion féminine était courante, principalement parce qu'elle représentait une sécurité pour la jeune fille, en particulier si elle est vierge. Il valait de même pour les femmes mariées, dont le terme espagnol *casada* renvoie à la *casa*, la maison³¹⁴. Toutefois, le facteur d'insécurité n'était pas intrinsèquement lié à l'espace. Le danger concret consistait principalement en la fréquentation du sexe opposé ou de femmes malveillantes, sous le regard inquisiteur du voisinage. La sphère privée pouvait également être infiltrée par un individu de mauvaise réputation. L'entrave à la bienséance était d'autant plus grave si la femme recluse était seule chez elle. Nous observons un antagonisme entre la sphère privée et la sphère publique et pouvons dès lors parler d'une fracture genrée de l'espace.

Par ailleurs, l'isolement des jeunes filles était également expliqué par la perception de leurs activités au regard d'autrui. Les occupations prétendument « masculines » ou « féminines » étaient loin de se situer sur un pied d'égalité. En outre, qu'il s'agisse d'office professionnel ou d'affaire privée, les travaux tolérés pour la jeune fille n'étaient pas supposés

³¹⁴ DOPICO-BLACK G., *Perfect Wives, Other Women : Adultery and Inquisition in Early Modern Spain*, Durham, Duke university press, 2001, p.19.

trouver place hors de du domicile familial. Autrement dit, si la jeune fille ne pouvait se trouver dans la rue, c'est également parce qu'il était sous-entendu qu'elle n'avait rien de pertinent à y faire. Les loisirs étaient donc également contrôlés, dans le sens où l'espace public ne pouvait représenter pour la femme un endroit où se trouver en l'unique raison de sa volonté propre. Ceci représentait un privilège masculin. Cet isolement imposé à la gent féminine est abondamment relayés dans nos sources. Dans quelle mesure toutefois pourrions-nous attester d'un strict respect de ces normes ? Nous allons à présent nous intéresser à la façon dont cet aspect était envisagé dans nos deux types de sources.

Le sentiment de sécurité matérialisée par le foyer est particulièrement bien représenté chez Jean-Baptiste et Jean DE GLEN qui, à travers leur traité *Du devoir des jeunes filles*, exposent sans détour la raison principale de la réclusion féminine. Le monde extérieur est présenté comme corrompu par la lascivité, et particulièrement celle des hommes. Dans l'extrait ci-dessous, nous pouvons déceler de façon explicite l'intérêt de garder la femme forclosée.

« Tiercement la vie solitaire rendra la vie plus roide et robuste, pour résister aux appâts doux et blandissants des hommes lascifs, si parfois force lui est de sortir, et la solitude la munira et armera contre tant de pièges.³¹⁵ »

Dans *La Célestine*, le danger encouru dans l'espace public est exprimé avec sarcasme, alors que la vieille dame décline la proposition d'un servent de la raccompagner chez elle. Par ce lien de causalité poussé à l'extrême, l'auteur exprime que la femme qui se trouvait en rue pouvait s'attendre à une violation de son intégrité physique.

« Cél : Que Dieu vous tienne compagnie. Moi je suis vieille et n'ai point peur qu'on me viole dans la rue.³¹⁶ »

Par ailleurs, même s'il convient à toute femme de rester entre les murs de sa maison, l'extrême nécessité pour celles qui sont encore vierges est soulignée par les frères DE GLEN. En raison de cette virginité précieusement préservée, les femmes vierges semblent devoir faire l'attention d'un contrôle plus grand de la part de leur entourage.

« Il faut qu'elle soit recluse, et garde la maison, encore plus étroitement que toutes les autres filles. (...) La vie solitaire et retirée fait désapprendre les mauvaises mœurs, ôte le mauvais pli, efface les vicieuses impressions et habitudes de l'âme.³¹⁷ »

³¹⁵ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.44.

³¹⁶ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.299.

³¹⁷ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.85.

« Ces raisons doivent exciter les parents ou tuteurs des jeunes pucelles à une grande vigilance et d'avoir toujours les yeux ouverts sur elles et ne les perdre jamais de vue, de les tenir signamment closes et comme resserrées chez eux sous la discipline de leur mère, ou de quelque vertueuse et grave matrone. De quoi premièrement en résultera un grand bien, que sera la conservation de sa fleur et virginité. (...) Car la fille qui va rôdant et tracassant les rues va tomber aisément dans les pièges et filets de tant de jeunes, subtils et ingénieux ouvriers, pour débaucher une fille pudique.³¹⁸ »

Chez Gabriel MEURIER, pédagogue dont les conseils en matière d'éducation concernent avant tout les fillettes, les principales raisons de cet isolement sont identiques à celles que nous pouvons trouver dans les sources d'apprentissage à destination des femmes plus âgées : la volonté de préserver la jeune fille des assauts masculins. L'extrait témoigne de l'application de ces mesures dès les premiers instants de la vie des filles, alors qu'elles ne sont pas encore en âge de comprendre les implications de la vie sexuelle. La fille était donc, dès le plus jeune âge et au moyen de petits dictons compréhensibles et imagés, encouragée à craindre le sexe opposé et à percevoir le monde extérieur comme la source d'un danger potentiel³¹⁹.

« L'office d'une vraie matrone porte d'enseigner ses filles à ne bouger de la maison et non à tracasser³²⁰. (...) conforme à ce propos, un autre dit qu'une fille trottière ou fenêstrière³²¹ ne fait aucune bonne ménagère. Et comme la brebis mal gardée est du loup bientôt happée, pareillement la fille (...) est facilement fourvoyée.³²² »

Dans *La narquoise Justine* cette incitation à la réclusion est caricaturée par le personnage principal, qui se qualifie elle-même de « femme trottière », et s'insurge contre l'absurdité de cette forme de soumission au sexe masculin qui, selon elle, ne peut prétendre à l'autorité sur les déplacements des femmes. Elle met en pratique son propos en sortant régulièrement dans les rues, y compris la nuit, pour aller se pavaner ou pour rejoindre des festivités.

« i'aduoüe que c'est chose autant de nature que d'obligation, que l'homme soit seigneur & maistre de la femme, mais qu'il la tienne sujette et recluse dans vne maison contre son gré, cela n'est nullement naturel, ains contre l'humaine nature : dautant que toute

³¹⁸ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.39.

³¹⁹ Nous verrons d'ailleurs, au cours de notre développement, que l'usage d'expressions populaires et de sentences inspirantes était chose courante, en particulier chez Meurier qui alliait à sa volonté d'instruire les bonnes mœurs à celle d'enseigner la langue française, et permettaient aux jeunes filles de garder constamment en mémoire les bons conseils qui leur sont prodigués. L'usage du dicton sera par ailleurs employé fréquemment comme un moyen d'enseigner une morale par figure de style, dans les œuvres picaresques telles que *La Célestine*, alliant éducation et pratique théâtrale.

³²⁰ Ne pas cesser de remuer, d'agiter, de solliciter quelque chose. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?12;s=1804896120;r=1;nat=;sol=1>; Consulté le 06/12/20).

³²¹ Qui se tient à la fenêtre. *Trésor de la Langue Française*.

([http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?71;s=1804896120;cat=0;m=fenestrier](http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?71;s=1804896120;cat=0;m=fenestrier;); Consulté le 06/12/20).

³²² MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.9.

captivité est une peine & vne espèce de malédiction. Et comme c'est aussi chose naturelle d'abhorrer cette servitude forcée & contrainte à la nature, il n'y a rien que nous fuyons, ny qui nous deplaist tant, que d'être retenues contre nostre volonté, nous voir sujette à celles de nos maris, & généralement à l'obéissance de tout homme.³²³»

« Le sorti de nuit, comme vne cigoigne qui va chercher le printemps, toutefois ie suis menteuse car iamais homme n'a veu sortir les cigoignes de nuit; mais moy ie fut apperceüe par vn certain voisin, qui me voyais partir riolée et piolée, comme un papeguay³²⁴ de la Saint Nicolas des écoliers.³²⁵ »

Francisco LÓPEZ DE ÚBEDA prête d'ailleurs des intentions dissimulées aux femmes qui respecteraient scrupuleusement ces directives et s'assureraient de ne pas être vues des hommes. La volonté de se préserver des dangers au contact du sexe opposé ne semble plus représenter une motivation première, au contraire, il s'agirait de n'être vue que lorsque la femme serait à son avantage. La réclusion viserait alors à satisfaire des ambitions superficielles en se montrant apprêtée au monde extérieur, camouflant la déconvenue d'être surprise sous un mauvais jour derrière le prétexte de vouloir se préserver des regards importuns. Il en va de même quant au respect de l'injonction à se tenir physiquement éloignée des regards. Les deux extraits suivants sous-entendent dès lors que la femme ne respecte les codes qui lui sont imposés que parce qu'elle y voit la possibilité d'en tirer parti.

« Admire tu point Lecteur, le soin que les femmes ont de ne point estre surprises des hommes : à ton advis que signifie cela ? Penses-tu que ce soit qu'elles les fuyoient ? Non mon frère, si elles fuyoient leur rencontre il n'en auroit pas tant hors de chez elles à faire des virevoltes, aux bals, aux comédies, et bie souvent aux Églises, sermons et pardons. Aprens donc, qu'elles ne font ces mines là que pour deux raisons : ou pource qu'elles sont du naturel du Basilic, qui tasche de voir le premier pour tuer et non por mourir, ou bien parce que notstre belle présence tient des médecines, lesquelles ne se font jamais de la nature seulement, mais qui se composent avec l'artifice, & partant nous craignons grandement que l'on nous surprenne hors de garde, de peur que nous nous trouvions en mauvaise posture.³²⁶»

« La femme est une figure qui ne se doit veoir que deloing, comme vne peinture à détrempe, vne broderie de faux or, vn ourage de paste vn vieux corps embaumé.³²⁷»

Quoi qu'il en soit, ces extraits nous permettent d'envisager la cause d'une telle réclusion : la présence dans l'espace public d'hommes qui pourraient mettre en danger leur intégrité. La crainte de la rue n'était donc pas intrinsèquement liée à l'espace, mais plutôt aux fréquentations. Mais les autres femmes sont également à prendre en méfiance, dans la mesure

³²³ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.164.

³²⁴ Perroquet. *Trésor de la Langue Française*

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870> ; Consulté le 06/12/20).

³²⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.168.

³²⁶ *Ibid.*, 1636, p.367.

³²⁷ *Ibid.*, p.96.

où elles pourraient servir d'intermédiaires. Les femmes extérieures à la famille nucléaire représentent, chez la plupart des auteurs de nos sources d'éducation féminine, des messagères de lascivité. Par ailleurs, il nous semble important de souligner le fait que l'isolement des jeunes filles vis-à-vis de leur entourage extrafamilial n'était pas seulement envisagé en fonction du sexe, mais également en fonction de la classe sociale. La noblesse et la vertu sont des qualités qui furent pendant très longtemps associées et considérées comme allant de pair. C'est pourquoi la fréquentation de femmes de rang moins élevé pouvait exposer la femme à des mœurs obligatoirement inférieures aux siennes. Nous faisons face, dans le cas présent, à une forme d'intersection entre la féminité et la situation économique et sociale. Il ne s'agit plus seulement de préserver la vertu et la chasteté de la femme, mais également sa réputation, en évitant d'être aperçue en compagnie de personnes considérées comme moins dignes. Pareille situation aurait été d'autant plus suspecte qu'il est tenu pour acquis que de tels vices ne peuvent qu'imprégner à leur tour la demoiselle bien apprise. Cette dynamique est également perceptible dans plusieurs de nos œuvres littéraires espagnoles, et principalement dans le discours de Calixte, personnage de *La Célestine*, alors qu'il s'estime indigne du rang de sa maîtresse Mélibée³²⁸. Les dangers qui résultent de la confrontation de femmes « de mauvaises mœurs » sont exprimés par la plupart des moralistes. Parmi les extraits de sources suivants, ce sont les recommandations de Gian Michele BRUTO qui nous semblent les plus virulentes quant à cette orientation. Rappelons d'ailleurs que l'œuvre de BRUTO s'adresse aux filles nobles, et en particulier celle de l'un de ses amis génois, la jeune Mariette. Nous pouvons à nouveau observer cette forme de conditionnement de la féminité en regard de composantes sociales qui ne sont pas directement liées au genre.

« En outre, on défendra bien étroitement auxdites jouvencelles l'accointance de lavandières³²⁹, commères ou ballerines, car le caqueter, chanter, comme aussi caroller³³⁰ même la musique sont des instruments et nids de luxure.³³¹ »

« Nul ne lui permettra aucunement qu'elle, comme chose brute et à elle malfaisante, ait accointance avec chambrières et servantes, et autres femmes babillardes, lesquelles le plus souvent hantent les maisons des femmes illustres, et occasionnent de grands maux, et lui fera connaître que rien n'est plus messéant à une fille que d'être vue et ouïe entre les chambrières, au coin du feu, s'arrêter à leur caquets et devises et en compter.³³² »

³²⁸ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., , p.33.

³²⁹ Femme qui lave le linge par profession, blanchisseuse. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?53;s=3275544870;r=4;nat=;sol=1>; Consulté le 06/12/20).

³³⁰ Danser la carole. Danse en rond accompagnée de chants. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

³³¹ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.21.

³³² BRUTO G. M., *op.cit.*, p.17.

Une autre raison invoquée par nos auteurs serait le caractère prétendument naturel de l'isolement des femmes. En effet, pour les frères DE GLEN par exemple, la réclusion ne serait pas une simple décision collective confirmée au fil des âges, mais serait bien influencée par des aspects biologiques, décidés par Dieu. Nous constatons dans l'extrait suivant que l'aspect physique de la femme, considéré comme la cause du confinement dans un contexte de protection de la pudicité et des vertus, est également une conséquence de la volonté divine d'attribuer à chaque genre sa vocation particulière au sein de la société. De la même façon que ses caractéristiques physiques étaient la cause de sa réclusion, elles en étaient également les conséquences. Nous pouvons dès lors percevoir une forme de boucle de rétroaction hors de laquelle la femme ne pourrait sortir qu'à moins de briser la volonté de son propre créateur.

« Cette même mollesse et faiblesse lui cause une crainte et une timidité, laquelle n'est pas accidentelle ou fortuite en la femme, ainsi ordonnée de Dieu et de nature, afin qu'elle garde perpétuellement la maison, et vaille à la nourriture des enfants et adresse son ménage, n'était chose décente à une femme d'honneur et une bonne ménagère d'en sortir, rôder et tracasser sans urgente raison.³³³ »

Nos sources nous confirment donc la nécessité pour la jeune fille de rester en sa maison parce que ce mode de vie correspondait parfaitement à ce qui était attendu d'elle aux différents âges de sa vie. Nous pouvons percevoir à travers les extraits suivants l'idée selon laquelle l'éducation des femmes ne pouvait avoir lieu qu'en cet espace clos, compte tenu du fait que son apprentissage ne concernait que le domaine domestique.

« Secondement la fille doit demeurer près de sa mère recluse, parce qu'elle s'accoutumera à garder la maison, et y fera comme son apprentissage de la vie conjugale et ménagère, dont le premier et principal devoir est de garder et gouverner la maison.³³⁴ »

« Quatrement, la jeune fille se tenant près de sa mère ou de la gouvernante, apprendra toutes les bonnes mœurs, toutes les vertus décentes, la théorie de toutes les bonnes parties qu'elle aura à mettre en pratique, lorsque Dieu l'appellera au ménage.³³⁵ »

De plus, si la femme ne peut se déplacer en rue de peur d'être confrontée aux convoitises des hommes, à l'inverse, ces derniers ne peuvent pas non plus se trouver en présence de la femme dans son propre logis. Ainsi, le fait de faire entrer un homme chez soi pouvait être problématique si la maison abritait une vierge ou une épouse infidèle. Il était donc important qu'un prétexte valable fût employé pour légitimer de telles rencontres.

³³³ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.7.

³³⁴ *Ibid.*, p.43.

³³⁵ *Ibid.*, p.45.

« Que l'homme sage avise aussi de n'admettre point ou de ne nourrir point de jeunes hommes en son logis, car de telles rencontres aisément s'allume l'amour impudique.³³⁶ »

Dans le *Lazarillo de Tormes*, l'obligation d'un prétexte pour que l'homme puisse entrer chez une dame est également exprimée au même titre que la confirmation de la supercherie :

« Elle fit ainsi la connaissance d'un de ces hommes au teint brun qui pansent les bêtes. Il s'en venait parfois chez nous et repartait le matin. D'autres fois, en plein jour, il se présentait à notre porte, sous le prétexte des œufs, et il entra dans la maison. (...) Ces petites visites et ce commerce durèrent tant et si bien que ma mère finit par me donner un très mignon petit négrillon.³³⁷ »

« Parméno : Comment on a raison de dire qu'il n'y a pire poison que l'ennemi qu'on abrite sous son propre toit !³³⁸ »

Dans le *Guzmán*, cet aspect est également poussé à l'extrême, montrant la manigance d'un homme pour s'approprier la compagnie d'une dame contre son gré. Il tire parti des rumeurs et des déductions hâtives pour salir l'honneur de la dame et rompre les noces qu'elle avait convenues avec une autre :

« Deux gentilshommes devinrent ses prétendants, aussi fervents dans leurs intentions qu'inégaux dans leurs mérites. (...) Comme le premier et elle avaient échangé leurs consentements et qu'il ne restait plus qu'à les concrétiser, le second, voyant ses espoirs définitivement enterrés, et que la dame allait se marier, ourdit un plan diabolique (...) ayant guetté en cachette le moment où on ouvrirait les portes de la maison de la promise, il entra dans le vestibule, restant derrière la porte jusqu'au moment où il lui sembla qu'il y avait foule dans la rue et que toutes les autres maisons étaient ouvertes. Alors, feignant de sortir de la maison comme si la dame et lui avaient dormi ensemble, il se mit sur le seuil, l'épée sous le bras, faisant mine d'arranger son col et de finir de boutonner son pourpoint³³⁹. Ainsi, tous ceux qui passèrent par là et le virent crurent sans aucun doute que c'était lui désormais le véritable époux, et qu'il avait couché avec la dame.³⁴⁰ »

La présence d'un homme dans le foyer constatée par autrui ne pouvait donc, à cette époque, que révéler une perte de virginité ou un entâchement de l'honneur, non seulement de la fille, mais également de ses parents ou son mari. Les allées et venues d'hommes dans la demeure d'une dame ne pouvaient être justifiées que par l'amitié ou les affaires que celui-ci entretenait avec les parents ou le mari. Si l'homme entra dans la maison que la dame était seule, cela ne pouvait dès lors vouloir dire qu'une seule chose : un rapport sexuel. C'est pourquoi,

³³⁶ DE GLEN J.— B., *op.cit.*, p.228

³³⁷ BATAILLON M. (éd.), *op.cit.*, p.91.

³³⁸ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.97.

³³⁹ Vêtement d'homme, en usage du XIII^e au XVII^e siècle en Europe, qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?121;s=3275544870;r=6;nat=;sol=1;> Consulté le 06/12/20).

³⁴⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.552.

compte tenu de cette volonté de protection et de l'importance du regard d'autrui, nous assistons à une modification symbolique des visites masculines. L'acte d'entrer à l'intérieur d'une maison n'était plus considéré pour lui-même, mais également comme le symbole de pénétration dans l'intimité de la femme qu'il s'agisse du sens restreint de son intimité matérielle comme de celui plus tacite de son intimité sexuelle³⁴¹. Dans la littérature picaresque, et avant cela dans la longue tradition théâtrale dont celle-ci est issue, ces symboles sont matérialisés par des éléments suggestifs, tels que les portes du foyer, ou encore les trous dans les murs par lesquels les amants entretiennent des conversations. Ces « détails » ne servaient plus uniquement à introduire des éléments de décor, mais également à s'imposer comme l'allégorie du sexe féminin. Nous reviendrons sur cet élément plus loin dans notre étude.

« Mélibée : Si tu brisais maintenant ces portes cruelles, même si on ne nous entendait pas, avec l'aube naîtrait dans la maison de mon père le terrible soupçon de ma faute. »

Enfin, sachant que les jeunes filles devaient, en principe, se garder des fréquentations de femmes de mauvaise réputation, il apparaît important d'éviter l'intrusion de ces dernières dans les foyers, au même titre que les hommes. Ne pouvant être soupçonnées de dérober les virginités, on leur reprochait d'insérer dans les têtes des idées lubriques et de servir d'entremetteuses, permettant à des galants de parvenir à leurs fins. Ce souci est exprimé dans les deux extraits de sources suivants.

« C'est que, dans beaucoup de maisons considérées comme très honnêtes, entrent nombre de dames, qui le sont en apparence, pour cesser de l'être. ³⁴² »

« Elle vendait le sang de l'innocence que des malheureuses perdaient à la légère, sûres de la restitution qu'elle leur promettait (...) se servait d'elles pour communiquer avec les dames recluses et parvenir à ses fins. (...) Elle prenait du lin dans une maison pour le donner à filer dans une autre, sous prétexte d'entrer partout ! ³⁴³ »

Nos deux types de sources semblent donc s'accorder sur ce point : la gent féminine ne pouvait pas prétendre à la libre disposition de l'espace public, et ce pour deux raisons

³⁴¹ Ces conceptions ne semblent pas propres à l'époque moderne. Charlotte PICHOT, dans son article traitant de l'honneur et du corps au Moyen Âge, a mis en valeur les liens entre la défense du foyer et celle du corps des femmes. L'honneur revient à défendre le sacré, réparti lui-même en fonction des sexes. Une partie du sacré résiderait au sein de la sphère privée et de l'univers des femmes. Le foyer serait un espace « sacré » et inviolable. Y entrer sans autorisation reviendrait déjà à entacher l'honneur des femmes qui s'y trouvent. L'espace domestique doit donc être préservé tout comme l'épouse ou la fille, et l'intégrité de leur corps. PICHOT C., « Le corps féminin est-il un miroir de l'honneur ? Quelques pistes de réflexion autour des sources judiciaires de la fin du Moyen Âge » dans *Annales de Juana*, n° 6, p.1-13.

³⁴² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.124.

³⁴³ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *op.cit.*, p.78.

principales : les manifestations dangereuses, et la conformité aux attentes en matière d'occupation. « Rester à sa place » pouvait être interprété de deux façons : celle de rester en l'espace qui était réservé aux femmes, mais également conserver la place qui leur avait été assignée dans l'ordre social en vigueur. L'organisation sociale était donc projetée sur l'organisation spatiale, à tel point que la réclusion féminine représentait également son retrait de la sphère publique. Néanmoins, de telles réactions à l'égard des femmes dites « trottières » soulèvent également la possibilité pour les femmes de déambuler, sans quoi il ne serait nécessaire de préciser l'importance de s'en garder. Nous devons en effet souligner que ces implications morales représentent un idéal qui n'est pas forcément compatible avec les réalités de l'époque, et notamment en ce qui concerne le bon déroulement des activités économiques et sociales. Le point suivant mettra donc en valeur l'admission de ces sorties féminines ainsi que les comportements qui en découlent.

LES LIEUX ET RENCONTRES TOLÉRÉS

Si le foyer représentait le lieu le plus sécurisant, il n'était toutefois pas exclu que la femme puisse en sortir sous certaines conditions, moyennant le respect d'une attitude considérée comme honnête. Elle devait dès lors justifier sa présence en rue par une affaire urgente ou une obligation dévotionnelle. Dans cet extrait de *La guirelande des jeunes filles*, œuvre de Gabriel MEURIER mettant en scène l'organisation de la journée d'un groupe de jouvencelles supervisées par une matrone, nous observons déjà une réticence à l'idée qu'une jeune fille, même enfant, puisse se trouver seule en rue sans apparente raison. Des justifications génériques étaient alors invoquées quand il s'agissait d'outrepasser cette norme. D'une certaine façon, nous pouvons également percevoir que Gabriel MEURIER déplorait cette inquisition que les jeunes femmes exercent entre elles pour savoir où l'une ou l'autre se rendait. Autrement dit, si la femme ne peut déambuler librement dans les rues, il était considéré comme tout aussi indigne de douter de ses bonnes intentions. Ces enseignements restaient bel et bien implicites, et la bienséance voulait qu'ils soient respectés tacitement, selon une stricte autodiscipline, en l'absence de toute forme de procès social. À nouveau, nous constatons une ambiguïté, qui par ailleurs prend place dès le plus jeune âge. Nous percevons l'importance d'une norme sociale qui semble tant acquise que sa remise en question formerait alors une nouvelle forme de transgression.

« M³⁴⁴. D'où venez-vous si matin dans les rues ?

E. Voulez savoir d'où je viens ?

M. Oui, s'il vous plaît.

E. Je viens de la maison.

M. Où allez-vous ainsi seulette ?

E. Je m'en vais au marché au lin. ³⁴⁵»

« M. Peut-on pas savoir d'où vous venez ?

H. Vous me fâchez bien à tant demander. Qui trop s'inquiète du fait d'autrui en oublie souvent son propre cas. (...) Ma mère a souvent affecté de me voir aller seule.

I. Savez-vous que la brebis seule est tenue pour égarée, et pour proie au loup contée ?

H. Je ne suis pas, Dieu merci, une brebis.

I. Que dit-on chez vous ?

H. L'on y dit grand bien des filles secrètes. ³⁴⁶»

Si la rue lui était proscrite en dehors des trajets essentiels, certains lieux semblaient eux être considérés comme appropriés, et ne soulevaient par conséquent aucun soupçon. Ces lieux permettaient à la femme de rencontrer d'autres personnes, mais elle était dans ce cas accompagnée de ses parents, de son mari, ou pour les plus aisées, d'une servante. La question des lieux de rencontre entre hommes et femmes est donc centrale. Pour la majorité de la population, les unions se nouaient dans une aire géographique relativement restreinte. Les espaces féminins et masculins étaient étanches et ne pouvaient laisser place qu'à quelques discussions furtives, bien que plus ou moins stricts d'un territoire à l'autre³⁴⁷. Les possibilités et les lieux de rencontre se diversifiaient en fonction du statut économique et social des familles : le bal, la chasse, les festivités représentaient de rares occasions où les entrevues pouvaient être tolérées, sous réserve de la surveillance d'un chaperon³⁴⁸. Les filles de la noblesse ou de la bourgeoisie faisaient office d'un bien marchandable qui, au moyen de la dot, pouvait accumuler une grande valeur économique. Un avantage financier que les parents surveillaient avec attention, tout en s'arrogeant la capacité de la présenter aux potentiels futurs maris. Mais paradoxalement, ce sont dans les contextes où les possibilités de rencontre sont les plus nombreuses que le contrôle à l'égard des fréquentations féminines est également le plus accru. Dans les milieux populaires, les fêtes religieuses étaient également pour les jeunes célibataires une opportunité pour faire la cour. En dehors de cela, les jeunes gens devaient

³⁴⁴ Les lettres majuscules en début de phrase orientent le lecteur sur le personnage, à la manière d'une pièce de théâtre, bien qu'il ne s'agisse pas d'une œuvre destinée à être jouée devant un grand public, mais plutôt de saynète visant à inspirer les fillettes et leur inculquer les valeurs éducatives dans un esprit ludique.

³⁴⁵ MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.11.

³⁴⁶ *Ibid.*, p.35.

³⁴⁷ MELCHIOR-BONNET S. (dir.), *Histoire du mariage*, Paris, Laffont, 2009, p.476.

³⁴⁸ MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité... » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.179.

s'arroger un espace intime dans les lieux publics tolérés, comme les marchés ou les lieux saints.

La rue bénéficiait donc d'un statut double et particulier. Sachant qu'elle était à la fois nécessaire aux déplacements des femmes, mais également peu recommandée, nous pouvons trouver dans nos sources picaresques des exemples de « corruption » du lieu. Il s'agissait là de faire passer pour honnête une intention illicite, en se servant de la rue et d'un prétexte acceptable pour parvenir à ses fins. Cela nous montre à nouveau le point auquel les recommandations des manuels peuvent être subjectives et difficilement applicables en pratique, bien que nous devons rester vigilants face aux tableaux dressés dans la fiction. À titre d'exemple, la morale du *Guzmán* cherche à constater les possibles transgressions, tout en encourageant les lecteurs à faire preuve d'une grande autodiscipline. Cette façon de présenter les implications morales permettait dès lors de réconcilier les normes avec leur mise en application. Les extraits ci-dessous nous offrent deux exemples concrets de transgressions discrètes en pleine rue :

« La dame faisait grise mine et semblait m'attendre. Elle me fit signe de la main, posant un doigt sur ses lèvres et regardant derrière elle. Elle vint à la porte pour me dire d'aller à la cathédrale et de partir devant. Nous arrivâmes presque en même temps. Elle traversa la nef entre deux chœurs (...) me faisant un clin d'œil pour que je la suivisse. Elle entra dans la boutique d'un marchand, avec moi sur ses talons. Là, elle me donna mille explications et fit mille serments. Elle me promit que j'obtiendrai satisfaction le soir même et que, quand bien même elle risquerait sa vie pour cela, elle était prête à le faire pour me contenter.³⁴⁹ »

« Il y avait une petite porte sur l'arrière, symétrique à la grande porte d'entrée et, au-dessus de celle-ci, une chambre avec une petite fenêtre par laquelle Nicoleta pouvait aisément me parler de jour, car cette rue était un coupe-gorge étroit et boueux.³⁵⁰ »

Juan-Luis VIVES, dans son *institution de la femme chrestienne*, est par ailleurs le seul pédagogue à tenir compte de la possibilité pour la femme de se trouver en lieu public. En effet, les auteurs de chacune de nos autres sources éducatives semblent passer outre cette possibilité, n'évoquant aucunement l'attitude à observer en extérieur. L'œuvre de VIVES, imprégnée d'idées humanistes, pouvait d'ailleurs à l'époque passer pour « progressiste » en comparaison avec ses prédécesseurs s'étant exprimés sur la condition féminine. Nous pouvons donc constater que la présence de la femme dans l'espace public était admise, ce qui nous porte à croire qu'il pouvait davantage intégrer la réalité du terrain. Conscient toutefois de la rapidité avec laquelle se construisaient les réputations, il met en garde la femme :

³⁴⁹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.225.

³⁵⁰ *Ibid.*, p.410.

« Ne doit-on jamais sortir un pied hors de la maison ? Je ne dis pas qu'il ne faille quelques fois sortir si l'affaire le requiert ou que père et mère le commandent. Toutefois avant le sortir le pied dehors il faudra qu'elle se prépare et se dispose comme avant un combat. (...) Qu'elle se tienne la vue baissée et qu'elle enlève ses yeux, sinon bien peu souvent et honteusement, qu'elle ne regarde attentivement, et entre deux yeux.³⁵¹ »

La thématique du regard est importante. En effet, les femmes étaient tenues de n'entretenir à l'époque aucun contact, y compris visuel, avec le sexe masculin. Ce qui pourrait aujourd'hui nous paraître anodin pouvait à l'époque signifier davantage que le geste en lui-même. À nouveau, nous observons une forme de réadaptation de l'intention du mouvement ou des situations. Le regard, sachant qu'il est normalement interdit, pouvait dès lors faire office d'ouverture, ou d'invitation. C'est non seulement l'échange visuel qui est ici mis en cause, mais également le sens de la vue lui-même. Son utilisation indirecte dans les jeux de séduction entre le fait de voir et celui d'être vu, en faisait un facteur de méfiance. Se faire admirer durant une promenade, à sa fenêtre ou à l'église constituait une approche initiatrice de rencontre³⁵². Le contenu de nos sources nous porte à croire que cette situation était bien connue des auteurs de l'époque, qu'il s'agisse d'œuvres éducatives ou de littérature comique. Condamnée par les uns, crûment dépeinte par les autres, la thématique du contact visuel prend place à travers de nombreuses allusions plus ou moins explicites.

« Parce que vous étiez entré, vous l'avez vue, vous lui avez parlé, engendré l'amour ; l'amour a fait naître le tourment, et ce tourment sera la cause que vous perdrez votre corps, votre âme et vos biens.³⁵³ »

« Je la regardais les yeux pétillants, le visage souriant. Elle rit et s'adressa aux servantes qui lui tenaient l'aiguillère³⁵⁴, la cuvette et la serviette. Elles se penchèrent pour me regarder. J'en déduisis que l'affaire était dans le sac.³⁵⁵ »

Parmi les lieux publics tolérés, nous retrouvons également l'église. Le motif dévotionnel constituait d'ailleurs un justificatif de choix quant à la présence d'une femme en rue. En effet, celui-ci ne peut être vérifiable et quantifiable en termes de fréquence. Cela peut donc laisser à la femme le loisir d'aller et venir, puisque ses déplacements s'intègrent alors dans le cadre d'une expression de foi dont on ne pourrait blâmer l'assiduité. Nos sources de littérature picaresque expriment avec finesse la conversion de lieux et motifs de sortie si

³⁵¹ VIVES L., *op. cit.*, p.110-111.

³⁵² MELCHIOR-BONNET S. (dir.), *op.cit.*, p.478.

³⁵³ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.103.

³⁵⁴ Vase élégant avec anse et bec, pouvant affecter les formes les plus diverses, destiné à contenir de l'eau (parfumée ou non) pour l'ablution des doigts ou des mains généralement après les repas, de l'eau (tiède) pour la toilette, ou de l'eau (fraîche) pour boire, exceptionnellement du vin, du thé. Trésor de la Langue Française (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870> ; Consulté le 06/12/20).

³⁵⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.611.

honnêtes qu'ils ne pourraient être bafoués de soupçons. Il était alors possible de tirer avantage de cette situation. Dans le *Guzmán de Alfarache*, l'église, lieu saint par excellence, était d'ailleurs dépeinte comme secteur de prédilection pour les célibataires en quête d'un bon parti ou d'un partenaire marié ouvert à la débauche.

« Dimanche arriva. Je mis mes plus beaux habits et me rendis à la cathédrale avec entrain pour y entendre la messe — bien que je me soupçonne aujourd'hui d'y être allé plutôt avec l'envie d'être vu. Je la parcourus entièrement trois ou quatre fois, visitais les chapelles les plus fréquentées et finis par m'arrêter entre les deux chœurs, là où se tenaient de nombreuses dames et galants.³⁵⁶ »

Cet extrait du *Guzmán d'Alfarache*, dans lequel nous pouvons voir le personnage principal se rendre à la messe pour s'y exhiber dans son plus bel appareil, nous offre un témoignage de la dimension sociale que pouvait prendre le lieu saint dans le contexte des rapports entre les deux sexes. Le lieu devenait également témoin des tentatives de corruption les plus discrètes. De façon plus vulgaire, *La Célestine* met également en scène l'église comme le lieu d'origine de toute dépravation.

« Célestine : Gentilshommes jeunes ou vieux, ecclésiastiques de tous rangs, de l'évêque au sacristain. Dès que j'entrais dans une église, je voyais tomber les calottes en mon honneur, comme si j'étais une duchesse (...) c'est à l'église que nous décidions quand ils viendraient chez moi ou quand on irait chez eux, à l'église qu'ils m'offraient argent et cadeaux, qu'ils me faisaient des promesses en baisant le bord de mon manteau, et certains même, croyant me contenter, me baisaient au visage.³⁵⁷ »

Bien que nous ne puissions considérer ces témoignages comme le reflet d'une stricte réalité, nous pouvons tout au plus en déduire l'importance des messes dans l'entretien des relations sociales entre hommes et femmes. Le discours tenu sur l'église en tant que lieu de rencontre toléré nous prêche à penser que, si les mauvaises intentions des personnages picaresques n'étaient pas à appliquer à l'entière de la population européenne, il pouvait s'agir, au moins pour certains, de premières mises en contact avec le sexe opposé.

Enfin, les fenêtres et balcons, faisant partie intégrante du domaine privé, devenaient également des emplacements où les jeunes filles pouvaient prétexter de prendre l'air frais et espérer y être admirées. Les ouvertures sur la rue devenaient alors des endroits privilégiés pour établir le contact entre célibataires. Néanmoins, ce lieu si anodin pouvait également être interdit, de peur de subir l'obstination de prétendants trop peu avantageux pour la famille³⁵⁸. Ces références aux fenêtres et balcons ont été observées uniquement dans la littérature

³⁵⁶ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.215.

³⁵⁷ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.217.

³⁵⁸ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, p.45.

picaresque. En effet, aucune mention n'y est faite dans les œuvres pédagogiques que nous utilisons. Face à cela nous pourrions émettre plusieurs hypothèses. L'absence de cet élément chez les frères DE GLEN ou chez MEURIER pourrait être expliquée par la zone géographique. Les balcons ne pouvaient, en raison du climat, revêtir la même importance en Espagne ou dans les Pays-Bas espagnols. Pourtant, en ce qui concerne les personnalités lettrées originaires du sud de l'Europe, l'absence d'indications concernant les fenêtres nous interpelle et semble en inadéquation avec l'importance traditionnelle de ces lieux dans les contextes amoureux. Notre seconde hypothèse serait que ces pratiques soient si tacites qu'il serait impossible pour les éducateurs de formuler cette interdiction sans que, de bonne foi, une raison honnête y fasse objection. Nous pouvons toutefois bel et bien déceler une mise en exergue de ce lieu grâce aux extraits des œuvres de littérature picaresque ci-dessous :

« Elle était convoitée par tous les jeunes hommes (...) la fenêtre-même lui était interdite — seule consolation de ces dames en ce tyrannique pays — parce que sa beauté était si excessive qu'il ne fallait que l'avoir vue pour en être épris³⁵⁹ ».

Le texte montre par ailleurs une certaine amertume vis-à-vis de ces restrictions à l'égard de la femme. L'extrait suivant, quant à lui, nous montre la façon dont la fenêtre pouvait servir de lieu pour une conversation discrète avec le sexe opposé :

« L'après-midi était bien avancée quand elle parut, à la dérobée, à sa fenêtre, pour parler. Nous échangeâmes quelques propos et finalement, elle me demanda de venir souper avec elle ce soir-là.³⁶⁰ »

« Parméno : Et tout le plaisir que j'ai, n'est-ce pas de l'avoir possédée ?
Sempronio : Comme il a dit ça l'imbécile ! Je ris tellement que je ne peux parler !
Qu'appelles-tu l'avoir possédée ? Était-elle à quelque fenêtre ? Que veux-tu dire ?³⁶¹ »

De façon plus grossière, les raccourcis pris entre les regards aux fenêtres et l'acte sexuel sont par ailleurs exprimés par Célestine :

« Célestine : Lesquels ? (de besoins) un arc pour aller de maison en maison tirer les oiseaux et lever les oiselles qui sont aux fenêtres ? Je parle des oiselles qui ne savent pas encore voler. Tu m'as comprise.³⁶² »

Nous pouvons donc déterminer plusieurs choses de l'analyse de ces extraits. Premièrement, la légitimation des déplacements des femmes était impérative. Néanmoins, certains lieux de rencontres étaient tolérés. De ce fait, les rencontres entre personnes de sexes opposés pouvaient y avoir lieu furtivement, bien que ceci soit réprouvé dans nos manuels.

³⁵⁹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.377.

³⁶⁰ *Ibid.*, p.221.

³⁶¹ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *op.cit.*, p.309.

³⁶² DE ROJAS F., *op.cit.*, p.147.

Certains lieux devenaient dès lors des espaces de fréquentations incontournables. L'Église pouvait à cette époque être le théâtre de jeu de regards ou de contacts indirects. Ces éléments ont bien été intégrés dans la littérature picaresque, qui dénonce avec sarcasme la « corruption » d'une intention noble en une occasion de transgression. Mais selon nos œuvres, les contrevenants n'attendaient pas qu'on leur fournisse une occasion honnête. Des rencontres secrètes pouvaient également avoir lieu. C'est que ce nous aborderons dans le point suivant.

LES LIEUX DES RENCONTRES SECRÈTES

Bien qu'il soit encouragé de ne remettre en question le respect de cette norme imposée aux amants, et principalement aux femmes, nous ne pouvons nier que pareille rigidité ne pouvait s'appliquer quotidiennement. Dès lors, tenir pour acquis les préceptes indiqués par les auteurs de manuels éducatifs féminins pourrait entraîner une amputation du réel, le privant de sa richesse et de sa complexité. Nos sources de littérature picaresque nous permettent de nuancer ces standards et d'évoquer la possibilité de pratiques transgressives. Cette littérature ayant parmi ses objectifs de détourner les esprits des jeunes gens des « mauvaises pratiques », elle se devait tout de même d'en exposer les tenants aux lecteurs, en manifestant la désapprobation. Nous avons pu, grâce à cette démarche, envisager une reconsidération de la femme dans l'espace public et de ses rencontres avec autrui, au moyen des éléments mis en avant dans cette littérature. Plusieurs lieux se démarquent.

Parmi eux, les jardins, dans lesquels les fréquentations pouvaient avoir lieu. Qu'il s'agisse de couples issus d'une couche sociale élevée ou plus modeste, cet espace offrait une opportunité pour la femme de se trouver à l'extérieur du foyer, sans pour autant parvenir à la voie publique, où les regards étaient trop suspicieux³⁶³. Le jardin est, dans plusieurs œuvres picaresques, privilégié en cas de rencontres secrètes ou interdites. Mais en dehors de toute surveillance parentale, il ne faisait pas partie des lieux tolérés par les normes sociales, comme nous le montrent ces extraits :

« En la voyant, il ne put articuler un seul mot et, aussi honteux que confus, il baissa la tête lorsqu'elle passa (...) Ils auraient voulu s'embrasser ou du moins, se dire des mots tendres, mais Don Rodrigo entra dans la jardin. C'était le fils aîné de Don Luis, et amoureux de Daraja, il la suivait partout et tout le temps, cherchait à profiter de toutes les occasions de la contempler.³⁶⁴ »

³⁶³ PAVONE I., *Les rencontres amoureuses et leurs facteurs de transgression dans l'Espagne du XVI^e siècle à travers la littérature picaresque espagnole*, Travail de séminaire de master en Histoire à l'Université Catholique de Louvain dirigé par MOSTACCIO S. et LATTEUR O., inédit, 2019, p.15.

³⁶⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.110.

« Les deux amoureux passèrent ainsi quelques soirées et quelques matinées à cueillir de chastes fleurs et des fruits décents sur l'arbre de l'amour. Ainsi pouvaient-ils soulager leur peine, remettant à plus tard leurs plaisirs véritables, en attendant l'heureux moment où, sans entraves ni contraintes, ils pourraient pleinement profiter l'un de l'autre. ³⁶⁵ »

Plus tard dans le récit, un autre type de jardin est présenté comme le théâtre d'une intrigue amoureuse. Cette fois, il s'agit d'un labyrinthe. Le lieu se fait témoin de conversations secrètes. La dame s'entretient avec Guzmán à propos du retour imminent de son frère, pour qui l'entrevue doit rester insoupçonnée.

« Elle m'introduisit dans un labyrinthe, commençant à me dire qu'elle était jeune fille, de bonne famille, mais qu'elle avait un frère débauché et brutal qui ne rentrait que pour le dîner et pour le souper. ³⁶⁶ »

Le labyrinthe revêt également une dimension allégorique. En effet, depuis les légendes antiques jusqu'aux stratégies militaires, il est considéré comme un système de défense, à la fois matériel et symbolique. Il a également une fonction religieuse de bouclier contre les assauts d'un mal ou du diable prêt à violer l'intimité des relations avec le divin. Le centre du labyrinthe, réservé à l'initié, est supposé renfermer une chose précieuse, et celui qui y parvient doit se montrer digne de cette révélation. Une fois parvenu au centre, on y est presque consacré et le mystère est dévoilé. Ce lieu renvoie à la fois au danger et à la perdition. Il symbolise un sanctuaire secret³⁶⁷. Nous pourrions donc, dans le contexte de notre œuvre picaresque, y percevoir un moyen d'évoquer la transgression sexuelle. La dame invite Guzmán à l'intérieur du labyrinthe. D'une certaine façon, elle lui permet une intrusion dans son monde intime. Il s'agit non seulement d'une forme de violation consentie de son domaine sexuel, mais elle lui fait également le cadeau de son honneur. De surcroît, les entrevues privées entre deux personnes de sexe opposé étaient rapidement assimilées à la possession charnelle, au regard d'autrui et, dans le présent cas, au regard du frère de la dame.

Il était très rare et formellement interdit que les femmes puissent rencontrer des hommes dans une habitation privée. Premièrement, la proximité des parents ou du mari constituait une entrave de premier ordre. Deuxièmement, nous avons précédemment évoqué le fait qu'un homme ne pouvait entrer dans la demeure d'une femme célibataire, mariée ou veuve, sans être soupçonné d'entretenir une relation privilégiée avec elle. Mais nos sources nous dévoilent de rares situations où une habitation peut faire office de lieu de rencontres occasionnelles. Dans chacun des récits, un intermédiaire s'occupait d'orchestrer l'entrevue, quand l'obscurité

³⁶⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.110.

³⁶⁶ *Ibid.*, p.219.

³⁶⁷ « Labyrinthe » dans CHEVALIER J., GHHBRANT A., *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 554-556.

nocturne permettait de se soustraire aux regards importuns. Rappelons toutefois que ces rendez-vous nocturnes sont issus d'une longue tradition liée aux récits sentimentaux et aux tragédies. Le thème de la réunion des protagonistes d'un amour impossible reste bel et bien en vogue à cette époque, bien qu'il s'agisse dorénavant d'en relever les aspects les plus vulgaires.

« Il y avait contre la maison de Clorinia un vieux pan de construction à moitié écroulé, qui arrivait presque à la hauteur de l'une de ses fenêtres sous laquelle il y'avait un trou, bouché par une pierre, qu'on pouvait mettre ou enlever facilement. Clorinia s'en servait parfois comme d'une jalousie par laquelle elle pouvait voir sans être vue. Il en parla à Scintilia et lui dit : Scintilia, puisque mon bonheur a voulu que je vous trouve disposée à favoriser nos amours et mon plaisir, je ne peux que remettre mon sort entre vos mains, car je suis sûr que vous apporterez en toute chose le soin auquel vous obligent la volonté de servir votre maitresse et le désir de me contenter. (...) Vous demanderez à Clorinia, en la suppliant en mon nom, de répondre à ma prière ; et si elle était réticente, vous pourriez influencer pour que ce soir, à la faveur de la nuit, et une fois tout le monde endormi, elle accepte de me parler par ce trou.³⁶⁸ »

Cet extrait du *Guzmán d'Alfarache* nous montre la façon dont un galant parvient, par l'entremise d'une servante, à obtenir une entrevue chez sa dulcinée. La rencontre a lieu à minuit, et les amants discutent au travers d'un trou dans le mur du jardin de la jeune dame. Nous retrouvons à nouveau l'idée du trou, dont la référence au sexe féminin apparaît sans équivoque. Cette histoire de divertissement, elle-même intégrée au récit plus large de notre personnage principal, fait figure de mise en garde. L'issue apparaît tragique puisque la demoiselle y perd une main et finit par en mourir, suite à la vengeance d'un second prétendant jaloux. La perte d'un membre peut, à notre sens, être également interprétée en fonction des attentes qui pesaient sur la femme. Nous pourrions percevoir l'amputation de Clorinia comme la juste rétribution de l'entâchement de son honneur. La perte de virginité est alors évoquée tacitement, associée à la perte d'un membre. Cette histoire dévoile également une morale symbolique : celle de n'offrir aucune partie de soi à l'autre, sous peine de devoir lui céder la totalité.

La Célestine nous offre également un témoignage de ces pratiques. La rencontre entre les deux amoureux est agencée par une entremetteuse qui se porte alors garante du bon déroulement du procédé secret. Ceux-ci ne peuvent se voir en chair et en os et doivent se contenter d'une discussion à travers une porte. Leurs jeunes filles ne pouvaient pas vivre seules et la présence de leurs parents était, de ce fait, évidente. Notons toutefois que la diversité des lieux mobilisés dans cette œuvre est également expliquée par la nature théâtrale

³⁶⁸ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.333.

du récit, qui influença d'ailleurs les courants suivants tel que le *corral de comedia*³⁶⁹, où l'intégralité de l'action se déroulait dans une même cour de voisinage.

« Mélibée : Lui parler ? Mais c'est impossible.
Célestine : Rien n'est impossible à qui veut vraiment.
Mélibée : Dis-moi comment..
Célestine : J'y ai déjà pensé et je vais te le dire : entre les portes de ta maison.
Mélibée : Quand ?
Célestine : Cette nuit-même
Mélibée : Tu seras un ange si tu arranges tout. Dis à quelle heure.
Célestine : Va, maintenant, ma dame, ma loyale amie ; parle à ce seigneur, qu'il vienne sans bruit. Et s'il le veut bien, notre rendez-vous sera à l'heure que tu as fixée.³⁷⁰ »

Des intermédiaires pouvaient également mettre à disposition leur propre habitation pour y organiser des rencontres. Dans le cas de *La Célestine*, cet aspect est d'autant plus flagrant que le personnage principal est une maquerelle dont la maison abritait des prostituées.

« Parméno: Et pour nous voir à nouveau encore aujourd'hui, fais-moi la grâce d'aller déjeuner avec nous, à midi, chez Célestine.³⁷¹ »

Cet extrait nous montre l'évidence du lieu de rendez-vous perçue par les personnages du récit. L'invitation n'est pas issue de la propriétaire de la maison, mais bien du prétendant, qui n'envisage pas une désapprobation de Célestine. Cet élément nous en dit long sur la réputation du personnage et son implication dans les affaires amoureuses. Dans le *Guzmán d'Alfarache*, comme exprimé dans l'extrait ci-dessous, la rencontre a lieu dans une maison de plaisance, grâce à l'intervention d'une duègne. Nous estimerons toutefois qu'une telle prise de liberté ne soit possible que dans un contexte fictif.

« A notre arrivée à l'ermitage, nous y trouvâmes une révérende et honorable duègne qui, ayant appris l'heure et le jour de notre arrivée, nous y attendait. Elle nous transmit un message disant que le comte était bien parti, mais qu'il était rentré en raison de certaines indispositions, et que nous devions attendre là le temps qu'elle aille au palais prévenir sa maitresse de son retour. Nous attendîmes le retour de la brave duègne en nous racontant des histoires qui n'ont pas leur place ici, jusqu'à onze heures du soir ; quand elle fut revenue, elle nous demanda de la suivre. L'obscurité jouait en notre faveur et elle nous introduisit dans une chambre du palais où nous rejoignit aussitôt la comtesse, laquelle nous reçut avec force marques d'allégresse.³⁷² »

Les textes s'articulent autour d'une conception dans laquelle la femme représente un terrain à conquérir. La frontière entre son corps et l'espace qu'elle occupe est estompée à tel point que, par métonymie, l'accès à un lieu entraîne irrémédiablement l'accès à son intimité.

³⁶⁹ Le *corral de comedia* (cour aux comédies) est une cour au milieu d'un pâté de maisons, aménagée pour accueillir des représentations. Les pièces primitives du XVI^e siècle étaient jouées dans des lieux privés. COUDERC C., *op. cit.*, p.42.

³⁷⁰ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *op.cit.*, p.357.

³⁷¹ *Ibid.* p.176.

³⁷² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.290.

Les femmes se tenant dans la rue étaient associées aux prostituées, dont l'appellation « filles de rue » est révélatrice. Ce qui nous semble important à mettre en valeur, c'est la façon dont sa considération était dépendante de son environnement. Ceci est perceptible à la fois dans les manuels d'éducation et les œuvres littérature picaresque. Dans les premiers, les auteurs ne semblent accorder à la femme sa dignité qu'une fois qu'elle se trouve inscrite dans le milieu qui lui correspond « par nature ». Dans les secondes, ces travers sociaux sont mis en exergues via ces nombreuses histoires où les espaces publics et privés revêtent une importance comparable à celle de l'action ou des protagonistes. La femme se fond avec les éléments du décor et nous pourrions évoquer un effacement progressif de son individualité. Sans vouloir la considérer uniquement comme un objet théorique, nous ne pourrions passer outre cette appropriation d'éléments immatériels de la part des auteurs. Nous pouvons dès lors évoquer la production d'un discours sur la féminité indissociable d'une vision genrée et discriminatoire de l'espace public.

Ces différentes analyses nous permettent de tirer plusieurs conclusions. Premièrement, la représentation de la femme était à l'époque indissociable de l'environnement dans lequel elle évoluait. Le domaine féminin se cantonnait au foyer, tandis que l'occupation libre espace public était un privilège réservé à l'homme. Nous pouvons donc déduire qu'il existait un « monde » féminin et un « monde » masculin. Mais ces préceptes théoriques étaient inscrits dans le contexte d'un discours sur la femme proposant le modèle de la Vierge. Ils étaient exprimés dans la littérature didactique en tant qu'impératifs et implicitement illustrés dans la littérature picaresque. Mais l'utilisation de certaines transgressions à titre de contre-exemples nous permet d'entrevoir une forme d'appropriation de privilèges masculins par les femmes de l'époque, en opérant un détournement des normes féminines. Célestine, par exemple, se déplace librement en rue et laisse entrer des hommes chez elles, choses qui ne sauraient correspondre à une femme d'honneur. De ce fait, elle s'approprie une action masculine et agit en homme. Mais pour y parvenir, elle utilise des prétextes qui rappellent qu'elle soit une femme. Elle pourrait alors être associée à la *virago*, sans pour autant correspondre à cette notion telle que l'entendait l'Église quand elle en avait qualité Thérèse d'Avila. La virilité de Célestine n'est ni honorée, ni admirée, ni même admise. Nous avons vu que pour correspondre au modèle de la *virago* « acceptée », il fallait également incarner au préalable le modèle de la *Vierge*. Puisque ce n'est pas le cas de Célestine, elle incarne alors une *virago* déviante et sa virilité est présentée comme transgressive. C'est également le cas des femmes parvenant à opérer des rencontres avec le sexe opposé dans les lieux transgressifs. Dans la

littérature picaresque, la plupart finissent par subir les conséquences de leur non-conformité face aux standards de l'espace féminin. Mais par leur décision de jouir de cet espace comme elles l'entendent, elles s'approchent dès lors des traits masculins.

b) L'honneur féminin

L'honneur formait une composante sociale importante dans l'Europe des Temps Modernes et ce particulièrement en Espagne. Mais les Pays-Bas ne sont pas en reste, et la conception de l'honneur s'inscrivait également dans le contexte du bouleversement des structures sociales médiévales et la fin de la domination de la triade formée par le clergé, la noblesse et le tiers-état. L'apparition d'une catégorie bourgeoise est notamment à la source de la vitalité de ce modèle social basé sur la réputation et la concurrence. Le bourgeois, contrairement au noble ou au religieux, devait justifier sa position sociale et son aisance économique. De ce fait, l'honneur devenait le fondement prétendu de l'appartenance d'un individu à cette classe bourgeoise nouvelle³⁷³. L'honneur est également lié à la pureté du sang, la *limpieza del sangre*, qui implique une lignée noble et chrétienne. Ceci encourageait vivement les justifications quant à l'honneur d'un individu³⁷⁴.

UN HONNEUR CODIFIÉ PAR DES HOMMES

La tradition anthropologique relative au code d'honneur féminin confirme sa relation à l'honneur masculin, duquel il dépend. L'honneur masculin était principalement fondé sur sa réputation d'individu riche, socialement reconnu, et à sa capacité à contrôler la femme. Celui de la femme était basé sur la capacité à se préserver de tout comportement illicite et à se contrôler elle-même. De plus, l'homme pouvait se distancer de la norme masculine par des comportements qui impactaient favorablement ou non sa réputation. Au contraire, lorsque la femme manifestait des comportements connotés positivement, ces derniers n'étaient pas mis en valeur parce que ces agissements étaient considérés comme la norme. De ce fait, seule « l'exceptionnalité des actions » des hommes était soulignée. Tandis que chez les femmes, des agissements particulièrement vertueux ne suscitaient ni surprise ni admiration. Cela signifie également que la différence entre l'honneur féminin et masculin résidait avant tout dans les attentes de la société et non effectivement dans les comportements.

³⁷³ BLONDE B., BUYLAERT F., DUMOLYN J., e.a., « Living Together in the City : Social Relationships Between Norms and Practice » dans BLONDE B., VAN BRUAENE A., BOONE M., *City and Society in the Low Countries, 1100-1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p.61.

³⁷⁴ KAPLAN G., « The Inception of *Limpieza de Sangre* (Purity of Blood) and its Impact in Medieval and Golden Age Spain » dans ARONSON-FRIEDMAN A., KAPLAN G., *Marginal Voices : Studies in Converso Literature of Medieval and Golden Age Spain*, Leiden, Brill, 2012, (Medieval and Early Modern Iberian), p.20.

La conception de l'honneur se comprend également en relation avec son contexte spatial, mais aussi économique et social. Il est impossible d'en discerner une formule standardisée, tant l'appropriation de cette notion lui confère une grande fluidité. L'honneur des clercs, celui des nobles, ou celui des pauvres étaient donc très différents. De la même façon, nous ne pouvons appliquer fidèlement les traits honorifiques masculins sur un individu féminin. Aussi, les chercheurs s'accordent à considérer l'honneur féminin comme une composante de la sexualité féminine, et inversement, puisque la réputation de la femme à l'époque ne pouvait être dissociée d'une sexualité licite³⁷⁵. Les études sur l'éducation féminine ont montré que la vision selon laquelle les femmes n'étaient pas éduquées était erronée et issue du manque de discernement entre les attentes des deux sexes. Nous pouvons comprendre l'étude de l'honneur selon ce même schéma de pensée. Celui-ci était également basé sur les projections de la société sur la femme, et non fondamentalement sur l'individu féminin. L'honneur féminin revêt donc une importance tout aussi considérable que celui de l'homme. Il ne conserve toutefois pas les mêmes critères, comme exprimé ci-dessous :

« Le degré de vaillance et prouesse, qui serait en la femme louable, ne serait que lâcheté et couardise en l'homme, et pareillement celui-ci se contenant en certain terme de modestie et honnêteté, mériterait nom de chaste, auquel degré se tenant la femme, elle ne sera pas réputée pudique, ainsi vilaine et deshonnête, et encourra blâme, et ainsi advient entre autres propriétés et parties inégalement participées en l'homme et la femme.³⁷⁶ »

Cette thématique est abondamment documentée dans nos sources, qui nous permettent une compréhension partielle des dignités qui étaient attendues d'une femme honorable. Dans certaines des œuvres pédagogiques, des chapitres complets sont dédiés à cette réflexion. Par ailleurs, comme nous pouvons le voir dans l'extrait suivant, l'honneur et la dignité de la femme semblent être à cette époque au cœur d'un débat dont les racines sont lointaines. Nous retrouvons des références évidentes à la *Querelle des femmes* et à l'évolution de sa vision au travers des siècles. Les constants allers et retours entre les visions antiques, médiévales, humanistes et désormais modernes ont inscrit l'honneur féminin au cœur d'une discussion controversée.

³⁷⁵ TAYLOR S.K., *Honor and Violence in Golden Age Spain*, New Heaven, Yale University Press, 2008, p.159.

³⁷⁶ DE GLEN J.-B., *op.cit.*, p.50

« Ces anciens au cerveau éventé, qui ont voulu tant déprimer le sexe féminin, que de la ranger en un prédicament à part, loin du bien et de la vertu et de l'honneur, ou l'ont nommée un mal nécessaire, ont injurié non seulement tant de Dames et hautes princesses accomplies en toutes vertus et perfections, mais aussi le même Créateur et ouvrier, les œuvres duquel ils l'ont trop critiquement contrôlé et censuré. Contre lequel je ne veux pas ici dresser une apologie, n'étant ce ni nécessaire ni décent à ma profession, mais bien veux-je montrer que ce sexe est autant digne de louanges, quand il suit la vertu, qu'il mérite d'être vitupéré quand il s'en défait.³⁷⁷ »

La plupart de nos œuvres éducatives associent donc l'honneur et la pudicité, la chasteté, la virginité, ou encore la taciturnité. Nous pouvons déceler une véritable incursion de l'honneur sur la féminité, y compris sur les émotions de la femme. Il ne s'agit pas seulement de laisser transparaître l'honneur aux regards extérieurs, mais bien d'incarner cet honneur féminin jusqu'au plus profond de son être, quitte à en influencer sa propre intériorité. Des sentiments tels que la honte³⁷⁸ étaient alors mis en avant, et détournés de leur signification initiale pour correspondre à un idéal émotionnel.

« La femme, par la loi et condition naturelle est obligée à plus grande honnêteté et pureté de vie que l'homme. En quoi au commencement s'offrent quatre belles vertus qui sont éminentes en la femme. La première est la pudeur, ou vergogne, appelée par les latins *verecundia*, la seconde est la pitié, tendreur de cœur, ou son inclination à compatir ou condouloir et ressentir les maux et douleurs d'autrui. La troisième est la chasteté et la pudicité, et la quatrième est la beauté de corps et l'élégance de la face.³⁷⁹ »

Chez BRUTO également, nous retrouvons des associations de termes particulièrement frappantes, dévoilant cette vision indissociée de l'honneur et des vertus « typiquement féminines ».

« Combien doivent ces âmes, enuelles on voit exprimée l'image de Dieu, non encore maculée de la souillure du péché, doivent être tenues franches et gardée, non seulement de macules grandes, mais aussi de quelque petite tâche que ce soit.³⁸⁰ »

³⁷⁷ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p ; 1-2.

³⁷⁸ Le discours sur la féminité passait également par une réflexion sur les émotions féminines. Ces émotions étaient distinguées et certaines trouvaient particulièrement grâce aux yeux des moralistes de l'époque. À l'intersection entre l'honneur et le domaine émotionnel se trouvaient les émotions alors considérées comme correspondant à l'identité féminine. La honte (*verguenza*) joue un rôle important dans ce discours, puisqu'elle permet d'induire la femme vers les vertus auxquelles son genre doit se conformer. La honte représentait l'initiation de tout autre sentiment honnête. Si la Virginité était la vertu la plus admirable, la honte constituait un prérequis sans lequel elle ne pourrait être conservée. En ce sens, la honte constituait une défense des vertus en non une vertu en soi, et la grande force des femmes possédant cette défense se manifestait sur leur corps physique, à travers le rougissement. TAYLOR S. K., *op. cit.*, p.162. Pour plus d'informations à ce ce sujet, voir aussi ALLEN V., « Waxing Red : Shame and the Body, Shame and the Soul » dans PERFETTI L. R., *The Representation of Women's Emotions in Medieval and Early Modern Culture*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p.191-210.

³⁷⁹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.587.

³⁸⁰ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.7.

L'honneur était considéré comme une chose précieuse qu'il appartenait à la femme de chérir, dès le plus jeune âge. Les vices constituaient des taches, et les vertus, des ornements. Les vices étaient toutefois difficiles à éliminer, à l'instar des taches sur les vêtements, et on considérait donc qu'il était important d'enseigner tôt à la jeune fille de ne point tacher son honneur plutôt que de tenter de le redresser *a posteriori*. Les valeurs honorables attribuées aux femmes relevaient d'un champ lexical similaire à celui de la préservation d'un objet précieux qui ne doit être abîmé, en vue de sa cession à son bénéficiaire ultime : le futur mari. De plus, ces dignités féminines étaient perçues comme un véritable don de Dieu, une véritable force. Mais nous pouvons tout de même remarquer un rapport de réciprocité entre l'honneur et les moyens d'y parvenir. À titre d'exemple, nous pourrions évoquer à nouveau la réclusion des femmes qui vise principalement à garder l'honneur immaculé et qui permettait également de renforcer l'honneur que l'on cherchait à préserver, et ce en une boucle constante. La femme isolée était digne d'honneur parce que c'est en s'isolant qu'elle le préservait. Il en va de même en ce qui concerne la plupart des caractéristiques liées à la dignité féminine, se renforçant elles-mêmes dans le processus de construction de l'honneur. Toutes les qualités évoquées dans l'extrait ci-dessous sont à la fois la cause et la conséquence de cette perception de l'honneur féminin, qui tend à se justifier lui-même.

L'extrait ci-dessous illustre plusieurs des caractéristiques de l'honneur féminin : sa tendance à se renforcer et à se justifier lui-même, son association avec la sexualité, l'importance du paramètre émotionnel ou encore le champ lexical lié à la préservation et au soin d'un bien précieux :

« Ce sera aussi grand honneur pour la fille qu'elle se tienne close, car son honneur qui est tant délicat et tendre en sera conservé. La seconde utilité qui en proviendra est la chasteté et l'intégrité de la fille. (...) troisièmement encore que la fille hantant et rodant par les rues et places fut si constante et chaste qu'elle n'en peut encourir aucun péril, si pourra-t-elle donner des suspicions d'incontinence.. (...) Quatrièmement la maison rendra la fille plus robuste, pour résister aux appâts doux et blandissants des hommes lascifs, si parfois force lui est de sortir, la solitude la munira et armera contre tant que pièges et tromperies de ces étalons infâmes (...) Quintement cette vie recluse et solitaire conserve la pudeur, retient cette honte qui est naturelle à la fille, et pour le contraire, la fréquentation, la hantise, l'en dispense peu à peu. Parce que la nature est de nature mollâtre et de peu de courage, pour les causes ci-dessus alléguées, Dieu et Nature l'ont récompensée, et fortifié de cette crainte, honte et pudeur, pour servir de remparts contre les efforts des hommes lascifs, laquelle honte lui fait teindre les joues rouges, si tôt qu'elle oit, connaît, entend quelque-chose qui déçoit de la vertu.³⁸¹ »

³⁸¹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.639-641.

L'enseignement chrétien des frères DE GLEN contraste avec les perceptions humanistes de VIVES ou de BRUTO, mais nous pouvons tout de même déceler chez chacun une distanciation vis-à-vis de leurs prédécesseurs ayant fait tomber la femme en disgrâce. Aussi, si les propos tenus par ces auteurs semblent exprimer de façon catégorique une opinion contraire à celles des anciens, il nous semble important d'estomper ces allers et retours abrupts. Bien loin de constituer une fracture dans l'évolution de la vision de la femme, les discours de ces auteurs constituent davantage l'aboutissement d'un processus de construction de la féminité et son intégration au sein d'une société dont les fondements chrétiens imprègnent en permanence les systèmes de pensées. Des considérations morales qui chez les humanistes étaient bercées de culture antique et de figures exemplaires mythologiques étaient par la suite récupérées et adaptées dans l'enseignement. Ainsi, la chasteté d'une Diane romaine ou d'une Artemis grecque, avatar identique d'une déesse dont la virginité était à l'origine de sa puissance, s'est donc vue substituée à celle de la Vierge Marie.

Chez MEURIER par contre, il n'est pas encore question d'honneur explicite. Nous pourrions imaginer que cette notion soit difficilement compréhensible aux yeux de très jeunes filles, mais c'est toutefois une idée similaire qui transparait quant à l'apprentissage juvénile des bonnes mœurs :

« Croyez en mon assurance qu'il n'y a nulle petite faute, car si nous apercevons plusieurs minutes devenir des heures, plusieurs heures devenir des jours, plusieurs jours devenir des mois, plusieurs mois devenir des ans, et les ans un siècle, pareillement nous voyons d'une faute que nous estimions bien petite, provenir un nombre infini de grands vices et maux.³⁸²

La symbolique liée à la souillure est importante. En effet, l'honneur est associé à la propreté, la blancheur, la pureté tandis que la tache représente un désagrément qui est à la fois possible de s'infliger soi-même, par accident, ou de recevoir d'une tierce personne. L'honneur devient dès lors une forme d'objet symbolique que nous devons préserver d'autrui et de nous-mêmes. De la même façon, la femme est aussi objectifiée, pour ne plus représenter que l'expression matérielle de son propre honneur, susceptible dès lors d'être tachée au même titre qu'une précieuse étoffe. Le champ lexical lié à la saleté, aux tâches et aux souillures est aussi bien présent dans les manuels d'éducation que dans la littérature picaresque.

³⁸² MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.18.

« Elle se montra fort offensée, se plaignant qu'on eût pu mettre en doute sa bonté et la pureté de ses mœurs, et que cette tache³⁸³ autoriserait n'importe qui à penser ce qu'il voudrait et qui lui conviendrait le mieux, car on avait ainsi ouvert la voie aux pires supputations.³⁸⁴ »

« Sans doute c'est vn mauvaise présage : ce sont des traits qui se tirent sur ma renommée, où il n'y a point de remède : il y a bien des savonnettes pour les taches des habits, mais non pas pour celles de la réputation.³⁸⁵ »

Mais les portraits idéalisés de femmes et de filles éduquées selon les préceptes de nos moralistes, alliant honneur et vertu, sont bien loin de la représentation de la féminité que nous pouvons entrevoir dans la littérature picaresque. Dans *La Célestine*, conceptions viles de la féminité et humour hyperbolique s'allient pour dresser une image de la femme où les vices surpasseraient de loin les vertus :

“On n'en finirait pas d'en raconter les mensonges, les intrigues, les retournements, la futilité, les crises de larmes, les sautes d'humeur, les audaces, car tout ce qui leur passe par la tête, elles l'osent sans y penser à deux fois : dissimulation, tromperies, oubli, détachement, ingratitude, inconstance, faux témoignages, dénégation, effronterie, veulerie, présomption, vanité, folie, orgueil, bassesse, mépris, médisance, gloutonnerie, luxure, malpropreté, peur, audace, sorcellerie, médisances, fourberies, sarcasmes, injures, maquerellage, dévergondage ! (...) On a écrit qu'elles sont l'arme du diable, le visage du péché, la destruction du paradis. Voici la femme, depuis toujours l'incarnation du mal, celle qui fit exclure Adam des délices du paradis, et envoya l'humaine lignée en enfer.³⁸⁶ »

Ceci s'inscrit dans le paradigme complexe et ambigu au cœur duquel évolue la perception de la féminité. La femme était perçue comme un être imparfait, aux tendances vicieuses, et qu'il fallait discipliner pour l'extraire de toutes les manœuvres déshonnêtes auxquelles elle était pourtant encline. Mais si son esprit était considéré comme débile et faible, c'est pourtant l'outil dont Dieu l'a gratifié qui lui permettra de se libérer de sa nature inférieure. Cette idée contraste toutefois avec la condamnation de l'appropriation de caractéristiques viriles. D'une part, la frontière entre les sexes demande une stricte définition, d'autre part elle s'estompe en admettant l'impératif pour la femme de surpasser sa propre féminité. L'honneur de la femme semble donc adopter deux extrêmes : la féminité absolue en termes de respect des injonctions, basées sur le modèle de la Vierge Marie, et la virilité absolue, basée sur le modèle de perfection masculine. En dehors de ces idéaux, son comportement est blâmé.

³⁸³ À nouveau, les champs lexicaux liés à la saleté et à la propreté sont mobilisés.

³⁸⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.115.

³⁸⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.13.

³⁸⁶ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.65.

L'HONNEUR ET L'ALTÉRITÉ

Comme nous l'avons vu, la thématique de l'honneur est présentée différemment en fonction de nos deux types de sources. Mais l'une d'entre elles nous semble plus riche en ce qui concerne l'un de ses aspects en particulier : l'intervention d'autrui dans la blessure ou la réparation de l'honneur. À ce sujet, la littérature picaresque se montre plus éloquente que les manuels d'éducation, lesquels sont plus axés sur la responsabilité propre de la femme. S'il ne s'agit d'une affaire proprement explicitée, les sous-entendus concernant les heurts que peuvent occasionner les fréquentations y font subtilement référence. Nous pouvons différencier deux angles d'approche concernant les interactions impliquant l'honneur, qu'il soit féminin ou masculin, et l'intervention d'un tiers. D'une part, nous distinguons l'impact d'un élément extérieur sur l'honneur de la femme, à la fois dans le contexte de la souillure et dans celui de la réparation. D'autre part, nous observons également l'effet de l'action féminine sur l'honneur d'autrui.

Les hommes sont perçus comme un danger à l'égard de l'honneur de nos personnages picaresques féminins. Soupçonnés de vouloir ravir la jeune fille, ils étaient nécessairement congédiés, quand bien même l'amour serait effectif entre eux, pour éviter la souillure de l'honneur. Pour éviter tout soupçon, les femmes devaient donc s'assurer un garant, qui atteste de leur dignité : un mari.

« Mélibée : Comment as-tu osé affronter la vertu d'une femme telle que moi ? Hors d'ici, infâme ! Ma patience ne peut tolérer qu'un homme se permette de me faire partager son amour illicite !³⁸⁷ »

« Comme il ne lui semblait pas convenable de mettre ses affaires privées sur la sellette ni son honneur sur la place publique, elle pencha pour le moindre mal, qui était le mariage.³⁸⁸ »

La femme impactait l'honneur de son mari. Elle pouvait donc provoquer une disgrâce en bafouillant son propre honneur et, comme nous l'avions précédemment évoqué, l'honneur féminin était inévitablement lié à sa sexualité. En conséquence, nous pouvons estimer que l'honneur que pouvait tirer un époux lors d'un mariage était dépendant de la sexualité de sa femme. L'acte déshonorant par excellence était donc l'adultère. De plus, la sexualité extraconjugale de l'épouse pouvait également traduire l'impuissance sexuelle du mari, ce qui remettait en question son statut d'homme viril procréateur et donc son honneur.

³⁸⁷ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.57.

³⁸⁸ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd), *op.cit.*, p.551.

« Le mariage a deux fins : la première est d'avoir des enfants, la seconde est d'aide et secours mutuel, par une vie sociale et aimable. Le péché du mari bat contre la fin la moins principale du mariage, qui est cette vie pacifique et aimable, car il trouble fort le gouvernement de la maison, et de toute la famille, à raison de quoi l'homme offense plus que la femme. D'ailleurs, l'offense de la femme combat la fin première et principale du mariage, qui est d'avoir postérité et lignée. Par le péché de la femme, la lignée est abâtardie et rendue douteuse. En après, l'homme qui est le chef du ménage en est extrêmement déshonoré. Ainsi toutes ces considérations diverses mise en la balance, il apparaît évidemment que prix pour prix le péché de la femme est plus grand que celui de l'homme.³⁸⁹»

Dans les extraits suivants, nous pouvons par contre constater l'invalidité de la réciproque. En effet, si les mauvaises actions d'une femme entachent non seulement son honneur et celui de son mari, celles de l'homme doivent rester secrètes, non par crainte de diminuer la dignité masculine, mais bien parce que la femme se déshonorerait à nouveau en faisant quelque reproche à son mari : « Et si d'aventure survenait aucun inconvénient³⁹⁰ en la maison, que la femme seule en eut connaissance et qu'il ne soit pas publié hors de la maison.³⁹¹»

Mais il n'y a pas qu'à son mari que la femme peut porter préjudice. En effet, si le mari fait effectivement office de garant dans le cadre d'une union conjugale, ce sont bien les parents et les tuteurs qui sont responsables de la jeune fille avant son mariage. La jeune fille toujours vierge quant à elle pouvait entacher la dignité d'une famille entière et ainsi « contaminer » toute sa lignée. Non seulement la mauvaise éducation reçue par la fille serait exposée au regard de tous, mais la possibilité d'une association par les liens du mariage avec une autre famille serait dès lors rendue impossible.

« Mélibée : Ainsi tu espérais ruiner ma réputation pour rendre la vie à un fou ? Me plonger dans la tristesse pour lui redonner la joie, pendant que toi tu empochais le profit de ma perdition, la récompense de mon erreur ? Faire outrage à l'honneur de mon père et de sa maison pour faire triompher celui de la maudite vieille que tu es !³⁹²»

« Mélibée : Ô ma vie ! Pourquoi as-tu voulu que je perde mon honneur et le nom de vierge en l'échange d'un plaisir si bref ! Ô ma pauvre mère, quel malheur sur toi si tu venais à l'apprendre ! Ô mon père si honorable, j'ai nui à ta renommée et j'ai profané ta maison !³⁹³»

³⁸⁹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.258.

³⁹⁰ Il est ici question d'adultère masculin.

³⁹¹ *Ibid.*, p.203-204.

³⁹² DE ROJAS F., *op.cit.*, p.140.

³⁹³ *Ibid.*, p.279.

Dès lors que l'honneur de la femme impactait également celui de son mari ou ses parents, faire preuve de virilité dans ce contexte serait alors le fait de considérer que son propre honneur puisse lui aussi être impacté par le comportement de son époux. Cela pouvait également passer le fait de prendre en main la restauration de son propre honneur tel que cela était conçu pour le sexe masculin, à travers la violence notamment. Dans le *Guzmán*, nous trouvons un exemple de meurtre visant à rétablir leur honneur. Alors qu'une femme tranche la gorge de son mari après s'être sentie humiliée par sa faute³⁹⁴.

Pourtant le *Guzmán d'Alfarache* semble associer vengeance et féminité. À nouveau, nous observons ce paradoxe : « J'ai déjà dit que la vengeance est un acte lâche, qui naît dans un esprit faible et efféminé, car elle est typiquement féminine³⁹⁵ ». Un trait qui semble accepté chez l'homme est condamné chez la femme. Une fois que la femme se voit succomber aux mêmes vices, on prétendant qu'il s'agisse d'une caractéristique liée à la faiblesse de son sexe, tout en lui reprochant de se conduire « comme un homme ». Dans ce récit, seules les vengeances des femmes sont qualifiées d'actes de faiblesse. Celles des hommes passent pour naturelles et nuisent la plupart du temps à la femme et à son honneur, comme nous l'avons vu dans le cas de la perte de la main de Clorinia³⁹⁶.

La virilité prendrait alors une forme transgressive, n'étant liée ni au modèle chrétien de la *virago* tel qu'il était incarné par Thérèse d'Ávila ni comme la preuve d'une féminité aboutie. Nous sommes ici plus proches de l'archétique théâtral de la *bandolera femenina* ou de la *mujer vengadora*, deux types de *mujeres viriles* modélisées dans la fiction espagnole du XVI^e siècle et considérées à l'époque comme des figures « féministes ». Nous allons désormais approfondir l'emploi de la violence à travers la restauration de l'honneur, en effectuant une mise au point centrée sur Catalina de Erauso, femme virile par excellence.

HONNEUR ET VIOLENCE CHEZ LA FEMME : FOCUS SUR CATALINA DE ERAUSO

Ces définitions strictes de l'honneur masculin et féminin, bien qu'elles puissent interférer entre elles, ne semblent pas permettre un entre-deux. Mais nos sources nous montrent une nouvelle facette de l'honneur : la possibilité pour une femme de « s'approprier les critères honorifiques masculins ». À ce titre, c'est l'autobiographie de Catalina de Erauso

³⁹⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.444-445.

³⁹⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.551.

³⁹⁶ *Cnfr.*, p.114.

qui nous livre la représentation la plus flagrante. Il ne s'agit pas là de considération morale ni de satire des mœurs, mais plutôt de l'exposition sans détour d'une femme agissant comme un homme. Mais pourrions-nous effectivement envisager une volonté de Catalina de s'approprier les caractéristiques visant à être considérées comme un homme ? Tout au long du récit, nous constatons qu'en dehors du vêtement lui permettant de passer inaperçue, il s'agit davantage d'agir pour elle-même que pour être un homme. En conséquence, c'est principalement la construction de son honneur personnel qui pourrait mener à penser qu'il s'agit de mimer l'honneur masculin. Effectivement, il était alors inconcevable qu'une femme puisse agir de la sorte. Cette liberté d'action et de pensée, initialement acceptée en raison de l'aspect physique de la nonne, lui a valu d'être effectivement associée au masculin, ces caractéristiques n'étant pas considérées comme féminines. De plus, il était à l'époque admise qu'en regard de l'imperfection de la femme, le masculin devait être un facteur d'attraction, ceci expliquant la raison pour laquelle les femmes devaient désirer les hommes, mais également le fait qu'elles veuillent leur ressembler, toute chose imparfaite tendant à la perfection. Il en va de même pour la construction de l'honneur. Le fait que Catalina puisse, « *sans autre raison que son caprice*³⁹⁷ », agir avec individualité a été interprété comme une intention d'agir comme un homme, mais notre hypothèse tendrait plutôt à le percevoir comme une extrême prise de liberté, bousculant toutes les frontières du genre.

L'extrait suivant nous montre la façon dont Catalina réagit avec impulsivité pour préserver son honneur. Portant les armes, elle ne souhaite laisser aucun malfrat ternir son image en lui tenant tête. Toutefois, le texte, même si ce n'est exprimé explicitement, laisse entendre qu'il s'agit d'une volonté intérieure et non issue d'un souci de conserver sa couverture.

« Il m'enjoignit de sortir ou qu'il me couperait la figure. Me trouvant sans autre arme qu'une dague, je lui quittai le lieu, plein de rancœur. (...) Le lendemain, un lundi, le Reyes passa devant la porte et repassa. J'y pris garde, fermai la boutique, saisis un couteau et, courant chez un barbier, le fis passer à la meule et affiler en scie. Je me mis une épée, qui fut la première que je ceignis. (...) Nous ferraillâmes³⁹⁸ et je lui entrai ma pointe par le côté. »

³⁹⁷ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.20.

³⁹⁸ Faire un bruit de ferraille. (S'exercer à) se battre à l'arme blanche, souvent avec plus de bruit que de finesse. *Trésor de la Langue Française*. (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870> ; Consulté le 06/12/20).

Nous voyons ici que la préservation de l'honneur selon Catalina passe par la violence. Après avoir été offensée par un homme alors qu'elle assistait à une comédie, elle le retrouve le lendemain pour le lui faire payer. Nous observons bien ici le processus de blessure de l'honneur et de sa réparation. Mais la réparation de l'honneur par la vengeance était à l'époque considérée comme un privilège typiquement masculin puisque, comme nous l'avons vu précédemment dans le cadre de l'adultère, la manière idéale pour une femme de réparer son honneur est de se tenir silencieuse et de supporter l'offense. Ce n'est toutefois pas le cas de Catalina, qui n'a pas l'intention de se laisser faire face à cet homme. Cet extrait met en valeur le manque de contraste entre les émotions attribuées à l'homme et celles attribuées à la femme, et la possibilité d'un état d'esprit intermédiaire. Être une femme et penser librement n'étant pas admis, il s'agirait « d'être une femme et de penser comme un homme ». Le domaine émotionnel, lui aussi en proie à une différenciation genrée, est ici bousculé. Certaines émotions ne sont pas admises pour une femme, et de ce fait, les exprimer revenait à se comporter comme un homme.

L'honneur de Catalina est à nouveau mis en cause par un soldat italien qui semble le provoquer en ternissant l'image et la réputation des Espagnols. Après les avoir qualifiés « de très excellents mâles », Catalina dégainé son arme pour rétablir l'ordre des choses et faire comprendre à l'Italien qu'il ne faut pas provoquer les Espagnols. Ici, l'honneur passe également par une forme de fierté mêlée de patriotisme. L'égo blessé entraîne une réponse à la mesure de l'offense et qui prend de nouveau cours dans un accès de violence³⁹⁹.

LA RÉPUTATION : UNE FORME D'AUTODISCIPLINE SOCIALE

Nous le savons désormais, l'importance du contrôle des mœurs dans les sociétés modernes était particulièrement perceptible. Par ailleurs, cette forme de contrôle, loin d'être institutionnalisée, était exercée par la société, à son propre égard, de sorte qu'elle participe à l'évolution des normes en son sein. Dans ce contexte, la réputation joue un rôle important. En effet, la peur du regard d'autrui encourageait les individus à faire preuve d'une forme d'autocensure. La réputation concerne à la fois l'homme et la femme. Néanmoins, nous pouvons, comme nous l'avons déjà constaté en ce qui concerne l'honneur, observer des rapports de réciprocité inégaux entre le renom masculin et féminin. Nous pouvons également déceler un rapport ambigu à l'égard de cette ambiance dénonciatrice. Qu'il s'agisse d'auteurs

³⁹⁹ DE ERAUSO C., *op.cit.*, p.115.

de manuels d'éducation ou de littérature picaresque, tous semblent déplorer les médisances tout en admettant paradoxalement son efficacité à l'heure d'exhorter les femmes à s'en protéger. De cette façon, ils participent à la préservation d'un système qui ne semble convenir à personne en apparence, mais qui se maintient de lui-même. Nous devons toutefois dissocier la réputation de l'honneur, bien que les deux notions entretiennent un lien fort. L'honneur, s'il était vrai, ne devait en apparence dépendre des chuchotements d'autrui. Pourtant, l'amalgame entre honneur et réputation semble assez récurrent dans nos sources, et c'est donc en regard de cet amalgame que nous allons envisager nos prochains développements. La réputation, quant à elle, représentait la perception de l'honneur par autrui, et était donc indissociable des comportements honorifiques ou non tels qui se présentaient à l'extérieur⁴⁰⁰.

« Areusa : Rien n'est plus loin de la vérité que l'opinion commune ! Fiez-vous à ce que dit le plus grand nombre et vous ne vivrez jamais heureux ! ⁴⁰¹ »

« Il y a deux choses entre autres, qui ne se peuvent cacher dans les bourgades, la mauvaise réputation & les filles à marier. ⁴⁰² »

« Mais les mauvaises langues, qui n'ont jamais manqué et ne manqueront jamais, ne nous laissent pas en paix, disant je ne sais quoi, ou plutôt je sais quoi : qu'on voit ma femme aller chez M. l'archiprêtre pour lui faire son lit et préparer ses repas. Mais que Dieu les protège mieux qu'ils ne disent vrai ! Car, outre qu'elle n'est femme à apprécier ces plaisanteries, mon maître m'a promis ce qu'il tiendra, je pense. — Lazare de Tormès, qui s'arrête aux médisances n'ira jamais très loin, je te dis cela, car je ne serai pas étonné que quelqu'un, voyant ta femme entrer et sortir de ma maison... Elle y entre en tout bien tout honneur pour elle et pour toi. Ne t'inquiète donc pas de ce que l'on peut dire, mais seulement de ce qui te concerne, je veux dire de ton profit. — Monsieur, lui dis-je, moi j'ai décidé de m'attacher aux gens de bien. Il est vrai que certains de mes amis m'ont touché un mot de cela et même, par plus de trois fois, il m'ont bel et bien assuré qu'avant qu'elle ne m'épousât, elle avait accouché par trois fois, sauf le respect que je dois à votre Grâce puisqu'elle est ici présente. Ma femme, alors, lança contre elle-même de telles imprécations que je crus que la maison allait s'effondrer sur nous. Puis elle fondit en larmes et proféra mille malédictions contre celui qui l'avait mariée avec moi. »

L'extrait du *Lazarillo des Tormes* est particulièrement riche et dresse un tableau frappant de la façon dont les rumeurs et la réputation peuvent impacter l'harmonie d'un couple. Ici, c'est la réputation de la femme de Lazarillo qui est remise en question, non seulement face à ses allées et venues chez son ami l'archiprêtre, mais également, car, son passé la précédant, des amis de Lazarillo lui ont appris de multiples grossesses illégitimes. Dans le passage, l'auteur semble adopter une attitude paradoxale quant à ces rumeurs. D'une part, elles sont exposées avec un cynisme palpable ; d'autre part, la situation semble leur

⁴⁰⁰ TAYLOR S., « Honor » dans DEWALD J. (éd.), *Europe 1450 to 1789 : Encyclopedia of the Early Modern World*, vol.3, Gale, Charles Scribner's Sons, 2004, p.200.

⁴⁰¹ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.209.

⁴⁰² LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.644.

donner raison. En effet, l'extrait laisse sous-entendre que la femme de Lazarillo entretient effectivement des relations sexuelles avec l'archiprêtre qui, pour s'en dédouaner, a orchestré le mariage de sa maîtresse. Sans l'exposer explicitement, cet élément du récit sous-entend que Lazarillo fait preuve de naïveté et laisse son honneur être mis à mal par le jugement de ses voisins. Nous retrouvons à nouveau cette idée selon laquelle le péché féminin et la réputation de la femme nuisent gravement à l'image du mari.

En ce qui concerne Catalina de Erauso, le témoignage de la vitesse à laquelle pouvaient se propager les informations illicites est d'autant plus flagrant que la situation est particulière. Avec la découverte de son sexe, nous découvrons non seulement une transgression des mœurs, mais également un retournement complet de situation et de la vision du genre féminin. Pour mettre fin à ces bruits de couloirs, Catalina entre au couvent et se trouve désormais dans la même position que les recluses et religieuses isolées. Toutefois, l'affaire a fait grand bruit et Catalina bénéficie tout de même d'un statut particulier.

« Le cas s'étant divulgué, le concours des curieux fut immense. (...) Sa seigneurie déterminait de me faire entrer au couvent des nonnes de Sainte Claire de Guamanda. C'est la seule maison de religieuses qu'il y ait là. J'en revêtis l'habit.⁴⁰³ »

Préserver sa réputation est alors présenté comme une nouvelle injonction féminine. Il ne s'agit plus seulement de préserver son honneur propre, mais principalement de le préserver aux yeux des autres. De cette façon, la littérature picaresque met en scène plusieurs personnages qui, parvenant à sauver les apparences, préservent également leur honneur malgré de nombreuses transgressions. Ces pratiques restent évidemment mises en cause et désapprouvées. Dans les manuels d'éducation, la responsabilité de la protection de l'honneur du couple incombe intégralement à la femme, comme nous pouvons le conclure grâce à cet extrait de VIVES :

« Quand la femme est connue de plusieurs, c'est un signe que la chasteté ou renommée n'est plus trop entière. Que dirons-nous d'être tenue sur les rangs par la ville, et notée par noms et marques supposées, la blanchette, la boiteuse, la louche, la camuse, la gambie, petit bout de femme, la longue gaule, la pansue, la manchote, la bègue, la barbue, tous les sobriquets qui ne sont jamais connus en celle qui est prude femme.⁴⁰⁴ »

⁴⁰³ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.104.

⁴⁰⁴ VIVES L., *op. cit.*, p.110.

Mais la femme peut également ternir la réputation de l'homme en l'impliquant dans des affaires douteuses. C'est ce qui se produit à l'issue de la Célestine quand Calixte se sent déshonoré parce qu'il aura été piégé par Célestine et aurait été impliqué dans une entremise :

« si seulement je pouvais être à leur place et avoir perdu la vie et non l'honneur ! Mon nom et ma réputation, devenus la proie des mauvaises langues ! Mes secrets les plus secrets, divulgués sur les places et les marchés ! (...) Tout ce que je leur disais à elle est à eux, tout ce qu'ils savaient de moi, l'affaire dans laquelle ils étaient mêlés, tout sera rendu public ! Je n'oserai plus paraître aux yeux des gens !⁴⁰⁵ »

« Chose terrible, pour avoir six écus à jouer, de souiller ceux de mes armes et ma noblesse en perdant le plus difficile à gagner : le nom et la réputation !⁴⁰⁶ »

Prenant le contre-pied de cette situation, DE ROJAS nous montre une tout autre conception de la réputation, à travers son personnage principal dans *La Célestine*. La maquerelle, loin d'être dépourvue de toute forme d'honneur, le considère d'une façon qui lui est propre. Elle se trouve en opposition vis-à-vis de tout ce qui pourrait être considéré comme honorable. De cette façon, elle s'assure de ne pas tomber en disgrâce, prétendant dès lors que son honneur se fonde, de façon particulière, sur la mise à profit des choses déshonorantes⁴⁰⁷. Toutefois, à l'instar de toute femme, la vieille entremetteuse est fière de sa réputation et entend bien la conserver. Si les critères honorifiques diffèrent, le procédé lui, reste constant et l'intention d'apparaître sous un angle avantageux aux yeux d'autrui est bien présente. Nous assistons à une construction d'un honneur marginal qui s'inspire des normes tout en se les réappropriant.

« Célestine : Dans cette ville où je suis née, où j'ai grandi, où j'ai vécu sans jamais déchoir, comme tout le monde peut en témoigner, n'ai-je pas gagné ma renommée ? Celui qui ne connaît pas mon nom ou ma maison, tu peux être sûr que c'est un étranger !⁴⁰⁸ »

« Célestine : Oser, c'est me mettre en péril ; reculer, c'est perdre ma réputation. Si je n'y vais pas, que va dire Sempronio ? Que c'était donc là mon savoir, ma force, mon courage, ma ruse et mes promesses, mon habileté, ma diligence ? Et que dira Calixte, son maître ? Que pensera-t-il de moi ?⁴⁰⁹ »

⁴⁰⁵ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.273.

⁴⁰⁶ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.697.

⁴⁰⁷ Ce détournement des codes d'honneur fait également partie d'un processus plus large dans *La Célestine* : celui de l'interrogation de la Nature humaine et sa dissociation de la condition animale. Dans cette œuvre, la frontière apparaît plus perméable, et la remise en question de l'humanité opère en prêtant au genre humain des traits animaux tels de l'avidité sexuelle, l'incapacité de contrôle, l'irresponsabilité. Dans cette optique, les codes d'honneur « normaux » paraissent absurdes et il convient donc de présenter une vision correspondant à cette nature humaine régie par les passions animales. SCOTT R., *Celestina and the Human Condition in Early Modern Spain and Italy*, Woodbridge, Tamesis, 2017, (Monografias ; 372), p.17.

⁴⁰⁸ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *op.cit.*, p.111.

⁴⁰⁹ *Ibid.* p.119.

Plus loin dans le récit, nous obtenons confirmation quant à cette conception « corrompue » de l'honneur aux yeux de Célestine, qui semble offensée d'être considérée comme une ignorante des affaires amoureuses : « En faisant la vertueuse tu me fais passer pour une sotte, une timorée sans expérience, qui ne sait pas tenir sa langue, tu me rabaisses dans mon métier.⁴¹⁰ »

Ce même détournement dans la construction de la renommée a par ailleurs été repris plus tard, dans *La narquoise Justine*, qui fait ouvertement référence à Célestine et dévoile de cette façon le travers dont fait preuve le personnage principal quant à son honneur, précisant même qu'il s'agit de véritables mérites, et qu'elle ne peut dérober la réputation d'autrui :

« ie fis des choses de tels mérites, qu'elles pourroient entrer en rubriques dans le calendrier de Célestine, mais c'est par discretion que je garde le silence : ie ne veux pas tirer gloire des choses que i'ay faites a l'ombre de ma mère, de peur de raurir l'honneur d'atruy pour me l'attribuer.⁴¹¹ »

Rappelons toutefois que la morale de ces deux dernières œuvres fonctionne véritablement sur l'inversion des codes en applications. De ce fait, il est tout à fait normal que l'honneur de ces deux *picaras* soit présenté comme le plus grand des honneurs féminins, bien qu'il s'agisse de pratiques déshonorantes. Mais pourrions-nous dès lors considérer qu'il s'agisse de l'expression d'une virilité ? Bien que les hommes ne soient pas enjoint à ces mêmes injonctions à la chasteté et à la pudeur, ils n'étaient pas pour autant exempts de toutes opinions quant à leurs agissements et devaient également préserver leur réputation intacte. Mais Justine et Célestine parviennent tout de même à détourner les normes féminines en adaptant le code d'honneur à leurs pratiques déviantes. La distanciation vis-à-vis des normes ne consiste pas en leur réputation en soi, mais en cette prise de liberté leur permettant d'établir leurs propres codes, et c'est en ce sens uniquement que nous pourrions y percevoir une forme de virilité. À cette époque, les critères liés à l'honneur féminin étaient bel et bien établis en fonction de l'honneur de l'homme, ce qui n'est pas le cas de nos deux *picaras*. Elles s'accaparent le privilège masculin d'avoir un impact sur leurs propres réputations qui ne dépendent alors que d'elles-mêmes. La réputation fit toujours office de facteur d'autorégulation, mais leur interprétation ne correspond plus à une adaptation au modèle proposé dans la littérature didactique. Il s'agit d'une expression de virilité féminine inacceptable pour leurs contemporains, et qui les distancie à la fois du modèle de la *Vierge* et celui de la *Virago* chrétienne.

⁴¹⁰ *Ibid.* p.188.

⁴¹¹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.149.

c) Expression et émotions

La communication est un des aspects les plus importants de notre analyse. En effet, c'est à travers la communication que nous pouvons envisager les relations avec autrui, et notamment avec le sexe opposé. C'est également par la parole que nous pouvons appréhender une partie du domaine émotionnel féminin. Cette partie de notre travail consiste à étudier la mesure dans laquelle la parole féminine pouvait avoir un impact dans son environnement, sur son monde extérieur et sur son monde intérieur. À en croire les sources éducatives, la parole de la femme, quand elle était admise, se devait d'être irréprochable et de refléter la pureté de son âme. Nous observons un constant va-et-vient entre l'intériorité et l'extériorité. Ce qui était présenté au monde devait être conforme à l'apparence de l'âme, car c'est par ces moyens que la vertu devenait quantifiable et observable. C'est également la raison pour laquelle le for intérieur de la femme devait être irréprochable. Les vices ne pouvaient être qu'irréremédiablement trahis par son expression. Ainsi, en envisageant les modes de communication de la femme, nous pourrions accéder à une meilleure compréhension de la représentation de la féminité d'un point de vue émotionnel. Par ailleurs, l'étude de la communication entraîne également l'étude des silences. Ce qui pouvait être dit et ce ne l'était pas traduisait les attentes et les normes qui pesaient sur la femme. Nous espérons ainsi mettre en valeur les liens entre le communicationnel et l'émotionnel, tout en décelant les expressions ne correspondant pas aux standards. Il nous semble également important de mettre en valeur la façon dont la communication s'exerçait en fonction de l'interlocuteur et les conclusions que nous pourrions en tirer, en regard des rapports de force de l'époque.

LE SILENCE EST D'OR

La réduction au silence des femmes s'est perpétrée depuis ses sources scripturales jusqu'à la théologie scolastique, depuis Thomas d'Aquin, mais également ses successeurs, qui tous insistent à plusieurs reprises sur la nécessité de proscrire la parole féminine. Cette longue tradition liée au silence féminin a été reprise maintes fois par les penseurs chrétiens, pour qui la parole débridée était la première amorce vers la perte sexuelle, au même titre qu'Ève succomba au serpent en entretenant une conversation brève avec lui. Ces conceptions, bien qu'étant largement diffusées aux Temps Modernes, y prirent un léger tournant, notamment avec VIVES qui exprime la nécessité pour une femme d'avoir un langage correct, peu importe

l'éloquence. Mais il s'agissait là des premières admissions officielles de la parole féminine⁴¹². Chez les frères DE GLEN et MEURIER, la possibilité pour une femme d'intervenir individuellement dans les communications n'était pas encore tout à fait envisagée, comme nous allons le voir, puisqu'avant chaque prise de parole, elle devait demander la permission à son mari.

Parmi les vertus supposées sublimer et orner la femme, nous retrouvons donc régulièrement des mentions à la taciturnité. Il n'est pas étonnant que la parole féminine puisse être indésirable. La femme, en raison des griefs à son égard, était perçue comme animal qu'il fallait dompter. Nos sources éducatives traduisent bien ces angoisses et appréhensions face aux possibles actions de la femme. La plupart du temps, il s'agit de la faire taire, ou de la brider. En présentant un modèle de communication idéal, on admet néanmoins la possibilité de l'atteinte d'une telle perfection. La femme peut donc être à la fois capable du pire comme du meilleur, et seule l'intervention d'un tiers peut lui permettre de s'éviter, faute d'une volonté forte, un glissement vers le vice.

« Avant d'apprendre à parler, il convient savoir vous taire, car dans la noble science du silence convient de ne jamais devoir mot déboucher, sans premièrement licence au cœur demander.⁴¹³ »

De plus, la parole de la femme était subordonnée à celle de son mari, ou de ses parents. Elle ne pouvait s'exprimer par elle-même et devait passer par un intermédiaire extérieur pour parvenir à se faire entendre en public. Par ailleurs, son mari ou ses parents étaient les seuls à endosser ce rôle d'interlocuteurs, puisqu'un échange de mots avec tout homme pourrait éveiller des soupçons, et que la compagnie d'autres femmes lui était également déconseillée.

« La femme vertueuse ne doit parler que par son mari et à son mari : ainsi, les avis, les conseils et opinions de la femme ont plus de poids quand elle parle par son mari.⁴¹⁴ »

Ces deux extraits montrent le point auquel, selon les normes de l'époque, la parole féminine était impertinente. Pourtant, la littérature picaresque expose les choses sous un angle complètement différent. Les protagonistes féminins ne se tiennent généralement pas silencieux en public. Seules quelques exceptions issues de récits sentimentaux insérés dans la

⁴¹² HOWE E.T., « "Let your Women Keep silence": the pauline dictum and Women's education » dans CRUZ A., HERNANDEZ R., *Women's Literacy in Early Modern Spain and the New World*, Farnham, Ashgate, 2011, p.124.

⁴¹³ MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.44.

⁴¹⁴ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.23.

fiction dénotent en mettant en scène des personnages féminins très réservés. Ces personnages, généralement issus de familles nobles parviennent toutefois à modifier leur environnement au moyen de la parole. Une femme de cour s'exprime sur ses envies, son confort, etc., mais ces libertés étaient davantage justifiées par la noblesse du personnage et par le caractère improbable d'une corruption de sa parole chaste. De plus, l'expression suivante, issue du *Guzmán d'Alfarache*, souligne à nouveau la différence de crédit accordé aux paroles féminines et masculines : « Daraja lui parlait avec force et détails (...) comme un homme d'une grande sagesse. ⁴¹⁵ »

Daraja est ici une princesse maure, une noble, donc la conversation est si respectable qu'elle est comparée à celle d'un homme. Ainsi, la parole de cette femme ne peut réellement lui appartenir. En raison de son parler franc et captivant, elle est forcément associée à la masculinité, révélant alors le caractère exceptionnel de la discussion féminine et la difficulté de concevoir qu'une femme puisse s'exprimer comme le fait cette princesse. C'est exactement ce même processus de légitimation qui avait été utilisé par l'Église face aux transgressions de Thérèse d'Avila, qui passait outre les recommandations de Saint-Paul interdisant aux femmes de parler dans les Églises⁴¹⁶. Puisque la parole féminine avait été employée à bon escient, il fallait alors justifier le fait que de tels mots aient pu sortir de la bouche d'une femme. De la même façon que la *virago* Thérèse d'Avila fut associée à un homme, le personnage de Daraja le fut également, mais sans qu'il n'y ait de lien avec la religion.

Outre ces rares exceptions, la parole féminine dans la littérature picaresque ne correspond en rien aux attentes de la société exprimées dans les manuels. La vulgarité des sentences d'une Célestine ou l'expression froide et directe d'une Catalina de Erauso contrastent avec l'idée de la conversation rare, précieuse, douce et chaste que semblaient prôner les pédagogues. Au contraire, la contrainte au silence est davantage exprimée avec ironie : « C'est trop babillé, j'oubliais déjà que je suis femme : va va, à Dieu. ⁴¹⁷ »

Le silence était donc, dans ce contexte, encouragé pour éviter toute déconvenue. Plutôt que se risquer à fauter par la parole, et compte tenu de l'inconstance de la femme, la taciturnité apparaît comme une évidence et trouve une grâce inégalée parmi les vertus

⁴¹⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, 2014, p.107.

⁴¹⁶ PAILLET P., « Saint Paul était-il misogyne ? » dans *Informations sociales*, n° 125, 2005, p.75-76.

⁴¹⁷ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.39.

nécessaires à la domestication des pensées féminines. En outre, ce silence ne se limite pas au domaine oral. Les sens des femmes et leur capacité d'action semblent véritablement endigués de l'intérieur. Le silence, dans le cas présent, fait aussi office d'absence de pensées, d'idées, initiatrices de paroles et créatrices de gestes. Pourtant, ce silence si valorisé représente à nouveau la représentation parfaite d'un modèle inatteignable, puisqu'en aucun cas la femme ne peut rester éternellement silencieuse. Nous percevons à nouveau, à travers les extraits qui vont suivre, l'ambiguïté des attentes envers les femmes, et le statut double de la morale à laquelle elles doivent se soumettre : tenter de parvenir à un modèle inatteignable.

LA PAROLE VÉRIDIQUE

À nouveau, nous observons un puissant contraste entre le contenu des sources éducatives et celui de la littérature picaresque. S'il est d'une importance primordiale que la femme ait à cœur de défendre la vérité, le discours des personnages fictifs est infesté de mensonges, duperies et dissimulations. Il ne faut toutefois pas confondre les pratiques effectives et les mises en scène visant à faire triompher le comique de situation. En effet, qu'il s'agisse de littérature ou de théâtre, les tromperies font partie des thèmes récurrents des comédies du Siècle d'Or⁴¹⁸. Toutefois, si le thème du mensonge bénéficie d'un tel succès dans la fiction, nous pourrions estimer qu'il doit également être familier hors du contexte des récits imaginaires. Les défauts observables au quotidien seraient dès lors repris et tournés en dérision pour dresser un portrait moralisateur visant à mettre en garde contre le mensonge et le trafic de la vérité. Mais ces deux visions de la parole féminine sont si catégoriques, l'une empreinte d'une profonde misogynie, troquant la langue de la femme contre celle d'un serpent à la moindre occasion, l'autre exaltant une pureté démesurée, qu'elles ne peuvent s'accorder qu'en un point : leur irrationalité. C'est pourquoi, plutôt que de chercher à déceler la vérité parmi les mensonges, ces extraits nous semblent davantage pertinents à étudier en raison de la nuance que chacun permet d'apporter à l'autre. Pour établir un portrait intermédiaire et envisager la perception de la communication féminine, nous devons donc envisager le parallèle entre les deux, tout en gardant en mémoire l'objectif moralisateur des deux types de sources.

⁴¹⁸ LAZARD M., *La comédie humaniste au XVI^e siècle et ses personnages*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p.17-100.

BRUTO encourage la jeune fille à ne jamais dissimuler la vérité, même quand il s'agirait de confesser un péché. Ces idées peuvent être mises en relation avec les valeurs chrétiennes liées au confessionnal et au pardon divin, par l'intermédiaire d'un prêtre. Quoiqu'il en soit, la parole se doit d'être vraie.

« Elle ne sera mensongère et aimera plutôt confesser la vérité en son vice que feindre en faute, la vertu, car confession du vice est occasion de pénitence et simulation de vertu est d'altération du cœur et d'arrogance, comme la maladie qui quand elle est manifeste peut être curée, la santé feinte ne laisse occasion de guérir la maladie, qui est secrète.⁴¹⁹ »

Célestine, par contre, incarne l'archétype de la parfaite menteuse. Elle n'agit que pour elle-même, en mentant à ses ennemis comme à ses amis, afin de s'assurer le plus grand profit. Le mensonge semble toutefois un élément nécessaire à la construction de ce personnage qui, rappelons-le, a fait de la supercherie son métier. Dans le *Guzmán* la malhonnêteté n'est pas uniquement réservée aux sorcières et aux maquerelles. Il semble qu'il s'agisse d'un trait commun à toute la gent féminine. Les seules demoiselles nobles et d'une pureté de cœur incomparable auxquelles nous avons affaire dans l'œuvre de Mateo ALEMÁN sont des personnages insérés dans de courtes histoires, elles-mêmes racontées par le héros. Cette méthode a été employée par l'auteur pour intercaler ses considérations morales et ses portraits idéaux au sein même du récit, et ainsi insérer des fictions dans la fiction. Les femmes qui sont en lien direct avec Guzmán, qu'il s'agisse de personnages de sa famille ou de ses rencontres, traduisent les mêmes caractéristiques vitupérables, et notamment la capacité à berner et arnaquer pour de l'argent ou des satisfactions sexuelles. Ces traits sont présents dès le début du récit, et la mère de Guzmán semble tenir ses facultés dissimulatrices de sa grand-mère, à tel point que le mensonge faisait partie des stratégies transmises de mère en fille pour s'assurer le confort et le profit. L'idée d'un apprentissage du vice apparaît comme la version détournée de l'enseignement vertueux qui était attendu des mères vis-à-vis de leur fille. Dans la littérature picaresque, les femmes reprennent cette idée d'une éducation par transmission orale des astuces et duperies « typiquement féminines ». De la même façon, Célestine fait office de préceptrice pour Élicie, en lui enseignant les ficelles du « métier », mais également l'art féminin du mensonge. Justine, quant à elle, prête ces désirs aux hérétiques et aux sorcières, auxquelles la femme est dès lors associée, mais semble à cette étape du récit faire l'impasse sur l'enseignement qui lui avait été légué par sa propre mère. « Ma mère avait su en embobiner deux, mais ma grand-mère deux douzaines.⁴²⁰ »

⁴¹⁹ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.42.

⁴²⁰ ALEMÁN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.58.

« Elle conceut une certaine affection pour moy, iugeant que ie seroit propre à recevoir les instructions de son art : les Hérétiques & les Sorciers ont vn instinct à désirer des héritiers de leur profession. ⁴²¹»

Le détournement des normes apparaît également comme un thème courant dans les scénarios des récits picaresques. Les femmes mettent à profit toutes sortes de normes pour en tirer parti : simulation de la faiblesse corporelle, adaptation des injonctions à la réclusion, manipulation quant à la chasteté, etc. Dans le *Guzmán d'Alfarache*, le héros se laisse bernier par un couple, et nous pouvons constater sans équivoque le retournement de situation⁴²². La femme fait passer son amant pour son frère, et utilise dès lors les injonctions à son égard pour jouer un tour à Guzmán. À nouveau, les caractéristiques menant à l'association du sexe féminin à la faiblesse sont justement celles qui ont permis à l'arnaqueuse de tirer son épingle du jeu. Ce même procédé apparaît dans *La narquoise Justine*, alors qu'elle feint d'être indisposée par les sollicitations d'un galant, pour mieux lui soutirer de l'argent. Elle utilise le regard masculin sur la femme en confirmant cette perception, et en y puisant à tel point qu'elle parvient à endormir son interlocuteur pour lui soutirer de l'argent.

« Elle me remplit la tête de vent et je crus à ses mensonges bien ficelés. Elle me manipula tant et si bien qu'on eût pu me modeler comme de la cire. (...), Car celui qu'elle disait être son frère était en réalité son amant, et c'était de ces manigances-là qu'ils vivaient tous deux, agissant de façon concertée. ⁴²³»

« Luy qui prenoit plus d'appétit à mes paroles qu'un âne ne fait de l'herbe nouvelle, à peine voyoit-il le bout d'un mot sur le bord de mes lèvres, qu'il s'efforçoit en même instant de me le tirer iusques à la racine. (...) Quelles douces paroles pour luy attendrir le cœur, quel licou⁴²⁴ pour tirer, et quel lacet pour le faire trébucher ! ⁴²⁵ »

« ie rentre en faisant la Sainte Nitouche, avec vne mine mortifiée, vn visage d'hypocrite si bien contrefait qu'on m'eut prise pour vne beute. Il faut confesser, que nous autres femmes sommes fort excellentes à dissimuler. ⁴²⁶»

Nous ne pourrions pas dire ici que ces femmes s'approprient des caractéristiques masculines. Au contraire, elles opèrent un détournement des normes féminines à leur avantage. Comme le faisait Thérèse d'Avila qui prétendait recevoir ses privilèges divins en raison de sa faiblesse de femme, elles utilisent leur infériorité dans l'intention de tromper. La

⁴²¹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.598.

⁴²² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.218-230.

⁴²³ *Ibid.*, p.223.

⁴²⁴ Harnais de tête en cuir ou en corde que l'on munit d'une chaîne ou d'une longe pour attacher ou mener les chevaux, les bêtes de somme. Trésor de la Langue Française.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120> ; Consulté le 06/12/20.)

⁴²⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.301.

⁴²⁶ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op. cit.*, p.289-290.

procédé utilisé par la *virago* est identique à celui de ces femmes fictives, mais leurs agissements sont blâmés, car les motivations sont ici présentées comme égoïstes et sans aucun lien spirituel, contrairement à Thérèse d'Ávila.

Nous allons également analyser une autre facette de cette injonction à la parole véridique, qui consiste en l'interdiction de colporter des ragots à propos d'autrui. Il est important de s'écarter de toute médisance ou moquerie à l'égard de ses semblables. Parmi les correspondances transcrites par Gabriel MEURIER pour donner l'exemple d'une attitude honnête dans son *Formulaire de lettres morales*, nous pouvons lire le sermon d'une mère à sa fille, apprenant qu'elle ne tient pas sa langue et jase à propos des affaires de son entourage. De même, une matrone respectable devra induire ses filles à ne proférer de mensonge ni user de duperie.

« Entendant que vous êtes tant encline à vous gaudir⁴²⁷ et rigoler de vos campagnes en brocardant⁴²⁸ de l'une et en vous raillant des autres, à quoi faisant, outre que vous ternissiez vos vertus, ce n'est pas merveille qu'incuriez en la disgrâce et maldolérance de chacune. C'est pourquoi je vous exhorte de ne plus farcer de mort ou de vif.⁴²⁹ »

« (...) les induisant d'aimer netteté, politesse, et honnêteté, tant en dires qu'en faits, leur défendant de jurer, mentir, maugréer, tromper, gabber⁴³⁰, railler, caqueter, quereller, questionner, et ainsi avoir paix, concorde et union, en suprême commandation.⁴³¹ »

La vérité est donc affichée comme l'une des vertus nécessaires à la femme pour être considérées comme honnête et digne. Mais qu'en est-il de cette vérité, sachant que, comme nous l'avons vu, la parole féminine n'est envisagée que sous l'aval de la parole masculine ? De surcroît, tous les exemples ci-dessous illustrent l'exercice du mensonge au cours d'une interaction intersexe. Dès lors, ce que qui transparait de ce discours est non seulement l'interdiction pour la femme de proférer des mensonges, mais également une mise en garde, laquelle pousse les hommes à ne faire preuve de naïveté vis-à-vis des femmes. Ce discours rejoint donc subtilement les visions misogynes opposant les deux sexes dans une adversité pourtant incompatible à la volonté divine telle qu'elle était présentée par les moralistes chrétiens.

⁴²⁷ Se moquer. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870>; Consulté le 06/12/20).

⁴²⁸ Couvrir de brocards, railler de façon mordante. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870>; Consulté le 06/12/20).

⁴²⁹ MEURIER G., *Formulaires de lettres morales moult propres pour l'usage des ieunes filles, és écoles françoises*, Anvers, 1573, p.52-53.

⁴³⁰ Plaisanter, rire, moquer, railler. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3275544870>; Consulté le 06/12/20).

⁴³¹ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.7-8.

LA PAROLE IMPECCABLE

La parole de la femme, si, par nécessité, elle devait subvenir, se devait d'être impeccable, dans le sens où elle ne devait laisser transparaître aucun péché. À nouveau, la discrétion est de rigueur et celle-ci commence par savoir garder sa langue quant aux secrets d'autrui, ou à n'user du langage pour provoquer les troubles. Mais les femmes à l'époque semblaient réputées pour être incapables de tenir leurs langues : « Ne pas savoir garder un secret, c'est le propre des femmes, des plus viles ; et aussi des enfants. ⁴³² »

« Voyez les dégâts que peuvent causer la langue d'une femme méchante ! (...) Que personne ne leur confie ses secrets, même pas à sa compagne si cela est possible, parce que, à la moindre contrariété, ou par désir de vengeance, elles vous pocheront un œil ⁴³³ et feront d'une petite cause un grand procès ! ⁴³⁴ »

« Mais Dieu me garde de ressembler à d'autres filles indiscrètes que ie sçay, qui ne sont pas plustot enceintes d'un secret, que les maux du vomissement leur prennent. ⁴³⁵ »

Aussi, de la même façon qu'une femme doive rester recluse et cachée, ses paroles ne peuvent être entendues de tous, pour la préserver d'attirer l'attention, les regards d'autres hommes, et les méfiances des colporteurs : « Elle ne sera ni caquettresse ni riotieuse ⁴³⁶ ». Dans le contexte du comportement en espace privé, notamment en la compagnie du mari ou des parents, elle ne peut non plus se laisser aller aux démonstrations bruyantes. Dans l'extrait suivant, nous pouvons d'ailleurs observer le contraste entre l'expression féminine et masculine. La femme est encouragée à rester calme, au risque de provoquer l'agressivité de l'homme. Bien sûr, si celui-ci venait à faire preuve d'un manque de retenue, la femme serait mise à nouveau en cause. Nous observons le même processus que celui qui était de mise pour l'honneur : une double responsabilité incombe à la femme, face à une déresponsabilisation de l'homme.

« Elle offense aussi gravement si elle est criarde et riotieuse, par les crialleries fâcheuses, elle provoque son mari à se tempêter, jurer, blasphémer, notamment si elle connaît son mari coutumier et enclin à tels vices, quand il est altéré de colère (...) encore est-il plus expédiant d'acquiescer que de troubler le repos et l'amitié qui doit être entre les mariés. ⁴³⁷ »

⁴³² DE ROJAS F., *op.cit.*, p.309.

⁴³³ Meurtrir l'œil de quelqu'un d'un coup de poing violent qui fait enfler les chairs autour du globe oculaire. (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

⁴³⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.439-440.

⁴³⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.112.

⁴³⁶ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.43.

⁴³⁷ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.24.

Il est attendu de la femme que ses vertus puissent transparaître en chaque élément extérieur, y compris sa façon de communiquer. Cela est perceptible dans la parole, mais également dans la posture. Elle doit être droite, à l'instar de son attitude, et faire preuve de respect vis-à-vis de son interlocuteur. L'absence de modération semble fort déprécié dans nos deux types de sources qui, paradoxalement, exposent leurs conseils en accentuant à l'extrême, en bien ou en mal, l'attitude à adopter par la femme. L'extrait suivant est issu d'une correspondance entre deux amies, établie par Gabriel MEURIER, dans laquelle l'une des deux jeunes filles apprend les manières à table. Nous pouvons constater que la communication chez la femme reste admise, mais elle ne doit toutefois pas être à l'initiative de la conversation. Son attention doit être entièrement focalisée sur son interlocuteur et elle ne peut être surprise à rêver. L'importance du regard est à nouveau soulignée, mais cette fois différemment : en rue, il porte au soupçon, mais ici, il recommande, à condition d'y laisser transparaître de bonnes intentions. La communication ne peut s'effectuer au moyen de gestes ou de mimiques, considérés comme trop familiers. Notons tout de même que l'interdiction de regarder dans les yeux n'avait été évoquée que par VIVES, tandis qu'il s'agit ici d'un auteur des Pays-Bas, ce qui pourrait expliquer cette différence.

« Notez et retenez, que si parler à vos semblables, convient vous montrer gracieuse affablée⁴³⁸, courtoise et aimable, échevant toute arrogance, présomption et outrecuidance⁴³⁹, en parlant à gens d'autorité, tenez les mains croisées, la droite sur la gauche, nommez le personnage auquel vous parlez par son nom, souvent répétant le titre de sa dignité, par une voix modérée, ni trop basse ni hautaine, tenant un regard posé, en dressant les yeux gais et non vagues, farouches et non moins trop élevé, vous donnant garde de froncer ou rider le front. En outre, qu'il ne vous advienne de parler des mains, des doigts, ni par signes du menton ou donnant pour réponse quelques hauts-le-bec, ou pour salut un niquet⁴⁴⁰. Étendre les épaules ou hochez la tête par manière à nier ou confirmer, n'est pas moins lourd et malséant que très malavenant.⁴⁴¹ »

« Si quelque mal apprise parle salement, détournez la face, feignant rien ouïr. Quant aux rires, il convient tenir compas, car toujours gassouiller et rioter est indice de pure sottise, montrer les dents en riant à tout propos est actes canin, ricaner ou éclater de rire et dire je me pâme, crue de rire ou de joie est vitupérable et malséant.⁴⁴² »

⁴³⁸ Qui se montre d'un accueil bienveillant et engageant. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

⁴³⁹ Présomption, confiance en soi-même excessive ou arrogante ; attitude qui en résulte vis-à-vis d'autrui. *Trésor de la Langue Française*. (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

⁴⁴⁰ Faire la nique. Geste de dédain. Moquerie. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?28;s=1036179240;r=2;nat=;sol=0>; Consulté le 06/12/20).

⁴⁴¹ MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.44.

⁴⁴² *Ibid.*, p.62-63.

Les paroles de la femme devaient donc traduire sa soumission et son respect envers son interlocuteur. Elle était celle à qui l'on donnait la parole, pas celle qui la prenait de sa propre initiative. Elle devait donc se montrer redevable en employant une expression impeccable. La prise de parole et l'expression débridée étaient donc un autre privilège masculin. Mais cette injonction à garder une parole vertueuse venait justement de la crainte vis-à-vis de la parole féminine et des heurts qu'elle pouvait causer. De ce fait, les auteurs admettent indirectement qu'il puisse y avoir une certaine puissance dans la parole féminine. Une puissance principalement destructrice, mais dont l'impact n'était pas à négliger. Nous pourrions dès lors entrevoir la force derrière les mots de la femme, donc la capacité à modifier son environnement par la parole était justement la principale motivation à la faire taire. Nous le voyons bien avec Justine, qui embobine et cause du tort autour d'elle, ou avec Célestine l'entremetteuse, qui parvient à mettre sur pieds une situation uniquement par l'échange de conversations. Non seulement leurs intentions sont vicieuses, mais l'expression de leur parole l'est également, puisqu'elles jurent et utilisent un vocabulaire vulgaire. En refusant d'employer un mode de communication traduisant la soumission, elles s'en délient également et observent une attitude de « femmes insoumises ».

OUÏR LES MOTS D'AUTRUI

La communication exige une certaine réciprocité et un partage entre plusieurs interlocuteurs. Par conséquent, il ne s'agit pas seulement d'étudier les paroles des femmes et jeunes filles, mais également la façon dont interviennent les autres à leur égard. Les discours que leur adressent les personnes issues du monde extérieur nécessitent une attitude à adopter de leur part, pour éviter de pâtir des vices d'autrui. Au même titre que la présence physique d'hommes ou de femmes peu recommandables, les paroles lascives et tentatrices étaient source de méfiance. Les femmes étaient donc encouragées à inhiber leur sens, dans le cas présent celui de l'ouïe, pour se garder de devoir faire face aux comportements impudiques d'un tiers. Nous avons précédemment évoqué que l'honneur féminin peut être terni sans que la femme ait pris part de quelque façon que ce soit à la pratique déshonorante. Les réputations et comportements de son entourage pouvaient l'impacter autant que si elle avait elle-même fauté. Dès lors, c'est à elle que revient la responsabilité d'éviter les paroles qui pourraient nuire à son honneur et de faire la sourde-oreille aux propositions lubriques et aux paroles suaves. Nous avons déjà observé ce renversement des responsabilités lorsqu'il était question du sens de la vue. Ce n'était pas le performateur d'une action vicieuse qui devait s'abstenir de l'effectuer, mais bien le récepteur, qui devait s'assurer de ne pas être touché. Si un homme

choisissait d'émettre une parole à l'égard d'une femme, c'était donc à elle d'inhiber sa perception, et non à l'homme de se taire. La responsabilité de la parole pèse alors sur la femme, bien qu'elle ne soit pas celle qui la produise, mais bien celle qui la reçoit.

« Item quand la nape est leuée il a des hostes qui ont accoustumé de conter goguettes⁴⁴³ aux servantes essayant, d'euaporer les chaleurs des viandes au despens d'une pauvre sotte, & voilà le Magellan où il se naufrage. C'est pourquoy ie vous aduertis de fuir de tels rencontres ; dès que vous les verrez commencer à caqueter de drôleries, laissez les moy là. ⁴⁴⁴ »

« Nombreuses les femmes qui croient qu'en parlant avec des pages, des poètes, de petits étudiants mielleux à toque bosselée et des doucereux des faubourgs, on les tiendra pour femmes avisées. Ainsi troque-t-elle leur réputation de chasteté contre celle de sottise. ⁴⁴⁵ »

Par ailleurs, si elles entendaient les paroles lascives, leur nature féminine les tournerait inéluctablement vers le mal, si bien qu'elles finiraient par les répéter. L'extrait suivant, outre l'exemple flagrant de ce procédé, nous montre comment la longue tradition du péché originel est constamment mobilisée pour évoquer l'appartenance des femmes aux aspects les plus sombres de l'existence humaine. Dans le cas présent, il est fait mention d'un basilique, appellation populaire pour désigner un serpent. Cet animal est le représentant par excellence des paroles tentatrices, vectrices de péchés. L'évocation d'Ève et du serpent est si fréquente dans nos sources qu'il ne nous a pas paru pertinent d'en relever tous les passages. Néanmoins, l'extrait suivant a la particularité de montrer comment cette thématique est reprise pour considérer la femme comme l'héritière de la première pécheresse, désormais plus dangereuse que le serpent lui-même, et dont les mots ne sont que tentation au vice.

« Que la fille n'entende ni ne chante de chansons lascives et malhonnêtes, si elle ne veut se faire débaucher des auditeurs et les exciter à des choses honteuses, car les choses qui tendent à la légèreté et dissolution charment les esprits, et prononcées par les femmes, elles donnent la mort, et on estime être moins périlleux le sifflement du basilique que le chant d'une femme. ⁴⁴⁶ »

« & le iour que nous naissons nous somme salies et honnies⁴⁴⁷ des imperfections d'Eue. (...) Nous caquetons volontiers avec qui que ce soit & quel visage que ce soit, quand ce seroit quelques serpents il n'importe. Nous achetons librement, vn petit plaisir aux dépens de l'honneur tout tout un lignage. ⁴⁴⁸ »

⁴⁴³ Raconter des propos joyeux, des plaisanteries. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=768792360>; Consulté le 06/12/20).

⁴⁴⁴ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op. cit.*, p.102.

⁴⁴⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op. cit.*, p.378.

⁴⁴⁶ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.658.

⁴⁴⁷ Désigner quelqu'un, quelque chose comme méprisable et condamnable en tant que transgressant une norme éthique ou une convenance ou s'y opposant. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=768792360>; Consulté le 06/12/20).

⁴⁴⁸ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op. cit.*, p.73-74.

La femme devait donc activement repousser les propos sous-entendus des hommes, et même s'en sentir chagrinée, voire offensée, car ils étaient significatifs d'une faute de sa part : celle d'avoir éveillé en un homme une flamme de désir, par sa beauté ou la façon dont elle se tenait.

« Qu'elle ne fasse cas de la beauté, ni même qu'elle s'estime être belle, qu'elle en rien à chaque parole légère et frivole qu'on dira, et qu'elle ne prenne plaisir à être regardée, ni d'être comme la butte ou le blanc, à quels sont adressés tous les propos de la jeunesse, attendu que cela doit lui être plutôt occasion de pleurs, voyant que le plus beau joyau qu'elle ait appété⁴⁴⁹, est par tant d'artifice combattu de tant d'ennemis, ne sachant si elle pourra résister à tous, elle doit se garder d'enflammer les cœurs des jeunes compagnons.⁴⁵⁰ »

« En telle sorte, elle, d'une chair joyeuse et attempée de douce gravité, ayant les yeux baissés, dira de soi-même, ce que toutefois elle dissimulera et feindra ne s'en soucier, démontrant toutefois, qu'elle désire plutôt être que de sembler bonne.⁴⁵¹ »

Dans le *Guzmán d'Alfarache*, il est exprimé que ce sentiment de malaise face aux intérêts des hommes ne serait en fait qu'une façade dument conservée pour éviter de paraître impudique. L'importance de paraître désintéressée malgré un potentiel retour d'affection est perceptible dans l'extrait suivant.

« Elle remarqua son attention intense, et son plaisir ne l'était pas moins, bien qu'elle le dissimulât, tant il est vrai qu'il n'est de dame, si grande soit-elle, qui ne prenne plaisir au regard d'un homme, si vil soit-il.⁴⁵² »

Le même type de discours concernant l'impassibilité des femmes est également exposé dans *La Célestine*. Toutefois, les choses sont présentées différemment, bien que nous en arrivions à une conclusion similaire : une femme honnête ne peut dévoiler librement son retour d'affection. On perçoit aussi dans cet extrait la distinction sociale effectuée pour les femmes de naissance plus noble. Toutefois, l'issue du récit nous montre à quel point les amours des personnes bien nées ne dérogent pas aux règles quand il s'agit de transgresser les codes relationnels. De plus, l'idée selon laquelle aucune confiance ne peut être accordée à la parole de la femme, y compris quand elle décline une invitation, est ici soulevée, sous-entendant à nouveau que la parole féminine reste emprunte de ruse, même lorsqu'elle est prétendue honnête.

⁴⁴⁹ Désirer vivement ce qui satisfait les penchants, les besoins naturels. *Trésor de la Langue Française*. (<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?299;s=1804896120;cat=0;m=app%82ter>; Consulté le 06/12/20).

⁴⁵⁰ VIVES L., *op. cit.*, p.114.

⁴⁵¹ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.47.

⁴⁵² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.46.

« Célestine : Les affronts et autres marques de mépris qu'infligent ces demoiselles quand elles reçoivent des déclarations d'amour préliminaires, pour qu'on estime à plus grand prix le don qu'elles vous feront plus tard (...) Si toutes, se voyant aimées, disaient "oui" dès la première déclaration, il n'y aurait aucune différence entre les filles publiques et les demoiselles bien nées. Ces dernières, quoique brûlant des feux ardents de l'amour, par honnêteté arborent une apparence froide, un visage paisible, une distance sereine, une ferme constance, de chastes desseins et d'aigres paroles ; de sorte que leur propre langue se surprend à se faire violence en avouant des sentiments si contraires à ceux qu'elles éprouvent.⁴⁵³ »

Nous pouvons donc conclure plusieurs choses des analyses de ces extraits. Premièrement, la responsabilité de la parole incombe à la femme, qu'elle soit émettrice ou réceptrice du message. Deuxièmement, nous pouvons à nouveau distinguer d'une part la norme quant à la réception des paroles par la femme, d'autre part un discours selon lequel ces normes puissent lui profiter. Cette fois-ci, elles ne mettraient pas à profit leur faiblesse féminine pour obtenir des avantages, mais c'est bien la réaction face à cette faiblesse qui leur sert de bénéfice. En conséquence, ces discours mettent en valeur la transgression des femmes, mais également leur résilience.

L'EXPRESSION DE L'INTÉRIORITÉ

Les normes féminines qui pèsent sur les femmes de l'époque moderne ne pourraient être restreintes à des questions d'apparence. En effet, la vertu, bien que de nombreuses fois comparée à une forme d'ornement, ne peut se contenter de former une couche d'un vernis superficiel sur sa nature imparfaite. Les qualités admirables en apparence chez la femme doivent être l'expression d'un cœur pur et d'une âme honnête. Il est considéré que l'intériorité et l'extériorité s'influencent l'une et l'autre, en une boucle infinie. De sorte que les passions peuvent entacher le physique et le comportement d'une dame, de même que ceux-ci peuvent corrompre son domaine spirituel et sa nature. Comme nous l'avons vu, la honte était perçue comme une émotion vertueuse, qui à travers le rougissement, permettait de s'assurer de la bonne foi de la demoiselle. Les émotions faisaient donc l'objet d'un jugement de valeur, considérant l'une ou l'autre comme « bonne » ou « mauvaise ». Les enseignements des manuels d'éducatrices s'intéressent également au domaine émotionnel. Les émotions inacceptables, et par inacceptables nous entendons celles qui peuvent porter préjudice à l'honneur féminin, devaient être inhibées. Les femmes étaient donc restreintes dans leur liberté à l'expression émotionnelle. Toutefois, toutes ces indications étaient présentées en

⁴⁵³ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.154.

réaction au regard de l'inconstance prétendue de la femme et de son incapacité à gérer ses émotions, sans quoi ces enseignements se révéleraient peu pertinents. Mais à nouveau, les indices en opposition ces deux types de sources nous permettent de concevoir un autre type de féminité, plus nuancé, qui ne correspond ni à la furie dramatique des œuvres divertissantes ni à la sculpture insensible à laquelle la femme est assimilée.

Parmi les émotions les plus réprouvées dans les manuels d'éducation, nous retrouvons la jalousie, instigatrice de bouleversements au sein du foyer. En effet, quand bien même les hommes pouvaient bénéficier d'une certaine liberté quant à leurs fréquentations et à l'adultère, le sentiment de jalousie ne peut être aussi facilement éteint. L'importance accordée à cette émotion en particulier dans les manuels pourrait nous mener à plusieurs hypothèses : la jalousie semblait être un sentiment qui pouvait mettre en péril les libertés de l'homme de fréquenter le sexe opposé, et par conséquent le contraindre à adopter une attitude considérée comme plus « féminine » en résistant aux invitations. Par ailleurs, elle semblait témoigner d'une forme de non-acceptation des schémas conjugaux et d'un sentiment d'injustice à l'égard des mécanismes sociaux qui se sont mis en place concernant la place des deux sexes au sein du mariage. Si les femmes devaient être plus attentives, c'est en raison d'une possible corruption de la lignée en cas d'adultère, ce dont ne souffraient pas les hommes. Mais cette jalousie témoigne également des préoccupations des femmes vis-à-vis des fréquentations de leur mari, contrairement à ce qu'exprimaient précédemment les indications de DE GLEN. Quoi qu'il en soit, ce même auteur encourage les femmes à réprimer cette émotion ou, au mieux, à la dissimuler, en faisant preuve de patience et en priant Dieu pour que ce sentiment les quitte en attendant le retour de leur mari. La jalousie était considérée comme une véritable maladie touchant en particulier la gent féminine et de laquelle les hommes étaient épargnés, non seulement parce qu'ils faisaient davantage preuve de discernement, mais également parce que leurs femmes étaient supposées être si vertueuses que nulle jalousie ne pourrait advenir.

« Le courroux d'une femme jalouse est plus dangereux que la folie d'un sanglier.⁴⁵⁴ (...) Cette maladie trouble tout, chasse la paix, l'union, la concorde, met des querelles, noises, dissensions, haine implacable, cause souvent des malheurs infinis.⁴⁵⁵ » »

⁴⁵⁴ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.195.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p.198.

« (Jalousie) que la dame vertueuse et pourvue d'une grande beauté et d'une grande grâce dissimula tout en grande patience, priant Dieu, faisant des bonnes œuvres pour la conversion des pauvres pêcheurs. Au bout de l'an, le pauvre pêcheur connut telle haine pour sa garce qu'il la chassa, et transporta tout son amour à sa femme, qu'il respecta et honora grandement le reste de sa vie.⁴⁵⁶ »

Les démonstrations de jalousie sont particulièrement bien illustrées dans la littérature picaresque. Si le *Gumán d'Alfarache* nous donne davantage d'exemples de jalousie masculine, sans pour autant la condamner, c'est dans *La Célestine* que nous découvrons la caricature de la femme jalouse la plus complète. Dans le premier extrait, nous découvrons le personnage d'Élicie, maitresse du servant Sempronio, formulant à haute voix sa colère face aux compliments de son amant dirigés vers une autre femme. Le deuxième montre la façon dont Aréusa déplore ne pas être la seule vers qui son amant tourne ses faveurs. Toutefois, ce qui est ici mis en valeur par l'auteur, c'est non seulement la facilité avec laquelle la femme se permet de témoigner sa jalousie, mais également qu'elle fait profit de cette vision de femme jalouse pour manipuler son interlocuteur. De cette façon, en lui reprochant ses mensonges, c'est elle qui lui ment. L'intention de la femme est donc déformée et elle peut dès lors profiter des griefs qui lui sont portés pour tourner la situation à son avantage. Le message qui transparait alors serait la capacité féminine de tirer parti de la perception négative dont elle est victime.

« Élicie : Écarte-toi, tu me répugnes ! Grand mal te fasse ce que tu manges ! Parce que moi tu m'as gâché mon repas ; j'ai envie de vomir quand je t'entends traiter cette Mélibée de gracieuse !⁴⁵⁷ »

« Areusa : Vous les hommes, vous êtes tous pareils : jamais à court de belles paroles, de louanges mensongères, faites au même moule, que vous débitez aux unes et aux autres !⁴⁵⁸ »

La jalousie n'est pas la seule émotion qui soit désapprouvée dans nos manuels. Toute forme de passion semblait mal vue et devait dès lors être inhibée. Les accès de colère n'étaient justifiés que par la faiblesse du cœur de la femme. Ces mêmes expressions émotionnelles étaient pourtant tout à fait tolérées chez l'homme, chez qui la colère pouvait même être considérée comme symbole de virilité et de puissance, un moyen de ne pas laisser le destin de son honneur aux mains d'autrui. Aux femmes étaient réservées les émotions qui ne provoquent aucun trouble et renvoient davantage à une image maternelle et bienveillante.

⁴⁵⁶ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.203.

⁴⁵⁷ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.207.

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p.308.

« Une sobriété spirituelle, afin que les passions comme enivrées n'émeuvent une sédition en la personne, et ne troublent pas la tranquillité de la vertu, afin qu'elle puisse tout bien faire et sagement se maintenir. Qu'elle soit adonnée à piété et dévotion, et qu'elle se contente de peu pour son entretien.⁴⁵⁹ »

« Quand à ce que beaucoup de femmes ne sont maitresses de leur langue, cela procède du petit cœur qu'elles ont, se laissant du tout transporter au courroux, qui ne leur laisse aucun pouvoir, et ne cessent de vomir paroles injurieuses, attendu qu'il n'y a en elles lieu où la raison et le jugement se puissent loger.⁴⁶⁰ »

« La bonne dame se montrera toujours à elle d'une face riante et joyeuse et pleine de grâce aimable, et l'enseignera de telle sorte, sans l'admonester trop aigrement, elle ne lui connaisse jamais un visage triste et des paroles graves.⁴⁶¹ »

La façon dont était représenté le domaine émotionnel féminin est d'autant plus virulente dans la littérature picaresque. L'extrait-ci dessous nous montre à quel point les émotions féminines ne pouvaient être fiables. Non seulement la nature changeante des femmes est à nouveau évoquée, mais il est également sous-entendu que leurs sautes d'humeur ne sont pas le fruit de leur tempérament, mais bien une supercherie visant à se faire passer pour fragile afin d'obtenir ensuite des satisfactions diverses.

« Sempronio : Savez-vous qu'elles agissent de manière impossible à comprendre ? Elles n'ont ni modération, ni règle, ni raison. Même quand elles veulent s'offrir, elles commencent par se montrer dédaigneuses. Ceux qu'elles font entrer par la petite porte, elles les ont insultés dans la rue. Elles invitent puis congédient ; elles appellent puis se refusent ; elles montrent de l'amour et se disent votre ennemie ; elles s'emportent brusquement et s'apaisent aussitôt. Elles veulent qu'on devine ce qu'elle veulent. Quel fléau, quel ennui, quelle fatigue d'avoir affaire à elles en dehors des courts moments où elles sont prêtes au plaisir ! »

« Célestine : Elles font toutes les chatouilleuses, mais si elles acceptent une fois qu'on leur mette la selle par devant, elles en redemandent ! Au premier enlacement, les voilà prises, suppliant qui les a suppliées, souffrant par celui qui les faisait souffrir, soumises après avoir dominé, recevant des ordres au lieu d'en donner. Elles abattent les murs, ouvrent les fenêtres, feignent les maladies, huilent les gonds des portes pour les empêcher de grincer. Je ne finirai pas d'énumérer les changements qu'opèrent en elles ces délicieuses douceurs qui leur restent des premiers baisers reçus. Ennemies du juste milieu, elles se portent toujours aux extrêmes. »

À nouveau, les symboles autour des portes et des trous interviennent dans la réplique. Mais nous pouvons également déceler une nouvelle thématique typique de la tradition théâtrale : la maladie. En effet, Célestine accuse la gent féminine de savoir jouer la comédie à tel point qu'elle peut se faire passer pour souffrante et manipuler parents et mari. Cette idée est également présente dans le *Guzmán d'Alfarache*, lorsque sa mère simule une fièvre pour

⁴⁵⁹ VIVES L., *op. cit.*, p.98.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p.245.

⁴⁶¹ BRUTO G. M., *op. cit.*, 1555, p.19.

pouvoir voir son amant dans le secret de sa convalescence⁴⁶². Outre le caractère récurrent de ce thème dans la fiction, et particulièrement la comédie, nous pouvons y percevoir à nouveau cette accusation à l'égard des femmes : celle de mettre à profit la faiblesse qu'on leur attribue. Est-ce dès lors une faute ou une force ? La capacité des femmes à tirer parti des qualificatifs négatifs auxquels elles sont associées a pu, en des cas particuliers, permettre une complète remise en question de la féminité, comme dans le cas de Thérèse d'Ávila. Le contexte nous semble ici tout à fait différent, mais nous retrouvons cette idée selon laquelle la faiblesse du sexe féminin pouvait porter préjudice, mais également servir de légitimation, si les dames étaient suffisamment avisées. Le deuxième cas de figure reste néanmoins désapprouvé par l'auteur, qui par ailleurs établit un lien entre l'illégitimité de l'union et la vie de débauche du héros, bâtard et pécheur de naissance. Le thème de l'hérédité du vice n'est d'ailleurs pas étranger à la littérature espagnole, et est resté fréquemment sollicité dans toute l'Europe durant les siècles suivants, comme nous le verrons plus loin.

Dans le *Guzmán d'Alfarache*, cette même inconstance émotionnelle est également relevée, sans toutefois faire passer ce trait pour une démonstration d'intentions malsaines. Les passions féminines sont dépeintes comme des excès, entraînant la stupeur de l'entourage, et bien souvent la déconvenue face au regard des autres. Mais il n'est jamais exprimé qu'il s'agisse de faux-semblants, et que leur véritable pensée soit inadéquate à tel point qu'elles décident d'en exprimer le contraire. Dans *la Narquoise Justine*, Francisco López de Úbeda sous-entend que les colères des femmes ne sont d'ailleurs pas à envisager avec sérieux, tant elles peuvent être dues à de petites causes.

« (...) avec une colère si grande qu'elle manifesta dès ses premiers mots. (...) Elle poursuivit ce discours par beaucoup d'autres mots si âpres que le pauvre homme fut honteux, — en raison des personnes qui avaient été témoins de sa dureté — et surpris par un tel excès de rigueur (...) »⁴⁶³

« Nous autres femmes allons toujours aux extrêmes, jamais notre colère ne naît en enfance, elle a dents et ongles, elle est chaussée et vestue dès qu'elle éclos ; aussi pour témoigner que nos querelles viennent toujours d'occasions fort légères. »⁴⁶⁴

Les émotions, voire les valeurs, considérées comme viriles, telles que la hardiesse et le courage, ne pouvaient donc correspondre à l'image que l'on se faisait de la femme. C'est pourquoi l'expression de ces sentiments ne devait en aucun cas être dévoilée en public. S'ils

⁴⁶² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.48-49.

⁴⁶³ *Ibid.*, p.375.

⁴⁶⁴ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.416.

l'étaient, ils étaient réservés au monde fictif et à l'humour théâtral. Nous pouvons donc constater que les femmes faisant montre de qualités dites « viriles » étaient présentes dans la culture populaire, non seulement via les œuvres picaresques, mais également parce que cette donnée était prise en compte par les pédagogues.

« Trop grande hardiesse est plus convenable à ceux qui représentent farces au théâtre et spectacles publics qu'aux dames bien apprises (...) là où lui sera besoin de faire apparaître la vertu, elle sera prompte, mais non audacieuse, et par une subite rougeur, démontrera qu'elle soit un cœur révérent. ⁴⁶⁵»

Pourtant, tout au long de son récit, Catalina de Erauso fait preuve d'un grand courage et d'un grande hardiesse. Ces traits émotionnels ne sont pas directement exprimés, tant la prose est froide et dénuée de toute expression sentimentale, mais le lecteur peut clairement percevoir les références à ces démonstrations de force mentale. Les nombreux voyages et les nombreux combats auxquels elle prend part l'associent aux caractéristiques du mâle belliqueux et impétueux. Nous pouvons par ailleurs percevoir une différence entre les émotions considérées comme « masculines » ou « féminines » dans l'adaptation du genre qu'elle emploie pour se désigner elle-même. Quand elle se trouve en situation difficile, où elle se laisse submerger par l'émotion sans faire preuve de retenue, l'emploi du féminin refait apparition, en de rares occasions : « Moi, prise au dépourvu, je ne savais que dire. Inquiète et confuse, je devais passer pour coupable ⁴⁶⁶ ». Il s'agit là du premier emploi du féminin depuis les événements contés de sa plus tendre enfance, avant même qu'elle ne quitte le couvent dans lequel elle a grandi. Il est frappant de constater à nouveau l'emploi du féminin quand elle se trouve à son désavantage et ne fait pas preuve du courage et de la froideur qu'elle a démontrés en toute autre situation. Plus tard dans le récit, elle se désignera elle-même comme femme après avoir avoué son sexe à un prêtre, se croyant à l'article de la mort. Cette fois-ci, l'emploi du féminin peut être perçu comme un repentir. Consciente que l'usurpation d'une identité masculine peut représenter un péché, dans la mesure où elle se détourne du genre que Dieu lui aurait octroyé par nature. Quoi qu'il en soit, le désespoir semble la seule émotion considérée comme « faible » et par conséquent « féminine » qui soit émise par le personnage de Catalina. Le bref extrait suivant nous montre un nouvel élan d'émotion, où elle exprime avoir pleuré pour la première fois, dans l'angoisse de la mort : « Je m'appuyai contre un arbre, je pleurai (je pense que ce fut la première fois) ⁴⁶⁷ ». Rappelons par ailleurs qu'en de nombreuses occasions telles que la mort de son frère ou le démembrement d'un enfant, il aurait été

⁴⁶⁵ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.47.

⁴⁶⁶ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.107.

⁴⁶⁷ *Ibid.*, 2001, p.50.

possible d'intégrer une forme de *pathos* au sein du récit, mais Catalina ne semble réagir que face au jugement de Dieu.

Les études concernant les larmes et le genre montrent que les pleurs féminins renvoyaient à nombre d'interprétations, allant de la faiblesse féminine à la stratégie de manipulation. Les pleurs des femmes ne sont pas systématiquement dévalorisés pour autant, mais s'inscrivent tout de même dans le discours traditionnel sur l'ambivalence de la féminité. Les larmes traduisent le comportement incompréhensible et inconstant des femmes. Les larmes entretiennent également un lien avec la piété mariale, et la reconnaissance des pleurs est apparue en même temps que le culte de la Vierge⁴⁶⁸. Ici pourtant, la description de Catalina en larmes se fait plus froide, presque admise à demi-mot, participant à nouveau à sa distanciation des normes féminines, y compris sur le plan émotionnel.

Peut-on pour autant estimer que les émotions attribuées au sexe masculin soient bel et bien propres à l'homme ? Le comportement féminin doit traduire une constance inébranlable. Les changements d'humeur, dans un sens ou dans l'autre, doivent être contenus. Le rire ou la colère sont donc très mal vus, non pas qu'ils puissent effectivement causer du tort, mais parce qu'ils s'écartent de la norme incitant à rester impassible et de ne laisser aucun élément extérieur troubler l'attitude paisible propre aux femmes vertueuses. Se laisser aller à l'inconstance pouvait donc faire office d'appropriation de traits masculins puisque, comme le disent les frères DE GLEN, le mari pouvait se permettre de jurer et se courroucer si la femme l'y poussait. Les personnages picaresques nous dévoilent une quantité impressionnante d'émotions. Nous y retrouvons effectivement les émotions dites « féminines » dont l'expression cynique ne laisse aucun doute sur l'opinion de tels comportements, mais nous percevons également la présence chez des femmes d'émotions normalement réservées aux personnages masculins, sans pour autant que cela soit présenté comme un détournement des normes. De plus, l'exacerbation des émotions dans la littérature picaresque, en inadéquation flagrante avec l'attitude stoïque exigée dans les manuels de conduite, doit être envisagée en regard du caractère littéraire ou théâtral de ces œuvres. La description des émotions nous oriente toutefois sur la perception masculine de l'intériorité de la femme, d'autant plus que les historiens des émotions ont montré l'influence de l'émotionnel sur la représentation de l'état

⁴⁶⁸ VINCENT-BUFFAULT A., *Histoire des larmes*, Paris, Rivages, 1986, p.175.

de l'âme⁴⁶⁹. L'inconstance féminine était également expliquée à l'époque par l'excès d'humidité dans ses humeurs⁴⁷⁰, faisant d'elle un élément influençable et sensible aux changements dans son environnement. Cette perspective, également véhiculée par Thomas d'Aquin, plaçait alors la femme dans un tourbillon émotionnel traduisant aux yeux des contemporains masculins un chaos dans lequel son âme était tiraillée, en perpétuel combat contre le vice qui la rongait. Néanmoins, une rationalisation croissante, tout au long du XVII^e siècle, a prêté ces manifestations émotionnelles aux dispositions psychologiques et aux dynamiques intérieures, plutôt qu'à l'influence des températures et des taux d'humidité du corps. La relation inverse s'établissait alors et les pensées commencèrent à influencer les humeurs, plutôt que le contraire⁴⁷¹. Dans ce paradigme, la femme apparaissait comme d'autant plus responsable de son état mental et de l'inhibition de ses sens et émotions.

Nous avons donc vu que la femme et son « monde » était indissociable, dans le sens où les impacts sur son environnement, sa manière de parler, ou son état émotionnel impactaient son honneur et sa féminité. De ce fait, son identité propre était confondue avec les attentes à son égard. Les *picaras*, quant à elles, brisent ces standards sociaux et s'attribuent les privilèges masculins. Elles font donc preuve d'une virilité désapprouvée en empiétant sur le « monde » de l'homme.

⁴⁶⁹ VIGARELLO G., « Joies, tristesse, terreur... La mécanique classique des humeurs » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, vol.1, *De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, (L'univers historique), p.241.

⁴⁷⁰ Formalisée par Hippocrate et Galien, la théorie des humeurs reposait sur une distinction des individus en quatre catégories, en fonction de l'humeur, une substance qui influençait leur comportement : les sanguins étaient déterminés par le sang, les colériques par la bile jaune, les flegmatiques par le flegme ou lymphe, et les mélancoliques par la bile noire. De plus, chaque tempérament correspondait à l'association d'une température et d'une teneur en humidité. PORTER R., VIGARELLO G. (dir.), « Corps, santé et maladies » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.338.

⁴⁷¹ VIGARELLO G., « Joies, tristesse, terreur... La mécanique classique des humeurs » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.241-245.

2) La vie de famille

Comme nous l'avons vu, les sociétés modernes accordaient une importance toute particulière aux cycles vitaux et la vie était composée d'une succession de « paliers sociaux ». Plus particulièrement, l'existence féminine était conditionnée par son statut civil, le rôle de l'épouse se substituant à celui de la jeune vierge, avant d'être à son tour éventuellement remplacé par la viduité. Cet ordre social qui tendait à se renforcer lui-même avait toutefois besoin de justifications et de modalités honnêtes, sans quoi il suffirait aux familles d'entretenir des liens exclusivement pécuniaires, n'impliquant en rien les relations amoureuses. De plus, le facteur religieux était mis en valeur par la situation confessionnelle de l'époque qui exigeait de replacer la foi et les pratiques chrétiennes au cœur de ce cycle vital. Quoi de mieux qu'un mariage pour représenter l'affirmation d'une union, non seulement avec autrui, mais également avec Dieu ? Considéré depuis peu comme un sacrement, le mariage est réaffirmé, à travers nos deux types de sources, comme une alliance au fondement divin. Les relations entre époux étaient donc calquées sur le modèle des relations entre le Christ et l'Église, et bien que cette métaphore découlait d'une tradition plus ancienne, nous pouvons lui observer un nouvel essor au XVII^e siècle. L'union spirituelle des mariés fut d'ailleurs rappelée par les clercs dans le catéchisme issu du concile de Trente. Le paradigme relationnel de l'Église, appelant les époux à vivre dans le respect des valeurs chrétiennes telles que la chasteté, la charité ou la fidélité, était proposé comme modèle à suivre pour tout couple chrétien.⁴⁷²

a) L'autorité parentale

Nous l'avons vu, l'importance de la réclusion féminine découlait indirectement du maintien de l'honneur, principalement à travers la garantie, entre autres, d'une virginité intacte. La femme et son intimité sexuelle représentaient alors un individu objectifié qu'il était possible de s'octroyer, et de cette façon, de dérober au futur mari. Par ailleurs, le genre féminin se trouvait au carrefour de perceptions ambiguës et paradoxales, oscillant constamment entre la représentation d'un être vil sujet au péché, et d'un être fragile aisément corruptible. Le jeune âge ne pouvait qu'entraîner une méfiance supplémentaire. L'éducation de la femme, outre l'apprentissage des activités séantes à son rôle social, permettait également le conditionnement de son existence sauvage qui, sans discipline, n'aurait d'autre choix que de se tourner vers l'inclination naturelle de son genre : le vice. Dans cette partie du travail,

⁴⁷² BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.12-13.

nous allons envisager la façon dont cette perception de la femme se traduisait au sein de son environnement familial et les comportements qu'il était nécessaire aux parents d'adopter avec leurs filles.

AUTORITÉ OU PROPRIÉTÉ ?

Il était important de préserver la jeune fille en vue de son futur mariage. L'union de deux familles formait à l'époque un contrat social, comparable à l'acquisition d'un bien, dont il fallait s'assurer la qualité. Les parents devaient dès lors se porter garants des attributs prétendus de la femme à marier. C'est pourquoi, en attendant le mariage, l'autorité parentale était requise, et exigeait une obéissance absolue. La fille ne pouvait donc prendre de décision propre, et ses parents pouvaient exercer une administration arbitraire sur son mode de vie, ses activités, et même, comme nous le verront, son corps.

Outre la nécessité d'une garde resserrée et d'un apprentissage strict des mœurs féminines, la révérence envers les parents restait l'un des premiers enseignements chrétiens. Tout comme Moïse le commande aux juifs dans ses dix commandements, les éducateurs, se donnant pour mission de perpétuer la foi chrétienne à travers leurs enseignements, réintègrent la volonté divine dans l'organisation familiale de l'époque. La jeune fille était donc tenue de se plier à l'autorité parentale, particulièrement celle du père, et de tenir ses propos comme le truchement de la parole divine, lui désignant par son commandement le chemin du Salut. Nous pouvons donc entrevoir une relation de réciprocité dans laquelle les parents se portent garants de l'honneur de leur fille à l'unique condition qu'elle leur rende en retour, par son comportement, une dignité similaire.

« Enseigner préalablement à aimer Dieu, honorer Pères et Mères, et leur rendre toute obéissance, et suivamment, à les induire et les enhorter à être révérentes envers leurs majeurs et aînés, leur informant de faire tout ce que l'avenir peut leur tourner à bien, Salut, honneur et profit⁴⁷³. »

Mais cette réciprocité n'implique en rien une forme d'équité entre la jeune fille et les parents. La fille était considérée comme la propriété de son père et sa mère. Son identité propre était niée, dans la mesure où son existence n'était pas vécue pour elle-même, mais pour ce qu'elle pourrait apporter à ses parents, et plus tard à son mari. Dans l'extrait suivant, VIVES évoque à nouveau l'importance de la réclusion et de l'implication des parents dans la mise à l'écart de la fille. Mais ce qui nous interpelle particulièrement dans ce discours, c'est le

⁴⁷³ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.6

parallèle effectué entre la parole de Moïse, initialement destinée à désigner la gestion des animaux, et ses indications sur les libertés des jeunes filles. Les écrits bibliques servent ici de justification et leur validité repose sur l'association de l'identité féminine à l'identité animale. Ceci nous semble d'autant plus frappant qu'à l'époque, l'animal n'était pas considéré pour sa valeur intrinsèque, mais bien pour sa valeur marchande ou ses capacités en tant qu'outil⁴⁷⁴. De façon identique, la femme ne semble envisagée qu'en regard des bénéfices qu'elle peut apporter à la famille, principalement en termes de noblesse de la lignée.

« Je donne aux pères et aux mères le conseil qu'Aristote a donné en l'histoire des animaux, c'est de faire bonne et soigneuse garde des filles quand elle seront parvenues à l'âge de quatorze ans, et qu'ils les tiennent séparées de toute compagnie d'hommes, pour ce qu'en cet âge-là elle commence à sentir leur cœur et chercher les plaisirs. ⁴⁷⁵ »

Dans le *Guzmán d'Alfarache*, l'autorité parentale est d'ailleurs considérée comme un devoir, non pas pour améliorer le bien-être de la jeune fille, mais comme la condition nécessaire à la préservation de la réputation de la famille : « Que les pères considèrent les devoirs qui sont les leurs, qu'ils évitent les occasions, qu'ils s'appliquent à eux-mêmes ce qu'ils murmurent d'autrui⁴⁷⁶ ». Ceci s'inscrit également dans la nature performatrice de la masculinité du père et implique que la fille fasse office le faire-valoir pour ses parents, dont la responsabilité se résume alors à la préservation de leur propre image.

LE CHOIX DU FUTUR ÉPOUX

La fille ne pouvait pourtant demeurer éternellement au domicile de ses parents. Il convenait, au terme de son éducation, de lui trouver un mari. L'autorité de l'époux était dès lors substituée à celle du père, et la femme en tant qu'objet d'acquisition était cédée d'un propriétaire à un autre. En apparence, le choix du partenaire affectif ne semblait pas revenir aux protagonistes de la relation amoureuse. Mais plusieurs possibilités pouvaient être envisagées. Dans le premier cas, les parents du jeune homme ou de la jeune femme sélectionnaient un conjoint après avoir soigneusement analysé la situation financière, le statut familial et la réputation du candidat. L'intérêt était également de fournir le meilleur environnement possible à la progéniture, pour s'assurer que le patrimoine familial, qui reviendrait à l'héritier, ne soit dilapidé entre les mains d'une famille plus pauvre. Dans

⁴⁷⁴ WOLFE C.T., « Boundaries Crossings : The Blurring of Human/Animal Divide as Naturalization of the Soul in Early Modern Philosophy » dans BUCHENAUD S., LO PRESTI R., *Human and Animal Cognition in Early Modern Philosophy and Medicine*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2017, p.147-173.

⁴⁷⁵ VIVES L., *op. cit.*, p.57.

⁴⁷⁶ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.475.

l'intérêt de la procréation et pour faciliter l'acceptation des deux personnes engagées, les parents choisissaient généralement un partenaire de la même tranche d'âge⁴⁷⁷. Si cette prospective révélait des résultats satisfaisants, les familles établissaient un accord préliminaire duquel les enfants respectifs étaient exclus. Ils étaient ensuite amenés à se rencontrer, sous surveillance parentale⁴⁷⁸. L'accord était dès lors acté dans un contrat rédigé par les familles, exprimant les clauses et modalités de cet échange aux allures véritablement commerciales⁴⁷⁹.

L'extrait suivant exprime d'ailleurs l'importance de la dot dans la transaction. On peut également constater, grâce au développement étymologique des mots «épouses» et «époux»⁴⁸⁰, la direction dans laquelle cet accord était supposé prendre terme. En effet, la femme, y compris sémantiquement, est l'objet de la transaction, et non l'un des partis. Le mari était considéré que «celui à qui quelque chose est promis», et donc celui qui allait faire une acquisition. La promesse ne se résume donc qu'à «ce qui est proposé par un tiers»: ses parents ou tout autre tuteur ayant un pouvoir décisionnel quant à son mariage.

« Les parents doivent en délibérer et traiter (...) la fille étant à marier appartient et est à son père, étant mariée, elle est à son mari. Secondement, les fiançailles, qui de droit devancent les noces, adjugent et défèrent aux parents ou tuteurs de la fille cette autorité, (...) Certes ce ne sont que promesses du mariage futur dont l'épouse *sposa*, c'est à dire promise, et l'époux, *sponsus*, c'est celui à qui la fille est promise. Ceux qui stipulent et promettent bailler la fille en mariage, dans certains termes précis et limités, et conventions capitulées et accordées réciproquement, et qui promettent en outre, et donnent caution s'il en est besoin, de lui faire suivre sa dot, ce sont les tuteurs et parents.⁴⁸¹ »

La jeune fille n'avait donc pas intérêt à s'éprendre du premier galant venu, dans la mesure où ses espoirs ne pourraient être satisfaits que par ses parents, dont les intérêts ne concordaient pas forcément avec ceux de son cœur. Agissant de la sorte, elle faisait entrave au bon déroulement des ambitions familiales, non seulement en dérogeant à leur autorité, mais également en risquant d'y perdre son honneur ou de laisser son entourage se le figurer. La

⁴⁷⁷ CASEY J., *Family and Community in Early Modern Spain: The Citizens of Granada, 1570-1739*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, (New Studies in European History), p.102.

⁴⁷⁸ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.170.

⁴⁷⁹ L'importance de la transaction s'est d'autant plus amplifiée que le montant de la dot a considérablement augmenté depuis le début de l'époque moderne, et ce dans toute l'Europe. Certains historiens attribuent cette augmentation à l'emphase sur le maintien de la propriété à travers les héritiers masculins, mais ceci n'est pas valable pour l'Espagne, étant donné que les femmes étaient légitimes dans les droits de succession. Mais la dot semblait aussi faire office de moyen d'exclusion de l'héritage, une part reçue à l'avance pour financer son union. CASEY J., *op.cit.*, p.104. MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.179.

⁴⁸⁰ Traduit de l'espagnol *esposa* et *esposó*.

⁴⁸¹ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.60.

fréquentation non consentie d'un homme pouvait invalider la future union envisagée par les parents, dans la mesure où la virginité de la fille serait mise en doute. Ainsi, les frères DE GLEN suggèrent de s'épargner toute déconvenue en enseignant à la fille le point auquel les fréquentations illégitimes peuvent mettre l'organisation familiale en péril.

« Sont décriées, et improuvées comme illégitimes, et faites contre tout droit et équité, toutes alliances et tous mariages, enquels n'interviennent pas autorité, consentement et gré des parents (...) Blamâbles et donc vitupérables celles qui traitent de cette matière de mariage, ou contre la volonté de leurs parents, ou sans leur gré ou consentement, ou sont à leurs portes des amis, cherchant des entremetteurs, ou procureur volage, en quoi la fille donne grande suspicion, non seulement d'impudence, d'esprit léger et volage, mais aussi de lubricité, voir même donnera occasion de penser que son honneur soit déjà entamé et maculé. ⁴⁸²»

Dans les familles les plus aisées, une autre possibilité permettait que la rencontre fût à l'initiative de l'homme⁴⁸³. S'il avait jeté son dévolu sur une femme rencontrée dans un lieu public, l'église, un bal ou une fête, il pouvait tenter une approche auprès de sa famille afin d'obtenir l'autorisation de la courtiser. Cette permission était impérativement précédée d'une enquête préliminaire de la part des parents. Une fois le consentement obtenu, la cour à proprement parler pouvait être entreprise, accompagnée de ses rituels tels que l'envoi de billets, de cadeaux, de visites intimes et d'expressions de dévotion amoureuse. Mais l'union n'était permise que par la stricte approbation des parents⁴⁸⁴. Le prétendant, rôdant autour du domicile de la demoiselle, cherchait discrètement à s'y faire apercevoir. En retour, la jeune fille élaborait un prétexte pour sortir et évaluer les chances du jeune homme⁴⁸⁵. Ces pratiques de séduction peu communes étaient également courantes chez les couples issus de milieux moins aisés, mais cela restait prohibé et peu convenable pour une jeune fille d'éducation honnête. Mais malgré ces constructions sociales, il arrivait que certains hommes transgressent les rites amoureux et n'attendent pas l'approbation de la famille pour commencer à courtiser ou organiser des rencontres, comme le montrent les nombreux exemples du *Guzmán d'Alfarache*. L'initiative féminine, quant à elle, pouvait constituer une offense pour l'homme, non seulement parce qu'elle bousculait les codes des rencontres amoureuses, mais également, car la femme était considérée comme moins avisée, susceptible de nuire au bon déroulement du procédé par ses maladresses et le manque de retenue que l'on attribuait à la féminité.

⁴⁸² DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.60-61.

⁴⁸³ À propos de l'initiative des rencontres, certains éléments ont été retravaillés depuis PAVONE I., *Les rencontres amoureuses et leurs facteurs de transgression dans l'Espagne du XVI^e siècle à travers la littérature picaresque espagnole*, Travail de séminaire de master en Histoire à l'Université Catholique de Louvain dirigé par MOSTACCIO S. et LATTEUR O., inédit, 2019, p.10-12.

⁴⁸⁴ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.179.

⁴⁸⁵ *Ibid.*, p.169.

L'extrait suivant nous montre l'irritation d'un prétendant, après avoir été devancé par sa dulcinée, lors d'un contact intermédiaire avec sa servante.

« En entendant cela, Dorido fut stupéfait et mécontent, car il s'était toujours méfié d'elle, la croyant incapable de s'occuper d'affaires de cette importance et craignant qu'elle ne fit découvrir ses amours. Mais quand il vit qu'il n'avait pas d'autre choix, puisque Clorinia l'avait déjà fait, il dissimula sa contrariété du mieux qu'il le put, et la remercia pour sa proposition et pour ses services.⁴⁸⁶ »

Ces mêmes mécanismes sont appliqués aux personnages issus de la littérature picaresque, bien qu'à terme, le bon respect de ces conventions sociales soit régulièrement transgressé à travers ces scénarios romantiques illicites qui, bien souvent, se soldent par un châtement divin implicite ou, dans une moindre mesure, par des conséquences néfastes sur les protagonistes. Quelques exemples font exception à la règle, comme dans le récit de Catalina de Erauso ou dans le *Lazarillo de Tormes*, où l'initiative de l'union provient d'amis⁴⁸⁷. Dans *La Célestine*, la responsabilité du choix du futur mari revient d'ailleurs au père uniquement.

« Ceci est l'affaire des pères ; nous autres, femmes, n'avons pas à nous en mêler ; quelle que soit ta décision, j'en serai satisfaite et notre fille obéira, car sa vie n'est que chasteté, réserve et modestie. (...) Celui que nous lui désignerons, qu'il soit de noble ou de basse origine, joli ou laid de visage, elle l'acceptera et le trouvera à son goût. Je sais comment j'ai élevé ma fille.⁴⁸⁸ »

L'extrait suivant du *Guzmán d'Alfarache*, mettant en scène une femme en apparence prude qui finit par succomber à l'adultère, montre les motivations premières de la dame à congédier son amant. Ces motivations, conformes à celles issues des manuels d'éducation, concernent le respect de l'autorité familiale, dont les intérêts financiers surpassent les égards pour les sentiments de la femme.

« Notre mariage fut rendu impossible, car c'est avec vous que je le désirais plus que ma vie, par l'obéissance que je devais à l'ordre donné par mes parents et par l'insistance de ma famille, tous poussés par de vains intérêts.⁴⁸⁹ »

Notons toutefois que ce refus initial est alors présenté comme une ruse, visant à attiser la convoitise de l'amant, pour s'assurer de sa fidélité. Comme nous l'avons vu dans le point précédent, il est fréquent de déceler dans la littérature picaresque des sous-entendus selon lesquels toutes ces restrictions pesant sur la femme ne seraient en fait qu'utilisées et corrompues pour élaborer des excuses et faire attendre les hommes, pour mieux en tirer du

⁴⁸⁶ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.332.

⁴⁸⁷ BATAILLON M. (éd.), *op. cit.*, p.171.

⁴⁸⁸ DE ROJAS F., *op. cit.*, p.301-303.

⁴⁸⁹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.399.

profit ou du plaisir par la suite. Ce détournement des normes était d'ailleurs fréquemment mobilisé par l'entremetteuse Célestine qui, pour se maintenir dans les bonnes grâces de Calixte, lui présentait la chasteté de Mélibée comme un souffle délicat sur des braises. Cette fois, c'est bien dans le *Guzmán* que vous pouvez voir comment une dame met à profit les interdits, se faisant passer pour prude, pour convaincre son amant d'avoir des relations sexuelles extraconjugales.

Pour que le mariage puisse se dérouler sans peine, il convenait donc d'éviter toute forme de nuisance, y compris la désapprobation de l'un des deux futurs époux. Bien qu'ils soient soumis à la volonté parentale, la présence de nombreuses mises en garde contre les amours secrets et les relations désapprouvées témoigne de l'existence de ces problématiques, sans quoi il n'y aurait pas lieu de s'en servir comme exemples de transgression. Nous pouvons donc déduire que certains ne respectaient pas forcément les recommandations de leurs parents. Il est interpelant de constater que DE GLEN précise, dans l'extrait suivant, qu'il est préférable de tenir la fille cachée avant que le contrat de mariage ne soit véritablement définitif, dans la mesure où la norme exigeait que l'union ait lieu quoi qu'il arrive. La présente indication nous informe d'une part de l'obligation de se conformer à la décision parentale, tout en admettant la possibilité du contraire, en proposant le remède. Cette crainte n'aurait toutefois pas lieu d'être si la norme initiale était effectivement respectée. Des exigences suivantes, nous pouvons donc déduire la norme ainsi que l'admission de sa transgression :

« Pour le mariage il n'y a pas d'élection, ainsi il faut se contenter de la femme, quelle qu'elle soit présentée, si elle est en colère, criarde, folle, laide, superbe, puante, de quelques vices et défauts soit-elle notée, (...) on ne la montre pas devant les noces, de peur qu'elle ne déplaise avant qu'elle soit épousée.⁴⁹⁰ »

Par ailleurs, les extraits suivants de l'autobiographie fictionnelle de Catalina de Erauso nous exposent sans formalité l'expression de son goût quant à deux femmes qui lui furent proposées en mariage. Rappelons-le, contrairement aux autres œuvres de littérature picaresque employées dans ce travail, celle de Catalina possède l'originalité de ne pas sortir de l'imagination d'un auteur masculin. Bien qu'ayant circulé en tant qu'œuvre picaresque, nous pouvons considérer certains faits comme un témoignage direct de la réalité de l'époque. Laquelle, dans le cas présent, nous montre qu'il est possible pour des époux de se rencontrer avant le mariage. Néanmoins, ces deux négociations matrimoniales n'aboutirent pas, car

⁴⁹⁰ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.87.

Catalina finit par prendre la fuite sans en avertir ni les fiancées ni les instigateurs de la transaction. Pourrions-nous dès lors penser qu'il est si disconvenant de revenir sur une telle décision, ou même de la décliner à l'origine, qu'il est préférable de prendre la fuite ? Une telle hypothèse ne pourrait être confirmée que si Catalina se montrait, en règle générale, rigoureuse en ce qui concerne le respect des conventions sociales. Nous savons que ce n'est pas le cas, puisque le récit exprime sans complexe le libre arbitre et la prise de liberté extrême dont fait preuve la nonne.

« Peu de jours après, elle me donna à entendre qu'elle verrait d'un bon œil mon mariage avec une fille qu'elle avait, laquelle était noire et laide, fort à l'encontre de mon goût qui a toujours été pour les beaux visages.⁴⁹¹ »

« Lui aussi s'était pris de goût pour moi, me pria plusieurs fois à dîner, et finalement s'ouvrit à moi, me disant qu'il avait à la maison une nièce, fillette de mon âge, des mieux douée et bien dotée, que je lui avais plu, et qu'il semblait bienséant de la fiancer avec moi. Je me montrai fort soumis à son bienveillant vouloir. Je vis la fille, elle me plut.⁴⁹² »

Tous ces extraits nous orientent néanmoins sur la situation dans laquelle se trouvaient les jeunes filles à marier, et plus précisément sur le discours tenu dans nos deux types de sources. Nous nous trouvons à nouveau face à l'image d'une femme incapable de prendre des décisions qui lui sont propres, y compris en ce qui concernait sa « vie sentimentale ». De ce fait, sa soumission à l'autorité parentale était également envisagée selon une représentation de son corps et de sa vie comme la propriété d'autrui. Mais plusieurs personnages de la littérature picaresque expriment également une réticence face au mariage, principalement en raison d'un refus à appartenir à quelqu'un. Nous retrouvons dès lors l'archétype de la *mujer esquivada*, qui était l'une des déclinaisons de la *mujer varonil* des comédies espagnoles. La *mujer esquivada*, est représentée, comme l'exprime Malveena MCKENDRICK⁴⁹³, comme une femme fuyante, distante, voir timide. La *picara* Justine peut d'ailleurs être considérée comme l'une de ces femmes souhaitant conserver sa liberté en s'extrayant des structures conjugales, bien qu'il ne s'agisse pas ici de timidité. Ce n'est qu'à la fin du récit qu'elle décide, par intérêt, de se choisir un mari. Ces femmes font alors preuve d'une forme de virilité déviante, puisque la pression du mariage ne pesait pas si rapidement sur les hommes, bien que le statut de père de famille constituait l'une des composantes de l'honneur masculin. Catalina de Erauso, bien qu'elle conserve l'apparence d'un homme, s'est également comportée en *mujer esquivada* en fuyant les nombreux mariages auxquels elle s'était engagée. Pourtant, ces

⁴⁹¹ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.52.

⁴⁹² *Ibid.*, p.54.

⁴⁹³ MCKENDRICK M., *op. cit.*, p.143-178.

retours sur sa décision traduisent davantage le privilège masculin de conserver le célibat. Selon le récit, Catalina avait une trentaine d'années lorsqu'on lui propose pour la troisième fois une fiancée. Nos manuels éducatifs avaient évoqué la nécessité pour la femme de se marier très jeune, entre quinze et vingt ans. Grâce à son costume, elle évite cette nécessité sans que cela le lui soit reproché. Plus tard, alors qu'elle finit par avouer son sexe, le fait d'être restée célibataire, et par conséquent vierge, tout en ayant agi comme un homme lui confère cette qualité de *virago*. Son physique participe également à l'acceptation de son célibat, puisqu'elle s'inscrit alors dans la lignée des barbuës telle Sainte Wilgeforte, que Dieu aurait gratifiée d'attributs masculins, pour leur permettre protéger leur chasteté. Nous pouvons également comprendre que l'une des caractéristiques de la *virago*, qu'il s'agisse de la notion comprise aux yeux de l'Église, des archétypes théâtraux ou des virilités déviantes affichées par nos personnages picaresques, est l'indépendance et le célibat. Célestine et Justine, qui pourtant ont bel et bien été mariées, s'illustrent seules dans leurs aventures. Leurs mariages respectifs prennent place dans une temporalité extérieure au récit, puisque Célestine est veuve et Justine d'épouse un homme qu'à la fin de l'histoire. Elles sont donc bel et bien des femmes indépendantes, profitant alors d'un statut dont seuls les hommes sont familiers : la solitude acceptée. Est-il pour autant impossible de s'écarter des normes de la féminité en étant mariée ? C'est ce que nous allons envisager dans le point suivant.

b) Les modalités du mariage

Le mariage occupait une place importante, non seulement dans la construction de l'honneur, mais aussi dans cet ordre social moderne fondé, entre autres, sur le cycle vital. De plus, le mariage se trouve au cœur d'une pastorale rénovée, depuis le concile de Trente. Comme il s'agit de s'appuyer sur les laïcs comme fer de lance de la reconquête catholique, le mariage est revalorisé. Le mariage est présenté comme un lieu naturel pour y vivre une existence dévote. De ce fait, l'union s'accompagne d'un contrôle plus strict des époux, notamment à travers la pratique de la confession⁴⁹⁴. Il nous reste à envisager la place de la femme au sein de cette union. Nos sources permettent de nous orienter sur les protocoles constituant l'expectative féminine tout en dévoilant à demi-mot l'expression des transgressions liées au processus marital. Il s'agirait dès lors de réintégrer la femme dans une représentation plus nuancée.

⁴⁹⁴ STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *op.cit.*, p.212-213.

POURQUOI SE MARIER ?

L'un des premiers axes de recherche auquel nous allons nous intéresser concerne l'origine et la justification du mariage. Les raisons pour lesquelles les femmes avaient pour vocation de se marier résidaient dans la perception du mariage lui-même. À ce sujet, nous pouvons clairement percevoir une incompatibilité de la perception traditionnelle des manuels éducatifs avec les raisonnements entrepris par les personnages des œuvres picaresques à l'heure de se marier. Dans les manuels, nous pouvons percevoir en le mariage une forme de continuation de l'ordre vital entrepris par Dieu lui-même lors de la création du ciel et de la terre. L'homme, création divine parfaite et accomplie, était libre de disposer de son environnement à sa guise, tandis que la femme semblait être une forme humaine complémentaire. Elle permettait alors à l'homme de profiter de cette liberté en subissant à la place les contraintes de l'existence. L'amour que la femme porte à son époux était comparé à une œuvre charitable, qu'elle lui offrait en reconnaissance de la création divine et en hommage à Dieu lui-même. L'homme, est-il dit, ne pouvait subsister seul. Il restait néanmoins, sans la femme, un être complet et à part entière. C'est toutefois la situation et l'ordre des choses qui semblaient incorrects si l'absence de la femme venait à se prolonger. La femme, pour sa part, n'était pas considérée comme un être complet, car son existence n'était conditionnée que par celle de l'homme, qu'elle devait servir et aider. Sans l'homme, l'existence de la femme n'aurait donc pas lieu d'être et cela nous montre aussi la raison pour laquelle il était urgent pour une femme de trouver un mari à servir. La femme célibataire était considérée comme désœuvrée, à tel point qu'elle ne pouvait, faute de mieux, que sombrer dans le vice qui caractérise tout chose laissée à l'abandon. Elle ne pouvait donc prétendre à la perfection incarnée par le modèle masculin.

« Il n'est pas bon que l'homme demeure seul et il lui faut donner une compagne, une aide, une consolation. Pour à quoi satisfaire il (Dieu) institua le Saint Mariage, qui est cette honorable conviction de l'homme et de la femme unis par amour et charitable dilection, cette union indivisible jusqu'à la mort. (...) Ce mariage de nos premiers parents, finalement fut consommé après le bannissement du paradis. »

De plus, l'union de l'homme et de la femme permettait la perpétuation de l'espèce humaine, création divine. Les relations sexuelles n'avaient donc pas vocation à se donner du plaisir⁴⁹⁵. Le sexe n'était honnête que s'il avait valeur procréative et le mariage constituait

⁴⁹⁵ On pensait à l'époque que le plaisir sexuel aurait été « offert » par Dieu pour oublier les désagréments liés à la procréation. Pour la femme, il s'agissait d'oublier les craintes de mourir en couches, et pour l'homme il s'agissait d'oublier que le « vase » féminin se situait si près de l'anus, rendant le rapport sexuel répugnant. En

donc un parement face aux désirs lubriques et aux « débordements sexuels ». Le mariage formait donc un justificatif de la sexualité, accordant aux époux l'occasion d'une expression légitime et préventive de la luxure. Ce devoir devait cependant se cantonner aux limites admises dans la perception d'une bienséance sexuelle conjugale⁴⁹⁶. Il existait aux yeux des institutions religieuses et médicales une distinction précise entre l'assouvissement des pulsions charnelles par principe de précaution et le péché par l'excès libidineux⁴⁹⁷. Cet aspect dévoile la profondeur d'un malaise qui prend place au cœur des sociétés modernes, où les transgressions sexuelles se faisaient pourtant de plus en plus fréquentes. Mais pourrions-nous dès lors affirmer que les pratiques déviantes soient une réaction face à la rigidité d'une société socialement sclérosée, ou qu'au contraire ces normes tendaient à justifier les travers d'un monde en pleine évolution culturelle ? Il semblerait que ces deux données ne puissent pas être envisagées l'une sans l'autre, ni par un lien de causalité à sens unique. Les deux extrêmes participaient chacun à un processus d'escalade alimentant ces deux représentations opposées de la sexualité.

« La première et principale (motivation au mariage) est d'avoir une vertueuse et loyale lignée, pour l'honneur et service de Dieu, pour le repeuplement de son Église et cité céleste, à laquelle fin et intention Dieu a dès le commencement du monde ordonné le mariage, afin que les mariés, si comme piqués de ce désir d'avoir lignée, ils se joignent charnellement, ainsi quand Dieu donne le fruit du mariage, quand la femme est enceinte, ils se désistent.⁴⁹⁸ »

« La seconde est la préservation de tant d'immondices, dont fourmille notre chair, si elle n'est restreinte et réglée par la raison droite, ou si elle n'est bornée du lit marital, en conformité de quoi dit Saint Paul, qu'il vaut mieux se marier que brûler. »

Les troisièmes et quatrièmes raisons du mariage invoquées par les frères DE GLEN rappellent la nécessité d'une entraide au sein du couple. L'emploi du terme « mutuel » pourrait laisser croire qu'il s'agisse d'un rapport de réciprocité. Mais aussitôt, nous observons

plus de cela, les médecins étaient également à l'origine d'une croyance selon laquelle le plaisir sexuel intervenait dans le processus de régulation des humeurs, mais cela devait rester occasionnel, au risque de tomber dans la « manie érotique ». STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S. (dir.), BARD C., BOEHINGER S., e. a., *op. cit.*, p.181.

⁴⁹⁶ Tout comportement assertif ou provocateur de la part de la femme pendant les rapports sexuels était interdit. L'Église catholique a interdit les rapports sexuels avec les femmes au sommet, car il s'agissait d'une « position contre nature » considérée comme emblématique de l'usurpation par la femme du statut supérieur de l'homme. CROOKS K., « Erecting, Entering, Emitting: Early Modern Definitions of Manhood and Masculinity », dans *Afficio Undergraduate Journal*, 2011. (<https://www.smu.ca/academics/name-70837-en.html> consulté le 03/12/20).

⁴⁹⁷ MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., VIGARELLO G. (dir.), BELMAS E., e. a., *op. cit.*, p.185.

⁴⁹⁸ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.27.

que ce secours et cette aide semblent focalisés sur l'homme. Cela enrichit à nouveau cette perception de la femme en tant qu'« outil » de l'existence masculine.

« Le troisième est un mutuel secours et aide, sans lequel la vie de l'homme serait ennuyeuse et calamiteuse, pleine de mélancolie et fâcheries, si elle n'était recrée par l'amitié honnête de la femme d'honneur. La quatrième est une aide à bien et sainement vivre, car ils ont soin de leur Salut, comme dit Saint Paul, l'homme et les enfants sont sanctifiés par les mérites de la femme. ⁴⁹⁹ »

Enfin, le mariage permettait à l'homme de se consacrer pleinement à ses activités lucratives, car l'organisation du foyer était délaissée à l'épouse. Le terme « femme » ou « épouse » est d'ailleurs ici remplacé par le terme « ménagère » faisant presque office de synonyme, et dont le pronom possessif ne laisse aucun doute sur la relation d'appartenance qui la lie à son mari. L'accent est ici placé sur l'homme et la façon dont le mariage pouvait le préserver de l'exercice d'activités illicites. Cette même idée appliquée à la femme n'est pas exprimée dans l'extrait suivant. Toutefois, nous le verrons plus tard, l'honneur de la femme mariée participe également à la préserver des activités transgressives telles que la prostitution. Le mariage permet à l'un la liberté d'exercice, à l'autre le confort matériel. La figure féminine est par la même occasion écartée de la scène commerciale. Rappelons-le, les Temps Modernes sont aussi une période de bouleversements économiques importants. D'une part, la « découverte » des territoires d'outre-mer à la fin du XV^e siècle a profondément bousculé les modèles économiques en vigueur durant les siècles précédents. Les femmes, qui bénéficiaient précédemment d'une relative intégration au fonctionnement des ateliers familiaux, forme d'activité professionnelle la plus courante durant la période médiévale, étaient désormais exclues des nouvelles pratiques de commerces constituant les fondations d'une économie globalisée⁵⁰⁰. Les affaires d'argent et les voyages étaient réservés aux hommes, chargés de fournir le confort aux familles, tandis que les femmes semblaient parfaitement désignées pour l'administration du foyer, particulièrement en leur qualité de mères nourricières. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces éléments plus tard dans notre développement.

« La cinquième est pour trouver des moyens licites et honnêtes à gagner sa vie en la sueur de sa face, selon la loi de Dieu en Genèse, car l'homme est secondé en son labeur par l'industrie et le souci de sa ménagère⁵⁰¹. »

⁴⁹⁹ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.27-28.

⁵⁰⁰ BELLAVITIS A., *Women's Work and Rights in Early Modern Urban Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2018, p.167.

⁵⁰¹ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.29.

Ces diverses légitimations du mariage peuvent donc être réparties en plusieurs catégories : les fondements religieux, la justification de la sexualité et la préservation de rôles économiques et sociaux établis selon le genre. L'argument quant à la sexualité est par ailleurs confirmé par Célestine, lorsqu'elle affirme la nécessité du plaisir sexuel, sans lequel l'acte de procréation n'aurait pas lieu. Toutefois, à la fin du dialogue, elle transforme à nouveau les intentions des amants, prétendant qu'il soit également important de considérer les rituels qui découlent de l'érotisme en un rapport social qui ne résumerait pas uniquement à l'acte sexuel. Il n'est toutefois là pas question de mariage, mais bien d'amour, ou plus exactement d'attirance charnelle. Une certaine cohérence entre les motivations au mariage exposées dans la littérature didactique et celles de la sexualité nous montre leur interdépendance, en dépit du caractère prohibé de la sexualité non procréative.

« Célestine : Il existe deux lois avérées. La première est l'obligation qu'a l'homme d'aimer la femme, et la femme l'homme. La seconde est la nécessité pour celui qui aime véritablement d'être troublé par la douceur du souverain plaisir, que le Créateur a permis afin que la lignée humaine se perpétue, sans quoi elle s'éteindrait.⁵⁰² »

« Et le plaisir dans les choses sensuelles, c'est d'être avec des amis pour partager les douceurs de l'amour en se les racontant. (...) C'est ça le plaisir, pour le reste, les ânes le font aussi bien dans un pré.⁵⁰³ »

Dans le *Guzmán d'Alfarache*, les motivations au mariage sont envisagées du point de vue de la femme, tout en étant issues d'un détournement des codes prescrits dans la littérature didactique. Nous pouvons en effet constater de fortes similitudes quant aux thématiques abordées dans l'extrait suivant. Avec une ironie non dissimulée, le héros présente les principales motivations au mariage de la gent féminine, exposant dès lors leur manque d'honnêteté et leur distanciation vis-à-vis de l'intention pure de correspondre aux attentes de la volonté divine. Nous faisons également face à l'idée d'un mariage visant satisfaire à des ambitions financières, ou de préserver un bien. De plus, le mariage est à nouveau présenté comme une façon de préserver son honneur. Dans la mesure où, comme l'exprimait DE GLEN, l'union conjugale pouvait faire office de légitimation de la sexualité, les aventures extraconjugales de la femme sont dès lors interdites. Toutefois, le sarcasme avec lequel le héros rappelle l'importance du regard d'autrui porte à croire que nul ne pourrait se tenir à telle abstinence, et que le célibat féminin dissimulerait forcément des aventures sexuelles frauduleuses. L'amour, qui pourtant devrait constituer l'un des sentiments les plus nobles à l'égard du sexe opposé, est lui-même tourné en dérision. Présentée comme une utopie naïve,

⁵⁰² DE ROJAS F., *op. cit.*, p.85-86.

⁵⁰³ *Ibid.*, p.94.

l'affection amoureuse est invalidée et confirme une vision du mariage selon laquelle l'obéissance à la volonté des parents primait sur celle des amants, tout en insinuant que la sexualité peut aveugler les cœurs, mais ne dépendrait pas d'un intérêt sincère pour une femme en particulier.

« Il y a celles qui ne se marient que pour sortir de sujétion et gagner leur liberté. Mademoiselle s'imagine qu'elle sera libre et qu'elle pourra courir et sortir (...) Il y a aussi celle qui, ayant perdu ses parents, se marie pour échapper aux mains de son tuteur, car elle s'imagine qu'il la vend et la vole. (...) Il y a aussi des femmes qui se marient seulement par coquetterie, pour pouvoir se promener, voir et être vues, se coiffer et s'habiller chaque jour d'une façon différente (...) Il y a aussi celles qui se marient parce qu'elles voient que leur bien est en train de se perdre et que, sans autre motif que leur jeunesse, certains médisants mettent en doute leur honneur. Entre plusieurs maux il faut choisir le moindre, puisque Dieu n'a rien à voir dans tous ces mariages, dont on dirait plutôt qu'ils sont l'œuvre du démon⁵⁰⁴ ».

La narquoise Justine dresse également un récapitulatif des raisons qui pouvaient pousser la femme à vouloir s'unir à un homme. Celles-ci peuvent être divisées en trois catégories : le lucre, l'admiration de l'homme et son naturel dessein à le servir. Parmi ces trois motivations, seule la dernière pourrait correspondre à celles évoquées par les pédagogues. Les autres semblent plutôt s'attribuer les privilèges qui étaient auparavant associés à l'homme, puisque selon la morale chrétienne, c'est bien l'épouse qui doit révérence au mari.

« Il est donc à noter que la femme est animée d'amour par trois raisons principales. La première, et qui précède toutes les autres, c'est par le don et le lucre : Nous autres femmes n'estimons l'extraction illustre, la vertu et le mérite que comme du billon ou de l'argent cassé dont on fait peu de cas, il faut de la monnaie plus valable, & de meilleure mise pour nous contenter ; nous préférons librement l'utile et le profitable à l'honorable. Bref, l'intérêt est la première & principale chose qui nous attire à l'amour. La seconde raison qui nous conuie à vouloir du bien à un homme, c'est la soumission. C'est de la voir à tout moment dans des actes d'humilité, reconnoissant notre excellence, respectant notre beauté, protestant qu'il est indigne de nous servir, & nous réputant des Reines méritissimes. (...) Le troisième moyen, est aussi fort puissant pour dompter nos volontés & conquérir nos affections, c'est la perseuerance, ou pour mieux dire l'importunité : la raison en est palpable, car étant nées pour donner plaisir à l'homme, il n'y a rien qui contreuienne plus à notre naturel que d'en laisser aller quelque un mécontent.⁵⁰⁵ »

Dans *La Célestine*, nous faisons à nouveau face à l'utilisation du mariage comme bouclier contre les nuisances à la réputation. Plus la jeune Mélibée grandissait, moins il était assuré que sa virginité reste intacte si longtemps. C'est pourquoi, quand la jeune fille entrait en âge d'avoir des rapports sexuels, il convenait de la marier rapidement, afin que ceux-ci soient justifiés. Au plus rapidement l'union était-elle consommée, au plus vite la preuve

⁵⁰⁴ ALEMÁN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.638-645.

⁵⁰⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op. cit.*, p.677-681.

visible du bien-fondé de ces rapports pouvait être confirmée aux yeux du monde extérieur. Effectivement, le mariage constituait une norme dans cette société et le célibat constituait donc une situation de déviance. Le terme « femme » envisagé au sens « épouse » semblait être davantage qu'une simple catégorie parmi les femmes. En effet, si le statut d'épouse impliquait au préalable la condition féminine, la plupart des femmes étaient donc des épouses et futures épouses, de sorte que la femme non mariée était perçue comme diminuée dans sa féminité, d'autant plus qu'elle n'était pas encore considérée comme un « sujet » aux yeux de l'Église⁵⁰⁶. La littérature picaresque n'est pas seule à offrir un témoignage sur les « vieilles filles », pourtant nombreuses malgré leur mauvaise réputation. Au travers de nombreuses manifestations de la culture populaire, les femmes seules étaient accablées de divers défauts tels que la jalousie, la méchanceté, l'égoïsme et autres stéréotypes fondamentalement opposés aux qualités requises pour le mariage⁵⁰⁷. Inversement, la présence du mari représentait l'occasion de s'épargner de tels commérages et de restaurer l'éclat de sa réputation. Cette idée est également présentée dans *La narquoise Justine*.

« À son âge, elle sera plus à sa place dans sa propre maison que dans la nôtre. Évitions-lui d'être la proie des mauvaises langues ; nulle vertu si parfaite soit-elle, n'est à l'abri des censeurs et médisants, et rien ne préserve mieux la réputation des vierges que de les marier tôt. ⁵⁰⁸ »

« Son inclination est de chercher mary, une force pour la défendre, une ombre pour la mettre à l'abry, aux peintures même qu'ils font de nous à peine nous font-ils voir qu'il y ait un homme auprès de nous. (...) Elle est sortie de l'homme comme de son centre⁵⁰⁹, aussi veut-elle y retourner pour sa conservation. ⁵¹⁰ »

Dans *La Nonne Alferez*, nous retrouvons peu d'indications en ce qui concerne le mariage. Nous pouvons, grâce à Catalina, entrevoir les pratiques liées au mariage d'un point de vue différent, sachant qu'elle se fait passer pour un homme. Outre ces considérations, l'extrait suivant nous montre la façon dont de telles unions pouvaient être instrumentalisées, moyennant le consentement de chacun, pour se sortir de situations périlleuses. Mais si les trois protagonistes de l'accord sont espagnols, nous devons souligner que, selon le récit, l'affaire se déroule à Panama, en Amérique du Sud. Il est donc important de considérer l'espace, dans la mesure où nous ignorons l'impact de l'expatriation sur les prises de liberté et

⁵⁰⁶ DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.5.

⁵⁰⁷ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *La Solitude : XVII^e — XVIII^e siècle*, Paris, Belin, 2008, (Histoire et société), p.56.

⁵⁰⁸ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.299.

⁵⁰⁹ Cette réflexion fait référence au fait qu'Ève ait été créée à partir d'une côte d'Adam, exprimé quelques lignes plus tôt dans le récit. LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.670.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p.671-672.

l'écart vis-à-vis des normes perceptibles en Europe. Malgré tout, Catalina ne semble aux premiers abords émettre aucun signe de désapprobation. Loin de se conformer aux usages, et notamment en matière de relation amoureuse, l'union semble lui convenir tant qu'elle en tire profit. Finalement elle prend la fuite sans en avertir quiconque. Nous pouvons également percevoir le point auquel les liens du mariage pouvaient servir de couverture. Dans le cas présent, un amant n'hésite pas à marier sa maîtresse à une personne adaptée pour s'assurer de pouvoir jouir de la liberté de leurs rapports, tout en préservant l'honneur et les apparences aux yeux d'autrui.

« On me dit que pour sortir de ce conflit, éviter le bannissement et m'ôter du sursaut d'être tué, il avait imaginé une chose bienséante qui était de me marier à Doña Beatriz de Cardenas dont la nièce était femme de ce même Reyes, à qui j'avais coupé la figure, ce qui arrangeait tout. Il faut savoir que cette Doña beatriz était la mignonne de mon maître qui, par ce moyen, s'assurait de nous, de moi pour son service et d'elle pour son plaisir.⁵¹¹ »

Quoi qu'il en soit, aucune des légitimations que nous pouvons percevoir dans les tirades ironiques de la littérature picaresque ne peut être tenue pour acquise en tant que constat établi. Non seulement parce que ce sarcasme vise à donner un contre-exemple comique, mais également parce que la représentation de la femme que nous pourrions en tirer est issue de la perception d'un auteur masculin. Nous ne pouvons entrevoir les réelles motivations des femmes à travers nos sources. Néanmoins, ce discours nous montre que certaines femmes de l'époque pouvaient être considérées comme en marge des principes conjugaux qui étaient attendus d'elles à l'heure de se marier. Le mariage fait principalement référence au modèle de la Vierge, dont l'union avec Joseph précède l'union avec Dieu. Dès lors, il est sous-entendu que la nécessité pour la femme de se conformer au rôle social qui lui était attribué, celui d'épouse, était un impératif préalable, pour ensuite parvenir au modèle de la Vierge. En ce qui concerne la *virago* telle qu'elle était conceptualisée aux yeux de l'Église, il s'agissait d'un mariage symbolique, avec le Christ, qui leur permettait de conserver leur qualité de vierge. Mais l'idée d'une union sacrée reste présente dans les deux cas, même si la *virago* reste seule. Les motivations exprimées-ci dessous diffèrent donc des deux modèles proposés dans la religion chrétienne.

⁵¹¹ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.30.

LA VIRGINITÉ : CONDITION *SINE QUA NON*

Tous nos auteurs, qu'il s'agisse des pédagogues ou des auteurs picaresques, s'accordent à considérer la chasteté comme figure de proue de toutes les autres vertus. Si elle faisait défaut, aucune des qualités de la femme ne serait digne d'intérêt. Comme pour toute transaction, le futur bénéficiaire de l'union souhaitait donc s'assurer au préalable de faire une bonne affaire. Certaines qualités représentaient donc un prérequis au mariage, et celles-ci reposaient avant tout sur le comportement et la capacité à préserver son honneur et celui de son mari. C'est pourquoi la virginité, donnée prétendument observable, permettait alors se s'assurer de la bonne foi de la future épouse.

« Notre fille réunit les quatre conditions requises pour le mariage : en premier lieu la sagesse, la vertu, la virginité, en deuxième la beauté, en troisième une famille de noble lignée et, pour finir, la richesse.⁵¹² »

Les frères DE GLEN nous informent par ailleurs sur les conditions qui caractérisaient l'état de virginité. Ces traits n'étaient en rien étrangers à ceux que l'on exprimait plus généralement concernant le comportement féminin en général. Mais ils semblaient être d'autant plus importants que la virginité était garante de toutes les autres vertus. La vierge rassemblait donc les qualités les plus pures, et par conséquent, le rapport sexuel était perçu comme une forme d'altération de son état idéal initial, pourtant nécessaire à sa mission procréative.

« L'état présuppose une pensée pure et nette, éloignée de toute lascivité, parce que bien peut faire d'avoir intégrité en la chair si la pensée est corrompue. (...) à une vierge convient une gaieté de cœur, une joie, une allégresse. La joie interne convient à une vierge puisqu'elle a renoncé à tous les plaisirs, jeux et ébats externes. (...) La vierge ne doit pas être fière, dédaigneuse, dépiteuse, morose, revêche.⁵¹³ »

Comment dès lors s'assurer de la virginité de la future épouse ? Le corps de la femme, comme nous l'avons dit, était perçu à l'époque comme un espace d'interprétation, et différentes lectures menaient à différentes déductions. Le problème issu de la distinction cruciale entre le corps de la vierge et celui de la femme ayant déjà eu des rapports sexuels consistait en l'absence d'une lecture fiable permettant d'attester de la chasteté de la femme. À cette époque, la virginité n'était alors assurée que par l'état intègre de l'hymen de la jeune fille. Les traces de sang lors du premier rapport, attestant de la rupture de la membrane, étaient des preuves qui n'étaient pas toujours fiables. La notion de l'hymen intact était tenue

⁵¹² DE ROJAS F., *op.cit.*, p.299.

⁵¹³ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.81-83.

pour acquise. Son intégrité ne pouvait qu'entraîner la chasteté, et sa rupture la pénétration, sans permettre aucune forme d'interprétation intermédiaire⁵¹⁴. Cette pratique n'est aucunement mentionnée dans les manuels d'éducation, mais nous devons souligner qu'aucune mention de l'acte sexuel en général n'y est faite, il aurait dès lors été étonnant de rencontrer des informations à ce sujet. Toutefois, dans la littérature picaresque et particulièrement dans *La Narquoise Justine* nous retrouvons un témoignage des plus ironiques quant à cette idée reçue. L'invalidité de cette attestation était entraînée par deux causes : l'absence potentielle de ces pertes de sang et la compensation de ces déconvenues par la ruse féminine. Il s'agirait dès lors, comme nous cela était fait dans *La Célestine*, de contrefaire la virginité.

« Je connoissois bien mon intégrité, & ie ne doutois pas que ma Virginité ne laissast des marques honorables de son excellence, émaillant de rubis liquides les draps nuptiaux, mais me souvenant de certaines filles d'honneur, qui furent trompées en telles attentes, il me sembla nécessaire d'vser de prévoyance, pour me garder des inconvénients dangereux qui arrivoient souvent.⁵¹⁵ »

« Il semble à ces gens qu'il n'y a point de franche Virginité qui ne doive nauiguer sur la mer rouge, ny de legitime pucelage s'il n'est habillée de pourpre, mais ils se trompent lourdement.⁵¹⁶ »

De plus, si le saignement était un indicateur prétendument efficace, il fallait tout de même être en mesure de s'en assurer avant le premier rapport afin de s'assurer de la légitimité du mariage. Les jeunes filles pouvaient donc subir un examen gynécologique, où plusieurs témoins venaient s'assurer de la virginité de la prétendante. Ces examens étaient menés par des femmes, sans quoi la vérification elle-même pourrait être sujette à soupçons. DE GLEN précise toutefois que ces examens ne furent pas systématiques. Nous en retrouvons un exemple dans l'une de nos œuvres picaresques : *La Nonne Alferez*. Après avoir avoué son sexe et avoir affirmé être vierge, Catalina subit un « examen de matrone », qu'elle proposa elle-même pour attester de sa bonne foi.

« Mais qui acertainera que la fille soit vierge ? Cela n'est pas aisé à savoir. On doit les visiter ou faire jurer qu'elles sont entières et que leur hymen n'est pas ouvert. Cela a été pratiqué des fois (...) on appela les sages-femmes, qui firent leur rapport, et assurèrent qu'elle était entière.⁵¹⁷ »

⁵¹⁴ DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.25.

⁵¹⁵ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.707.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p.708.

⁵¹⁷ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.92.

« Le soir, sur les quatre heures, entrèrent deux matrones. Elles m'examinèrent à leur satisfaction et déclarèrent par-devant l'Évêque, sous serment, qu'elles m'avaient visitée et reconnue autant qu'il était nécessaire pour pouvoir certifier m'avoir trouvée vierge intacte comme le jour où je naquis.⁵¹⁸ »

La virginité repose donc uniquement sur l'absence de rapports hétérosexuels avec pénétration. En effet, si l'hymen est bel et bien resté intact, Catalina était loin d'être un exemple d'innocence, ayant plusieurs fois entretenu des relations sexuelles avec d'autres femmes, lesquelles pouvaient à l'époque être considérées comme des badineries, bien que sévèrement punies. L'œuvre entière contribue à opérer une distinction entre les témoignages extérieurs de pureté et la pureté effective. L'acceptation de la transgression de Catalina et son appartenance à la lignée des *viragos* reposait donc sur une virginité exclusivement corporelle dont la validité ne dépendait que d'une vision hétérocentrée de la sexualité. S'il s'agit bien d'une nonne vierge, ce n'est pas pour autant que Catalina se trouvait parfaitement conforme aux standards féminins et aux suppositions qu'aurait pu entraîner sa qualité. Contrairement aux idées préconçues, l'état de virginité ne supposait pas forcément le respect des injonctions qui incombaient aux femmes. Nous pouvons constater de nombreux exemples, bien que le trait ait subi une exagération manifeste, que la virginité ne fasse pas office de preuve tangible permettant de s'assurer la fiabilité de la future épouse. Dans *La Célestine*, il est même question de « pucelages recousus » et de prostitution de vierges avant leur mariage légitime.

« Le père de la fiancée que tu avais amenée au chanoine le jour de Pâques t'a cherchée aujourd'hui. Il veut la marier dans trois jours et tu lui as promis de la refaire pour que son mari ne s'aperçoive pas qu'elle a perdu sa virginité (...) Tu m'as dit, j'en suis sûre, que tu l'avais remise à neuf sept fois.⁵¹⁹ »

Mais comment pourrions-nous dès lors concilier cette mise en exergue de la virginité avec l'importance pour la femme de se marier rapidement ? En regard des motivations au mariage exprimées dans le point précédent et plus particulièrement du fondement divin de l'union, il semblerait que la femme soit « contrainte » de se marier, car c'est là la mission qui lui aurait été confiée : faciliter l'existence masculine et procréer. La virginité se présente dès lors comme un cadeau, un sacrifice obligatoire, dans lesquels elle troque l'état le plus parfait qu'elle puisse atteindre, contre la possibilité d'effectuer sa mission. Rappelons-le, c'est également à cette période que la figure féminine de la Vierge Marie prend une importance toute particulière à travers les dévotions, les troubles confessionnels ayant mis en valeur

⁵¹⁸ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.104.

⁵¹⁹ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.189.

l'importance de la femme pour le maintien du mari dans la foi catholique⁵²⁰. Une figure exemplaire était donc devenue nécessaire. La Vierge devient alors l'incarnation de la féminité la plus aboutie, ayant pu concilier les deux caractéristiques la menant au degré de perfection le plus ultime : conserver son état de vierge, et remplir la mission divine en portant l'Enfant Jésus. Cet accomplissement étant bien sûr impossible, l'état de virginité reste propice à toutes les dérives. Si les femmes étaient encouragées à rester vierges, elles étaient également soupçonnées de perdre leur honneur, voire de faire commerce de leur virginité, si elles n'étaient pas rapidement épousées. L'état de vierge est donc un état périlleux, il est considéré comme une véritable guerre spirituelle contre le vice. La femme se trouve à nouveau face à de doubles injonctions, en une forme que dilemme qu'elle ne pourrait, quoi qu'il arrive, résoudre intégralement.

LA SUBORDINATION AU MARI

Nous l'avons vu, les conceptions issues des paroles divines concernant l'association de l'homme et la femme dans les liens sacrés du mariage entraînent une « appropriation » de l'identité féminine. La femme ne bénéficiait pas d'un statut individuel propre, dans la mesure où elle aurait été créée de toute pièce pour être donnée en mariage à l'homme. De ce fait, la subordination au mari était considérée comme une conséquence naturelle de cette organisation familiale. Mais ces conceptions relèvent d'une réinterprétation des écrits au regard des mentalités de l'époque, formant dès lors le reflet d'un miroir déformant. En outre, l'idée de la soumission de la femme au mari découlait également du regard des médecins sur le corps féminin. Le discours médical était mobilisé pour justifier les écrits bibliques et la construction sociale du genre devenait alors légitimée par « nature ». Convaincus qu'aux faiblesses du corps correspondaient celles de l'âme, les successeurs de médecins tels que Galien ont alors redéfini le rôle de la femme, le limitant aux tâches à faible responsabilité⁵²¹. Le mari endossait le rôle du chef de famille, ayant toute autorité sur sa femme et ses enfants, tandis qu'à la femme était réservée la fonction de maîtresse du foyer. Au mari est également attribué le rôle de « conducteur » de la femme, faisant à nouveau référence à l'obligation pour la femme d'être en permanence surveillée, éduquée, rectifiée, puisqu'il s'agissait de la représentante d'un genre si facilement tourné vers le péché. La mari, quant à lui, jouissait d'un plus grand crédit de la part de la société en règle générale et sa parole était considérée comme l'extension de celle de son Créateur. Un parallèle entre l'organisation familiale et

⁵²⁰ DELFOSSE A., *op. cit.*, p.9-14.

⁵²¹ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.30.

l'organisation de la hiérarchie de l'Église romaine est d'ailleurs effectué par les frères DE GLEN.

« Un autre devoir est le devoir de l'obéissance, laquelle est fondée sur la divine ordonnance et institution, d'autant que la femme est pour l'homme et non l'homme pour la femme. Parce qu'elle a été séduite et a séduit son mari, pour un contre-venin il est besoin de ce remède de soumission. Non pas comme servante ainsi que ci-dessus l'avons montré, mais ainsi que les pasteurs et ceux qui conseillent les évêques régissent et gouvernent l'évêché, et sont néanmoins sujet à l'évêque et les évêques cardinaux gouvernent toute l'église, avec le Saint-Père le Pape, et avec tout cela ils lui font sujet. Ainsi la femme gouverne la famille et la maison sous l'autorité de son mari, à laquelle elle se reconnaît sujette.⁵²² »

« La femme doit acquiescer à son mari, car, comme dit L. Vives, que la femme pense que son mari est le messenger et le truchement de Dieu, par lequel cette éternelle bonté la gouverne. Ainsi elle ne peut rien donner de notable sans la permission d'iceluy, elle ne peut aussi vouer, pérégriner ou aller à des dévotions extraordinaires sans la permission de son mari.⁵²³ »

VIVES va jusqu'à évoquer la possibilité pour la femme de tenter d'usurper les responsabilités de son mari. S'attribuant de cette façon le caractère viril du rôle de l'époux, elle faisait outrage à sa nature féminine et transgressait la volonté de Dieu. Les rôles de chacun étaient donc bien déterminés et la frontière entre les deux genres était supposément imperméable, ne laissant aucune chance à toute forme intermédiaire. Ce passage est particulièrement intéressant parce qu'il met en valeur les deux injonctions contradictoires auxquelles la femme était soumise : celle de surpasser sa féminité, devenant alors une « femme virile », mais également celle de correspondre au modèle enseigné dans cette littérature didactique, l'engageant à « rester à la place ». En conséquence, nous pouvons dire que cette virilité à laquelle les femmes avaient le devoir de prétendre devait s'inscrire dans un cadre strict et ne pas empiéter sur les libertés des hommes. Car si le « dépassement » de la féminité était admiré, cela devait rester une exception, sous peine de bouleverser le (dés)équilibre social permettant une telle domination masculine. Les femmes qui s'appropriaient les caractéristiques des hommes d'une façon pouvant mettre en danger le statut masculin étaient alors blâmées, comme c'est le cas dans ces extraits.

⁵²² DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.24.

⁵²³ *Ibid.*, p.36.

« Si elle leur est obéissante (à ses parents), il convient aussi qu'elle soit obéissante à son mari, auquel de tout droit, de toute coutume, de toute ordonnance, de tout commandement naturel, humain et divin, toutes choses lui sont mises et assignées. La femme qui s'attribue et usurpe l'honneur par-dessus son mari, n'en est tenue plus honorable, mais bien plus folle et plus digne de moquerie. ⁵²⁴»

« Même au mariage, le mari est pour le courage est l'esprit, et la femme est pour le corps. Il faut en toute chose que l'esprit commande et que le corps réponde, obéisse et serve, si l'homme veut agir en homme. Ce que même la nature a déclaré, ayant formé le mâle plus propre à gouverner que la femelle. ⁵²⁵»

Cette distinction entre les privilèges féminins et masculins s'appliquait également aux injonctions concernant la chasteté, la pudeur et la réserve. VIVES affirme que la responsabilité féminine était moindre vis-à-vis de celle de l'homme, qui devait endosser le rôle du chef de famille. Dès lors, il serait inconvenient de le « surmener » en ajoutant à sa besogne la conservation de la vertu. Il est clairement exprimé que les femmes devaient être moins libres que les hommes. Mais selon VIVES, cette perte de liberté était compensée par la moindre ampleur de la tâche féminine, consistant uniquement à se tenir sage.

« Avant toute chose il faut que la femme vienne à considérer que son mari est son seigneur et qu'elle n'a pas la même licence qu'il a, que les lois humaines n'enjoignent si étroitement son mari de garder chasteté, que les hommes sont plus libres que les femmes, que les hommes doivent avoir en soin plusieurs choses, et les femmes de garder leur chasteté seulement. ⁵²⁶»

Non seulement la femme était encouragée à obéir diligemment à son mari, mais les codes exprimés dans les manuels d'éducatons lui subtilisaient également toute tentative de révolte, de distance ou d'expression d'un désaccord, y compris sur les éléments les plus quotidiens tels que l'humeur du mari ou la préparation des repas.

« La femme prendra diligemment garde, afin de l'accommoder, à la fantaisie et volonté de son mari. Comme est de connaître quelle viande mangera son mari plus volontiers, en quelle guise il veut les avoir appareillées et assaisonnées, de quelles sauces il se délecte le plus et lesquelles il n'aime pas, s'il aime à manger salé ou un peu doux de sel, s'il appète la viande chaude ou froide, s'il veut avoir une telle manière de chair, poisson ou boisson, ou bien quelqu'autre. À quelle heure il veut prendre son repas, de quelles serviettes, de quelles nappes, de quelles assiettes, de quels plats (...) quelle compagnie lui plait, quels propos il oit volontiers, (...) lesquelles choses sont commises et enchargées à la femme. ⁵²⁷»

⁵²⁴ VIVES L., *op. cit.*, p.205.

⁵²⁵ *Ibid.*, p.205.

⁵²⁶ *Ibid.*, 1579, p.265.

⁵²⁷ *Ibid.*, p.249.

La femme devait donc être subordonnée à son mari, et quelques rares références y sont faites dans la littérature picaresque : « Je ferai aussi ce que l'abbesse, ma maîtresse me demande, mais cela dépend de mon mari. Vous savez, Sabina mon amie, que je ne m'appartiens pas. ⁵²⁸ »

Toutefois, ceci n'est pas forcément l'image renvoyée par la majorité des personnages féminins. La plupart du temps, cette soumission au mari est exprimée à travers les paroles de *mujeres esquivas*, souhaitant s'extirper de cette construction sociale en fuyant le mariage. Dans *La narquoise Justine*, l'héroïne devient servante d'une dame célibataire, prétendant ne vouloir se soumettre à l'autorité d'un mari, de crainte de perdre sa liberté⁵²⁹. Rares sont les mariages heureux et les personnages s'illustrent davantage dans l'art de ruiner leur propre union que dans celui de la maintenir en harmonie. Les adultères, vols, mensonges, critiques et autres preuves de négligence font partie intégrante du tableau du couple dressé par les auteurs. La perméabilité des rôles de l'homme et de la femme semble davantage acquise à travers la littérature picaresque que dans les manuels pour jeunes filles. Les femmes issues de ces fictions s'attribuaient régulièrement des caractéristiques masculines, et inversement, le paroxysme de cette situation étant incarné en la personne même de Catalina.

En définitive cette organisation du foyer et du mariage semblait, selon nos auteurs de littérature picaresque, vouée à l'échec et contribuait à entretenir une illusion face à laquelle ils se montraient incrédules. Il était donc impératif que l'ordre des choses soit rétabli et que chacun reste à la place qui lui a été assignée par nature. La femme n'était pas la seule condamnée à ce titre puisque la plupart du temps, les *picaros* eux-mêmes affichent des attitudes contraires au bon respect des liens du mariage. Les remontrances face aux travers masculins sont toutefois moins fréquentes que les considérations morales à l'égard de la gent féminine. Les transgressions des hommes sont présentées comme des éléments participant au caractère comique de l'œuvre, tandis que celles de la femme sont le plus souvent suivies d'une punition des plus exemplaires. Mais ce défaut d'équilibre n'empêche pas pour autant que les conseils moralisateurs soient tournés vers les deux sexes. Ces préoccupations traduisent à nouveau la crainte d'un renversement de domination, également intégré à cette condamnation d'estompage de la frontière des genres, illustrés par les *hombres effeminados* et les *mujeres viriles*. Mais les personnages de nos sources picaresques ne peuvent être uniquement interprétés comme le pendant littéraire de la *mujer esquiva* théâtrale. En effet,

⁵²⁸ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.581.

⁵²⁹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.689.

elles ne se contentent pas de fuir le mariage, elle le « dénature » en renversant les rôles sociaux attribués à l'homme et la femme au sein de l'union. Peu d'extraits toutefois rendent compte de cette situation, en raison de la rareté des unions conjugales dans les scénarii. Mais cette dynamique inversée est perceptible à travers des personnages tels que la mère de Guzmán ou celle de Justine.

c) La ménagère : gouvernante du foyer

La place de la femme au sein du foyer ne pouvait être intervertie avec celle de l'homme et il convenait pour chacun de respecter les rôles qui leur avaient été assignés selon la volonté divine. La place de l'homme ayant été précédemment définie comme étant celle du chef de famille, et par conséquent la figure autoritaire ayant toute capacité d'action sur la femme, nous allons dorénavant envisager les aspects pratiques de la mission féminine au sein de l'union conjugale.

LES COMPÉTENCES DE LA MÉNAGÈRE

Les pédagogues s'accordent sur le fait que la femme devait représenter une aide et un soulagement pour son mari, lui permettant dès lors d'exercer ses activités et de bénéficier d'une liberté plus accrue. Les tâches qui lui incombent restaient nécessairement en lien avec l'entretien de celui-ci et la préservation de l'harmonie domestique. Plus particulièrement, les travaux liés à l'hygiène et à la confection d'ouvrage requérant une précision et une longueur de temps semblaient particulièrement désignés pour une femme. Ces travaux, semble-t-il, concordaient avec les qualités que l'on attribuait à la féminité : la patience, la minutie, la subtilité. Ils ne pouvaient dès lors être réalisés par un homme dont les principaux traits révélaient davantage leur force, leur pouvoir actif et leur vigueur. Ces talents de ménagère étaient enseignés aux fillettes dès leur plus jeune âge et constituaient les prérequis disciplinaires permettant à la femme d'accéder au plus haut degré de compétence dans l'exercice de sa mission. Dans le *Formulaire de lettres morales* de Gabriel MEURIER, l'énumération des savoir-faire primordiaux d'une bonne ménagère sont donc inévitablement liés au domaine domestique :

« Ce que doit savoir une bonne et très honnête ménagère, savoir est : filer, cuire, cuisiner, ménager, taire, parler, coudre, laver, lavander⁵³⁰, polir les ustensiles, à quoi faisant, vous me donnerez une grande consolation.⁵³¹ »

⁵³⁰ Laver le linge, issu par transposition due à l'usage que l'on fait de la lavande dans l'eau des bains ou pour parfumer le linge fraîchement lavé. *Trésor de la langue française*.

Ce faisant, la femme participait indirectement à la bonne administration du ménage et l'homme était quoi qu'il en soit incapable d'effectuer ces tâches seul. Le travail domestique n'était pas par ailleurs considéré comme une occupation agréable et digne d'intérêt. Davantage perçue comme un mal nécessaire, la gestion domestique représentait une « fâcherie » à laquelle il fallait s'adonner, sans pour autant que son exécution puisse entraîner une reconnaissance et une valorisation de l'honneur masculin, bien au contraire. Si l'homme désirait pour une quelconque raison participer à l'organisation et au maintien du foyer, il se verrait réduit au rang de la femme, et sa virilité serait remise en question.

« Pour le cours aussi de la vie ménagère, elle seroit certes interrompue de beaucoup de traverses fâcheries, et l'homme maté et abattu de tant de tristesse et ennui, ne pourrait longtemps subsister, s'il n'était soutenu par la charitable amitié d'une dame vertueuse, s'il n'était consolé par la présence de la femme, par sa prudence, dextérité et industrie.⁵³² »

« Il (Dieu) limite aussi au mari la puissance, les bornes, son crédit et l'affect aux choses externes, plus graves et plus sérieuses, dont non seulement il méprend et s'avilit quand il veut s'entremettre des affaires domestiques, mais encore il empiète sur l'état de la ménagère.⁵³³ »

Dans le *Guzmán d'Alfarache*, le héros fait preuve d'une attitude double. D'une part, il profite tout au long du récit de la compagnie de femmes divergentes les encourageant fréquemment à la débauche et aux déviances. D'autre part, il vitupère ces mêmes négligences et ne considère la femme honnête comme digne d'admiration que lorsque celle-ci peut lui apporter quelque avantage. L'extrait suivant nous montre la façon dont sont considérés le rôle et les tâches féminines dans ce monde picaresque, où finalement peu de femmes correspondent aux standards domestiques espérés. Les loisirs féminins sont décriés, non seulement parce qu'ils menaient la femme à la fréquentation illicite de musiciens et de danseurs, qui puissent attirer le soupçon et la mise en doute de son honneur, mais aussi parce que ces passe-temps représentaient une perte d'implication dans l'administration de son foyer. Les loisirs féminins étaient donc associés à ses tâches ménagères, permettant de ce fait qu'une prise de liberté de la part de la femme ne puisse léser l'homme dans la sienne. Quand la femme n'occupait pas ses journées à venir en aide à son mari, elle lui volait indirectement sa liberté, mais également sa virilité, compte tenu de cette appropriation des privilèges masculins. Il était également sous-entendu que ces travaux permettaient à la femme de rester à

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

⁵³¹ MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.39.

⁵³² DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.13.

⁵³³ *Ibid.*, p.23.

sa place, non seulement d'un point de vue spatial, mais également en ne se mêlant pas des affaires d'autrui. En outre, la trahison de secret, la curiosité et les dégâts causés par la parole féminine, précédemment étudiée dans ce travail, constituaient un reproche régulier.

« Il serait meilleur de faire prendre à cœur les travaux d'aiguille à leurs épouses, sœurs, filles, que de faire apprendre les accords de guitare, et de bien tenir leur maison plutôt que de danser. Car toute femme qui ne sait s'occuper aux détails de son foyer tend à s'immiscer dans celui d'autrui. ⁵³⁴ »

Par ailleurs, la femme étant considérée comme plus faible de corps et d'esprit, ces travaux lui permettraient de se forger une condition physique nécessaire à l'accouchement. La douleur et la tristesse qu'elles pouvaient ressentir étant confinées à effectuer des tâches désagréables leur permettraient d'acquérir une certaine résistance.

« Car l'exercice la fortifie et la rend plus vigoureuse, en sorte que venant à l'état de mariage, elle conçoit le fruit, et il prendra racine, germera mieux. Étant par le même moyen la fille renforcée elle porte vigoureusement les douleurs de l'enfantement. ⁵³⁵ »

Mais parmi les avantages non négligeables qui peuvent ressortir de tels travaux, l'obligation pour la femme de les pratiquer entre les murs sécurisants de sa maison semblait le plus considérable. En effet, toutes les activités féminines étaient pensées et envisagées en fonction de l'impact que celles-ci pouvaient avoir sur son honneur. Les entreprises domestiques étant par excellence les moyens d'occupations les plus solitaires qui soient, peu de femmes risquaient donc d'y laisser leur vertu. De plus, les occupations honnêtes détourneraient la femme de pensées lascives : « L'on dit communément que la fille oisive est mal pensive ⁵³⁶ ». C'est exprimer indirectement l'idée selon laquelle, par défaut, toute femme n'ayant autre chose pour occuper son esprit devait nécessairement se tourner vers le mal. De la même façon que l'éducation était nécessaire à la préserver des mauvaises actions, l'ouvrage manuel faisait office « d'éducation de la conscience », sans lequel l'esprit féminin errerait de façon chaotique. L'oisiveté était donc présentée comme la plus évidente des portes ouvertes à la concupiscence.

⁵³⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.378.

⁵³⁵ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.667.

⁵³⁶ MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.63.

« Il sera très expédient de les encombrer d'ouvrage et leur fourrer tellement les poings de besogne qu'elles n'auraient loisirs ni talents de voisiner, ni déshonorer. Les écritures saintes et profanes attestent en maints endroits qu'il n'y a chose qui plus avilie et corrompt la jeune fille que l'oisiveté, mère, nourrice de tous les vices, voire de pure malice, car outre que ça la rend blême comme un œuf pascal, toujours trainant les ailes, malade, morne, la met en mauvaise réputation, en mauvais bruit, encline à mal penser et faire.⁵³⁷»

« Il ne me plaît aucunement que la femme soit ignorante des ouvrages manuels, fut-elle princesse ou reine, car que pourra-t-elle pour le mieux et pour le plus beau faire en étant délivrée des ouvrages domestiques ? Elle se mettra en devis avec des hommes ou d'autres femmes. De quelles choses ? Elle ne fera autre chose que parler, sans tenir silence. Mais elle emploiera du temps à penser. La pensée de la femme est soudaine et inconstante, volage et étrange, et il est certain, la lubricité la rouillera.⁵³⁸»

Ces dires semblent confirmés par la littérature picaresque. Peu de *picaras* occupent leurs journées aux travaux d'aiguille, au contraire. Dans la maison de Célestine, les seules occupations relèvent davantage de l'arnaque et de la sorcellerie. La jeune Élicie, passe son temps à organiser les rendez-vous de Célestine, remettre en ordre les ingrédients lui servant à préparer fards et potions, et le reste de son temps libre est occupé par les fréquentes visites d'hommes, sans lesquelles elle n'aurait que faire. Sa cousine Aréusa renvoie aux mêmes occupations : les fréquentations d'hommes, les manigances et les vengeances. Catalina, quant à elle, esquivé les responsabilités domestiques en se faisant passer pour un homme. Toutefois, au début du récit, elle se sert de matériel de couture pour se confectionner un habit masculin, après avoir fui le couvent où elle passa son enfance. Cela nous offre un bref témoignage des apprentissages auxquels elle était familière dans ce couvent. Nous y voyons là un nouveau témoignage de l'agentivité de la femme. Ici la couture, activité par excellence des femmes recluses, permet justement à Catalina de s'émanciper et sortir de la réclusion. Dans le *Guzmán d'Alfarache*, il est également plusieurs fois fait mention de l'apprentissage de la couture dans les maisons de religieuses, mais cela ne constitue pas un thème approfondi et la plupart des femmes rencontrées par le héros sont davantage exposées sous un angle peu avantageux, faisant preuve d'oisiveté et de luxure.

⁵³⁷ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.9.

⁵³⁸ VIVES L., *op. cit.*, p.23-24.

Parmi les tâches domestiques réservées à la femme, l'éducation des enfants, et particulièrement des filles, semblait celle qui correspondait le mieux à son sexe, d'autant plus qu'elle était également celle qui les portait avant la naissance. Comme nous l'avons vu dans la première partie de notre mémoire, l'éducation des filles prenait principalement place à la maison, où la mère mettait un point d'honneur à transmettre à ses filles ce qu'elle-même avait appris et mettait en pratique quotidiennement. Bien sûr, plusieurs des précédents extraits nous ont montré l'implication du père dans l'éducation, toutefois, l'action paternelle relevait davantage de l'interdiction que de l'apprentissage. C'est donc aux mères que revenait la tâche de guider les enfants sur le chemin de la vertu. Gabriel MEURIER, dans son ouvrage *L'office d'une bonne matrone*, prescrit des indications à double portée : à l'intention des filles, mais également à l'intention des mères, l'une ayant pour responsabilité d'être obéissante, l'autre ayant celle de se faire obéir. Les matrones faisant preuve de négligence quant à l'éducation de leur fille étaient autant dignes de tomber en disgrâce que les demoiselles mal éduquées.

« En outre, ce qu'on pourrait dire de très grand blâme et peu de louanges de plusieurs mères, qu'elles sont encore assez peu soigneuses de bien penser (...) à enseigner à gazouiller roitelets et perroquets qu'à instruire, orner et bien créer leurs filles déréglées et malapprises.⁵³⁹ »

« Notre bonne matrone ne sera nonchalante d'enhorrorer ses filles d'avoir en suprême commandation la noble vertu d'humilité, étant la fontaine de félicité, voire la vraie échelle par laquelle on monte au paradis et Royaume de tous biens. Et au contraire d'abominer et d'abhorrer orgueil, pour être le principe de tout péché et la racine de tous les vices, car qui retient orgueil sera rempli de malédiction.⁵⁴⁰ »

La maternité n'est que très peu évoquée dans la littérature picaresque. Des renvois à l'ascendance des *picaros* sont effectués, tandis qu'il n'est jamais question de descendance. La fin tragique du couple d'amants dans *La Célestine* ne laisse entrevoir aucune perspective d'avenir, tandis que le *Lazarillo*, le *Guzmán*, *La narquoise Justine* et *La Nonne Alferez* prennent fin précipitamment, comme c'était fréquent dans les œuvres de l'époque. Quelques rares mentions aux mères des héros, telle que celle de Guzmán, celle de Lazarillo, celle de Justine ou celle de Parméno, sont faites, mais ne dépeignent en aucun cas l'assiduité dans la tâche du matronage requise par Gabriel MEURIER. La plupart du temps, il s'agissait au contraire de mères dévergondées ou absentes, et on ne fait aucune mention de la jeune enfance des héros. La maternité est davantage envisagée selon un angle généalogique : « La

⁵³⁹ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.4.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p.7.

sagacité et les nombreuses expériences héritées de sa mère et tétées avec son lait lui montrèrent la voie, lui suggérant une solution ingénieuse⁵⁴¹ ».

Dans *La narquoise Justine*, la thématique de l'hérédité des malices revient régulièrement, d'autant plus pertinente que la jeune *picara* exprime à plusieurs reprises avoir tout appris de sa mère, dont l'ingéniosité surpassait de loin la sienne. La femme serait également davantage impliquée que l'homme dans la transmission des gènes, et principalement les gènes préjudiciables. Cette perception de la responsabilité féminine résidait en la compréhension du processus gestationnel et, comme nous allons l'approfondir plus loin dans notre travail, les représentations des imaginaires de l'époque relevaient surtout d'une comparaison entre la procréation et la formation des fruits et des végétaux. L'allégorie s'accroît à nouveau à travers l'emploi d'expressions telles que « racines salies » ou « tel arbre, tel fruit.⁵⁴² ». De plus, la primauté de la responsabilité féminine dans cette hérédité découlait également de la compréhension de la lactation, au cours de laquelle l'enfant serait imprégné des humeurs de sa mère, dont le taux dans le corps influencerait le comportement. Le troisième extrait souligne d'autant plus la déresponsabilisation du père, rappelant l'absence de Dieu dans la conception que l'enfant Jésus-Christ. Ce sarcasme laisse également entrevoir un second niveau de lecture visant à exprimer que Justine n'est pas une sainte, puisqu'elle a suivi l'exemple maternel.

« Il est très certain qu'en naissant nous apportons quant & nous les maux originels de nos premiers pères et mères & : nous héritons de leurs complexions, plustost que de leur succession, cela se void spécialement en nous autres filles.⁵⁴³ »

« Et qu'on ne s'accuse pas à me vouloir persuader que ces imperfections-là ne s'héritent pas, mais que c'est l'usage qui nous les rend comme naturelles, car ie tiens qu'elles sont attachées à nostre corps de leur formation au ventre de nos meres ; mais quoy qu'il en soit, vieux ou nouveau, naturel ou accessoire, nous sommes comme des éponges & des pompes, nous suçons avec le lait les humeurs & les mœurs de nos géniteurs.⁵⁴⁴ »

« La Narquoise ; puis que pour former et fonder son dessein, il luy faut prouver que la qualité de Narquoise luy est acquise par droit de succession et de substitution. (...), car ie ne suis point fille d'un songe qui n'a qu'un ombre pour père.⁵⁴⁵ »

Ces mères sont donc bien loin de ressembler à celle du Christ. La maternité n'est pas un élément qui sied à la *virago*, qu'il s'agisse des femmes viriles spirituelles admirées dans la

⁵⁴¹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.47.

⁵⁴² LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.110.

⁵⁴³ *Ibid.*, p.73.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p.75.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p.67-68.

religion ou des *mujeres viriles* transgressives auxquelles nos personnages féminins peuvent être associés. Les héroïnes picaresques souffrent également d'une ascendance corrompue qui les disqualifie avant même leur naissance, à la possibilité d'un accès au modèle de pureté et de virginité incarné par Marie. Mais certains personnages masculins ou féminins retournent dans le « droit chemin » malgré la nature de leurs vices notamment Justine, qui finit par se marier, ou Guzmán qui se repent de ses gueuseries. Cela rappelle également au lecteur le caractère indéterminé du Salut, faisant savoir que le respect d'un comportement digne dépend avant tout du choix de l'individu.

d) Unions transgressives et illégitimes

Les mariages « parfaits », justes et honnêtes, dont l'image véhiculée à travers des manuels de conduite prête à croire en leur immuabilité, n'étaient toutefois pas à l'abri d'accidents, ou de comportements pouvant porter préjudice au couple. Malgré tout, les pédagogues encourageaient vivement à ne pas briser les liens du mariage, acte sacré auquel nous ne pouvons tourner le dos sans le tourner par la même occasion à la volonté de Dieu. Il s'agissait toutefois d'une forme de sécurité pour la femme puisqu'elle est informée de l'impossibilité pour son mari de se séparer d'elle ou de la répudier. Notons que ceci n'est valable que si l'épouse est capable de fournir une progéniture dans les plus brefs délais. En cas d'impuissance ou de stérilité, c'est l'épouse qui était généralement blâmée⁵⁴⁶ et le contrat pouvait dès lors être rompu. Mais la présence de ces mises en garde contre les difficultés conjugales montre tout de même que les auteurs de l'époque en étaient conscients et qu'il était chose admise que certaines pratiques, bien qu'elles nuisent au mariage, étaient possibles. Les avertissements suivants ne concernent néanmoins en rien ces cas particuliers et ne s'adressent pas uniquement aux femmes⁵⁴⁷.

⁵⁴⁶ Nous devons faire preuve de nuance quant à cette affirmation. En effet, même si Juan Luis VIVES concède que la stérilité puisse provenir de l'homme ou de la femme, DE GLEN préfère porter la culpabilité sur la femme, invoquant la fréquence des constations. Toutefois, pour attester que l'infertilité vienne bien de la femme, il aurait fallu qu'elle ne puisse tomber enceinte, y compris avec un autre homme ce qui bien évidemment faisait rarement office d'épreuve de fertilité. DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.365.

⁵⁴⁷ Rappelons que l'*Oeconomie chrestienne* de DE GLEN est un ouvrage qui s'adresse également aux maris, bien qu'il soit divisé en chapitres distinctement réservés à l'un ou l'autre sexe.

« Au moyen de quoi les répudiations, divorces, séparations, inventées de malice du monde, sont forcloses et condamnées. En conséquence de quoi si un homme convient avec une femme de vivre maritalement pour une durée limitée alors ce n'est pas mariage.⁵⁴⁸ »

DE GLEN s'intéresse ensuite à la pluralité des femmes et fait référence aux pratiques des anciens ou de civilisations « moins instruites ». C'est en effet l'appartenance à la religion catholique qui appuie la nécessité de se détourner de ces coutumes polygames. Mais en dehors de la volonté de conserver les mœurs en vigueur, il sous-entend également que la polygamie serait impossible en raison du caractère pinailleur des femmes. Il soutient que deux d'entre elles ne pourraient s'entendre sous un même toit, et qu'il serait donc dangereux d'en rassembler davantage.

« La pluralité des femmes n'est décente aux chrétiens, parce qu'elle contrarie à la paix et union qui doit être entre une famille et maison, (...) qui pourraient symboliser et vivre pacifiquement deux ou trois ou plusieurs femmes en un même ménage, ou famille ?⁵⁴⁹ »

Dans le *Guzmán*, il n'est pas question de pluralité de femmes, mais bien de pluralité d'hommes, et cette fois de manière subreptice. La nécessité pour une femme d'avoir plusieurs amants est expliquée par le besoin matériel auquel ils pourraient subvenir. Ainsi, elle s'assure de ne jamais tomber dans la misère. Exprimé à travers un sarcasme non dissimulé, ceci vise davantage à ternir l'image de la femme, adjoignant à l'accusation de versatilité celle de vénalité, qu'à procurer au lecteur des conseils en matière de gestion financière.

« Mais la femme qui dit à deux hommes qu'elle les aime les trompe tous les deux et n'est pas digne de confiance. Ceci vaut pour les femmes qui n'ont pas de mari, la règle étant différente pour celles qui sont mariées. Elles veulent dire que n'en avoir qu'un c'est n'en avoir aucun, en avoir deux c'est n'en avoir qu'un, et en avoir trois c'est une friponnerie.⁵⁵⁰ »

La séparation n'est donc pas envisageable et c'est d'ailleurs ce que pourrait nous confirmer la littérature picaresque, en regard de l'absence totale de témoignages ou de mentions implicites liées au divorce ou au *repudium*. Au contraire, s'il arrivait que les femmes ne soient pas satisfaites de leur vie conjugale, les tromperies et adultères étaient présentés comme la seule issue possible. Les auteurs des manuels éducatifs, comme ceux des œuvres fictives semblent s'accorder sur la nécessité de s'accommoder de la situation, bien que chaque type de source renvoie à une manière différente de vivre une union malheureuse, l'une

⁵⁴⁸ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.15.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p.42.

⁵⁵⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.56.

exhortant à prendre son mal en patience, l'autre illustrant la possibilité d'aller chercher remède ailleurs.

L'ADULTÈRE : UN PÉCHÉ TYPIQUEMENT FÉMININ

Dès lors qu'il est impossible de se séparer de son époux, l'adultère faisait office de lot de consolation pour les protagonistes d'une union malheureuse. Celui-ci n'en restait pas moins un crime à l'encontre du sacrement du mariage. Bien au contraire, il constituait l'un des affronts les plus condamnables. L'homme et la femme étant considérés comme issus d'une même chair, le péché contre la personne qui nous est le plus proche revenait alors à pécher contre soi-même⁵⁵¹. En Espagne, mais aussi dans l'ensemble des territoires européens modernes, de nombreux moralistes se sont exprimés sur la question, plaçant l'adultère au sommet d'une ébauche de pyramide hiérarchisée du déshonneur⁵⁵². De plus, en tant que potentielles mères, les femmes étaient également chargées de maintenir la pureté de la lignée. Il s'agissait donc d'une motivation supplémentaire au contrôle la sexualité féminine., d'autant plus qu'était admise la possibilité de légitimation d'un enfant bâtard⁵⁵³. Mais il ne s'agissait pas que d'une problématique liée à la *Limpieza del Sangre*. Nous pouvons attester également de la présence d'une préoccupation « économique » quant à la condamnation si sévère de l'adultère féminin. Premièrement, l'héritage obtenu par les enfants adultérins lésait la progéniture légitime, mais le préjudice au ménage s'additionnait également à celui au mari. En entretenant une relation extraconjugale, et compte tenu de ses « prédispositions naturelles à l'extravagance », la femme adultère dilapiderait l'argent du foyer en délices et plaisirs au bénéfice de son amant⁵⁵⁴. Cette idée était également présente dans les Pays-Bas, comme nous le montrent les frères DE GLEN dans l'extrait suivant :

« Ce vice d'impudicité (...) répugne et contrarie à la bonne administration de l'œconomie, qui est commise à la femme, d'autant que s'affectionnant à un autre que son mari, elle dilapidera sa subsistance et ses biens, pour entretenir ses lubricités, car elle qui fait si bon marché de son honneur, qui est un joyau de prix inestimable, comment pourra-t-elle être chiche des autres choses qui sont beaucoup moindres et inférieures, comme sont les biens et autres meubles ? ⁵⁵⁵ »

⁵⁵¹ L'idée selon laquelle le mari et la femme sont constitués de la même chair prend également ses fondements dans le culte religieux et la nouvelle considération du mariage en tant que sacrement. Le partage du corps du Christ lors de l'eucharistie matérialisait déjà cette communion, donnant lieu à cette doctrine matrimoniale de la chair unique. DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.8.

⁵⁵² CHAUCHADIS C., *op. cit.*, p.87.

⁵⁵³ DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.27.

⁵⁵⁴ CHAUCHADIS C., *op. cit.*, p.88.

⁵⁵⁵ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.37.

Mais les deux époux ne semblaient pas égaux dans la façon de percevoir cette transgression. L'adultère est entendu comme un péché auquel s'incline facilement le sexe féminin. Pourrions-nous pour autant en déduire que les femmes sont effectivement plus régulièrement infidèles, en comparaison avec les maris ? Il faut tenir compte de plusieurs notions avant de tenir pareil discours pour acquis. Premièrement, l'association de la femme et de l'adultère était perpétuée depuis longtemps, notamment à travers le récit biblique du péché originel et de la fuite du jardin d'Éden, au cours duquel Ève fit tomber l'humanité en disgrâce en succombant à la tentation du serpent, commettant alors le premier adultère de l'histoire chrétienne⁵⁵⁶. Par ailleurs, il faut envisager cette affirmation dans son contexte. Nous avons déjà observé, à travers les manuels, la façon dont la liberté masculine était davantage acceptée, contrairement à celle des femmes. De plus, nous avons vu que la jalousie était également un sentiment auquel les femmes ne pouvaient s'abandonner. À la place, elles devaient prendre leur mal en patience et considérer qu'il fasse partie des privilèges de l'homme de n'être point tenu à la même chasteté que les femmes. Ces différentes visions des rapports entre époux entraînaient dès lors une perception similaire des rapports extraconjugaux. Si l'homme devait répondre d'une responsabilité plus faible en cas d'adultère, nous pouvons estimer qu'il soit plus facile de faire l'impasse sur ses fautes. De plus, contrairement à la femme qui risquait une grossesse à chaque faux pas, l'homme ne pouvait être trahi par aucune preuve visible de relation extraconjugale⁵⁵⁷. L'adultère féminin ne serait donc pas plus fréquent, mais aurait les inconvénients d'être moins toléré et moins discret.

Nos sources nous offrent également les raisons qui, à l'époque, pouvaient pousser la femme à l'adultère. Tenons compte du fait que les raisons exprimées ci-dessus étaient donc issues d'un imaginaire masculin, et que les véritables intentions féminines ne peuvent être appréhendées au moyen de nos textes. Trois causes principales étaient avancées dans nos sources en cas d'adultère féminin et nous offrent par la même occasion un discours éloquent sur la nature féminine telle qu'elle était perçue à l'époque : la faiblesse du sexe féminin, sa naturelle lubricité, son inclination à la vengeance. Ces trois caractéristiques ont été maintes fois évoquées dans notre travail, tant par leur expression explicite dans les manuels que par le tableau social dressé dans la littérature picaresque. Cette fois, ces mêmes caractéristiques visent à trouver raison à un péché pourtant commun aux deux sexes. La femme parfaite

⁵⁵⁶ STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *op.cit.*, p.303-304.

⁵⁵⁷ DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.27.

impossible décrite dans les manuels de conduite était construite comme un objet de désir et de transaction pour le sexe opposé. De ce fait, la femme coupable d'adultère était prioritairement blâmée pour être devenue sujet dans la construction de ce désir, entraînant alors la circulation illicite de son propre corps⁵⁵⁸. La femme était perçue comme un être impossible à dompter complètement. Une bonne éducation ne permettait alors que de tempérer ses ardeurs, mais au moindre faux pas — défaut d'occupation, soumission à la tentation ou naïveté occasionnelle — elle sombrait à nouveau dans l'expression de nature première.

« À ce péché s'encline le sexe féminin assez tôt, premièrement parce qu'il est faible, fragile et ne sait modérer sa passion, ni refreiner les mouvements illicites de sa chair, comme naguère nous l'avons montré. La seconde cause de cet inconvénient est que la femme de son naturel est plus âpre et ardente après la conviction charnelle que l'homme. Toutes femmes sont une quand la chandelle est éteinte, c'est à dire qu'elles sont toutes luxurieuses. (...) La troisième cause qui fait glisser la femme en adultère, est qu'elle soit offensée en suspicions et jalousie. Si l'amour se montre plus lâche et remis que d'ordinaire, la femme songe à mal, brasse, monopole en son cœur, pense comment elle se vengera du tort que lui fait son mari, ainsi d'une petite étincelle, naîtra un grand brasier qui brûle et consomme tout.⁵⁵⁹ »

Nous l'avions précédemment établi, si la femme demeure plus coupable dans l'adultère que son mari, c'est avant tout en raison de sa capacité reproductrice. L'homme ne peut plus avoir confiance en sa lignée et ignore dès lors si ses enfants sont bel et bien issus de ses propres gènes⁵⁶⁰. Mais la bâtardise déplace la culpabilité, non plus uniquement sur la femme, mais également sur le fruit de son péché. Ces enfants, pratiquement maudits, ne pourraient manifester les vertus les plus dignes sachant que leur existence même n'aurait été possible qu'à travers le péché de la mère. Les *picaros* sont les parfaites incarnations de ces enfants conçus et vivants dans le péché. Qu'il s'agisse de Guzmán ignorant même l'identité de son père biologique, de Parméno, servant malicieux complotant avec Célestine issu d'une mère dévergondée, ou de Lazarillo dont le père était un voleur, tous concordent pour illustrer l'une des grandes doctrines de la généalogie moderne : les tares des enfants ne peuvent provenir que de l'origine douteuse de leurs racines, de sorte de le péché se transmet de génération en génération, de la même façon que toute femme porte en elle une partie du fardeau du péché originel.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p.19.

⁵⁵⁹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.215.

⁵⁶⁰ STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *op.cit.*, p.303.

« Les enfants qui naissent de ces accouplements damnables sont infâmes. C'est un reproche qui accompagne un homme toute sa vie, sans que jamais il ne puisse l'effacer, quand on lui peut mettre devant le nez qu'il n'est pas issu de bon père ou de bonne mère. (...) Les enfants illégitimes sont ordinairement marqués de nature de quelques vices. ⁵⁶¹ »

Un témoignage d'adultère est également présent de le récit de Catalina de Erauso, quand une femme de sa connaissance prend la fuite de peur de subir les foudres de son mari, qui pour se venger cherche à tuer sa femme après en avoir fait de même avec son amant. Cette description très brève des événements ne laisse que peu de place pour une interprétation fiable du discours sur la femme. Le style cru et factuel employé par Catalina tout au long de son autobiographie ne permet de déceler aucune forme d'approbation ou désapprobation. Cela nous montre néanmoins que la problématique de l'adultère constitue bel et bien un événement survenant au sein des couples et parfois, comme c'est ici le cas, au regard de tous :

« Au même instant, Doña Maria Davalos me cria de la fenêtre : — Seigneur capitaine, emmenez-vous, mon mari veut me tuer ⁵⁶² ! Ce disant, elle se jette en bas. Deux moines s'approchèrent et me dirent : — Emmenez-la ! Son mari l'a trouvée avec Antonio Calderon, neveu de l'Évêque ; il a tué l'homme et veut en faire autant avec sa femme, qu'il tient enfermée. ⁵⁶³ »

Dans la Célestine, la tromperie sexuelle est présentée comme une pratique permettant de s'attirer les honneurs. Toutefois, rappelons-le, la conception de l'honneur dans cette œuvre a été volontairement inversée, pour correspondre à la mise en valeur des pratiques les plus déviantes. Le caractère moral de l'œuvre permet néanmoins de dresser sans détour un tableau d'aventures charnelles multiples. Toutefois, il ne s'agit pas ici d'adultère à proprement parler, dans la mesure où la dame concernée n'était pas mariée, mais Célestine encourage ce genre de pratiques, y compris auprès des femmes domestiques. Elle-même d'ailleurs avait trompé plus d'une fois son mari, comme le souligne Parméno au début de l'histoire ⁵⁶⁴.

⁵⁶¹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.245-246.

⁵⁶² Les « crimes contre l'honneur » pouvaient en effet donner lieu à des punitions, mais il était très compliqué de juger de telles affaires, car elles étaient principalement attestées par des témoignages oraux. Ces châtiments n'étaient pas mentionnés dans les sources judiciaires espagnoles, mais l'auteur Manuella MARÍN parle bien de mise à mort des mains du mari en cas d'adultère. MARÍN M., « Marriage and sexuality in Al-Andalus » dans LANZ E-L., *Marriage and Sexuality in Medieval and Early Modern Iberia*, New York, NY Routledge, 2002, p.16. Le châtimement fatal face à l'adultère ici évoqué a également donné lieu à une tradition d'œuvres théâtrales basées sur le meurtre vengeur d'une femme adultère par son mari, et donc Catalina de Erauso reprend ici les codes. DOPICO-BLACK G., *op.cit.*, p.19. Rappelons également que l'histoire de Catalina se situe à ce stade du récit dans les territoires d'outre-mer. En conséquence, nous ne pouvons établir de conclusions précises quant à cet élément, sachant que la justice et les mœurs espagnoles ont pu évoluer différemment par rapport à l'Europe ibérique.

⁵⁶³ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.72.

⁵⁶⁴ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.76.

« Elle est toute fière d'en avoir un dans son lit, un autre à sa porte, un troisième qui, chez lui, se languit d'amour pour elle. Elle les satisfait tous, à tous elle fait bon visage ; chacun croit qu'il est aimé, qu'il est le seul à avoir ses faveurs, le seul à lui donner ce dont elle a besoin. ⁵⁶⁵»

L'adultère est précisément l'une des origines de l'élaboration du modèle de la Vierge, par opposition avec la personnalité d'Ève, *feminas* et mère de l'humanité. Certains chercheurs ont par ailleurs considéré Ève comme la première *virago*, et Marie comme la première *Virgen*⁵⁶⁶. Mais la notion de *virago* telle qu'elle était appliquée à Thérèse d'Avila faisait également de Marie la première *virago* spirituelle. Ceci témoigne à nouveau de la complexité de ces modèles, dont les appropriations successives ont fini par mener à des interprétations ambiguës de la virilité chez la femme. L'attitude de nos personnages picaresques en ce qui concerne l'adultère et la concupiscence les inscrivait davantage dans la lignée d'Ève, mais cette logique découle également de la volonté des auteurs de construire une morale féminine s'écartant de cette figure adultérine originelle en exprimant un contraste avec l'idéal féminin. L'adultère est ici représenté comme une habitude féminine puisque, dans toutes nos œuvres, seules les femmes ont été affublées d'un tel trait. Nous n'avons pu observer aucun exemple d'adultère masculin. Les seules références à des aventures multiples de la part d'un homme sont issues du *Guzmán d'Alfarache* et ne sont en aucun cas blâmées. Au contraire, le caractère volage du personnage, un ambassadeur séducteur, est mis en relation avec des traits prétendument féminins tels que les cosmétiques ou la coquetterie. C'était également le cas du père de Guzmán au début du récit. Dans quelle mesure pourrions-nous dès lors affirmer que la femme s'approprie un privilège masculin en pratiquant l'adultère si l'homme adultérin était lui-même associé à la féminité ? La subtilité réside en la construction d'un jugement inégal de l'adultère. Chez l'homme, il était accepté plus facilement, comme le montre nos sources didactiques, chez la femme il était un péché capital. Mais il fallait donc expliquer pourquoi l'homme peut y succomber et sa prétendue « féminité » faisait alors office de justification. Mais ceci crée alors un paradoxe : la femme faisant preuve d'une virilité « acceptée » devait rester chaste, tandis que se comporter « comme un homme » en pratiquant l'adultère comme si la chasteté ne lui incombait pas, tel qu'il était exprimé chez DE GLEN par exemple, était lié à la féminité. Nos personnages picaresques témoignent donc à nouveau d'une forme de virilité transgressive, détournée de la virilité vertueuse à laquelle les femmes devaient prétendre. Par conséquent, le blâme de leur comportement tient également à leur distanciation vis-à-vis des deux modèles : la Vierge et la *Virago* spirituelle.

⁵⁶⁵ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.184.

⁵⁶⁶ COX C., *op. cit.*, p.144-145.

UNE SEXUALITÉ NON PROCRÉATIVE : L'HOMOSEXUALITÉ

L'homosexualité constitue l'une des thématiques que nous avons pu déceler à travers la littérature picaresque, mais pas dans les manuels d'éducation. Cette forme de sexualité transgressive dérogeait en tout aux standards de l'époque, principalement puisqu'elle dénaturait l'ambition prétendue de l'acte sexuel : la procréation. Pourtant, les représentations homoérotiques qui s'épanouissaient alors en Europe, principalement depuis l'Italie, où l'art pictural et sculptural renaissant remettait à jour les codes des désirs antiques témoignant de l'émergence d'une nouvelle sensibilité face à l'homosexualité. Mais parallèlement, une homophobie grandissante prenait place dans les esprits, jusqu'à atteindre son paroxysme au XVI^e siècle. Ce qui représentait l'une des causes les plus plébiscitées en ce qui concerne le caractère contre nature du crime était l'effacement progressif des frontières du genre, l'une des angoisses les plus omniprésentes quant à la préservation de l'équilibre social. En Espagne, la condamnation de l'homosexualité s'inscrivait dans une répression religieuse très active. Durant la Réforme tridentine, les autorités séculières et ecclésiastiques s'associèrent dans la lutte contre l'hérésie et les « crimes contre nature », y compris la sodomie, dont le sens à l'époque était moins restreint qu'aujourd'hui. La question de l'homosexualité féminine est plus ambiguë et rarement évoquée dans les archives. En contrefaisant la virilité, les lesbiennes s'approprièrent des privilèges masculins, et l'usage d'objets sexuels constituait une atteinte à l'intégrité du corps en tant que don de Dieu. Mais paradoxalement, l'homosexualité féminine en tant qu'imitation de l'homme était davantage comprise, étant donné que toute chose imparfaite tend à la perfection. Les accusations liées à l'homosexualité étaient corroborées au discours médical et généralement associées à l'hermaphrodisme⁵⁶⁷. De plus, dans la quête de la perfection humaine et par peur de la monstruosité, certaines techniques étaient partagées pour déterminer le sexe de l'enfant en fonction de l'heure de la procréation. Les homosexuels, androgynes ou hermaphrodites, qui étaient à l'époque amalgamés, étaient donc les enfants conçus dans un entre-deux temporel, dès lors pourvu des deux sexes⁵⁶⁸. L'androgynie pouvait également faire office de châtiment pour cause de rapports sexuels « transgressifs » ne respectant pas les standards de posture, au court duquel l'enfant aurait été conçu⁵⁶⁹. Les relations sexuelles entre femmes n'étaient toutefois pas autant directement considérées

⁵⁶⁷ SOYER F. (éd.), *Ambiguous Gender in Early Modern Spain and Portugal*, Leiden & Boston, Brill, 2012, p.52.

⁵⁶⁸ TAMAGNE F., *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, Éditions de la Martinière, 2001, (Les reflets du savoir), p.16-20.

⁵⁶⁹ MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.188.

comme de l'homosexualité et le contexte influençait la perception de la relation. Dans certains couvents, les relations homosexuelles entre religieuses étaient parfois légitimées par la volonté de matérialisation de l'amour divin au même titre que les relations avec les confesseurs⁵⁷⁰, mais ceci faisait office d'exception et n'était pas ouvertement accepté⁵⁷¹.

L'absence de cette thématique dans les manuels d'éducation pourrait être issue du tabou lui-même lié à l'homosexualité, dans le sens où il s'agirait d'une déviance si défendue qu'il serait même impossible de l'admettre ouvertement, car cela reviendrait à en attester l'existence. De plus, une autre donnée nous permet de comprendre l'absence de mention de l'homosexualité, tout au plus en ce qui concerne les sources issues d'auteurs investis dans la contre-réforme. Les accusations liées à l'homosexualité et la sodomie étaient régulièrement mobilisées dans le contexte des conflits confessionnels, puisque ces pratiques déviantes étaient présentées comme hérétiques. Utilisée afin de discréditer l'adversaire religieux, l'homosexualité ne pouvait être abordée dans le contexte d'une éducation chrétienne⁵⁷². Ces relations ne sont pas non plus évoquées dans le *Lazarillo*, dans le *Guzmán*. Si l'auteur du premier reste aujourd'hui encore inconnu, nous avons connaissance de la culture chrétienne dans laquelle baignait Mateo Alemán, et l'homosexualité pouvait être un sujet conflictuel, même s'il s'agissait d'une littérature morale, dans la mesure où ces pratiques semblent fortement décriées. Les exemples moraux employés par Mateo Alemán conserveraient donc une forme de cohérence fortuite avec les thèmes discernés dans les manuels. Dans *La Célestine*, par contre, l'homosexualité est révélée à demi-mot en premier lieu, puis ouvertement admise dans la suite du récit. Célestine cumule tous les vices possibles et imaginables, de la lubricité à la sorcellerie, parmi lesquels les relations homosexuelles. Il n'est pas forcément fait mention d'une véritable attirance pour les femmes, mais plus pragmatiquement d'un plaisir partagé. Si le premier extrait pouvait laisser planer un doute sur la nature de ces plaisirs, le second quant à lui ne se montre nullement imprécis et fait même référence à une condamnation aux yeux de la loi.

« Des relations ? Tu te moques de moi ? Nous avons tout fait ensemble, et ensemble nous avons été découvertes, et arrêtées, et accusées, et même cette fois-là, la première si je me souviens bien, nous avons subi notre peine ensemble. ⁵⁷³ »

⁵⁷⁰ BILINKOFF J., *Related Lives: Confessors and Their Female Penitents, 1450–1750*, Ithaca, Cornell University Press, 2005, p.89-90.

⁵⁷¹ FINK DE BACKER S., « Prescription, Passion and Patronage in Early Modern Spain Toledo: Legitimizing Illicit Love at Santo Domingo de Silos “el Antiguo,” Toledo » dans CLASSEN A. (éd.), *op.cit.*, p.751

⁵⁷² TAMAGNE F., *op.cit.*, p.22.

⁵⁷³ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.176.

Mais il ne semble pas ici que l'homosexualité soit envisagée en tant que réelle préférence sexuelle, mais davantage comme une extension de la lubricité dont Célestine pouvait faire preuve, une déviance parmi d'autres.

En ce qui concerne Catalina, dont l'identité sexuelle est plus fluide, nous ne retrouvons que des mentions à des aventures avec des femmes. Toutefois, cela ne semble être présenté comme une forme de transgression, dans la mesure où Catalina se comportait comme un homme et se sentirait véritablement homme⁵⁷⁴, bien qu'elle savait qu'il n'en était rien puisqu'elle ne pouvait cacher son sexe au regard de Dieu ou d'une instance religieuse intermédiaire. Ces plaisirs homosexuels sont néanmoins pris et exprimés dans le plus grand naturel, laissant d'ailleurs planer le mystère sur la réaction de ses différentes maîtresses : « Il avait chez lui deux jeunes sœurs de sa femme avec lesquelles, et surtout avec une qui me plaisait davantage, j'avais coutume de m'ébattre et de folâtrer⁵⁷⁵ ». L'une en particulier fréquentait également le frère de Catalina, puis Catalina elle-même, ce qui laisse entrevoir également des pratiques bisexuelles : « Je l'accompagnais quelques fois chez une maîtresse qu'il avait, puis j'y retournai seul⁵⁷⁶ ». De nombreux chercheurs ont tenté en vain de définir si Catalina se sentait homme, femme, ou les deux. Rien dans son récit ne permet de déterminer une ligne directrice à ce sujet. Même si aujourd'hui le genre et le sexe constituent deux notions différentes, l'amalgame de l'époque prête à croire qu'il s'agisse d'une femme, en raison de son sexe biologique. Mais ce même sexe biologique est également impossible à prouver. L'examen des deux matrones porte à croire en un corps féminin, mais comment alors expliquer que sa couverture ait pu être conservée aussi longtemps ? De puis la renaissance, on ne se baigne ni ne se couche plus nu. Être « nu » consistait la plupart du temps à se montrer en chemise, ce qui pouvait permettre aux femmes travesties d'infiltrer un milieu d'homme sans être reconnues⁵⁷⁷. De plus, il est régulièrement fait mention d'artifice par lesquels Catalina aurait pu trafiquer ses organes sexuels, comme le rappelle la préface de notre édition. Mais ceci reste une interrogation sur laquelle le mystère plane toujours⁵⁷⁸. En ce sens, nous ne pouvons réellement parler d'homosexualité, ou d'hétérosexualité. Nous pouvons néanmoins considérer le discours tenu dans l'œuvre comme le produit d'une vision hétérocentrée,

⁵⁷⁴ Nous formulons cette hypothèse au conditionnel puisque, jusqu'à présent, nous n'avons trouvé aucune étude permettant d'établir une véritable construction de l'identité sexuelle de Catalina de Erauso, ni mettant en lumière la perception qu'elle-même avait de son propre genre.

⁵⁷⁵ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.37.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p.40.

⁵⁷⁷ STEINBERG S., *op. cit.*, p.139.

⁵⁷⁸ PERRY M. E., « The Manly Women » dans *American Behavioral Scientist*, n° 31, 1987, p.86-101.

laquelle primait à l'époque. Les relations sexuelles avec d'autres femmes constitueraient alors une transgression aussi importante qu'avec des hommes. Mais cette donnée est importante dans la considération de Catalina comme une *virago* spirituelle et dans l'acceptation de son travestissement, puisque ces relations ont permis de ne pas rompre sa virginité. Alors qu'elle fut présentée comme une femme virile vertueuse par certains personnages du récit et même acceptée par le pape, c'est bien en tant que femme virile transgressive qu'elle apparaît réellement, et qu'elle fut représentée dans son œuvre considérée comme picaresque.

Dans cette partie liée au discours sur la féminité dans les liens du mariage, nous avons vu que la femme était en quelque sorte l'objet de l'union. Faire preuve de virilité passait alors par la mutation de son statut d'objet à sujet. Les transgressions vis-à-vis des normes s'exprimaient selon deux axes : le rejet des codes de la féminité hégémonique, ou le détournement à son avantage de ces mêmes codes.

3) Les activités féminines

Les activités des femmes de l'époque sont très restreintes, étant donné que leurs allées et venues étaient régulièrement contrôlées, non seulement par l'interdiction de sortir de la maison, mais également par la confrontation avec le regard d'autrui. Il s'agira donc, dans cette partie du travail d'étudier les activités des femmes, mais également leur compétence, dans un cadre d'acceptation, ou au contraire selon des pratiques déviantes. Les activités des femmes font également intervenir plusieurs concepts, notamment la notion d'agentivité. Il s'agira alors d'analyser comment s'articule cette capacité d'action dans le discours des deux types de sources. Cette partie du travail fait également intervenir le contexte économique de l'époque, dans une morale non seulement destinée à la gente féminine, mais également à la classe bourgeoise, touchée par la problématique de l'assimilation de l'honneur à l'argent. Il s'agira alors de savoir comment les femmes s'inscrivaient dans ce contexte, à travers les représentations de nos auteurs. Dans quelle mesure pourrions-nous percevoir l'agentivité féminine, et comment pourrions-nous la comprendre en regard des perceptions du masculin et du féminin de l'époque ? C'est ce qui va nous intéresser dans la partie suivante. Nous aborderons donc plusieurs thèmes : les métiers des femmes, leur rapport à l'argent et à l'acquisition, et leurs loisirs.

a) Les métiers

S'il existait un aspect de l'existence féminine qui ne soit que très peu exploité dans nos manuels d'éducation, il s'agit bien de l'orientation professionnelle de femmes. L'étude du travail, de sa répartition au sein de la société et de sa représentation ne peut toutefois être dissociée de la notion de ménage. Les historiens ont montré à quel point celle-ci était importante dans l'organisation structurelle des sociétés modernes. Outre la façon dont fonctionnait le foyer au quotidien, son administration constituait un modèle, non seulement pour les familles, mais pour la société en général, de sorte qu'il soit impossible d'envisager les activités extérieures en faisant l'impasse sur leur implication au sein du ménage. Mais les Temps Modernes furent aussi une période de mutation économique, dont l'impact sur la conception du travail quotidien n'était pas à négliger, y compris lorsqu'il s'agit d'y intégrer un facteur genré. D'une part, les structures médiévales étaient récupérées par les marchands et les schémas de pensée autour de la conception du travail n'évoluent pas aussi rapidement. L'accroissement du contrôle exercé sur la société donnait lieu à un recul des libertés quant à l'activité professionnelle. Mais l'effet inverse s'opérait en marge, à travers la récupération de

ces libertés de façon transgressives. D'un autre côté, la période moderne était également une période de création, d'innovation, et donc de nouvelles possibilités de revenus, donnant lieu à une réorganisation des structures liées au travail, et une redistribution des rôles sociaux, impliquant la réflexion sur la place de la femme au sein de ce nouvel agencement économique⁵⁷⁹.

À en croire la plupart des auteurs, les seules activités auxquelles s'adonnaient les femmes de cette époque ne concernent que le domaine privé, tandis que l'homme⁵⁸⁰ se chargeait de fournir au foyer de quoi subvenir matériellement à ses besoins. Et même si cette commodité était concevable chez les familles les plus riches, la nécessité pour certaines femmes de gagner durement leur pain restait une réalité propre aux catégories bourgeoises de l'époque. Travailler était rarement un choix motivé par la perspective d'une grande carrière ou d'une émancipation. Il s'agissait surtout d'une obligation. D'autant plus que ce contexte économique était principalement basé sur la rente et que l'ensemble du foyer, y compris les domestiques, vivait du même capital.⁵⁸¹ Bien que certaines de nos sources soient directement adressées aux femmes issues des couches sociales les plus aisées, elles font l'impasse sur les différents types de métiers dans lesquels la gent féminine pouvait s'illustrer. Certains chapitres suggèrent la présence de valets et de servantes, desquels une jeune femme honnête devait se méfier. Mais ceci implique que certaines femmes doivent endosser le rôle de maîtresse de maison pour autrui, et remplir les tâches quotidiennes d'un foyer d'accueil. Ceci n'est pas étonnant compte tenu du contexte de l'époque. La femme se définissant à travers son implication dans la fonction conjugale et maternelle, ce n'est qu'à travers des mentions indirectes que nous percevons effectivement l'incidence de ses activités dans la sphère économique⁵⁸². Ce silence des sources avait déjà été relevé par certains historiens, expliquant la difficulté d'établir le profil socioprofessionnel des villes en raison du caractère genré des différents registres et sources fiscales. Le travail des femmes se devinait donc davantage qu'il

⁵⁷⁹ AGREN M., « Introduction : Making a living, Making difference » dans AGREN M., *Making a Living, Making a Difference: Gender and Work in Early Modern European Society*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p.12.

⁵⁸⁰ Ceci est évidemment nuancé selon la classe sociale. Jusqu'au XVIII^e siècle, le code d'honneur de l'élite masculine excluait le travail rémunéré : un aristocrate dérogeait en exerçant une profession. Mais la paupérisation de l'aristocratie fait apparaître des situations conflictuelles face à la réalité économique. L'hidalgo ruiné, mais refusant de travailler pour sauver son honneur devint alors un thème littéraire récurrent, notamment dans le *Lazarillo de Tormes*. CAILLAVET F., « Le travail ou l'honneur : la question du travail féminin dans l'économie espagnole contemporaine » dans *Mélange de la Casa Vélazquez*, n° 23, 1987, p. 499.

⁵⁸¹ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.20-21.

⁵⁸² AGREN M., « The Complexities of Work: Analyzing Men's and Women's Work in the Early Modern World with the Verb-Oriented Method » dans SARTI R., BELLAVITIS A., MARTINI M., *op. cit.*, p.228.

ne se voyait.⁵⁸³ La littérature picaresque nous permet alors d'entrevoir les brides des activités professionnelles féminines et se montre plus bavarde que nos manuels en ce qui concerne la présence des femmes dans des secteurs économiques variés. Elle dépeint une variété plus grande de métiers, ainsi que les nombreux préjugés qui les accompagnent.

GAGNER HONNÊTEMENT SA VIE

Les exemples de métiers critiqués sont relativement nombreux et plusieurs professions sont tournées en dérision. Malgré cela, certains passages laissent entrevoir l'idée d'une manière honnête de gagner sa vie et il est interpellant de constater que ces métiers ne diffèrent en rien, si ce n'est en la rémunération, des occupations prescrites aux femmes n'ayant pas la nécessité de travailler. Les services domestiques, l'artisanat et le commerce de détail ouvrent les possibilités professionnelles les plus fréquentes pour la gent féminine, principalement dans les centres urbains. Les produits dans lesquelles certaines villes se spécialisaient permettaient également aux femmes de s'illustrer sur la scène économique, comme à Anvers où l'industrie textile offrait de nombreux emplois aux femmes des Pays-Bas. Les services rémunérés proposés par les femmes trouvant grâce aux yeux de la société formaient donc une extension de leurs tâches quotidiennes, leur exaltation en dehors des murs du foyer, de sorte que les capacités féminines étaient à nouveau restreintes aux travaux d'aiguille et à la gestion ménagère⁵⁸⁴. D'autres activités mettaient à profit le corps féminin et l'utilisaient, soit directement comme dans le cas des nourrices, soit indirectement comme dans celui des domestiques. Il s'agissait d'activités qui s'exerçaient sur le corps féminin ou d'activités associées à des traits « typiquement féminins » comme le soin à autrui⁵⁸⁵. Dans les Pays-Bas, si certains secteurs d'activités, par exemple le textile, semblaient relativement égalitaires en termes de représentation, les activités étaient toutefois distinguées en fonction du genre. Le travail de la laine était considéré comme relevant des compétences féminines, tandis que les hommes travaillaient dans l'assemblage du vêtement. Ceci ne semble pas être le cas dans l'extrait-ci dessous. Mais au fil de la modification de la place de la femme dans l'espace public, dont les injonctions à la réclusion se sont vues augmenter durant tout le XVI^e siècle, les professions liées au textile se sont vues de moins en moins égalitaires et les femmes

⁵⁸³ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.99.

⁵⁸⁴ MENDELSON S.H., "Women and Work" dans PACHECO A. (éd.), *A Companion to Early Modern Women's Writing*, Oxford, Blackwell, 2008, p.60.

⁵⁸⁵ BELLAVITIS A., *op.cit.*, p.111.

occupaient les postes les moins bien rémunérés, jusqu'à finalement restreindre les femmes à l'assistance de leur mari⁵⁸⁶.

Ces tâches sont d'ailleurs celles vers lesquelles se tourne la mère de Lazarillo durant les premières années de son veuvage⁵⁸⁷ : « Elle vint donc vivre à la ville, y loua une maisonnette, et se mit à faire la cuisine pour les écoliers, et à laver le linge pour des palefreniers⁵⁸⁸ ». L'habileté à l'ouvrage est une qualité particulièrement encensée et régulièrement mentionnée quand il s'agit de dresser le portrait d'une honnête femme, comme nous pouvons le voir dans cet extrait du *Guzmán d'Alfarache*. La rétribution financière semble ici légitimée par les mérites de la jeune femme. Le métier de couturière semble donc parfaitement accepté et digne d'honneur, particulièrement si la fille est minutieuse et délicate, qualités correspondant à l'idéal féminin et participant à l'élaboration d'un imaginaire autour de la délicatesse de ses mœurs. Aussi, l'activité exercée par cette femme était légitimée par l'implication de son mari⁵⁸⁹, commerçant impliqué dans le textile, avec qui elle collaborait, afin que chacun participe aux rentrées d'argent du ménage.

« Elle était si habile à l'ouvrage, tant en lingerie qu'en broderie, avec des motifs si parfaits et si variés, que son nom était sur toutes les lèvres en ville. (...) L'archevêque de cette cité eut envie de commander quelques travaux délicats des nappes d'autel et des corporaux panachés, et ne sachant ni ne trouvant mieux que Dorotea — tel était le nom de cette dame — sût le faire, car les échos à son sujet étaient très favorables, on la fit venir et on la chargea de cet ouvrage, en lui promettant de lui payer généreusement.⁵⁹⁰ »

L'apparence anodine de cet extrait cache toutefois une nouvelle critique à l'égard de la valeur de l'argent, et principalement au sein de l'Église, conduisant indirectement à une seconde interprétation sur le genre, et principalement sur l'avidité féminine. Le problème était qu'à cette époque, les religieuses des couvents confectionnaient des tissus bien trop précieux,

⁵⁸⁶ BLONDE B., BUYLAERT F., DUMOLYN J., e. a., « Living Together ... » dans BLONDE B., VAN BRUAENE A., BOONE M., *op. cit.*, p.77.

⁵⁸⁷ BATAILLON M. (éd.), *op. cit.*, p.91.

⁵⁸⁸ Garçon d'écurie chargé du soin des chevaux. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1270139955> ; Consulté le 06/12/20).

⁵⁸⁹ Les associations entre mari et femme dans l'exercice d'une activité professionnelle découlaient également de deux facteurs : la lenteur de l'adaptation en ce qui concerne l'évolution des structures organisationnelles en vigueur depuis l'époque médiévale et l'insertion du cadre économique dans le cadre domestique. De plus, le contrôle exercé par le mari sur sa femme implique également l'impossibilité pour une femme mariée de gagner de l'argent indépendamment. Le mariage impliquait également la communauté des biens et la responsabilité de la femme dans l'entretien du foyer s'élargissait, entraînant son implication dans le salaire commun. On voyait alors dans toute l'Europe des personnes d'un même ménage travailler ensemble, étant par ailleurs considéré la faible mobilité sociale et la tendance à se marier avec un représentant de la même catégorie socio-économique. LINDSTRÖM D., FIEBRANZ R., LINDSTRÖM R., e. a., « Working together » dans AGREN M., *op. cit.*, p.60. LING S., HASSAN JANSSON K., e. a., « Marriage and Work : Intertwined Sources of Agency and Authority » dans AGREN M., *op. cit.*, p.82.

⁵⁹⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.574.

qu'elles ne pouvaient utiliser pour elle-même sans violation flagrante des codes vestimentaires religieux invitant à aspirer à la pauvreté, mais également des codes vestimentaires féminins exigeant la simplicité de l'habillement. Dès lors, elles vendaient ces tissus donnant lieu à un marché parallèle, faisant concurrence aux firmes de l'industrie textile⁵⁹¹. Le personnage de Dorotea, dont les compétences en couture sont vantées, est inscrit dans ce contexte de commerce secondaire, puisqu'elle a appris ce métier au couvent. Nous pouvons donc envisager cet extrait selon deux niveaux d'interprétation, le premier dévoilant l'opinion favorable de l'auteur face à l'exercice de la couture par une femme honnête, le second mettant en valeur la transgression des religieuses ayant privilégié la cupidité à la dévotion.

Les textes picaresques font aussi mention de guérisseuses, tantôt dans un contexte frauduleux mettant en lien le soin à autrui avec les pratiques occultes, tantôt dépeignant une femme honorable prodiguant des soins⁵⁹². Ces brèves mentions ne nous permettent pas d'établir de conclusions quant au discours sur ces professions féminines, mais attestent tout au plus de l'existence de ces activités. En recoupant ces informations avec celles trouvées dans la littérature scientifique, nous apprenons que les femmes étaient fortement représentées dans les métiers liés aux soins du corps, y compris les nourrices et sages-femmes⁵⁹³.

L'absence relative d'exemples concernant les métiers honnêtes ne semble pas rendre justice aux femmes, concernant la réalité historique de leur implication dans de multiples activités. La diversité organisationnelle était pourtant une dimension fondamentale, et l'organisation du travail était plus ambiguë et dynamique que le laissent croire nos sources. En effet, celles-ci semblent muettes en ce qui concerne l'inclusion de la femme dans le milieu professionnel, et particulièrement dans l'exercice d'une activité qui correspondrait aux attentes envers son genre. Ces extraits nous permettent de deviner l'implication de femmes au sein de l'organisation économique d'un foyer, et plus largement d'une société bourgeoise, mais ils transparaissent comme des exemples isolés ne permettant pas d'établir une étude approfondie du discours les métiers honnêtes des femmes. En ce qui concerne la littérature picaresque, nous avons trouvé davantage d'informations sur les métiers transgressifs et illégitimes, comme nous l'aborderons plus tard dans ce travail.

⁵⁹¹ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.26.

⁵⁹² BATAILLON M. (éd.), *op. cit.*, p.153.

⁵⁹³ À ce sujet, voir BELLAVITIS A., « Caring and Feeding » dans BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.129-144.

Nos sources nous offrent également une représentation des servantes. Il s'agissait par ailleurs de l'une des figures incontournables de la littérature picaresque, et plus généralement l'un des archétypes comiques les plus véhiculés dans la culture classique⁵⁹⁴. Ses compétences correspondent parfaitement à l'arsenal de la parfaite ménagère : travaux d'aiguilles, ménage, blanchisserie, entretien de la maison, cuisine, service, etc. Le métier de domestique semblait parfaitement désigné pour une femme, d'autant plus que, contrairement aux domestiques de sexe masculin, les servantes vivaient généralement dans le foyer de leurs employeurs et se trouvaient alors au cœur d'une relation de dépendance vis-à-vis du père de famille⁵⁹⁵.

Mais paradoxalement, l'aptitude de la servante à remplir les critères d'une occupation honnête et digne est loin de lui attirer les honneurs dans l'imaginaire moderne. La promiscuité domestique encourageait la circonspection à l'égard des servantes qui, s'il survenait une aventure sexuelle avec le chef de famille, pouvait compromettre l'honneur de la maîtresse de maison. Une image négative liée à la séduction et la destruction du noyau conjugal était donc véhiculée, menant dès lors aux corrections régulières des serviteurs⁵⁹⁶. Outre les suspicions d'adultère, on lui reprochait aussi d'intervenir dans les processus de fréquentation, en faveur d'amours illégitimes et dissimulées. Par sa présence quotidienne, elle s'avérait à la fois une alliée et une ennemie, qu'il était bon d'avoir de son côté sans pour autant laisser entrevoir quelque association trop étroite. Amenée à sortir régulièrement pour effectuer quelque besogne ou pour se rendre au marché, elle faisait office de pont entre le foyer et le monde extérieur et pouvait dès lors introduire le vice et compromettre la sécurité du cocon familial en s'adonnant à des entremises. Dans la comédie humaniste, les conversations intimes avec les demoiselles, avec qui elles partageaient généralement le fardeau de la dépendance et de la soumission aux maîtres de maison, les disposaient naturellement au rôle de confidentes et d'auxiliaires dans les affaires amoureuses⁵⁹⁷. Cette idée découlait d'une situation fréquente dans les foyers. En Espagne par exemple, nous pouvons observer une forte tendance à l'artificialisation d'un lien de parenté, notamment en raison de la déclaration de domestiques en tant qu'enfants comme tentative pour se soustraire à l'impôt. Le terme espagnol pour

⁵⁹⁴ Certains éléments concernant l'analyse de la servante en tant qu'archétype théâtral ont été retravaillés depuis PAVONE I., *Les rencontres amoureuses et leurs facteurs de transgression dans l'Espagne du XVI^e siècle à travers la littérature picaresque espagnole*, Travail de séminaire de master en Histoire à l'Université Catholique de Louvain dirigé par MOSTACCIO S. et LATTEUR O., inédit, 2019, p.21-23.

⁵⁹⁵ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.114.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p.116.

⁵⁹⁷ LAZARD M., *op. cit.*, p.335.

désigner un domestique, *criado*, faisait référence à un enfant « éduqué à la maison », statut qui n'impliquait aucun droit de succession ou de prétention aux biens familiaux de la part du domestique. Les relations personnelles qui se tissaient entre servantes et maîtres étaient d'autant plus durables que le service pouvait se prolonger jusqu'à la fin de la vie de la domestique, l'office étant dès lors incompatible avec la fondation d'une famille et la dissociation des sphères privée et professionnelle⁵⁹⁸. S'agit-il pour autant d'une notion genrée ? Dans la comédie humaniste du XVI^e siècle, le rôle d'intermédiaire, dans le cadre d'une relation amoureuse ou commerciale, est perçu comme un office exclusivement féminin. En effet, cet archétype théâtral, construit depuis l'Antiquité et riche de nombreuses caractéristiques fut l'apanage des vieilles, des sorcières ou des servantes⁵⁹⁹. La duègne est également perçue comme familière à l'entremise comme nous pouvons le lire dans le *Guzmán*, qui va jusqu'à les qualifier d'agents de Satan⁶⁰⁰. Mais nos sources littéraires tendent à infirmer l'application de ces scénarios à la réalité historique. Si la Célestine pouvait appuyer cette hypothèse, le *Guzmán* témoigne d'une mixité de la fonction. Le caractère occasionnel de l'entremise masculine nous montre que c'est bien l'entremetteuse qui bénéficiait d'une reconnaissance attestée dans le monde littéraire.

De ce fait, les servantes étaient régulièrement critiquées à travers les œuvres picaresques et peu de qualités transparaissent de leur profil. Les manuels éducatifs encouragent d'ailleurs les femmes à entretenir une méfiance vis-à-vis des servantes, et de s'épargner toute conversation avec elles. En définitive, ce métier semble celui vers lequel les femmes semblent se tourner le plus naturellement, en raison de leur éducation, de la nécessité pour les dames les plus aisées de s'épargner la tâche, ou plus simplement de l'association de ces compétences au noble labeur. Mais il ne souffre pas moins d'une mauvaise réputation. L'extrait suivant nous offre un exemple d'entremise effectuée par une servante, qui plutôt que de servir les intérêts de sa maîtresse, complotte à son insu et marchande véritablement sa vertu pour s'attirer les bonnes grâces de Guzmán.

⁵⁹⁸ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.117.

⁵⁹⁹ LAZARD M., *op. cit.*, p.299.

⁶⁰⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.46.

« (...) je mettais tant d'insistance à la solliciter, et que sa servante mon amie, pour me faire plaisir et dans mon intérêt, s'y employait avec entrain, en y faisant quelques allusions régulières, sans jamais en laisser passer une occasion, la provoquant même de façon détournée, elle en trouvait toujours le moyen (...) ⁶⁰¹ »

Dans la seconde partie de l'œuvre, un chapitre entier est d'ailleurs dédié à l'exposition des divers vices auxquels pourraient succomber les servantes. Il ne montrent, pour la plupart, aucune originalité vis-à-vis des griefs à l'égard de la gent féminine auquel nous nous sommes déjà intéressés. Un trait fait pourtant figure d'exception : le vol. Ceci entretient une vision de la femme comme un être capable de toutes les effronteries pour s'assurer le confort matériel auquel elle estimait avoir droit. Les extraits suivants disent également que cette tendance au larcin pouvait être motivée par l'exigence d'un tiers, auquel elle voudrait plaire ou venir en aide. Les directives affichées dans le second sont celles d'un père de famille envers ses filles servantes, qu'il encourage à voler pour participer aux rentrées financières du foyer.

« Je me rappelais aussi combien coûtent une servante — ou une gouvernante — qui prétend servir en tout, mais qui est sale et voleuse, qui a un frère, un cousin ou un parent auprès de qui elle défalque tant de nuits chaque semaine, qui aime être au service d'un homme vivant seul, qui vit avec la mantille⁶⁰² sur l'épaule, qui ne demande que son dû, car elle se charge du reste quand l'occasion se présente. ⁶⁰³ »

« (...) en feignant d'avoir la dizette tirer de dessous votre tablier : ou de dedans votre corset, quelques morceaux de pains is & sec qui puisse émouvoir la compassion & l'enuie de vous secourir de quelque chose, pour ramolir et détremper les mortier. ⁶⁰⁴ »

Dans *La Célestine*, les griefs contre les servantes sont présentés du point de vue des concernées. La critique s'opère alors par un procédé de réflexion dans lequel ce sont les maîtresses qui sont condamnées pour les charges, prétendument fausses, qu'elles attribuent à leurs domestiques. Les deux chefs d'accusation précédemment observés dans le *Guzmán*, l'incitation à la luxure et le vol sont à nouveau mobilisés.

⁶⁰¹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.405.

⁶⁰² Longue et large écharpe de soie ou de dentelle, le plus souvent noire, couvrant la tête et les épaules, qui fait partie du costume traditionnel des Espagnoles. Ce vêtement ne se portant qu'à l'extérieur, ceci signifie qu'elle se trouve toujours en rue. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/07/20).

⁶⁰³ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.178.

⁶⁰⁴ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.98.

« Elles vous injurient, vous maltraitent, vous régentent continuellement (...) elles inventent mille et une calomnies : vous couchez avec le valet, ou avec le fils de la maison, vous provoquez la concupiscence de leur mari, vous faites entrer des hommes chez elles, vous avez volé un gobelet ou perdu un anneau. Elles vous punissent de cent coups de fouet, et vous mettent à la porte sans même une mante pour vous couvrir la tête, en disant : Dehors, voleuse, catin ! Je ne te laisserai pas ruiner mon honneur ni ma maison !⁶⁰⁵ »

Les servantes participent donc à cette construction d'une féminité plus large, impliquant à nouveau le vice. Dès lors, nous pourrions nous demander si la méfiance à l'égard des servantes était induite par leur condition de domestique, ou par leur condition féminine. Il semblerait que cette perception suspicieuse s'appliquait également aux représentants de sexe masculin. Mais si le facteur initiateur de leur mauvaise réputation est bel et bien lié à leur position intermédiaire, à la fois hors et dans le noyau familial, les extraits précédents montrent bien que l'association de ces inconvénients aux représentations misogynes de l'époque ne pouvait qu'entraîner la mise en doute de la bienveillance des servantes à l'égard de leurs maîtres. Il s'agit donc là d'un discours sur la servante, mais également sur la femme.

LES MÉTIERS EN MARGE

Les métiers à connotation « publique » n'étaient guère accessibles aux femmes, contraintes de limiter leurs rapports sociaux. La conception de l'activité économique devait correspondre aux standards comportementaux féminins, et était donc indirectement liée à leur sexualité. Ce n'était d'ailleurs pas une coïncidence si un « homme public » était, et est toujours, un individu masculin socialement reconnu et digne d'admiration, tandis que le terme de « femme publique » était utilisé à l'époque pour désigner un individu féminin impliqué dans le commerce sexuel⁶⁰⁶. Il aurait toutefois été étonnant, pour les auteurs de cette littérature où la déviance fait office de figure de proue, de se retreindre au simple détournement de professions honorables. Le discours sur la femme se précise davantage à travers la suggestion de l'existence de pratiques rémunératrices véritablement interdites.

Célestine, spécialiste autoproclamée des pratiques illicites, ne pourrait être décrite à travers une étiquette unique, tant sa polyvalence la détourne de l'exercice d'un métier en particulier. Toutefois, c'est bel et bien en ce terme qu'elle caractérise ses activités lucratives : « Je vis de mon métier comme chaque artisan du sien, en toute honnêteté⁶⁰⁷ ». Son statut de

⁶⁰⁵ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.214.

⁶⁰⁶ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.25.

⁶⁰⁷ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.265.

femme âgée participe également à la construction d'un personnage expérimenté en toutes les choses de la vie, et particulièrement en celles que le reste du monde ne s'autorise pas. Sa légitimité apparaît dès lors comme découlant prioritairement de cette prise de liberté assumée. D'une certaine façon, il s'agit de mettre à profit les épreuves et les condamnations à l'égard des femmes, pour pouvoir s'en servir à son avantage et créer de toute pièce une profession indescriptible tant elle ne peut correspondre qu'au personnage de Célestine et à nulle autre femme.

« Elle avait six métiers : elle fabriquait des fards, elle refaisait des pucelages, elle était couturière, parfumeuse, maquerelle et même un peu sorcière. (...) Elle préparait des sublimés, les fards, des onguents, des crèmes éclaircissantes, astringentes, émollientes, des potions, lotions, concoctions, des pommades, des maquillages et démaquillants (...) ⁶⁰⁸ »

Les allusions à la sorcellerie sont nombreuses : « Elle traçait des signes magiques et, le visage contre terre, prononçait des paroles. Qui pourrait vous dire toutes les choses que faisait cette vieille ! ⁶⁰⁹ ». L'époque moderne est également celle des chasses aux sorcières. Des études ont tenté de dévoiler les nombreux aspects permettant d'expliquer ce phénomène, tantôt associé aux conflits religieux, tantôt à l'imposition d'un modèle étatique centralisé, tantôt comme le produit de la domination masculine, notamment dans les domaines scientifiques et médicaux. Les personnes accusées de sorcellerie à l'époque n'étaient pourtant pas associées à des faits sorciers selon la définition religieuse, c'est-à-dire qu'elles n'entretenaient aucun lien avéré avec le Satanisme ou la démonologie. Il s'agissait davantage de pratiques dites « occultes », notamment en ce qui concerne la médecine et les croyances populaires. La sorcellerie était également intimement liée à la sexualité. Le système de croyances dans lequel s'inscrivaient ces accusations étant principalement fondé sur un déséquilibre homme-femme, la sorcellerie constituait alors une nouvelle façon de contrôler l'identité féminine, en les encourageant à rester à leur place. Une confrontation était alors opérée entre les sorcières et les mères de famille, plaçant la matrone comme modèle à suivre pour s'extraire de toute association à la sorcellerie. Mais entraînait également l'effet inverse : les femmes transgressives qui n'avaient aucun lien avec le monde de l'occulte étaient désignées comme sorcières ⁶¹⁰. Par ailleurs, et ce depuis l'époque médiévale, la définition de l'humanité était envisagée à travers la capacité d'action, les sens, avant l'essence, et ce

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p.77-78.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p.27.

⁶¹⁰ HESTER M., *Lewd Women and Wicked Witches. A Study of the Dynamics of Male Domination*, Londres & New York, Routledge 1992, p.111-115.

paradigme impliquait la nécessité d'établir une distinction claire entre l'humain et le non-humain. Toutefois, cette démarche entraînait également un monopole masculin pour établir ce qui était bien ou mal, angélique ou monstrueux⁶¹¹. La figure d'entre-deux incarnée par Célestine, ni femme ni sorcière, montre bien cette ambivalence, notamment à travers sa parole, parfois admirable, parfois associée au mal. Ses actions, la dextérité de ses pratiques liées à la confection de potions, au commerce sexuel et au pacte diaboliques, lui confère un double statut, témoignant à la fois d'une maîtrise exceptionnelle et d'une grande monstruosité.

Il s'agissait d'une époque où les croyances populaires étaient particulièrement enracinées dans la culture, et pouvaient même être associées à une forme de religiosité. Le culte des saints, les reliques et objets visant à s'attirer toute sorte de bénédictions faisaient partie du quotidien des populations modernes, et ce particulièrement en milieu rural. Cette même forme de religiosité pouvait dès lors trouver son pendant démoniaque, et la sorcellerie attisait la propagation des cultes aux dieux païens, ou aux entités malfaisantes, prêtant diverses propriétés aux éléments naturels ou à des talismans et amulettes. De plus, les récentes avancées scientifiques, notamment en matière d'astronomie et de médecine, donnèrent paradoxalement un nouvel élan aux superstitions, entraînant une concurrence entre le savoir officiel et le charlatanisme, mais à la fois une méfiance et une critique à l'encontre de tout possesseur prétendu de savoirs rares et précieux. L'abondance et la relative vigueur de ces savoir-faire occultes, parallèlement envisagées avec le contexte des accusations de sorcellerie, ont mené à la construction de nouveaux archétypes, auxquels la femme, systématiquement associée au mal, n'a pas échappé⁶¹². Dans l'extrait suivant, qu'il s'agisse des pratiquantes ou des consultantes, toute femme ayant contact avec ces formes de magie sont tournées en dérision. Aussi, la notion de mensonge et de supercherie vient également enrichir le discours selon lequel la parole féminine ne peut être digne de confiance.

« Certaines de celles qui m'écoutent et qui, sans Dieu, mais avec le Diable, cherchent une sorcière ou un autre gitane pour leur tirer les cartes et dire la bonne aventure ; je vous laisse imaginer ce que leur dit celle qui l'a si mauvaise ! Elle racontera mille mensonges et sornettes, et soutirera, de gré ou de force, tout ce qu'elle pourra, en les réduisant à l'état de sottes trempées de ridicule.⁶¹³ »

⁶¹¹ PINET S., « The Animal Within : Chivalry, Monstruosity and Gender in Early Modern Spain » dans LONG K.P., *Gender and Scientific Discourse in Early Modern Culture*, Farnham, Ashgate, 2010, (Literary and Scientific Cultures of Early Modernity), p.118.

⁶¹² WHALEY L., *Women and the Practice of Medical Care in Early Modern Europe, 1400-1800*, New York, Palgrave Macmilla, 2011, p.26-27, p.131-139.

⁶¹³ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.387.

Pourtant, ces femmes transgressives faisaient preuve de caractéristiques habituellement prêtées à l'homme, notamment l'indépendance, l'intérêt pour la science et l'exercice de la médecine, d'où la nécessité de les contrôler. La méfiance à leur égard découlait principalement de leur puissance et de l'impact qu'elles pouvaient avoir sur l'homme et sur l'ordre social. En ce sens, elles sont également des *viragos*, mais leurs savoirs n'étaient pas reconnus. À la place, il était craint et bridé. Nous pouvons d'ailleurs établir un lien entre ces sorcières et l'archétype de la femme savante, populaire dans le théâtre espagnol du Siècle d'Or et inspirée de figures mythologiques comme Minerve ou Diane.

Enfin, l'exercice de métiers liés à la sexualité, prostitution et maquerellage, semble l'une des thématiques les plus emblématiques, notamment dans *La Célestine*, où le commerce sexuel dépasse largement la sphère privée, et où les vierges et les aventures charnelles font office de monnaie d'échange. Les maquerelles font partie intégrante des personnages typiques des œuvres picaresques. Il s'agit d'ordinaire d'une ancienne courtisane ou prostituée, qui cherche à obtenir simultanément profit et plaisir. Elle regrette amèrement sa beauté d'antan et projette ses désirs lubriques sur ses camarades plus jeunes, inspirant en conséquence la pitié et le ridicule. Également dépeinte comme une femme d'expérience aux dons et qualités multiples, la maquerelle fluctue entre diverses identités⁶¹⁴. Il est important cependant de ne pas faire l'impasse sur le caractère tragique de ces personnages et de tenir compte de l'exacerbation de leurs dépravations, visant à pousser à son paroxysme le caractère comique des œuvres.

DE GLEN s'exprime sur la prostitution, comparant les femmes qui s'y adonnent à de véritables mercenaires, terme à comprendre ici comme le qualificatif d'une personne n'agissant que pour le lucre. Il sous-entend que cette pratique issue des peuples « barbares » a fini par toucher les territoires chrétiens et que s'il était impossible pour les premiers adeptes de la prostitution de percevoir l'ampleur de leur péché, il n'en allait pas de même pour une population éclairée et instruite par la parole divine. Mais nous savons également que les troubles des XV^e et XVI^e siècles ont entraîné un accroissement des lieux de prostitution et du nombre de prostituées. Cet élan nouveau pourrait s'expliquer par, d'une part, les bouleversements du monde économique, d'autre part par le climat d'insécurité et la familiarité avec la mort, donnant lieu à la propagation d'idées selon lesquelles il était

⁶¹⁴ LAZARD M., *op. cit.*, p.300.

important de profiter de la vie et céder aux pulsions naturelles⁶¹⁵. De nombreuses études montrent d'ailleurs la corrélation entre l'augmentation du nombre de prostituées et les périodes de guerre, d'épidémie ou de famine. La prostitution pouvait également faire office d'activité complémentaire, quand les revenus du foyer ne suffisaient plus⁶¹⁶. L'insistance de DE GLEN au sujet de la prostitution pourrait dès lors traduire un effet de rejet vis-à-vis des tendances de l'époque.

« La bride a été lâche à la luxure si excellemment, que permettre des femmes mercenaires, desquelles le métier est de se prostituer aux plaisirs et volontés de chacun, ce que pratiquent encore aujourd'hui les villes plus célèbres et peuplées de la chrétienté⁶¹⁷. (...) Tout ceci est pardonnable aux peuples barbares, plongés en de profondes ténèbres d'ignorance.⁶¹⁸ »

« Les lieux publics et boutiques d'impudence ont eu lieu entre les anciens affublés de l'ignorance de Dieu, qu'aucun d'entre eux ne pensaient que le larcin, la fornication ou le sacrilège fussent péchés. (...) nul n'est empêché de passer par des rues publiques, ainsi peut chacun procurer ses amours où il veut, prendre pâture où bon lui semble, pourvu qu'il ne prenne la fille, la femme ou les enfants d'autrui. Toutes lesquelles erreurs et grosses ignorances condamne la loi de Dieu.⁶¹⁹ »

Il est également question d'une forme de prostitution dans le *Guzmán d'Alfarache*, quand le héros encourage sa femme à entretenir des relations sexuelles en échange d'avantages matériels lui permettant de subvenir aux besoins du foyer⁶²⁰, avant de s'en repentir dans la suite du récit. Mais cette forme indirecte de prostitution constitue tout de même l'une des nombreuses allusions à la conversion du corps féminin en ressource, perceptibles à travers l'œuvre. Paradoxalement, cette marchandisation du corps était condamnée par l'Église, et ceci pourrait expliquer également l'absence d'un scénario traitant

⁶¹⁵ SERVAIS P., *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVI^e-XX^e siècle)*, Louvain-La-Neuve, Academia, 1993, p.152.

⁶¹⁶ BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.158.

⁶¹⁷ L'Église avait effectivement admis l'utilité de la prostitution dans la limitation des troubles de l'ordre sexuel à la fin du Moyen-Âge, tant qu'elle n'impliquait que des adultes célibataires. Les prostituées étaient donc enregistrées dans les bureaux dont l'administration revenait aux villes. À Rome, les prostituées étaient si nombreuses en raison des pèlerinages qu'elles payaient un impôt annuel à la Chambre Apostolique, leur permettant l'obtenir le droit d'exercer et la validation de l'Église. La politique papale prit toutefois une autre direction dès les premières années de la Contre-Réforme et l'augmentation du nombre de prostituées fut contenue. Ces mesures ne mirent toutefois pas fin à la pratique, mais privèrent les prostituées d'une sécurité et d'une liberté dont elles jouissaient auparavant. BELLAVITIS A., *op. cit.*, p.160.

⁶¹⁸ DE GLEN J.—B., *op. cit.*, p.31.

⁶¹⁹ *Ibid.*, p.44.

⁶²⁰ Cette pratique était d'ailleurs courante dans certains villages et constituait une forme de prostitution rurale, encouragée par les maris, permettant d'une part d'être autonome vis-à-vis des maisons closes officielles des villes, qui furent ensuite démantelées dans toute l'Europe dans le courant du XVI^e siècle, d'autre part de garantir un revenu régulier et facile. Les veuves, vieilles filles, les fileuses et tisseuses momentanément sans travail, les domestiques entre deux emploi et épouses abandonnées faisaient également partie de cette catégorie de femmes ayant recours au commerce sexuel occasionnel pour subvenir à leurs besoins. MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.205.

de la prostitution en tant qu'activité rémunératrice concrète⁶²¹. En effet, si jamais Guzmán ne rencontre ni ne fréquente de prostituée officielle, le corps de la femme est régulièrement perçu comme une monnaie d'échange lui permettant, à elle ou à celui qui la possède, d'obtenir en échange une quelconque rétribution, comme nous l'avions vu dans le cas de l'arnaque orchestrée par une dame et son amant, le faisant passer pour son frère. Le héros sous-entend à plusieurs reprises que tirer avantage de ses charmes est une habitude féminine des plus ordinaires, sans pour autant en arriver à la prostitution à proprement parler. Nul besoin donc d'être une prostituée notoire pour manifester un penchant pour la tromperie et la manipulation par la séduction, ce serait là l'une des stratégies féminines courantes.

« Faire fortune avec les turpitudes de ma femme, lui en fournir l'occasion, lui en donner la permission tacite, et même, lui demander expressément de mal se comporter, puisque j'attendais d'elle qu'elle me rapportât la nourriture, les vêtements et le nécessaire à l'entretien de la maison, pendant que je ne faisais rien et que je me donnais de grands airs. ⁶²² »

Mais malgré les manifestes vitupérations à l'égard de ce métier transgressif, la prostitution était également considérée comme un moyen d'expiation de la luxure de la ville, permettant alors d'exercer un contrôle sur la sexualité des célibataires et de s'assurer dès lors que l'honneur des villes soit préservé, sans quoi la colère de Dieu pourrait s'y abattre. La prostitution devenait alors un « mal nécessaire ». Toutefois, ceci était envisagé dans une optique d'intersection avec les situations financières des différentes couches de la société, le métier, réservé aux classes inférieures ne constituait pas une carrière honorable. D'une part, la nécessité de prostituées était justifiée par l'incapacité des individus à réprimer leurs pulsions, d'autre part, elles étaient blâmées⁶²³. Au fil du démantèlement progressif des maisons closes, les condamnations des prostituées se multiplièrent, tantôt accusées de délinquance, tantôt d'hérésie⁶²⁴. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'on prit conscience que la prostitution était principalement motivée par la pauvreté, que les filles de joie n'étaient pas des envoyées du diable, mais bien des victimes du bouleversement économique. La sévérité de la répression fut alors amoindrie⁶²⁵. Contrairement aux métiers dits « honnêtes » à cette époque, il s'agissait d'une profession que les femmes pouvaient exercer seules, sans l'aide d'un mari ou d'un

⁶²¹ CRUZ A.J., *op.cit.*, 1999, p.161-167.

⁶²² ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.697.

⁶²³ MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.203.

⁶²⁴ STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *op.cit.*, p.214.

⁶²⁵ MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.211.

parent. Nous pouvons envisager la prostitution comme une démonstration de l'indépendance et de la résilience dont elles pouvaient faire preuve.

UNE FEMME DANS UN MÉTIER D'HOMME

Le parcours de Catalina, quant à lui, n'emprunte en rien les chemins professionnels communs à la plupart des femmes. Se faisant passer pour un homme, elle eut accès à des métiers auxquels elle n'aurait pu prétendre si son sexe avait été révélé initialement. Pourtant, elle semble à son aise dans chacune de ces activités et offre donc un témoignage de la capacité d'une femme, même après une éducation classique à la couture et aux offices féminins, à s'adapter dans un monde d'hommes, et même à tirer son épingle du jeu. Toutefois, elle ne semble pas particulièrement vouloir exercer une carrière qui lui aurait été interdite. Ses décisions sont uniquement motivées par son envie, et en toute liberté, et non pour tenter de rompre le carcan de son genre, ou de s'approprier les privilèges de l'autre sexe par rébellion. En ceci, elle affiche une forme de transgression accrue, car non seulement elle fait preuve d'une virilité usurpée, mais en plus elle semble ne pas le considérer comme un problème. Après s'être enrôlée comme page⁶²⁶, elle décide de quitter son confort et de partir l'aventure en s'engageant comme mousse⁶²⁷ sur un navire. Arrivée en Amérique du Sud, à l'époque nouvelle Espagne, elle exerce des activités de commerçante⁶²⁸, et démontre sa capacité à gérer une affaire et manipuler l'argent. Elle s'est également engagée dans une carrière militaire⁶²⁹, qui lui permit d'obtenir la distinction⁶³⁰ d'Alferez. Elle s'approche de l'archétype théâtral de l'amazone, ou de la femme guerrière, un type de *mujer varonil* très prisé à l'époque. Ce n'est d'ailleurs pas sans fierté qu'elle relate les différentes étapes de sa carrière, considérant alors son métier comme un facteur honorifique. Or, nous l'avons vu, l'honneur masculin était basé entre autres, outre sur la capacité à gérer son foyer en père de famille, sur les accomplissements et le statut dans le domaine public. En ce sens, elle s'approprie également une carrière masculine. Ces différents métiers seraient normalement réservés aux hommes, mais sa couverture lui permet de s'en acquitter avec brio, et ce quel que soit son sexe. En ce sens, son récit, que certains ont qualifié de « fiction autobiographique » se rapproche des histoires de vie, *libros de vida*, ou mémoires, un genre lié aux exploits et aux

⁶²⁶ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.17.

⁶²⁷ *Ibid.*, p.20.

⁶²⁸ *Ibid.*, p.27.

⁶²⁹ *Ibid.*, p.37.

⁶³⁰ *Ibid.*, p.41.

carrières ecclésiastiques et militaires particulièrement en vogue aux Temps Modernes, pourtant exclusivement masculin⁶³¹.

b) Acquisition et administrations de biens

L'argent est l'une des thématiques les plus exploitées, spécifiquement dans la littérature picaresque. Rappelons que le contexte économique variable de l'époque et l'imposition progressive d'un nouveau modèle basé sur l'importation et l'exportation de produits issus des colonies ont réinjecté l'argent au centre des préoccupations. Nombreux sont les auteurs qui ont opéré une critique et déploraient l'avidité des marchands. La pouvoir de l'argent était remis en question et des inquiétudes s'élevaient vis-à-vis de sa souveraineté croissante⁶³². La femme, auparavant impliquée dans les affaires familiales et la gestion économique du foyer, se trouva alors reléguée au second plan et sa disparition progressive de la scène publique se faisait de plus en plus palpable. Il revenait donc à l'homme d'entretenir les affaires extérieures et à la femme de gérer le foyer. L'administration des biens familiaux était perçue comme une tâche à part entière. Les membres de la famille ne se contentaient pas de mettre ne communs les revenus et de se partager les biens de consommation, bien qu'ils le fassent également. Chaque membre de la famille, y compris les enfants, était envisagé en temps qu'unité de production et devait donc se maintenir à la place qui lui était assignée pour préserver « l'économie » du foyer⁶³³.

LA FEMME DÉPENSIÈRE

Outre cette séparation hermétique des rôles domestiques, l'effacement de la femme e la sphère économique a également suggéré qu'elle soit incapable de prendre conscience de la valeur de l'argent, et par conséquent encline à vouloir le dépenser à outrance, dans l'achat d'éléments le plus souvent superficiels tels que des parures ostentatoires. Il était donc important pour le mari, détenteur du pouvoir décisionnel au sein du couple, de modérer les extravagances de sa femme, et de la détourner des excès en lesquels elle s'épanchait facilement. Pour les pédagogues chrétiens, les préoccupations financières mettraient à mal la conservation de la morale et la dévotion quotidienne. Cela impliquait donc des devoirs, que DE GLEN a exposé au nombre de trois : l'entretien, le labeur et la mesure. La femme, en sa

⁶³¹ GOETZ R.H., « The Problematic of Gender/Genre in *Vida y sucesos de la monja alférez* » dans CAMMARATA J. (éd.), *Women in the Discourse of Early Modern Spain*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p.99.

⁶³² KAMEN H., *Golden Age Spain*, 2e éd., New York, Palgrave Macmillan, 2005, (Studies in European History), p.70.

⁶³³ HOWELL M.G., *The Marriage Exchange : Property, Social Place, and Gender in Cities of the Low Countries, 1300-1550*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, (Women in Culture and Society), p.97-99.

qualité de maîtresse de maison, devait s'assurer que les possessions matérielles ne tombent pas en décrépitude et qu'elles restent, à son instar, bien gardées. De plus, elle devait aussi participer aux gains. Cette implication ne devait toutefois pas dépasser le cadre de vie dans lequel s'inscrivait la femme, qui aidait alors son mari par l'exercice d'activités honnêtes, comme nous l'avons vu dans le point précédent, ou en s'assurant de la bonne tenue du foyer. Ce faisant, elle libérait l'homme de cette tâche fastidieuse et lui laissait toute la liberté d'aller vaquer à des affaires plus importantes. Enfin, elle ne devait pas se montrer dépensière ou témoigner d'une quelconque affection pour l'argent. Soupçonnées toutefois de ne savoir se contenir face aux excès, les femmes pourraient, si elles n'étaient bien disciplinées, mener à la ruine de la maison.

« Ce que doit la femme à l'acquisition, et l'acquisition de biens est divisé en trois choses, est qu'elle soit fidèle gardienne des biens, qu'elle mette la main à la besogne pour gagner, et qu'elle ne soit pas trop exorbitante en frais.⁶³⁴ »

« Le mari doit sérieusement régler sa femme qu'elle n'excède pas en dépense, car elle n'en a aucune raison (...) tous les frais et dépenses sont par deux manières, à savoir nécessaires ou volontaires. Les nécessaires sont pour la faim, la soif, la nudité, la lassitude, et nécessités semblables.⁶³⁵ »

Il en va de même pour Gabriel MEURIER qui cherche à inciter les filles les plus jeunes à se tenir éloignées de toute forme d'avidité, y compris la moindre possession d'argent, non seulement parce qu'il serait inutile à une petite fille, mais également parce qu'il s'agirait de se rendre compte de sa valeur en le gagnant soi-même.

« Quant au besoin que vous dites d'avoir argent (pour en faire je ne sais quoi), (...) Je vous mande et expressément commande de vous passer d'argent, lequel envenime et gâte souvent les jeunes gens, vous assurant que si vous enduriez autant de fatigue à le dépenser qu'à le gagner, vous le dépenseriez plus à regret.⁶³⁶ »

Dans la littérature picaresque, les thématiques liées à l'argent sont présentées sous un angle comique, dans lequel la femme est dépeinte comme un être vénal, prêt à tout pour le moindre denier, y compris à salir son honneur et sa réputation. Cette idée s'appliquait particulièrement aux vieilles femmes, réputées plus cupides et avares que les autres, probablement en raison des longues années de travail effectuées pour gagner le salaire qui leur est dû. Dans *La narquoise Justine*, le personnage principal illustre bien cet attrait pour les

⁶³⁴ DE GLEN J.-B., *op.cit.*, p.904.

⁶³⁵ *Ibid.*, p.904.

⁶³⁶ MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.56.

richesses au détriment des valeurs morales en substituant les avantages de l'or à trois des biens « fondamentaux » de l'existence :

« Tous les biens souhaitables dans le monde sont compris en l'or. Premièrement nous trouvons l'honneur en l'or, quiconque en a à foison, il est honoré, révérend et respecté de tout le monde, & c'est une vieille sentence de dire que la noblesse vient de la richesse, & partant, c'est l'excellence du bien honneste. Secondement l'intérêt et le profit, qui est le bien utile & en 3^e lieu, nous en tirons le plaisir, la beauté et l'ornement, qui est le bien délectable.⁶³⁷ »

Dans le *Guzmán* nous observons ces mêmes travers de démesure chez la plupart des femmes, notamment la première épouse de Guzmán qui ne participait en rien à la rémunération du couple. Son oisiveté et sa tendance à consommer plus que le nécessaire sont décriées par le héros, si bien que ce dernier finit ruiné. La femme était donc présentée comme un être à entretenir, et qui ne peut s'assurer seul d'une existence confortable.

« Madame mon épouse avait les mains trouées et la tête pleine de vent. Pour m'aider dans mes affaires, je lui laissais beaucoup de libertés et elle, pour les siennes, en prit tellement avec ses amies — en banquets, fêtes et goûters — sans compter le coût exorbitant de ses robes, parures et autres milliers de petits objets qui, comme des tentacules de poulpe, sont accrochés à toutes ces choses — à quoi vint s'ajouter l'inflation des prix qui se produisit durant ces années et la mauvaise conjoncture qui s'instaura pour les affaires que je commençai à me sentir étourdi, pris de vertige et sur le point de tomber de tout mon haut (...) célibataire, ma fortune et mes affaires m'auraient permis d'être riche en peu de temps, mais ma femme fit de moi un pauvre.⁶³⁸ »

L'œuvre de LÓPEZ DE UBEDA cherche à discréditer les motivations qui pourraient valoir une telle avidité, et particulièrement l'ambition de dépouiller son mari. En poussant la grossièreté à l'extrême, Justine détourne à son tour une morale fondée sur les récits bibliques :

« Par ainsi, i'uzay du priuilegne general des femmes, lesquelles pour auoir été faites de l'os d'un homme, ont pouuoir par équité & iustice de sucer leur substance iusqu'aux os.⁶³⁹ »

Aussi, les vices précédemment évoqués au cours de notre analyse finissaient inéluctablement par être justifiés par quelque ambition pécuniaire, qu'il s'agisse de pécher par la luxure, de commettre des vols ou des adultères, l'avidité chez la femme constituait souvent l'élément déclencheur. Il nous semble pertinent de souligner la flagrante dissemblance entre la perception de ce comportement chez l'homme et chez la femme. En effet, la littérature picaresque met en scène des personnages vicieux, trompeurs et perpétuellement en quête de profit et le *picaro* lui-même a donné son nom à cette littérature de la déviance. Il n'est donc

⁶³⁷ LÓPEZ DE UBEDA F., *op.cit.*, p.328.

⁶³⁸ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.622.

⁶³⁹ LÓPEZ DE UBEDA F., *op.cit.*, p.303.

pas étonnant de constater chez les héros des pratiques illicites pour s'assurer un confort matériel loin d'être mérité. Ceci constituait donc le fondement des scénarios dans lesquels s'illustrent les *picaros*, et nul ne remettrait en question cette attitude, à part le personnage lui-même qui, au travers d'une morale à rebours, fini par se tourner un chemin plus honorable et en concordance avec la discipline chrétienne. En ce qui concerne les femmes, la situation est complètement différente. Dès les premiers paragraphes du récit, le *picaro* condamne chez elles ce qu'il s'applique à lui-même et ni le héros ni le lecteur n'est encouragé à faire preuve de miséricorde à son égard. Par ailleurs, si l'auteur a permis au héros une occasion de repentance au terme de ses péripéties, la femme est présentée comme un être en qui l'avidité a toujours été observée et que ce vice ne quittera jamais. Ainsi, comme le dit Célestine : « Honneur sans profit jamais n'enrichit ; et puisque l'un et l'autre ne tiennent pas dans le même sac, choisis donc le profit ! ⁶⁴⁰ »

« Pour s'acheter une nouvelle cotte ou une mante supplémentaire, pour quelques boîtes de fruits confits à ranger dans leur coffre, elles sont prêtes à tout : trahir, inciter à la débauche, verser le sang, souiller les chastetés, salir les puretés, porter les pires coups bas. ⁶⁴¹ »

Le héros est d'ailleurs présenté comme un personnage à la fois naïf et incrédule, exprimant avec sarcasme les pièges tendus par les femmes, mais finissant tout de même par se prendre dans leurs filets et y laisser des plumes. De cette façon, il est indirectement pardonné pour sa candeur par le lecteur, et ses propres actes paraissent moindres tant il inspire la pitié. Ce procédé déplace la responsabilité sur la femme, pour qui les subterfuges ne sont pas issus d'une quelconque nécessité ou d'une découverte naïve des choses de la vie. Au contraire, dans la littérature picaresque, les femmes, dans toute leur démesure caractéristique, veulent toujours plus d'argent et savent comment user de leurs compétences pour le gagner.

« Elle avait posé les yeux sur moi, ou pour mieux dire, sur mon argent, croyant que, aussi bien vêtu, je ne pouvais qu'en avoir. (...) Ma dame, après m'avoir amusé de fausses espérances et vaines promesses, (...) soit par inconstance féminine, soit du fait de ma malchance, lorsqu'elle me vit ruiné et pauvre, oubliant le passé, me chassa et accorda sa main à un autre qu'elle épousa, manquant à sa parole et à son rang. ⁶⁴² »

⁶⁴⁰ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.185.

⁶⁴¹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.46.

⁶⁴² *Ibid.* 2014, p.398.

Célestine, qualifiée de « vieille pute cupide assoiffée d'argent ⁶⁴³ », a d'ailleurs fini par payer de sa vie le prix de son avidité. Ce châtement providentiel est parfaitement représentatif des positions de l'auteur en ce qui concerne la morale sur laquelle s'aligner en ce qui concerne l'argent : ne jamais troquer son pouvoir contre le pouvoir divin.

Mais les femmes savaient également comment se faire passer pour innocentes et cacher leur avidité en simulant une retenue pudique. Cela fait d'ailleurs référence à l'une des caractéristiques précédemment mises en valeur dans *La Célestine*, alors que la vieille maquerelle garantissait qu'il ne suffisait pas d'entendre les paroles d'une femme pour les comprendre, mais que bien souvent elle pensait l'extrême opposé, et profitait uniquement des étiquettes honnêtes que l'on espérait lui donner pour s'assurer de duper l'interlocuteur en conservant sa réputation. C'est le cas de cette Nicoleta, personnage féminin issu du *Guzmán*, qui maquillait sa cupidité par quelques sourires, prétendant ne vouloir accepter un paiement pour ses travaux d'entremises, tandis qu'elle œuvrait secrètement pour s'assurer ce profit.

« Mon maître tendit à Nicoleta une petite bourse qu'il avait tirée de sa poche et qui contenait quelques écus espagnols ; elle faisait mine de ne pas vouloir les recevoir ; mais jamais elle ne ferma le poing ni ne retira sa main, au contraire, pudique, elle la tendit en tournant la tête, comme fait le médecin, et l'en remercia avec un petit rire. ⁶⁴⁴ »

Ces observations qui établissent un lien richesse et honneur correspondent à cadre idéologique dépendant du système économique et social en vigueur. S'il y'a bien une préoccupation intellectuelle qui établissait une distinction hermétique entre la vertu et l'argent, il existait également une réalité sociale indéniable, vis-à-vis de laquelle nous devons faire preuve de lucidité. Certaines mystiques, notamment Thérèse d'Avila, avaient par ailleurs confirmé la nécessité d'intégrer l'indissociabilité de l'honneur et l'argent, sans se laisser duper par le discours officiel. Il est certain que dans un système social où l'honneur est principalement basé sur les apparences et la réputation, le maximum de considération était donc accordé à celui qui était le mieux capable d'afficher, ou contrefaire, sa richesse. ⁶⁴⁵ Ceci explique en partie les différences que nous pouvons observer entre les préceptes de nos manuels d'éducatons, le discours tenu à travers des œuvres picaresques où l'argent occupait une place prépondérante, et les différentes réalités de l'époque. De plus, nous pouvons à nouveau observer une représentation de la femme mettant à profit sa faiblesse ou les normes

⁶⁴³ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.266.

⁶⁴⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.406.

⁶⁴⁵ CHAUCHADIS C., *op. cit.*, p.130.

qui lui sont imposées pour se dédouaner d'un reproche qui lui était également fait : l'avidité. Il s'agit à nouveau de ce même procédé utilisé par Sainte-Thérèse pour justifier sa transgression, mais dans un contexte tout à fait différent. Plutôt que d'obtenir une reconnaissance et le respect de sa parole, il s'agit cette fois d'obtenir de l'argent et des biens matériels, dans une optique personnelle.

LE VOL ET L'ESCROQUERIE

L'amour de l'argent exprimé dans les œuvres de littérature picaresque mène également à l'assimilation des femmes aux actes de petite criminalité. Si est réservée aux hommes la capacité de gagner honnêtement son dû, aux femmes sont associés les larcins et les arnaques. Pour autant, elles ne s'illustraient pas dans des crimes célèbres, où leur ingéniosité de bandit serait admirée malgré le caractère illégal de leurs actes. Il s'agit de petits crimes, des crimes dissimulés, voire « lâches », et qui étaient associés à leur nature faible. En regard du fait qu'elle soit, dans l'imaginaire, incapable de contrôler ses pulsions consommatrices, peu de responsabilités sont octroyées aux femmes en matière d'argent. Il était donc prétendu que, se voyant obligées d'en obtenir par elles-mêmes, et compte tenu de leur naturelle capacité à mentir, elles étaient donc prédisposées à l'usage de techniques frauduleuses. Nous avons d'ailleurs relevé précédemment un extrait exposant le discours de Guzmán sur l'arnaque, catégorisée comme une pratique majoritairement féminine. Cette fois, ce sont Justine et Célestine qui ne montrent encline à l'escroquerie.

« Ce qu'elle compte sur les grains de son rosaire, ce sont les virginités qu'elle doit refaire, le nombre d'amoureux qu'il y a dans la ville, le nombre de filles qu'elle a sous sa protection, quels sont les cuisiniers qui lui donnent le plus à manger et comment ils se nomment, pour faire bonne figure si jamais elle vient à les rencontrer dans la rue, ou encore quel chanoine est le plus généreux. Quand elle remue les lèvres, c'est parce qu'elle fabrique des mensonges ou qu'elle prépare un stratagème en vue de vous soutirer de l'argent.⁶⁴⁶ »

« L'extrême affection que j'auois à la Croix, principalement à cause du metal dont elle estoit fabriquée, me faisoit impatientement souhaiter que le pénitent qui la portoit reuint binetôt des stations qu'il estoit allés faire à la ville, afin de ménager le temps, & trouer quelque ruse pour l'escroquer.⁶⁴⁷ »

Nous avons déjà vu que cette tendance au vol était associée en particulier aux servantes. C'est également ce que cherche à montrer cet extrait du *Guzmán*, bien qu'elles ne soient pas les seules à pécher par la convoitise des biens d'autrui. Au cours de son périple,

⁶⁴⁶ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.204.

⁶⁴⁷ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.286.

Guzmán rencontre des aubergistes avarés trafiquant les repas pour y gagner quelques restes, des mendiants si habitués à recevoir l'argent d'autrui qu'elles ne peuvent se défaire de l'activité. Justine, quant à elle, réalise de nombreuses escroqueries, auxquelles elle a été habituée dès l'enfance, puisqu'elle participait de cette façon à l'enrichissement de l'entreprise familiale.

« Le n'acheuerois iamais si ie voulois inuentorier par le menu toutes ses ruses, finesses, et tours ; ie conclu en te disant, que pour embrazer toute la maison, il ne luy falloit q'vn petit bouillon d'imagination. ⁶⁴⁸ »

« Quelle générosité et quelle habileté pour voler ! Quelle mollesse et quelle paresse pour travailler ! (...) quand elles ne pouvaient plus voler de l'argent, elles se servaient en nature, et quand elles avaient assez amassé, elles nous le revendaient. Elles nous demandaient de l'argent pour acheter des provisions et nous servaient ce qu'elles avaient mis de côté. Quand elles devaient laver, elles volaient le savon, et c'est seulement en frappant le linge sur des pierres et à grand renfort d'eau de la rivière qu'elles blanchissaient, au détriment de celui-ci, car elles raccourcissaient ainsi sa vie de deux tiers. Elles ne se contentaient donc pas de nous nuire en chapardant, elles abimaient aussi notre linge. ⁶⁴⁹ »

L'arnaque était donc une pratique considérée comme typiquement féminine, malgré les recommandations des manuels d'éducation qui enjoignaient à se tenir éloignée de toute forme de supercherie. Il semble d'ailleurs que ces agissements étaient davantage tolérés chez les hommes. Dans le *Guzmán*, une aubergiste ayant tenté de soutirer de l'argent fût châtiée et remise à l'ordre, tandis que plus tôt dans le récit, un même méfait orchestré par un homme était considéré comme normal. Il semble donc que le malfaiteur soit davantage mis en cause en raison d'une transgression des normes de genre qu'en raison du péché en lui-même. Ce qui déplaisait ici, ce n'était pas forcément le crime, mais le fait qu'il ait été perpétré par une femme, qui de ce fait s'appropriait les activités réservées au sexe masculin. Ceci nous semble paradoxal, en regard du fait que la tromperie soit une caractéristique prétendument féminine. Mais cette ambiguïté pourrait à nouveau tenir du fait que la femme, en tant qu'être imparfait, veuille tendre à la perfection masculine et par conséquent lui ressembler en tout point, comme nous l'avions déjà vu dans le contexte de la vengeance. Néanmoins, cela lui reste interdit, inaccessible et mal perçu. De cette constatation, nous pouvons émettre l'hypothèse d'une forme de typologie des vices, établie selon une vision genrée des traits humains. Le mensonge serait donc un trait plus facilement accepté chez l'homme que chez la femme. Toutefois, il est également admis que les femmes en soient plus familières, car elles tendent à s'appropriier les

⁶⁴⁸ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.117.

⁶⁴⁹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.678.

privilèges de l'homme, et sont dès lors condamnées pour cette intention, davantage que pour le mensonge en lui-même.

PRENDRE ET DONNER

L'acquisition chez la femme ne pose pas uniquement problème dans le cadre d'un gain d'argent déshonnête ou dans son incapacité à conserver son bien. Quand il s'agit de faire l'acquisition d'un cadeau, ou même d'en offrir un à son tour, la nature de l'acquisition est ici subordonnée au sous-entendu qu'elle peut renfermer. La séduction et l'entretien d'une relation amoureuse passaient également par l'envoi de petits cadeaux. Pour satisfaire la dame, le prétendant offrait des bijoux, des paniers de fruits, des fleurs, des rubans et la jeune fille, par sa conduite, lui indiquait implicitement s'il avait des chances d'être accepté⁶⁵⁰. À ce sujet, DE GLEN et MEURIER font tous deux allusions à un proverbe, que nous verrons dans les deux extraits suivants, manifestement en vogue dans les Pays-Bas espagnols, sous-entendant que les dons de petits cadeaux ne peuvent mener qu'au don de soi, et plus particulièrement de son intimité sexuelle. Ce procédé de détournement des implications avait déjà été abordé au sujet les lieux dans lesquels évoluaient les femmes, par l'application d'une forme de métonymie, impliquant que celui qui force les barrières d'un foyer force également les barrières de celle qui s'y trouve. Tout en n'observant aucune variation du signifiant, le signifié prend alors une tournure tout à fait différente, et souvent au désavantage de l'intégrité féminine. Cela s'applique également à ce proverbe, dans lequel le don était assimilé sans détour au don de soi, et inversement, accepter le cadeau d'autrui signifiait qu'on pouvait donner suite à ses avances. Ces mises en garde concernent également l'échange de billets amoureux, pratique fréquemment facilitée par l'intervention d'une entremetteuse.

« Pour le même inconvénient, il faut tenir loin toute communication et entremise de présents, lesquels ne se reçoivent pas, qu'il ne s'en suive une obligation, et dit bien le proverbe "femme qui prend, femme qui se vend, femme qui donne, elle s'abandonne", car telle engeance infâme a un grand pouvoir de l'endroit d'une fille peu culte et avisée, qui va rondement en besogne, sans soupçonner, ou douter de vilenie.⁶⁵¹ »

« On ne doit mettre de nonchalance à très étroitement défendre aux jeunes filles de ne jamais rien prendre ni donner, conformément à ce que dit l'ancien proverbe : fille qui prend elle se vend, fille qui donne elle s'abandonne, fille pour son honneur garder ne doit ni prendre ni donner.⁶⁵² »

⁶⁵⁰ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.169.

⁶⁵¹ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.42.

⁶⁵² MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.27.

Cet amalgame a d'ailleurs été particulièrement bien illustré par l'évolution de la romance entre Calixte et Mélibée. Lors du premier rendez-vous, Célestine apparaît auprès d'elle innocente, ne cherchant qu'à recevoir de sa part un cordon, dont elle se servira ensuite pour attiser les désirs de Calixte, lui laissant croire à un retour d'affection de sa dulcinée, et mener les deux amants à la baguette. Mais ce cordon présente également une valeur symbolique, puisqu'en lui seul réside l'intégralité de la volonté de Mélibée à rester fidèle à son vœu de chasteté. En lui offrant, elle se déleste également de ce fardeau, et ce don en apparence anodin amorce dès le début du récit la perte des deux amants. Ceci fut d'ailleurs relevé par Lucrèce, dans le second extrait, la servante plus clairvoyante qui, dès le premier contact avec Célestine, présume et formule à l'intention du lecteur l'issue de cette affaire tragique, qui se confirmera plus tard, alors que Mélibée avoue à l'entremetteuse avoir perdu sa liberté en même temps que son cordon⁶⁵³ : « Lucrèce : Ma maîtresse est perdue ! Si elle demande à Célestine de venir en secret, c'est qu'il y a de la tromperie dans l'air, et qu'elle veut lui donner plus qu'elle ne le prétend !⁶⁵⁴ ».

Le symbole du cordon n'a pas été choisi par hasard, mais s'intègre dans une longue tradition de références théâtrales, qui assuraient d'une part la compréhension du lecteur et sa lucidité face aux sous-entendus, mais également l'intégration de l'œuvre dans le processus d'évolution littéraire en mobilisant les codes liés à la littérature d'amour courtois. Il est également symbole de lien tissé entre deux personnes⁶⁵⁵. Ce cordon, aussi appelé « faveurs » est à comprendre en deux sens : d'une part les morceaux de tissus que les femmes offraient aux chevaliers avant un tournoi, afin qu'ils portent leurs couleurs et les représentent, d'autre part, l'affection et la considération à l'égard d'une personne, ironiquement employée pour faire référence aux actes charnels. Guzmán mobilise d'ailleurs ce *quiproquo* en intégrant le symbole des faveurs dans un contexte explicitement lié au sexe et à la luxure :

« Et puisque les hommes eux-mêmes quand ils ont ce désir ne considèrent ni la beauté, ni l'âge, ni les vêtements, mais seulement les faveurs des femmes, même celles des têtes teigneuses, on ne doit pas s'émerveiller s'il en va de même pour les bêtes.⁶⁵⁶ »

Mais il ne s'agit pas là de la seule allusion au péril que pouvait engendrer l'accueil favorable d'un cadeau, aussi innocent soit-il. Si nous n'observons aucune référence évidente au proverbe de MEURIER et DE GLEN, ne nous permettant dès lors pas de stipuler qu'il

⁶⁵³ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.231.

⁶⁵⁴ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.137.

⁶⁵⁵ « Ruban » dans CHEVALIER J., GHHBRANT A., *op. cit.*, p. 834.

⁶⁵⁶ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.81.

s'agisse de l'intégration dans les territoires des Pays-Bas d'une maxime espagnole, le même type de déduction s'applique bel et bien dans certaines sources du sud de l'Europe, comme nous pouvons le voir dans ces extraits de *La narquoise Justine* et du *Guzmán d'Alfarache*.

« J'eusse été bien effrayée autrefois, de voir un galant en baisant la main, & mettant vn genou en terre, qu'il m'auroit dit Madame recevez cette chaine en or que ie vous donne & la mettez au cou : en bonne foy, j'eusse pris cela pour une iniure, & eusse cru qu'il m'eust voulu enchevestrée⁶⁵⁷, puis m'embaster⁶⁵⁸ comme une asnesse & me mettre sa charge dessus.⁶⁵⁹ »

« Combien de filles ne l'ont plus été, pour avoir cru qu'elles étaient redevables d'un cornet de dragées et de quelques poésies.⁶⁶⁰ »

« Et plus tard, si elles ont accepté les fruits confits, le ruban, le petit étui, les billets apportés par la servante auxquels elles ont répondu (...) Il n'existe pas de remède à leur mal : le poison est en elles.⁶⁶¹ »

Le don est ici à comprendre comme celui de sa virginité. En acceptant les cadeaux d'un galant, elle donne son accord pour s'intégrer dans un processus de séduction. Elle entre dans ce rapport contractuel marital en négociant le corps de son corps contre le confort matériel. Si elle donne sans ce contrat officiel, elle s'abandonne à la relation extraconjugale. En aucun cas ce don n'est à comprendre comme un acte de charité. Le modèle de perfection féminin véhiculé par nos auteurs de manuels implique alors de ne prendre ni de donner quoi que ce soit. Toutefois, cette injonction est fondée sur le postulat que toute femme soit naïve ou prête à se sentir redevable face au don d'un homme. La déconstruction de ce modèle ne passerait alors pas la dissociation du signifiant et du signifier, en désenclavant le don du contexte amoureux. Notons par ailleurs que ces dons sont à sens unique, puisqu'il n'est nullement question de décliner les cadeaux chez l'homme. En effet, l'acceptation d'un cadeau de sa part ne signifie nullement un accord d'union, et du côté masculin, don d'objet et don se soit sont dissociés. Pour une femme, ce serait alors faire preuve d'un comportement viril que d'opérer cette distinction et de plus tenir pour acquis ce lien de causalité. C'est d'ailleurs ce que fait Justine, dans le premier extrait, lors qu'elle explique que cette association est

⁶⁵⁷ Mettre un chevêtre, un harnais à un cheval. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/search.exe?663;s=1804896120;cat=0;m=enchev%88trer>; Consulté le 06/12/20).

⁶⁵⁸ Mettre le bâste, panier qui s'attache au bât d'une bête de somme. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?713;s=1804896120;r=39;nat=;sol=2;> Consulté le 06/12/20).

⁶⁵⁹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Bilaine, 1636, p.259-260.

⁶⁶⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p.152.

⁶⁶¹ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p.643.

dorénavant obsolète à ses yeux, ce qui lui permet d'accepter sans culpabilité le cadeau d'un homme.

c) L'influence des loisirs

L'esprit féminin étant considéré comme facilement influençable, il était important que les femmes ne soient pas imprégnées d'idées douteuses à travers leur occupation. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle l'oisiveté était à l'époque considérée comme la mère de tous les vices. Dès lors que la femme était incapable, aux yeux des moralistes, de faire preuve d'esprit critique, et qu'il fallait l'induire à bien penser par la réclusion ou l'exercice constant, les loisirs féminins étaient également sérieusement contrôlés. Toute forme d'influence devait alors s'avérer vertueuse et les sources de vice devaient être extirpées. Plusieurs pédagogues se sont alors exprimés en ce qui concerne les loisirs et divertissements des femmes, bien que ceux-ci étaient très restreints.

LA LECTURE

Le rapport à la lecture semble assez ambigu dans nos sources et les conseils des pédagogues diffèrent en fonction de leur propre instruction. DE GLEN et MEURIER ne semblent pas cautionner les lectures d'ouvrages anciens, mais bien l'exposition aux manuels éducatifs et aux œuvres morales uniquement⁶⁶², qui semblent d'ailleurs, dans le cas de MEURIER, faire office de support de lecture aux fillettes apprenant à s'exprimer en français. VIVES et BRUTO, quant à eux, semblent plus nuancés, et ce probablement en raison de leurs affinités avec les idées humanistes. BRUTO avait par ailleurs assimilé les apports de la Réforme, notamment en ce qui concerne le rapport aux écritures⁶⁶³. Pour VIVES, l'ignorance chez la femme pourrait justement la conduire à pire comportement que ceux d'une femme docte. Pour justifier l'idée de l'instruction féminine en vogue parmi les humanistes, il soulignait d'ailleurs les contradictions entre plusieurs citations de Saint Paul, certaines induisant les femmes au silence, et d'autres exigeant la nécessité de mariages égaux sur le plan dévotionnel et

⁶⁶² Le manque d'informations des sources issues de DE GLEN et MEURIER à ce sujet ne nous permettent pas de déduire que les moralistes des Pays-Bas soient en parfaite cohérence avec les indications de VIVES et BRUTO. De plus, après confrontation des informations issues de la littérature scientifique, nous pouvons estimer que les femmes recevaient bel et bien une éducation scientifique, notamment les femmes issues de la bourgeoisie, amenée à faire usage des mathématiques ou des langues étrangères dans leurs professions. À ce sujet, nous n'envisagerons donc qu'une confrontation du discours tenu dans la littérature picaresque avec les indications des pédagogues humanistes. Néanmoins, des études complémentaires nous pourrions estimer une liberté plus grande en ce qui concerne les loisirs dans Pays-Bas Espagnols. BLONDE B., BUYLAERT F., DUMOLYN J., e. a., « Living Together in the City ... » dans BLONDE B., VAN BRUAENE A., BOONE M., *op. cit.*, 2018, p.79. ANNAERT P., « L'Éducation des filles à Bruxelles à la fin de l'Ancien Régime » dans *Cahiers Bruxellois*, n° 47, 2015, p.23.

⁶⁶³ ANNAERT P., « L'apport des religieuses enseignantes à l'éducation des filles dans les villes du Nord-Ouest de l'Europe, XVII^e-XVIII^e siècles » dans *Revue du nord*, n° 394, 2012, p.10-11.

moral⁶⁶⁴. L'instruction des femmes leur permettait alors de parvenir à un pied d'égalité et d'éviter les « contaminations », ce qui justifiait aussi l'interdiction des mariages entre les chrétiens et les « hérétiques ». Néanmoins, le risque était toujours encouru qu'elle puisse mettre ces savoirs à profit pour s'adonner à quelques malices, comme l'auraient exprimé les prédécesseurs de VIVES. Cette opportunité n'est toutefois réservée qu'à celles qui se montrent empreintes de vertu, car l'instruction d'une femme malicieuse pourrait se révéler préjudiciable. C'est pourquoi, avant d'apprendre les lettres, il convient de les familiariser à l'enseignement de la morale. Mais il restait important que la femme reçoive une éducation classique, lui permettant d'être une meilleure chrétienne, d'élever correctement des enfants et d'être une interlocutrice agréable pour son mari.

« Les femmes doctes sont à plusieurs suspectes, tout ainsi que si la doctrine servait de renfort à leur naturelle malice, si une doctrine était adjointe à une nature dépravée. Mais la doctrine que je souhaite est sobre et chaste, pour les instruire et les rendre meilleures, et non pour les munir et les aiguiller à suivre leurs plaisirs et voluptés désordonnées. Tels sont les préceptes du bien vivre. Mais si la connaissance est dommageable, je ne vois point comment l'ignorance d'iceux serait profitable. Veux-tu que ta fille sache le mal et ignore le bien ? (...) Sinon, il vaudra mieux, à mon avis, les tenir en quelques lieux champêtres, et leur abâtardir et opprimer l'esprit, si elles en ont, pour l'abrégier, et de créatures raisonnables en faire des bêtes. ⁶⁶⁵ »

Cette crainte est reprise dans l'œuvre de Francisco LÓPEZ DE ÚBEDA, alors que Justine prétend que les femmes étaient justement trop intelligentes pour les laisser s'adonner aux études, de peur qu'elles en fassent mauvais usage :

« puis tu nous diras que nous austres femmes sommes malhabiles, sans viuacité d'esprit, & et qu'en cette considération on ne nous adonne pas aux études de Lettres ; mais tu te trompes de plus de moytié de iuste prix. Il faut croire que si on ne nous enuoie pas aux études, c'est parce sans son lit en sçait plus mille fois qu'un iurisconsulte dans son Vniuersité aux milieu de toutes les loix, les codes et les digestes. Notre science est toute naturelle, celle qui est d'apport, de chariage nous est superflüe, il n'est pas besoin que l'on occupe les femmes à des études qui durent plus de demy heure, autement on nous excluroit des prompts et bonnes intentions que nous produisons à tout moment. ⁶⁶⁶ »

BRUTO, pour sa part, se montre plus catégorique quant au contenu qu'il convient ou non de laisser lire à la jeune fille. Il lui semblait inutile de la former aux sciences et aux lettres, puisqu'elle n'était pas supposée mobiliser ces savoirs dans sa vie de ménagère, sans qu'elle soit soupçonnée de s'en servir à mauvais escient. Néanmoins, ce n'est pas pour autant qu'elle devait se tenir éloignée de toute lecture. Il convenait dès lors de surveiller avec une

⁶⁶⁴ VIVES L., *op. cit.*, p.305.

⁶⁶⁵ VIVES L., *op. cit.*, p.30-31.

⁶⁶⁶ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.504.

attention accrue le contenu des ouvrages qui passaient entre ses mains et de censurer ceux qui pouvaient la mener à entrevoir des pratiques indicibles. Au contraire, il convenait d'imprégner son esprit d'histoires chastes et de récits de vie de grandes dames ayant sur elle un pouvoir d'inspiration et lui permettant de se forger des exemples vertueux puisés dans les références antiques ou chrétiennes, à l'instar de celles qui ont pu inspirer VIVES ou BRUTO dans leur construction de la féminité : « la fille non seulement y prendra plaisir, mais lui servira d'aiguillon et lui incitera le cœur à vouloir et désirer la vertu, mépriser et avoir le vice en abomination.⁶⁶⁷ » La lecture peut donc faire office de cadeau empoisonné, tant les bénéfices qui peuvent en sortir dépendent de l'implication investie dans le choix des ouvrages.

« Je ne vois aucun être d'opinion qu'il faille enseigner à la fille les lettres et les sciences. (...) J'entends bien prouver qu'en une fille honnête et de bonne maison, on ne doit intégrer telles choses, étant les dangers plus griefs, que les biens qu'on en espère, si elle est instituée en lettres.⁶⁶⁸ »

« Toutefois, je ne veux qu'elle soit privée de la commodité de lire, vu que cela n'est profitable qu'à femme pudique et vertueuse. Ainsi, elle lira plusieurs traités écrits par des hommes doctes, à notre profit et information, moyennant qu'on ne lui mette en main vers amoureux et impudiques, ou fables ou nouvelles.⁶⁶⁹ »

Les dégâts que pouvaient causer les lectures impies étaient implicitement évoqués dans *La Célestine*, où nous pouvons entrevoir l'exposition de la jeune Mélibée à des livres illustrant l'adultère de femmes nobles. Mélibée se sert alors de ces fictions pour légitimer sa propre faute, exprimant d'un part son désarroi et sa culpabilité, elle porte un blâme plus important sur ces femmes d'antan, afin d'amoindrir l'ampleur de son péché.

« Je ne veux pas souiller les liens du mariage en laissant un autre homme aller sur les brisées maritales, comme l'ont fait beaucoup de femmes dans les livres anciens que j'ai lus, des femmes plus sages que moi, de plus haut rang et de plus noble lignage. (...) Auprès de pareilles fautes, la mienne pourra passer sans honte.⁶⁷⁰ »

Le livre était donc pour la femme un outil à double tranchant. Il pouvait, si son âme était vertueuse, la mener vers la connaissance, mais il pouvait également représenter un danger si elle faisait preuve de vice. La lecture était associée au savoir scientifique, duquel les femmes étaient exclues, puisque leur éducation relevait plutôt de la morale et des ouvrages domestiques. La littérature picaresque ne nous permet pas de nuancer ce propos, car les mentions à la lecture que nous puissions y trouver tendent toute à confirmer la mauvaise

⁶⁶⁷ BRUTO G. M., *op. cit.*, p.15.

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p.23.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p.30.

⁶⁷⁰ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.301.

influence des livres romantiques sur la pensée de la femme. Par contre, la lecture ne peut être dissociée de l'alphabétisation. Or, Francisco LÓPEZ DE ÚBEDA met en scène un personnage féminin qui relaterait son récit de sa propre plume. Néanmoins, il s'agit là de l'adaptation à ce personnage d'une caractéristique que nous retrouvons dans de nombreux ouvrages picaresques : le style autobiographique. C'est également le cas de Catalina de Erauso, bien que les incompatibilités des différents manuscrits retrouvés ne permettent pas d'établir la paternité du récit pour l'intégralité de la vie de la nonne. La lecture ne semble donc pas être l'un des aspects dans lesquels s'illustrent nos personnages picaresques féminins, mais l'existence même de ces œuvres et la surabondance de considérations morales destinées à la femme prêtent à croire qu'elles puissent leur être également adressées. Néanmoins, ceci reste une hypothèse, puisqu'il serait difficile d'établir la composition exacte du public de nos œuvres.

SPECTACLES ET TOURNOIS

Aux jeunes filles étaient également interdites les représentations théâtrales en tout genre. Ces manifestations de la culture populaire, soupçonnées de dépasser l'entendement des femmes peu avisées, étaient perçues comme un autre moyen de les corrompre et de les entraîner à mal penser. Qu'il s'agisse de VIVES, les frères DE GLEN ou MEURIER, tous s'accordent à encourager les parents et les maris à tenir les dames éloignées de ces démonstrations de lascivité. Il est difficile d'envisager les différentes classes et couches de la société faisait partie d'un même public. Mais ceci pourrait induire que des œuvres de littérature picaresque, pourtant destinées à dresser les clichés les plus ancrés en guise de contre-indicative moralisatrice, ne pouvaient être mises en contact avec les femmes. La femme respectable n'aurait donc pas, selon nos pédagogues, accès à ces diverses manifestations littéraires et artistiques, qui constituent pourtant les meilleurs témoignages des mœurs en vigueur. VIVES avait d'ailleurs condamné *La Célestine*, non seulement auprès des demoiselles, mais également pour tout bon chrétien, avant de se raviser ensuite, admettant la pertinence de cette ambition moralisatrice. Mais cette même littérature semble dresser un tableau différent, au cœur duquel certaines dames peuvent avoir accès à des temps de loisirs pourtant si éloignés des apprentissages et des modèles propres aux femmes d'honorable éducation.

« Les spectacles, jeux, comédies, tragédies, farces, et telles représentations ne sont que des poisons, qu'un air pestilencieux, pour infecter les âmes plus simples, que pièges, que glu, pour engluier et emprisonner les jeunes gens. Les comédies parlent des forçements des vierges ou des amours des paillardes (...) Que dirais-je des joueurs de farce, portant en leur jeu toute discipline de vices et corruption, lesquels enseignent à faire l'adultère, quand ils les feignent et donnent instruction par des choses simulées, à faire les vraies ?⁶⁷¹ »

« Qu'à la fille à faire des armes, lesquelles même elle ne peut honnêtement aimer ? J'ai entendu qu'en certains lieux, la coutume est aux filles et jeunes dames de regarder les joutes et tournois curieusement (...) Il est bien difficile que l'esprit de celles-ci soit tout chaste, et non préoccupé par la fantaisie des armes, forces des membres et puissance corporelle.⁶⁷² »

Cet extrait du *Guzmán d'Alfarache* laisse transparaître la possibilité pour une jeune fille d'apprécier les tournois et les combats d'épée, à titre récréatif, et même le sentiment que de telles occupations peuvent la satisfaire. Pourrait-on pour autant postuler que ceci reflète une réalité incontestable ? De nombreuses réserves sont à émettre, non seulement quant au caractère ironique et ambigu dont nous nous employons à tenir compte depuis le début de notre analyse, mais également parce qu'il s'agit ici de l'inclusion d'une historiette dans le récit, dont les protagonistes sont issus de familles royales familières aux activités de cour, et que la jeune fille concernée soit une maure n'étant donc pas supposé représenter un idéal issu de la culture chrétienne.

« Daraja avait un air infiniment triste (...) Don Luis, voyant son extrême mélancolie, et Don Rodrigo, son fils, ordonnèrent de concert une course de taureaux et un carrousel avec des joutes pour la distraire.⁶⁷³ »

Mais plus tard dans le récit une brève allusion aux représentations théâtrales, cette fois inscrite dans le cadre d'un couvent, prête à penser que les dames les plus prudes pouvaient également prendre un certain plaisir aux arts de la scène, aussi bien en tant que spectatrices qu'en tant qu'actrices : « (...) les religieuses auraient de nombreux amusements et joueraient pour l'occasion une comédie en privé, entre elles⁶⁷⁴ ». À l'époque, il n'était pas rare que des religieuses soient impliquées dans des représentations théâtrales, y compris hors des murs des couvents. Le théâtre religieux est l'une des méthodes d'endoctrinement les plus importantes et les plus réussies utilisées dans toute l'Europe catholique dans le cadre de la Contre-Réforme. Ces pièces religieuses ont été une raison importante du succès de l'effort catholique pour solidifier le soutien populaire à l'église à un moment critique de son histoire. Elles

⁶⁷¹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.659-660.

⁶⁷² VIVES L., *op. cit.*, p.43.

⁶⁷³ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.125.

⁶⁷⁴ *Ibid.* p.581.

représentaient le plus souvent les mystères de la foi, ou la vie des saints. Les *comedias de Santos* étaient utilisées à des fins éducatives et de propagande. Nous ignorons toutefois si les religieuses avaient effectivement endossé effectivement des rôles d'actrices ou si elles n'étaient que spectatrices⁶⁷⁵. Nul doute toutefois, compte tenu du contexte que la pièce, dont il est question ci-dessous, soit respectueuse des codes moraux et sociaux prônés par le *Guzmán*, tant il est possible d'admettre la bienveillance avec laquelle l'auteur perçoit l'activité, ne faisant cette fois preuve d'aucune ironie ni désapprobation, en comparaison avec les mentions rapides aux bals, chants et danses que nous pouvons retrouver dans les divers chapitres de l'œuvre.

Nous pouvons donc affirmer que si les loisirs n'étaient pas intégralement proscrits, il fallait, à l'instar de nombreux aspects de l'existence féminine, qu'ils soient supervisés par une instance autoritaire, de préférence masculine, conditionnant leur approbation. Les manifestations culturelles qui sont autorisées à la femme devaient donc, en plus de la maintenir en occupation de manière ludique, lui permettre d'y trouver des exemples de vertus auxquels elle pouvait s'identifier. Cela entretient à nouveau une vision de la femme selon laquelle elle serait incapable de déterminer ce qui constitue le meilleur pour elle-même, sous-entendant que, par manque de perspicacité ou par inclination vicieuse, elle profite de ces occasions ludiques pour y laisser dériver ses pensées malhonnêtes.

Dans cette partie, nous avons vu que ce n'était pas tant les activités féminines qui indisposaient, mais bien le fait qu'elles montrent une agentivité. Ceci inspirait la crainte quant à la préservation de l'ordre social. Les femmes viriles étaient donc celles qui rejetaient les standards féminins en s'illustrant dans des activités « d'homme » ou qui, au contraire, affirmaient leur agentivité dans des métiers ne faisant pas intervenir le mari. Ces activités étaient alors désapprouvées et constituaient des déviances.

⁶⁷⁵ HALICZER S., *Between Exaltation and Infamy: Female Mystics in the Golden Age of Spain*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p.38-39.

4) Corps et aspects physiques

Dans le cadre d'une étude faisant intervenir les représentations du genre à l'époque moderne, il est également important de considérer les traits physiques qui sont prêtés aux deux sexes. Nous avons vu que la perception du genre dans notre contexte était directement liée au sexe biologique. De plus, l'aspect physique des hommes et des femmes avait été précédemment remis en question, notamment dans le cas des barbues, dont l'hirsutisme était expliqué par le « don » d'une force virile et sacrée qui se manifestait alors par la présence de traits masculins sur le corps féminin⁶⁷⁶. La beauté, la coquetterie et la préoccupation pour l'esthétique du corps étaient également associées à la féminité, comme l'ont montré les admirateurs de Thérèse d'Avila, lorsqu'il s'agissait de décrire la Sainte⁶⁷⁷. Dans cette partie du travail, nous allons analyser le discours sur le corps féminin à travers nos deux types de sources. Nous espérons ainsi déceler les normes physiques auxquelles les femmes devaient se plier, ainsi que les origines de ces distinctions strictes entre les corps. Dans quelle mesure le corps de la *picara* peut-il correspondre aux standards de la féminité ? Comment pourrions-nous déceler les transgressions vis-à-vis de ces représentations ? Les traits physiques des *picaras* peuvent-ils être également compris comme une manifestation extérieure de leur « virilité transgressive » ? Ce sont toutes ces questions qui nous ont induits à envisager le discours sur corps féminin dans notre étude.

a) Le corps féminin

UN CORPS AU SERVICE DE L'HOMME

Dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles, les instabilités apparentes se sont montrées particulièrement perturbatrices en ce qui concerne le corps de la femme, si bien que, culturellement et historiquement, il ait été désigné comme un espace de lecture, ou plutôt de projection d'angoisses face à son incompréhension. C'est par ailleurs sur l'interprétation de la symbolique du corps féminin que ces anxiétés étaient engagées le plus subjectivement⁶⁷⁸. La plupart des auteurs de manuels éducatifs trouvaient en les saintes Écritures des explications concernant les différences qui peuvent subvenir entre le corps de l'homme et celui de la femme. De la même façon que le comportement féminin était perçu comme répondant aux nécessités masculines, son corps aurait été façonné par Dieu, afin qu'il remplisse tous les

⁶⁷⁶ À ce sujet, voir FRIESEN I. E., *op. cit.*, 2006.

⁶⁷⁷ WEBER A., *op. cit.*, 1990, p.16.

⁶⁷⁸ DOPICO-BLACK G., *op. cit.*, p.24-25.

critères requis à la compagne idéale, auxiliaire de l'homme en toutes circonstances. Selon ces auteurs, la physionomie de la femme concordait avec son rôle social de sorte que les activités féminines devenaient naturelles. Nous pouvons par exemple citer la taille des pieds, induisant le fait qu'elle ne doive pas marcher à l'extérieur, comme le montre cet extrait : « Les pieds petits aux femmes les doivent avertir de demeurer en maison, de n'être trottière⁶⁷⁹ ». Sa bouche, peu sollicitée en raison de son silence, est petite, et la délicatesse de son visage prête à l'affection du sexe opposé. Son corps est plus faible, afin qu'elle ne soit pas tentée de porter les armes, chose qui sied davantage à l'homme, mais également, car cette faiblesse corporelle constitue un berceau propice à l'accueil de l'enfant en son sein. Son corps ne lui permet également pas de faire concurrence à son mari, de sorte qu'elle soit consciente de la place qui est la sienne et ne tente pas de saper l'autorité masculine. C'est également pourquoi la barbe, symbole de puissance et de virilité, ne peut pas lui convenir. Toutefois, si aux yeux des contemporains les caractéristiques physiques permettaient d'interpréter le rôle qui lui était réservé, notre hypothèse se porterait davantage sur la démarche inverse. En effet, en regard du fait que les écritures bibliques soient elles-mêmes interprétées par des hommes, et que la mobilisation de ces informations soit également issue de l'imaginaire viril, nous postulerions plutôt que les attentes envers la femme aient été projetées sur son corps, afin d'y déceler une certaine légitimité. De la même façon, le corps de la femme était désigné comme le plus adéquat pour permettre de conserver un équilibre social qui, rappelons-le, était fondé par le patriarcat. Pourtant, il semble bien que ce soit du patriarcat que résultent ces constructions genrées à l'égard des corps masculins et féminins et que les causes avancées pour justifier cet ordre social en soient en fait les conséquences, permettant ainsi à cette vision des corps de se poursuivre continuellement.

« La femme est inférieure à l'homme en force et agilité de corps, en grandeur de courage, souplesse, et qu'elle n'est pas, en comparaison d'icelui, membrue, corpulente, fors qu'en la partie animale, et signament en la partie viscérale, selon laquelle elle est plus étoffée. (...) La femme n'est pas pour endosser les harnois, porter le heaume en tête, manier la lance, pratiquer les armes, et aller à la guerre, (...) De chaque différence on peut en donner particulière raison. Le corps de la femme est d'une température plus molâtre et humide, parce qu'elle est, en l'œuvre de la génération, la chose patiente, dont le propre est de recevoir, à quoi sont propres les choses molles et humides. ⁶⁸⁰ »

Nous voyons bien dans cet extrait que le corps de la femme n'est pas uniquement décrit. Il est ici inscrit dans une relation d'opposition avec celui de l'homme, permettant de renforcer cette séparation des sexes y compris sur le plan physique. Certains chercheurs ont

⁶⁷⁹ DE GLEN J.-B., *op.cit.*, p.57.

⁶⁸⁰ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.7.

par ailleurs étudié les descriptions du corps féminin en tant que faire-valoir des caractéristiques masculines, notamment en ce qui concerne la force⁶⁸¹. La construction d'une identité masculine forte, et par conséquent le droit d'exercer la domination, nécessite également sa contrepartie, sans quoi elle ne pourrait se manifester. La faiblesse du corps féminin n'était donc plus une interprétation spécifique et propre au discours sur la femme, mais également une emphase du corps masculin. Le « corps de la femme » n'est pas vu en lui-même, dans sa pluralité d'incarnations.

Les références à la température et à l'humidité du corps féminin sont nombreuses. Nous pouvons sans peine percevoir le lien entre cette perception et la théorie des humeurs⁶⁸², à l'époque considérée comme un moyen fiable de déterminer les tempéraments, mais qui présentait également la caractéristique de faire intervenir le genre. Précédemment dans notre travail, nous avons évoqué l'implication de cette théorie sur les émotions de la femme. Cette fois, il s'agit de comprendre comment ces idées pouvaient également permettre une lecture du corps physique. Les femmes étaient associées aux corps froids et humides et les hommes aux corps chauds et secs. Ceci expliquait la différence de situation des organes génitaux féminins et masculins, alors que la science de l'époque figurait encore que le sexe féminin était exactement identique à un sexe masculin « intérieur » retourné en son corps⁶⁸³. Ces conceptions biologiques tiennent également du modèle du sexe unique, théorisé par Thomas LAQUEUR⁶⁸⁴. On pensait à l'époque qu'il n'existait qu'un seul sexe, et que la femme n'était que la version non accomplie de ce sexe unique. On estimait aussi que l'élément froid était le moins puissant, et l'élément chaud le plus puissant. Ces fondements menèrent les médecins à considérer la femelle plus imparfaite que le mâle, et de conclure que l'homme, également supérieur aux espèces animales, était donc l'élément plus parfait de la création divine⁶⁸⁵.

⁶⁸¹ CHIRICOSTA A., « Mulier, femina, virgo, virago » dans *Academia*, 2016.

(https://www.academia.edu/31644803/Mulier_Femina_Virgo_virago consulté le 29/11/20).

⁶⁸² PORTER R., VIGARELLO G. (dir.), « Corps, santé et maladies » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.338.

⁶⁸³ SKAARUP B.O., *Anatomy and Anatomists in Early Modern Spain*, Farnham, Ashgate, 2015, p.234.

⁶⁸⁴ LAQUEUR T. W., *op.cit.*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.

⁶⁸⁵ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.23.

« Elle n'a pas les flancs si rudes, les côtes si robustes que son homme, afin aussi d'être plus traitable envers iceluy, plus ploiable à ses honnêtes volontés et ordonnances, (...) laquelle par sa mollesse amortit le coup et la dureté de l'autre. Ainsi en l'état de mariage, si la femme était égale à son mari en force, de corps et de courage, elle voudrait contester de pair à pair avec son mari, et maintiendrait rompue cette société vertueuse, cette aimable union.⁶⁸⁶ »

« Elle n'a point de barbe, qui est marque de forme, puissance, et autorité, mais bien porte-t-elle en la tête longue chevelure, pour dénoter une révérence, qu'elle doit à son mari. Elle signifie que la femme doit se reconnaître sujette à son mari, (...) Elle a aussi la face plus belle, l'œil plus mignard, le teint plus délicat, le front plus attrayant, (...) et ce afin de réveiller ou de continuer au cœur de son mari cet amour, cette dilection qui les a mis et conjoints en l'état de mariage.⁶⁸⁷ »

De surcroît, les penseurs de l'époque avaient imaginé un effet de réflexion sur le corps, qui permettrait de deviner la vertu d'un individu à son harmonie corporelle. La beauté se révélait donc être le miroir de l'âme. Ce savoir physionomique a connu entre le XVI^e et le XVIII^e siècle une faveur extraordinaire et a joué un rôle considérable dans la construction des idées. Cet art est fondé sur l'existence d'un socle anthropologique très ancien et a évolué jusqu'à la systématisation progressive du lien entre un être intérieur et un corps physique, jusqu'à reconnaître l'existence d'un paradigme de l'expression humaine, qui relie les domaines les plus éloignés⁶⁸⁸. Pourtant, nos sources nous offrent des témoignages contradictoires à ce sujet, présentant d'une part l'aspect physique comme un indice fiable de l'essence de la femme, mais mettant également en garde contre cette illusion qui pouvait dissimuler une âme vile et corrompue. Les frères DE GLEN opèrent une synthèse entre ces deux conceptions en énonçant que les caractéristiques physiques qui peuvent informer de la présence ou non du vice en l'esprit de la femme sont uniquement liées à l'expression de l'humeur ou de l'attitude, la mine ou la posture par exemple, et non aux traits purement esthétiques du corps féminin.

⁶⁸⁶ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.7.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p.8.

⁶⁸⁸ COURTINE J.J., « Le miroir de l'âme » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.305.

« Pour pronostiquer aujourd'hui de la pudicité d'une fille, il n'est ni besoin d'avoir recours aux superstitions des devins ou à la chiromancie pour regarder les lignes et traits de la main, il suffit de considérer attentivement sa mine, sa face, sa contenance, ses habits, son marcher et autres semblables choses. Un front mouvant, un port de visage affété, un œil brillant, une langue pétulante⁶⁸⁹, un marcher mol et un habit excessif dénotent impudicité. Au contraire, une mine bien composée, un port de visage grave, un silence ou un parler sobre et discret, un marcher rond et un habit modeste sont indices certains d'honneur et de vertu.⁶⁹⁰ ».

En ce qui concerne le corps de la femme, outre les vêtements et ornements, la littérature picaresque se montre peu bavarde et les descriptions des personnages féminins se restreignent généralement à l'évocation de leur jeunesse et de leur beauté, quand celle de leurs vertus et de leur richesse n'a pas éludé le besoin de préciser ces traits au lecteur. Mais c'est en la personne de Catalina que nous avons trouvé la description corporelle la plus dissonante. Si elle ne s'exprime que très rarement sur son physique, la préface de notre édition fait toutefois mention d'une correspondance dans laquelle apparaît une description détaillée de la nonne, la dépeignant sous des traits véritablement masculins. Mais malgré son apparence androgyne, il s'agissait véritablement d'une femme, pourvue d'un sexe féminin. Cette apparence contredisait à l'époque toute conception à l'égard du corps féminin. Toutefois, quand vint l'heure de la confession, la réaction ne fut pas celle à laquelle nous aurions pu nous attendre. Loin d'avoir été considérée comme une monstruosité, Catalina fut honorée et son aspect viril tout à fait accepté. Pourtant, nos sources témoignent également de griefs à l'égard de ces personnes androgynes, voire hermaphrodites, considérées comme des erreurs de création ou des châtements divins. De même, le travestissement et l'usage de méthodes impropres à son genre étaient mal vus, comme nous le verrons dans la suite du travail.

« Grande et forte, de taille et d'apparence plutôt masculine, elle n'a pas plus de gorge⁶⁹¹ qu'une fillette. Elle me dit avoir fait je ne sais quel remède pour se la faire passer. Ce fut, je crois, un emplâtre fourni par un italien. L'effet en fut douloureux, mais fort à souhait. De visage elle n'est point trop laide, mais fatiguée et déjà sur l'âge. Ses cheveux noirs sont courts, comme il sied à un homme, et mêlés en crinière, à la mode du jour. L'air est plutôt d'un eunuque que d'une femme. (...) Seule, sa main pourrait faire douter de son sexe, car elle est pleine et charnue, bien que robuste et forte, et le geste en a parfois encore je ne sais quoi de féminin.⁶⁹² »

⁶⁸⁹ Vivacité impétueuse, difficile à contenir. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1804896120>; Consulté le 06/12/20).

⁶⁹⁰ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.48-50.

⁶⁹¹ Poitrine.

⁶⁹² DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.10-12.

Comment pourrions-nous dès lors envisager cette acceptation ? L'un des aspects sur lesquels notre attention s'est portée réside en la virginité de Catalina, la plaçant dès lors dans la longue tradition des *viragos*, femmes viriles s'attribuant, avec l'approbation divine, les caractéristiques masculines en récompense à leur grande dévotion, parmi lesquelles Sainte Wildeforte, pourvue d'hirsutisme féminin. Catalina est également dépeinte avec un physique d'homme et les poils de sa moustache sont soulignés : « Bien bâti, bien en chair, le visage basané, avec quelques petits poils de moustache⁶⁹³ ». Si aujourd'hui les barbues⁶⁹⁴ sont davantage envisagées selon des préoccupations médicales, ce ne fut pas toujours le cas. Dans l'Antiquité, la barbe symbolisait le pouvoir, expliquant la représentation de certaines divinités androgynes ou féminines sous forme de personnalités barbues. De nombreuses civilisations primitives considéraient la barbe comme symbole de vitalité et de puissance sexuelle, mais également pourvue de valeurs spirituelles et religieuses. La déesse babylonienne Ishtar était représentée barbue et dressée en posture de combat. La reine Hatshepsout d'Égypte portait le faux bouc, à l'instar des autres pharaons. Plus tard, les sociétés médiévales percevaient la barbe féminine comme un miracle divin. Le visage de Sainte Wildeforte aurait été défiguré pour garantir sa virginité. La barbe, et plus généralement les traits physiques masculins, était donc un cadeau que le Christ accorderait à ses plus proches serviteurs. Si les sociétés plus récentes considèrent l'hirsutisme féminin comme monstrueux ou grotesque, cette forme de virilité, matérialisée par la barbe, était symbole de pouvoir et sujet à admiration. Cette fascination est particulièrement perceptible à travers les travaux du peintre baroque espagnol Jusepe Ribera, célèbre pour ses tableaux religieux de la Contre-Réforme. Il est également à l'origine du portrait de la barbue Magdalena Ventura⁶⁹⁵.

Ce qui pourtant fait de Catalina une *picara* — car c'est en tant que telle qu'elle fut présentée au monde littéraire et que son autobiographie circula — c'est que malgré son corps viril et sa virginité, elle soit très loin d'être une sainte aux traits de perfection masculins. Son corps soulevait par ailleurs les malaises liés à la perméabilité des frontières du genre. Alors que les moralistes appelaient à une stricte distinction de l'homme et de la femme, jamais auparavant il n'avait été possible de constater de telles nuances. *La mujer varonil* et *l'homme*

⁶⁹³ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.122.

⁶⁹⁴ À propos de l'hirsutisme féminin, passage retravaillé depuis PAVONE I., *La figure de la femme virile à travers les œuvres de littérature picaresque dans les Pays-Bas méridionaux des XVI^e et XVII^e siècles : relations entre discours et réalités*, Séminaire d'accompagnement au mémoire organisé par MOSTACCIO S., inédit, 2019, p.7-8.

⁶⁹⁵ FRIESEN I. E., *op. cit.*, p.112-117.

*effeminado*⁶⁹⁶ ouvraient la possibilité d'un entre-deux et cela se traduisait également par les préoccupations quant à l'apparence physique.

UN CORPS FERTILE

Il apparaît que le corps féminin était inséré dans un discours à double face, d'une part considéré comme imparfait, d'autre part vénéré en raison de son implication dans le processus vital. En effet, il semblerait également que son corps ne puisse être dissocié d'une vision liée à la fertilité, entraînant alors les modernes à considérer la procréation comme une exigence de sa nature, comme nous l'avons vu en ce qui concerne les motivations au mariage. Mais si cette exigence procréatrice était présentée à l'époque comme un fondement religieux, elle formait surtout une perception inscrite dans le contexte socio-économique de l'époque⁶⁹⁷. Nous pouvons voir, à travers nos manuels éducatifs, que l'abandon de la responsabilité procréatrice de la femme n'est pas envisageable, à tel point que la stérilité fût l'une des rares raisons permettant de mettre un terme à une union conjugale. La maternité faisait partie intégrante de l'existence féminine, non seulement en regard du fait qu'il s'agisse de l'une des grandes étapes du cycle vital auquel les populations modernes étaient particulièrement sensibles, mais également parce que ces conceptions découlaient à nouveau d'une tradition judéo-chrétienne représentant la femme comme l'auxiliaire de l'homme dans ses tâches quotidiennes, y compris celle du peuplement de la terre. Cette notion impliquait également la construction d'une forte symbolique autour de la féminité au sens plus large. La femme, de tempérament humide comme nous l'avons vu, était intégrée à une allégorie liée au principe vital féminin, à la fécondité, mais également à l'eau et à la terre mère⁶⁹⁸. Les réflexions autour de la fécondité de la nature, associée à la maternité, ont permis cette emphase à travers la littérature et la culture en règle générale. De ce fait, les métaphores autour du cycle de l'eau, celui de la vie et de la croissance des végétaux font sens auprès des auteurs des Temps Modernes. Le vocabulaire est d'ailleurs éloquent : l'enfant était présenté comme le fruit, le sexe féminin comme la fleur et le ventre de la femme comme la matrice de conception. Dès lors, de la même façon que l'homme puisse disposer d'une terre fertile pour y faire fructifier

⁶⁹⁶ Le concept de l'homme efféminé s'est d'ailleurs davantage propagé en Espagne au cours du XVII^e siècle. La responsabilité de la détérioration de la situation de l'empire fut portée sur le déclin des vertus « viriles » espagnoles. L'idée que les hommes étaient de plus en plus efféminés dans leur comportement et leur apparence est un thème récurrent dans les œuvres des moralistes et autres écrivains de cette époque. SOYER F. (éd.), *op.cit.*, p.18.

⁶⁹⁷ COUDERT A.P., « From the Clitoris to the Breast: The Eclipse of the Female Libido in Early Modern Art, Literature, and Philosophy » dans CLASSEN A., *op.cit.*, p.838.

⁶⁹⁸ BEAUVALET-BOUTOURYE S., *op.cit.*, 2010, p.25.

ses cultures, il devait pouvoir disposer du corps de la femme pour s'assurer la croissance de sa progéniture. De cette façon, la sexualité féminine a été restreinte à sa fonction reproductrice, comme l'évoque même l'emploi du terme « reproduction » privilégié par rapport à l'ancienne appellation « génération »⁶⁹⁹. Mais son devoir ne s'arrête pas là. Effectivement, le corps de la femme, outre le fait d'avoir été conçu pour assurer la sustentation des nourrissons au moyen de la lactation, consistait également en un matériel idéal pour lui faciliter la tâche de l'éducation des enfants. Son tempérament humide, son corps mou et débile et la faiblesse qui en résulteraient feraient d'elles un être compatissant, plus enclin à s'attendrir face aux nouveau-nés, et à adopter un comportement adéquat comme nous le montrent les extraits suivant :

« Mais elle est donnée de Dieu à l'homme, pour son aide et consolation, au peuplement de cette grande cité le Monde, pour en dériver par après comme des colonies, qui est la Céleste Jérusalem, c'est-à-dire que la femme est pour engendrer des enfants, en cette vie basse, et si bien les instruire en la crainte de Dieu et de les façonner si sagement à la vertu, qu'ils puissent ici être bons serviteurs et vrais adorateurs de sa Majesté, et après leur trépas être élevés au ciel, et être bourgeois et concitoyens des Anges. (...) Elle est encore molle de complexion et débile de corps pour être plus tendre et plus propre à porter le fruit en ses flancs, l'espace de neuf mois. C'est aussi pour être plus pitoyable envers la géniture, être plus charitable et s'attendrir envers le souffreteux, aumôner libéralement pendant que le mari est hors à ses grandes affaires.⁷⁰⁰ »

« La femme est aussi plus étoffée en la partie verticale, parce que c'est l'endroit où l'enfant doit être conçu, formé et traité en l'espace de neuf mois. Elle a aussi deux tétons et mamelles, qui l'empêchent de porter la lance, mais aussi furent-elles des bouteilles ou plutôt des fontaines coulantes d'une liqueur plus douce que le nectar des Dieux⁷⁰¹, pour en abreuver ses petits nourrissons.⁷⁰² »

La littérature picaresque ne nous offre que très peu d'exemples de mères dans l'exercice de leur « office divin ». Toutefois, l'association du féminin et de la maternité, en ce sens plus large du principe vital que nous avons évoqué, est exprimée de façon crue et grossière. Il est également sous-entendu qu'une fois la tâche procréative accomplie, l'utilité de la femme était amoindrie et il n'était dès lors plus nécessaire de se préoccuper de son sort. Cette association de la femme au principe de fertilité entraînait une vision de son corps

⁶⁹⁹ COUDERT A.P., « From the Clitoris ... » dans CLASSEN A., *op. cit.*, p.837-838.

⁷⁰⁰ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.7.

⁷⁰¹ À l'époque, peu d'informations avaient été découvertes quant au processus procréationnel intégral et le corps de la femme. Le lait maternel était perçu comme une substance créée dans le ventre de la femme, qui nourrissait également le fœtus avant sa naissance. Le lait maternel était également associé aux menstruations qui n'étaient alors qu'une version corrompue du lait n'ayant pas été mis à profit. On pensait également que l'allaitement provoquait une baisse de fécondité, que qui encourageait certaines femmes à engager des nourrices. Elles devaient alors être contrôlées avec soin, de peur de des vices puissent se transmettre à travers l'absorption du liquide nutritif. MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *op.cit.*, p.191.

⁷⁰² DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.8.

comme un espace dont on peut disposer jusqu'à épuisement, et qu'une fois la femme rendue infertile par le temps, il suffisait de la laisser à l'abandon, tout sentiment de redevabilité évanoui, puisque les dettes contractées auparavant seraient désormais rendues insolvables. Cet extrait est évidemment à interpréter avec ironie.

« Il en sera avec elles comme avec les vignes : elles seront gardées aussi longtemps qu'elles donneront des fruits ; mais bientôt viendront les vendanges, et après elles seront ouvertes, pâturage commun foulé par les animaux, abîmées, puis détruites.⁷⁰³ »

Le corps féminin était donc perçu comme un champ de lecture, que l'on déchiffrait de plusieurs façons différentes, l'une d'entre elles menant à la construction d'une représentation du corps en tant que terre fertile. Le corps de la femme ne lui appartenait dès lors plus. Il devient un outil de procréation au bénéfice de l'homme. Ne pas avoir d'enfant reviendrait alors à se distancier de cette norme et du modèle de Marie, mère de Jésus-Christ. Cela pouvait également être perçu comme un moyen de réappropriation de son propre corps, pour à un pied d'égalité avec l'homme, dont le corps n'appartenait à personne d'autre que lui-même. Nous l'avons vu, aucune des femmes déviantes présentées dans la littérature picaresque ne s'est illustrée dans le rôle de la mère vertueuse. Au contraire, les auteurs ont repris ce modèle de la terre fertile, tout en l'adaptant aux accusations à l'égard des femmes. Selon ce principe, les *picaros* et *picaras* étaient le « mauvais fruit », qui était inévitablement produit, étant donné que leur ascendance corrompue. Pourrions-nous pour autant estimer que celles qui n'ont pas d'enfants dans l'œuvre agissent de la sorte pour faire en sorte que leurs propres corps leur appartiennent ? Aucun indice ne nous permet de l'affirmer. Toutefois, nous avons vu que certaines d'entre elles, que nous avons alors associées à l'archétype théâtral de la *mujer esquiva*, exprimait vouloir fuir le mariage. Étant donné qu'à cette époque l'absence de consommation de l'union entraînait une annulation du mariage, les enfants en étaient donc l'une des conséquences logiques. S'opposer au mariage, c'était également refuser la descendance. Jusqu'à présent, nous avons régulièrement postulé que le fait que certains tableaux de déviances dressés par les auteurs puissent avoir été imaginés en réaction à un problème de mœurs effectivement constaté. Ici, nous formulons également une seconde hypothèse : la présence d'un enfant n'entraîne pas en résonance avec l'idée d'un personnage déviant. Les transgressions étaient effectivement condamnées, mais celles d'une mère semblaient d'autant plus tabou. La fertilité de la femme semblait conférer à son corps un caractère sacré, à tel point que l'expression d'une déviance maternelle ne soit que peu

⁷⁰³ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.645.

abordée, et qu'elle ne se manifeste pas directement envers la progéniture. En effet, nous l'avons-vous, les héros du récit ne font que brève mention de leur ascendance, comme cela était la coutume dans ces œuvres comiques. Les mères ne sont jamais dépeintes dans « l'exercice de leur fonction » ni durant leur grossesse. Le corps de la « *virago* transgressive » serait-il infertile ? Si nous réfléchissons au cas de Célestine, il semble étonnant de ne faire mention d'aucune descendance, alors que nous savons qu'elle avait eu un mari et plusieurs amants. Par ailleurs, il semblerait que ce soit les prostituées qu'elle recueille et abrite sous son toit qui soient alors identifiées à ses « filles ». S'il n'est fait mention d'aucun enfant biologique, Célestine n'en est pas moins une mère pour autant. La différenciation s'observe à travers la perception de son corps, qui semble privé de ce caractère fertile, et par conséquent de cette « sacralisation », dont elle ne semble pas digne. La femme virile transgressive ne serait alors pas mère, non par chasteté comme Thérèse d'Ávila, mais bien parce que ce trait ne lui permettrait pas d'opérer une différenciation assez conséquente vis-à-vis du modèle de la Vierge Marie.

UN CORPS SACRÉ

Nous employons ici le terme de sacré pour plusieurs : l'association du corps féminin avec la vie, le mystère divin et le tabou qui porte sur le rapport que l'on entretient avec ce corps. Telle une relique, on ne peut le toucher sans s'en montrer digne. Pourtant, cette fascination et cette incompréhension mènent également à un travers : la transgression de son intégrité. Le caractère « sacré » du corps fertile entraînait une nouvelle représentation : celle d'un corps intouchable, même par le regard. Aussi, comme nous l'avons dit, le corps de la femme se trouvait au cœur d'un double discours, dans lequel elle était, d'une part, encouragée à faire profit des cadeaux offerts par la nature pour éveiller l'amour en l'homme et l'inciter à la procréation, d'autre part considérée comme un idéal intouchable, que l'acte sexuel pourrait maculer. Cette contradiction prenait son fondement dans l'incompatibilité des différentes injonctions envers la femme, et principalement en celle qui l'exhortait à résoudre le dilemme insoluble que seule Marie mère de Jésus-Christ ait été capable d'incarner : virginité et maternité. La littérature picaresque, à travers son sarcasme, parvient à mettre en valeur ce paradoxe en présentant l'exacte opposition des deux injonctions : offrir son corps à qui le veut, et se distancier du comportement attendu d'une parfaite mère. En dépit de l'ambition morale, la prose de la *Célestine* ou du *Guzmán* révèle tout de même une forme d'exaspération vis-à-vis de l'incohérence de ces attentes à l'égard du sexe féminin. Ceci montre par ailleurs

l'existence de cette contre-pensée au sein des populations, permettant dès lors de soulever le débat et d'effleurer l'indicible.

Les extraits suivants, envisagés en parallèle, illustrent cette dynamique d'injonction-transgression selon deux axes différents : toucher par le regard et toucher le corps physique. Les deux premiers extraits, l'un issu de *La guirelande des jeunes filles* de Gabriel MEURIER et l'autre de *La Célestine*, démontrent l'échec inéluctable des efforts féminins pour rester dans les normes. Encouragées à cacher leur corps dans l'œuvre didactique, elles sont pourtant tiraillées dans l'œuvre picaresque, puisqu'il s'agit désormais de le dévoiler, au risque de passer pour une impudique, mais en s'épargnant celui de passer pour une prude effarouchée. L'extrait de *La Célestine* montre bien l'insolvabilité du dilemme.

« L., Couvrez donc vos seins et vos tétons.

S. Je ne me puis serrer ni lacer.

A. N'avez-vous pas honte d'aller ainsi débraillée et à poitrine ouverte ?⁷⁰⁴ »

« C'est péché de garder pour toi toutes ces beautés, au lieu de les partager avec ceux qui te veulent du bien. Dieu ne te les a pas données pour qu'elles restent cachées sous six épaisseurs de tissus, pendant que se fane la fleur de ta jeunesse. Ne sois pas avare de ce qui t'a coûté si peu. N'économise pas tes appâts, ils sont faits pour circuler, comme l'argent.⁷⁰⁵ »

Toiser le corps de la femme était donc une forme d'appropriation, en laissant son regard faire office de prélude aux prétentions d'acquisition. Transgresser cette barrière du regard revenait donc à s'engager dans un processus de séduction, qui passait en premier lieu par le corps. La jeune Justine exprime d'ailleurs l'indisposition dans laquelle la met le regard d'un homme, qui la mire sous toutes ses coutures, en comparant son attitude à celle d'un archer. Dans le *Guzmán*, les femmes sont présentées comme du gibier, ce qui confère à l'homme un rôle proactif dans le contexte de la séduction et souligne à nouveau la passivité de la femme. Ces deux extraits mobilisent un même champ lexical, autour des armes, de la chasse et de la prise en perspective.

« M'ayant envisagée, (...), il me regarde de costé & pardessus l'épaule, clignant l'œil gauche comme vn archer qui va décocher.⁷⁰⁶ »

« Les dames étaient en train de converser sur leur balcon. Don Alonso n'osait s'approcher, de peur de faire fuir le gibier.⁷⁰⁷ »

⁷⁰⁴ MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.7.

⁷⁰⁵ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.181.

⁷⁰⁶ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.43.

⁷⁰⁷ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.138.

Les extraits suivants, tous deux issus de *La Célestine*, concernent cette fois le toucher au sens propre : « Vous l'avez touchée ? Vous m'étonnez, seigneur.⁷⁰⁸ » Comble de l'interdit, toucher le corps représentait une consécration pour laquelle il fallait se montrer digne. Toutefois, une fois le geste effectué, c'est elle qui ne l'est plus, et nous sommes face à l'obligation d'un perdant. Finalement, nous pourrions considérer que c'est la transgression elle-même qui donne du sens à l'injonction.

« Pardonne à mes mains impudiques ; elles n'espéraient même pas toucher tes vêtements, tant elles se savaient indignes de pareil mérite ; à présent qu'elles ont atteint ton beau corps, ta chair douce et exquise, elles en jouissent.⁷⁰⁹ »

La transgression se montre encore plus intense quand il s'agissait d'outrepasser les limites d'autrui. En ce qui concerne le corps de la femme, cette thématique est illustrée par le viol. Très peu de références y sont faites dans les manuels éducatifs et la plupart d'entre elles s'inscrivent dans le contexte du déshonneur des maris. Le viol consistait donc en l'acte déshonorant par excellence puisqu'il rendait l'union légale impossible. « Un autre dommage est qu'il (le viol) rende la fille inhabile au mariage. Qui veut semer en un vaisseau souillé ?⁷¹⁰ ». C'est également une entrave à l'expression de la masculinité performative de l'homme, qui ne peut plus témoigner de sa puissance sexuelle, sachant qu'un autre aurait peut-être fécondé sa femme. Il devenait pour un agresseur un moyen d'atteindre la femme dans son intégrité, mais également son époux. La femme se trouvait donc instrumentalisée et faisait également office d'intermédiaire entre un assaillant et la victime de l'attaque. La littérature picaresque nous donne également quelques exemples de violation de l'intimité féminine :

« Comme ie me vis toute seule avec La Vigorne, qui d'une de ses mains faisoit vne étaye pour m'appuyer le corps, comme on fait vn arbre dont le fruit est sur le point de tomber.⁷¹¹ »

« Encore que tu refusasse d'adherer à mes désirs, tu vois bien que i'aurois assez de moyens de tirer par force ce qui se doit auoir par amitié & de gré à gré, mais ie n'en veux pas venir à ces termes, laisse toy donc caresser, peut-être qu'il te prendra fantaisie de consentir volontairement à mes prétentions.⁷¹² »

L'idée selon laquelle l'homme pouvait disposer à sa guise du corps de la femme restait cependant tempérée par la présence du mari, qui en était le « propriétaire légitime ». Le viol

⁷⁰⁸ DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *op.cit.*, p.161.

⁷⁰⁹ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.278.

⁷¹⁰ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.614.

⁷¹¹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op. cit.*, p.214-215.

⁷¹² *Ibid.*, p.217.

est alors assimilé de la même façon que le vol, l'appropriation, ou même la chasse. Mais dans tous les cas, le corps de la femme ne lui appartenait pas.

« Elle se défendit autant qu'elle le put. Claudio, usant de douces paroles et d'actes violents contre sa résistance et sa volonté, cueillait de force tous les fruits qu'il pouvait, hormis ceux qu'il désirait le plus, il prenait le temps, épuisait Dorotea. Finalement, incapable de lui résister plus longtemps, elle vit qu'elle avait perdu la partie et que son bien était désormais gagé par ce que Claudio, petit à petit, avait pu prendre sur sa personne ; ne pouvant plus rien faire, elle se rendit.⁷¹³ »

Nous pouvons donc voir que le corps était une thématique importante en ce qui concerne la représentation de la femme aux Temps Modernes. Nos deux types de sources, manuels éducatifs et littérature picaresques, nous permettent tous deux d'envisager le corps féminin comme un espace de lecture et d'interprétation, voire de projections idéologiques. Le corps n'est donc pas considéré comme la propriété de la femme et les liens d'appartenance qui en découlent prêtent à penser que son corps était également objectifié pour permettre de préserver cet ordre social dominé par l'homme. Grâce à nos sources, nous avons pu discerner plusieurs interprétations quant à la lecture effectuée sur le corps de la femme : un corps fertile, dont l'ambition première est la conception de la progéniture, un corps sacré qu'il ne vaut ni voir ni toucher, un corps transgressé, que l'on s'approprie selon son bon vouloir. Mais nous percevons également la possibilité pour la femme de se réaffirmer la propriété de son propre corps. Pour ce faire, elle refuse ou détourne les attentes qui sont formulées à son égard, notamment l'exigence procréative. Mais elle peut également revendiquer sa liberté corporelle en faisant un usage détourné de son corps, comme nous l'avions précédemment évoqué dans le cadre de la prostitution. Ce faisant, elle se détourne de la féminité telle qu'elle était représentée à l'époque, pour s'accorder à elle-même cette liberté dont jouissaient les hommes qui n'étaient ni tenus à la conception d'enfants ni considérés comme l'« outil » d'une tierce personne. L'espace de lecture est alors métamorphosé et le caractère passif du corps féminin laisse place au caractère actif. C'est précisément à travers ce passage d'un passif à l'actif que la femme fait preuve d'une virilité, caractérisée par la capacité d'action, y compris en ce qui concerne son intégrité physique. Mais si cela pouvait correspondre à certains archétypes déjà présents dans le théâtre, nous ne pouvons associer cet élément ni aux *viragos* spirituelles ni au modèle de femme idéal incarné par Marie. Ces femmes viriles se trouvent alors dans un intermédiaire, et en revendiquant la propriété de leur propre corps, c'est également à Dieu qu'elles le subtilisent.

⁷¹³ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.584.

b) La beauté

La beauté des Temps Modernes était une construction théorique et conservatrice. En faisant l'éloge de la beauté, les écrivains masculins se sont souvent tournés vers la tradition, des poètes, des princes, des peintres et des philosophes qui avaient précédemment réfléchi à ses composantes. Dans la tradition néo-platonicienne, et aux côtés de Pétrarque et Boccace, les modernes établirent que la beauté était synonyme d'harmonie et que l'esthétique du corps consistait en l'unité la plus agréable, exposée avec modération⁷¹⁴.

Pourtant, lorsqu'il s'agissait de décrire la femme, la beauté n'était généralement pas le premier trait parmi les qualificatifs permettant une représentation considérée comme fiable. Au préalable, et principalement lorsqu'il s'agissait de décrire une prétendante au mariage, la vertu et la noblesse des mœurs la devançaient, venaient ensuite la richesse et le lignage, et enfin la beauté. Par ailleurs, le discours sur la beauté nous semble tout aussi paradoxal que celui sur le féminité en règle générale. Deux conceptions s'opposent : l'une associant la beauté à une forme de miroir, un reflet de l'âme, prétendant qu'un corps harmonieux ne puisse qu'être significatif d'une âme noble, l'autre concevant la beauté comme une illusion à laquelle il serait périlleux de se fier, car elle n'était en rien synonyme de vertu, et pouvait provoquer une méprise⁷¹⁵. Ces notions sont exposées dans nos deux types de sources, comme nous allons le voir.

« En après, on aime la beauté de corps pour un préjugé qu'on a que l'âme est autant belle au dedans. (...) Galenus disaient que nature compose en proportion et disproportion de telle manière qu'ils puissent faire harmonie avec les bonnes mœurs. Ce confirme en plus nombre des personnages saints. Notre Sauveur a été insigne de beauté, comme l'avaient prédit les prophètes. La Vierge Marie fut aussi d'une beauté rare.⁷¹⁶ »

Célestine tire parti de l'une de ces deux conceptions, mais dans le contexte d'une manipulation de la jeune Mélibée visant à la pousser au vice, de sorte que la situation laisse transparaître l'ambiguïté des perceptions de la beauté. Nous observons le même processus avec Guzmán qui se fait jouer un tour par une belle femme, convaincu qu'« un corps d'une telle

⁷¹⁴ SNOOK E., *Women, Beauty and Power in Early Modern England: A Feminist Literary History*, New York, Palgrave Mcmillan, 2011, p.4.

⁷¹⁵ *Ibid.*

⁷¹⁶ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.605.

beauté n'abriterait pas une âme vile⁷¹⁷ ». L'invalidité de cette déduction est également incarnée par le personnage de Justine, dont les attraits physiques avantageux dissimulent la perversion.

« Si Dieu a peint des visages plus parfaits que d'autres, plus gracieux, aux traits plus charmants, c'est sans aucun doute parce qu'il a voulu en faire les dépositaires de la vertu, de la miséricorde et de sa compassion, les représentants de ses bontés et de ses bienfaits, comme vous en êtes la preuve vivante.⁷¹⁸ »

« Est-il possible qu'une fille comme vous d'assez bonne apparence, ait esté si débordée, si sale et si vilaine, que d'emplir d'ordure un panier tout neuf & enjolivé comme estoit celui-là ?⁷¹⁹ »

La naïveté des personnages face à l'apparence physique pousse également le lecteur à ouvrir une réflexion sur les travers de la beauté. En effet, la plupart de nos auteurs s'entendent à considérer ce trait comme un facteur de méfiance plutôt que de confiance. Nous allons, dans le point suivant, envisager les griefs à l'encontre des belles femmes.

LE REVERS DE LA BEAUTÉ

Les différents manuels d'éducation féminine nous offrent une piste quant au discours sur la beauté du corps de la femme. Le préjugé selon lequel la beauté pouvait laisser deviner la pureté de l'âme avait été envisagé par les frères DE GLEN, mais leurs avis personnels à ce sujet semblaient différents. En effet, ils mettaient régulièrement en garde contre les pièges qui pouvaient subvenir en tenant l'honnêteté pour acquise par la simple observation du corps physique. Si elle offre un agréable élément additionnel, la beauté ne peut en aucun cas se substituer à la vertu, qui constituait la véritable beauté et la seule à laquelle il faille prêter honneur. Cette beauté intérieure impalpable constituait donc un prérequis à celle du corps. Si toutefois la vertu imprégnait bel et bien le cœur de la femme, alors ce don de beauté pouvait être admiré, comme le cadeau divin récompensant la femme pour sa pureté.

« La beauté n'est qu'une bague précieuse au groin d'une truie (...) C'est la Vertu la beauté que chacun doit désirer. (...) C'est celle-ci qu'il faut entretenir en son premier être, en laquelle Dieu nous a créés et recréés tant de fois par les Saint Sacrements : laquelle surpasse infiniment celle du corps et est si grande que si on la voyait des yeux externes, elle enflammerait merveilleusement nos âmes de son amour, comme dit Platon.⁷²⁰ »

Mais face à ce don de beauté, la jeune fille se devait de rester humble en prenant conscience de sa subjectivité. De plus, ce cadeau éphémère ne devait pas la détourner de la

⁷¹⁷ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.107.

⁷¹⁸ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.131.

⁷¹⁹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.542.

⁷²⁰ DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *op.cit.*, p.34.

crainte de Dieu, qui pouvait alors facilement lui reprendre les délicatesses dont il l'avait gratifiée.

« Combien mince apparaît ce petit don de beauté. Mêmes choses apparaissent très belles à certains qui aux autres apparaissent fort laides. Mais combien est-il fragile ! À combien d'accidents est-il sujet ! Une fièvre, une tache survenue en la face, un poil, te peut rendre difforme, encore que tu fusses belle. Et ce je ne sais quoi de beauté tant léger qui se fane et se passe, c'est merveille combien il enfle entre en orgueil des femmes vaines et volages, ni plus ni moins que vessie pleine de vent. La grâce est décevable et la beauté est vaine, seule la femme qui craint Dieu sera louée.⁷²¹ »

Enfin, la beauté pouvait être perçue comme un cadeau empoisonné, qui d'une part la récompensait pour sa vertu, mais d'autre part la mettait à l'épreuve. Celle qui parviendrait à conserver son honneur, tout en déjouant les pièges tendus par son propre aspect physique, serait alors véritablement digne d'être admirée. Quant aux autres, elles confirmeraient le soupçon selon lequel la beauté était également à l'origine du vice, et provoquait un relâchement des mœurs.

« La beauté n'est pas seulement préjudiciable, mais peut aussi être fatale et périlleuse (...) elle dresse des embûches à la pudicité (...) Le péril de la beauté s'étend jusqu'aux parents et alliés des personnes belles. (...) La fierté, superbeté et orgueil suivent ordinairement la beauté.⁷²² »

C'est bien la confirmation de ces préceptes que la *picara* Justine démontre dans l'extrait suivant, traduisant un penchant féminin pour l'orgueil et se laissant emporter au dédain. Elle présente cette attitude comme étant commune à toutes les femmes, qui prendraient plaisir à laisser admirer la beauté de leur corps, au détriment de leur humilité. La brève référence aux mythes de Narcisse, d'Adonis, et l'issue peu envieuse dont les lecteurs étaient au fait, permettait l'incursion morale, rappelant de considérer l'œuvre avec le second degré nécessaire à sa compréhension.

« Jamais nous femmes ne sommes bien satisfaites des atouts que nous portons, que quand nous voyons qu'ils seruent à nous faire regarder : aussi puis-je dire, que ie n'auois quasi pas pris garde à mon agencement ; mais remarqua que j'estoit l'aymant des yeux de tous ceux qui me regardoient, ie devins si fière et si pleine de vaine gloire, que ie n'eusse pas fait l'honneur à un Narcisse ou un Adonis, de me laisser décrotter.⁷²³ »

⁷²¹ VIVES L., *op. cit.*, p.241.

⁷²² DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.86-87.

⁷²³ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.175.

À en considérer les extraits auxquels nous venons de nous intéresser, ce n'est pas vraiment la beauté qui pose un problème, mais bien l'orgueil qui en découle. Dès lors, la cause du mal est blâmée sans tenir compte de la possibilité d'une conséquence différente : l'humilité. Nous percevons bien ici les travers de cette représentation du corps de la femme en tant qu'espace d'interprétation. Les auteurs parviennent directement à la conclusion que la belle femme est orgueilleuse sans lui laisser le bénéfice du doute et prennent donc le contre-pied de cette situation en commandant aux femmes de ne pas considérer la beauté comme une qualité enviable. Mais finalement, le corps des femmes étant également un objet de convoitise, cette beauté féminine est également vantée à maintes reprises, notamment dans la littérature picaresque. En conséquence, nous pourrions formuler l'hypothèse que la délectation fasse à la beauté féminine soit également un privilège masculin, dans la mesure où seul l'homme peut souligner la beauté de la femme. Elle, en revanche, elle ne peut jouir des qualités esthétiques de son propre corps, car cela serait alors une démonstration d'orgueil. Soulignons d'ailleurs que ces conceptions relèvent de l'ordre purement théorique. En conséquence, nous devons nuancer cet apparent désintérêt pour la beauté physique. C'est ce que nous allons étudier au point suivant.

LES CRITÈRES DE BEAUTÉ

Notre corpus nous permet également d'entrevoir que ce rejet de la beauté ne constituait pas une réalité historique irréfutable. Des standards de beauté étaient bel et bien dressés et inscrits dans le contexte de leur construction, comme nous l'avons déjà évoqué. *La tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, par exemple, ne s'embarrasse pas de réserves à l'égard de la beauté, bien que l'issue de la romance entre les deux protagonistes infirme la conception en celle-ci en tant que reflet de l'âme. Les critères de beauté en vigueur sont exprimés sans détour et dévoilent l'attirance pour les femmes aux longs cheveux éclatants, aux traits du visage soulignés et au corps de carnation blanche, dont les formes évoqueraient la santé, la vigueur et la fécondité.

« Je commencerai par les cheveux (...) Les siens sont plus beaux et n'ont pas moins d'éclat. Ils lui tombent jusqu'à l'assise du pied (...) Les yeux verts et bien fendus, les cils longs, les sourcils hauts et minces, la bouche petite, les dents menues et blanches, les lèvres roses et bien charnues, l'ovale du visage parfaitement dessiné, la gorge haute. Quant à la forme et à la rondeur de ses petits seins, qui pourrait les décrire ? Tout homme se revigore quand il les voit. Une peau lisse, brillante, une carnation qui assombrit la neige, un teint dont elle-même a choisi et mêlé les couleurs. ⁷²⁴ »

Ces extraits nous permettent également d'entrevoir les critères qui pouvaient à l'époque être recherchés pour correspondre aux standards de beauté. Si les sources éducatives évoquent les différents procédés de mise en valeur esthétique, ce sont les œuvres de littérature picaresque qui en donnent les exemples les plus concrets : la clarté de cheveux et de la peau, les légères rougeurs des joues, les sourcils fins et foncés, les yeux soulignés, les coiffes et les collerettes blanches constituaient les pièces et accessoires de mode les plus fréquemment cités dans les œuvres. Dans le *Guzmán*, cela s'illustre par la précision de l'âge des jeunes femmes dont le héros soulève les grandes qualités esthétiques :

« Sa beauté était l'une des plus extraordinaires et des plus parfaites connues jusqu'alors. Elle devait avoir un peu moins de dix-sept ans, mais ce haut degré de perfection que j'ai évoqué, elle le poussait encore beaucoup plus loin (...) ⁷²⁵ »

« Elle devait avoir dix-sept ans, et elle était extrêmement belle et vertueuse. ⁷²⁶ »

De plus, la beauté était incontestablement liée à la jeunesse, et les qualificatifs du corps de la vieille dame pouvaient être assimilés à une dévalorisation, voire une insulte à l'encontre des plus jeunes. Les critères de beauté et l'importance de la jeunesse sont également à envisager en lien avec la fertilité ⁷²⁷. Dans l'avant-dernier extrait, la poitrine et le ventre de la femme, éléments essentiels à la conception et à l'allaitement de l'enfant sont choisis par Areusa pour formuler une critique à l'égard du corps de Mélibée, qu'elle jalouse. Les parties du corps féminin qui sont associées à la vieillesse à dessein de dévalorisation sont celles qui sont liées à la procréation, participant dès lors à la réduction de la femme à son rôle de mère, et témoignant de l'influence de cette vision sur l'élaboration des critères de beauté. Le parallèle entre la fécondité de la femme et celle de la terre pourrait à nouveau être évoqué. Ceci pouvait entraîner la perception du corps jeune pour un terrain à conquérir.

⁷²⁴ DE ROJAS F., *op. cit.*, p.68-69.

⁷²⁵ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.107.

⁷²⁶ *Ibid.* p.331.

⁷²⁷ ENCARNACIÓN J.A., *Disabled Bodies in Early Modern Spanish Literature: Prostitutes, Aging Women and Saints*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018, (Representations: Health, Disability, Culture and Society), p.83-84.

« Sur mon âme, elle a des seins, pour une fille... Comme si elle avait accouché trois fois ; on dirait deux grandes calebasses. Je n'ai pas vu son ventre, mais à en juger par le reste, elle doit l'avoir aussi flasque qu'une vieille de cinquante ans. ⁷²⁸ »

Mais si la beauté était envisagée en lien étroit avec la capacité reproductrice, comment pourrions-nous envisager la perception d'un corps ne pouvait plus remplir cette fonction ? Jeunesse et beauté, à travers nos différentes œuvres picaresques, vont de pair, et il en va de même pour la vieillesse et la laideur. Le corps en décrépitude inspirait la crainte et le dégoût. Le personnage de Célestine, en ce sens, cumule les stéréotypes liés à la vieillesse, tels que l'association à la sorcellerie ⁷²⁹.

« Sa mauvaise haleine était si forte que je crus avoir contracté la vieillesse et avec elle toutes les maladies qui l'accompagnent ! (...) Elle n'avait plus de dents, sa bouche était ratatinée, ses yeux enfoncés, ses cheveux en désordre et toute sa personne dégoûtante. ⁷³⁰ »

Dans *La narquoise Justine*, cette association entre la vieillesse et la laideur est à la fois critiquée et à la fois caricaturée, compte tenu du fait que les propos suivants soient prononcés par une Justine âgée, qui se défend et cherche à redorer le blason des vieilles dames. Nous avons d'ailleurs pu observer cette même attitude défensive chez Célestine, alors qu'elle voulait troquer sa réputation de sorcière à celle de femme d'un grand savoir. Les deux femmes entendent ainsi rétablir l'équilibre et s'approprier les mêmes qualités qui soient prêtées à la vieillesse chez l'homme : la sagesse et l'expérience.

« Car qui dit vieille dit laide, & que ces vérités-là sont autant agréable à ouïr que les noix vertes le sont à mordre. Chef tu me répondras peut estres, que puis que les hommes ne trouvent pas mauuais qu'on les appelle vieux, & qu'ils se fachent qu'on les appelle jeunes, il seroit raisonnable que Iustine les imitsat, ou au moins qu'elle ne s'en offensast pas. ⁷³¹ »

Dans le point précédent, nous avons formulé l'hypothèse selon laquelle la délectation de la beauté féminine serait un privilège masculin à l'époque. De plus, en dépit des mises en garde face à la subjectivité de l'esthétique du corps, nous avons pu constater la présence de critères de beauté. Il semblerait toutefois que ces critères soient à nouveau liés à la fécondité de la femme, la jeunesse, et les conclusions qui puissent être tirées de certaines caractéristiques physiques. La bouche, par exemple, était considérée comme belle si elle était

⁷²⁸ DE ROJAS F., *op.cit.*, p.208.

⁷²⁹ Pour une étude plus approfondie de la représentation du corps vieillissant dans *La Célestine*, voire le chapitre 3 « The Disabling of Aging Female Bodies: Midwives, Procuresses, Witches and the Monstrous Mother » dans ENCARNACIÓN J.A., *op. cit.*, p.83-116.

⁷³⁰ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.73.

⁷³¹ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.54.

petite, et traduisait le faible usage que la femme avait de la parole. Le rose sur les joues était synonyme de honte et de pudeur. Nous pouvons donc voir que les critères de beauté de l'époque étaient créés de toutes pièces pour correspondre à la norme féminine imposée par les hommes. Non seulement les femmes étaient privées de la délectation de leur beauté, mais elles n'étaient pas non plus aptes à décider ce qui ou non pouvait être considéré comme beau sur leur propre corps. Malheureusement, peu d'informations dans nos sources nous permettent de déceler une représentation de la femme créant sa propre idée de la beauté du corps féminin. Les quelques compliments à l'égard d'autres femmes formulés par nos *picaras* rejoignent les critères de jeunesse et de « fraîcheur » que nous avons déjà pu observer. La beauté n'était pourtant pas une qualité étrangère à la femme dite « virile ». De nombreux témoignages ont présenté Thérèse d'Ávila comme une femme coquette, admirée pour sa grande beauté⁷³². La Vierge Marie est également présentée comme belle, mais cet emploi du mot beauté semble cette fois faire référence à la beauté intérieure de ces femmes, puisqu'elle serait indissociable de la vertu. Pour nos *viragos* transgressives par contre, nos sources ne nous permettent pas d'émettre de nouveaux critères esthétiques, détachés de cette vision masculin du corps féminin.

c) Costumes et cosmétiques

La femme étant si restreinte dans ses prérogatives à disposer de son propre corps, son code vestimentaire était également édicté par les normes sociales auxquelles elle devait se plier et la plupart du temps le choix de ses parures incombait à son mari ou à ses parents. La sobriété dont elle devait faire preuve dans son attitude était également de mise en ce qui concernait son aspect extérieur et les vêtements qu'elle portait ne devaient pas être trop affriolants, de crainte d'éveiller le soupçon de l'orgueil. Si néanmoins le mari autorisait sa femme à se parer richement, par goût ou par volonté de la satisfaire, elle pouvait alors se permettre quelques originalités, mais devait en toutes circonstances respecter les codes de l'honneur.

« Touchant les habits et accoutrements, tu t'en dois rapporter, comme de toutes autres, à la volonté et manière de ton mari, s'il aime mieux que tu sois simplement vêtue, tu dois acquiescer à son vouloir, si tu cherches à avoir des habits somptueux plus qu'il ne te l'ordonne, tu te pares pour être belle aux yeux d'autrui, ce qui n'est le fait d'une femme d'honneur.⁷³³ »

⁷³² WEBER A., *op.cit.*, p.8.

⁷³³ VIVES L., *op. cit.*, p.270.

LES VÊTEMENTS ET ORNEMENTS

La mode masculine et féminine se trouvait également au cœur des débats des moralistes de l'époque, en tant que représentations visibles des identités de genre. Les Temps Modernes opérèrent une différenciation de l'habillement de plus en plus stricte. La remise en question de ces identités, qui suscitait à l'époque la crainte, transparaisait dans l'évolution de la mode. En réaction, les codes vestimentaires masculins et féminins furent redéfinis. Le héros Guzmán illustre bien cette problématique à travers l'exclamation « Que l'homme soit homme et que la femme soit femme ! ⁷³⁴ ». Mais si le costume masculin visait essentiellement à opérer une emphase du corps, afin d'en mettre en valeur les symboles de force comme les bras, les cuisses et les parties génitales, la volonté de dissimuler les courbes correspondaient davantage à l'idéal de la femme d'honneur ⁷³⁵. Les vêtements pompeux étaient considérés comme un témoignage d'orgueil et de fierté qui, loin de devoir susciter l'admiration ou la jalousie, devaient être évités, afin de préserver l'image d'une femme prude et honnête. Elle ne pouvait non plus se laisser aller au port de vêtements trop confortables, de peur d'entraîner chez elle l'affection du confort et, par conséquent, l'oisiveté. Les vêtements rigides visaient donc à la maintenir en constant exercice et à renforcer sa rudesse. La raideur était d'ailleurs à cette époque considérée comme un avantage nécessaire au bon déroulement des grossesses, habituant quotidiennement la femme à la douleur, afin qu'en comparaison celles de l'enfantement lui paraissent dérisoires. Inversement, les vêtements fluides la mèneraient à se ramollir elle-même et s'abrutir le corps, ceci étant le premier pas vers la perte, surtout pour un corps qui était déjà perçu comme plus mou et donc plus faible.

« Ce sont les vêtements durs et âpres, car les habillements mols relâchent de beaucoup la vertu de l'âme. Les habits sont appelés mols, d'autant qu'ils rendent mols ceux qui les portent. ⁷³⁶ »

De plus, les riches parures et les ornements qui dépassaient le strict nécessaire étaient perçus comme des éléments superflus et ostentatoires, preuve irréfutable d'orgueil et de mépris. Il en va de même pour les matières nobles et coûteuses. Le physique de la femme devait être envisagé comme un miroir permettant d'entrevoir le reflet de son âme. Son habillement devait donc être tout aussi honnête, sobre et discret qu'elle.

⁷³⁴ ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *op.cit.*, p.467.

⁷³⁵ PAUN DE GARCÍA S., « Zaya's Ideal of Masculine : Clothes Making Men » dans CAMMARATA J. (éd.), *op.cit.*, p.262.

⁷³⁶ DE GLEN J. B. & DE GLEN J., *op. cit.*, p.90.

« Parce que nous voyons aujourd'hui un tas de dandines⁷³⁷, qui en lieu de vaquer à des choses honnêtes, ne pensent qu'à se parer, lisser, à chercher tous les moyens d'avoir vêtements braves, frangés et brochés, voire de la haute parure, que même Salomon et toute la Gloire n'a pas été accoutré comme l'une de ces morveuses de notre temps. ⁷³⁸»

« Ne permettra à ses filles d'aller débordement ni joyeusement vêtues (...) avoir en détestation, comme aussi tout or, pourpre, soie, velours, bordure et bordures et mépris pour être vraies trompettes d'orgueil. ⁷³⁹»

« Vous trouverez les accoutrements pompeux être vrais étendards d'orgueil, nids de lubricité, et provoquement de paillardise, attendu qu'il doit suffire à la créature raisonnable un habit modeste pour couvrir sa nudité, et non pour anoblir ni décorer sa vilité. Je vous commande expressément sur peine de ma disgrâce de n'être dorénavant tant osée de m'importuner d'autres habits que votre état ne requiert. ⁷⁴⁰»

Compte tenu de l'apparente sobriété que devait afficher la femme de l'extérieur, les bijoux, coiffes, broderies et parures lui étaient évidemment proscrits et représentaient des objets visant à s'attirer le désir des hommes. Ce sont les vertus qui sont considérées comme les ornements les plus enviabiles, d'autant plus que celles-ci n'ont pas de prix. L'orgueil pouvait également induire la femme à vouloir sortir afin que ses bijoux puissent être admirés de tous, ce qui dès lors la mettrait en contact avec le monde extérieur. Outre l'association du luxe à la lascivité, nous observons également une critique à l'égard du nouveau modèle économique entraînant une course effrénée à l'argent. Il ne s'agit pas seulement de conserver les valeurs morales de la femme, mais également de permettre une reconquête spirituelle sur un terrain depuis peu occupé par les préoccupations financières, substituant dès lors l'attrait pour les richesses de l'âme à l'intérêt pour les richesses matérielles.

« La plupart de nos femmes ne sortiront jamais de la maison si vous leur ôtez les patins dorés, les carcans, les bracelets, les perles et les robes pourpres. Il convient donc de leur ôter tout luxe et ornement. ⁷⁴¹»

« S. C'est, tout bien considéré, grande honte de si précieusement courir la fange.

L. À quoi servent les carcans, bracelets, anneaux bagues et bijoux ?

R. Pour rendre les filles plus hautaines et fières et enflées de vanités.

I. Vous avez raison, mais tout le monde ne l'entend pas ainsi. ⁷⁴²»

« Les vrais ornements qui décorent et anoblissent la jeune fille généreuse et bien née sont pudicité, virginité, honnêteté, sobriété, humilité, silence ou taciturnité, bonne conservation, bonne fame et renom, belle contenance et vertueuse occupation. ⁷⁴³ »

⁷³⁷ Dadais, nigaud, aux manières empruntées. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?866;s=1804896120;r=44;nat=;sol=2;> 06/12/20).

⁷³⁸ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.16.

⁷³⁹ *Ibid.*, p.17.

⁷⁴⁰ MEURIER G., *op.cit.*, 1573, p.73-74.

⁷⁴¹ DE GLEN J.— B., *op. cit.*, p.649.

⁷⁴² MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.61-62.

Par conséquent, leur façon de s'habiller devait être cohérente avec leur comportement, c'est-à-dire qu'une femme richement vêtue ne pourrait qu'inspirer l'oisiveté et la lubricité. Pour illustrer ce propos, le personnage de Justine propose ce parallèle :

« La huppe, laquelle combien qu'elle ait le plumage doré a tousiours de la plus sale ordure dans son nid : & c'est pourquoy elle représentes les femmes habillées de dorures, qui laissent leur maison plus orde et plus infecte qu'un latrine.⁷⁴⁴ »

Mais plus tard dans le récit, elle semble assumer ses propres défauts en se montrant elle-même ornée de bijoux superflus et vêtue de matières nobles telles que le velours et le satin.

« Je me vestis d'un sayon de fort belle écarlata, un corps de cote en satin, une manteline de couleur bleue bordée de velours une gorgerette de fine toile et fort blanche (...) ⁷⁴⁵ »

« Chacun iettoit les yeux sur moy, aussi estois-je enjolivée et parée comme une Reyne de May ; j'auois plus de couleur sur moi que l'on en void à trauers le verre triangulaire, plus de nœuds, de chaines, des bracelets, plus de chapelets & médailles, qu'ils n'en falloient pour garnir l'étalage d'un mercier^{746 747} »

« Je fus si bouffie de vanité que je ne pouuois quasi plus tenir dans mes habillements : mes fumées, mes dédains, mes pensées, tout crus à proportion de mon orgueil. ⁷⁴⁸ »

Mais toutes ces injonctions postulaient que chaque femme porte uniquement des habits féminins. Pourtant, certaines de nos sources nous renseignent sur la possibilité de s'approprier le costume du sexe opposé. La question du travestissement était complètement éludée, tant il paraissait inconcevable pour une femme de souhaiter porter l'habit d'homme. En effet, cette thématique touchait à nouveau à cette crainte de l'effacement progressif des frontières du genre et entraînait une démarche particulière dans la conception du vêtement. Les identités de genre étaient profondément bouleversées à l'époque, et nous observons une vive réaction visant à séparer hermétiquement les deux sexes⁷⁴⁹. Mais au XVI^e siècle, les hommes commençaient à s'habiller « à la française », dont les codes esthétiques correspondaient davantage à l'idée que la population se faisait du « féminin ». Les chevelures masculines devinrent alors de plus en plus longues, parfois contrefaites par des perruques, et l'usage de

⁷⁴³ MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.34.

⁷⁴⁴ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.120.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p.269.

⁷⁴⁶ Personne qui vend en gros ou au détail des articles de mercerie utilisés pour la couture, la confection, les travaux d'aiguilles, la parure. *Trésor de la Langue Française*.

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=1270139955>; Consulté le 06/12/20).

⁷⁴⁷ LÓPEZ DE ÚBEDA F., *op.cit.*, p.174.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p.258.

⁷⁴⁹ STEINBERG S., *op.cit.*, p.12-13.

fards s'imposa progressivement dans l'aristocratie espagnole, suscitant dès lors une virulente réaction⁷⁵⁰. Par association avec l'homosexualité, le maquillage et les perruques désignaient les sodomites, ce qui rejoignait les discours des moralistes qui mettaient en garde contre les parures affriolantes et le port des cheveux longs⁷⁵¹.

Ces frasques étaient donc réservées aux représentations théâtrales ou à la littérature, pour créer l'ambiguïté entre les différents personnages de sexes féminins et masculins. En effet, les fréquentes démonstrations de travestissement dans la *comedia* espagnole mènent à une réflexion sur sa signification. Certaines actrices devaient d'ailleurs leur popularité à ces types de rôles. Mais l'attachement des dramaturges espagnols aux femmes travesties posait problème, car il contredisait le principe esthétique de vraisemblance. En ce sens, le procédé était alors légitimé par l'existence effective de situations où apparaissait le travestissement féminin. *La Nonne Alferez*, affaire d'actualité brûlante à l'époque constituait donc un exemple dont les dramaturges se sont empressés de s'emparer, pour justifier la présence de tels costumes dans leurs pièces. Certains historiens y ont par ailleurs perçu une élaboration de la question subversive à propos de la différenciation des sexes et de la domination masculine. Les scènes étalaient avec complaisance les désordres que pouvait causer l'emprunt de normes masculines, y compris à travers l'habillement, par les femmes. Mais si l'action nouée à travers les différents actes relevait davantage du comique, le dénouement de ces pièces avait également une valeur exemplaire, dans laquelle la femme reprenait le contrôle de ses choix, notamment en matière de mariage. Indirectement, ce théâtre formait aussi une critique à l'égard des unions par intérêt et du commerce matrimonial, qui allait lui aussi à l'encontre des lois divines. Nous observons dans ces pratiques de travestissements féminins les bribes d'une remise en question de la place féminine au sein d'une société calquée sur l'organisation familiale, où le corps féminin était au service d'une stratégie d'alliance entre lignées⁷⁵².

En dehors du contexte théâtral et pour ce qui était des femmes souhaitant se travestir quotidiennement, par esprit de rébellion ou par goût, la question n'était même pas envisagée, ni dans nos manuels d'éducatrices ni dans la plupart de nos œuvres picaresques. Porter l'habit d'homme était contre nature et pouvait être considéré comme un crime envers la Nature et envers Dieu, mais il s'agissait également d'une pratique officiellement répréhensible.

⁷⁵⁰ PAUN DE GARCÍA S., « Zaya's Ideal of Masculine ... » dans CAMMARATA J. (éd.), *op.cit.*, p.260.

⁷⁵¹ TAMAGNE F., *op. cit.*, p.20.

⁷⁵² LEDUC G., *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006, (Des idées et des femmes), p.136-138.

Contrairement au diction populaire, l'habit faisait le moine aux Temps Modernes⁷⁵³ et s'appropriier les codes vestimentaires du sexe opposé revenait à revendiquer cette identité sexuelle. Pour certains auteurs, porter des vêtements virils induisait l'homme à adopter un comportement adapté et, par extension, s'habiller selon la mode masculine espagnole permettait de recevoir les honneurs qui leur étaient dus. La relation de cause à effet était inversée, de sorte que le vêtement d'inspiration militaire était une cause de bravoure et de victoire, et non une coïncidence du pouvoir⁷⁵⁴. Pour une femme, il s'agissait donc d'un délit que de se revendiquer d'une nature aussi parfaite que celle de l'homme⁷⁵⁵, compte tenu de la vision misogyne dont elle était affublée. C'est pourtant le cas de Catalina de Erauso, qui prend cette liberté sans attendre la permission de qui que ce soit d'autre que d'elle-même, faisant l'impasse au passage sur celle de son Dieu Créateur. En se débarrassant de ses vêtements de nonne, c'est également tout un pan de sa vie qui disparaît, et elle renaît alors dans la peau d'un mâle, tandis que son vêtement lui permettait d'accomplir cette attribution d'un genre qui n'est initialement pas le sien.

« Elle s'habille comme un homme, à l'espagnole⁷⁵⁶, porte l'épée bravement, comme la vie, avec la tête un peu basse et enfoncée dans des épaules trop hautes. Bref elle a la mine plus d'un soldat que d'un mignon de Cour.⁷⁵⁷ »

« (...) m'accommodant et coupant de quoi me vêtir, je taillai et me fis dans une basquine de drap bleu que j'avais, des chausses, et d'un cotillon vert de tiretaine que je portais dessous, un pourpoint et des guêtres. Je me coupai les cheveux et le jetai.⁷⁵⁸ »

Par son travestissement, Catalina s'inscrit également dans une lignée de saintes guerrières portant l'habit d'homme. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de punir le travestissement,

⁷⁵³ Dans les ordres religieux en particulier, le vêtement faisait office de signe identitaire et devait incarner les idéaux auxquels prétendait le porteur. Il semblerait que ce même processus soit appliqué pour l'habillement féminin, mais également pour le paraître et l'apparence de tout membre d'une classe sociale particulière. BENOIST P. « L'habit faisait-il le moine ? Le paraître des religieux au temps de la réforme catholique » dans PARESIS I. (éd.), *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2008, (Histoire et civilisations), p.154.

⁷⁵⁴ PAUN DE GARCÍA S., « Zaya's Ideal of ... » dans CAMMARATA J. (éd.), *op.cit.*, p.263.

⁷⁵⁵ À ce sujet, les penseurs de l'époque issus de traditions anciennes qui s'affrontent ont formulé des explications différentes. Les notions aristotéliennes impliquant l'infériorité de la femme avaient tendance à associer le travestissement féminin à l'usurpation de la vertu masculine, tandis que le courant néo-platonicien qui faisait primer l'esprit sur la matière légitimait les actions d'appropriation d'éléments masculins par la femme comme le devoir féminin de dépasser sa nature débile par le don divin de l'esprit. LEDUC G., *op. cit.*, p.139.

⁷⁵⁶ À l'époque, le costume masculin typique empruntait des éléments à l'uniforme militaire. La beauté et le prestige de l'armure influencèrent la mode masculine jusqu'au XVIII^e siècle. Les vêtements rigides se composaient de manteaux courts sur des collants ajustés et des pièces rembourrées, ornées d'une imposante collerette amidonnée. Les manches et la taille étaient rembourrées et mettaient en valeur la finesse de la taille. Le costume était accentué sous la taille, pour mettre en valeur les parties génitales, agrandies ou non, par une coque. PAUN DE GARCÍA S., « Zaya's Ideal of Masculine ... » dans CAMMARATA J. (éd.), *op.cit.*, p.261.

⁷⁵⁷ DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *op.cit.*, p.12.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, p.16.

une distinction était faite entre les « débauchées » et les femmes chastes. Pour se défendre, les femmes invoquaient souvent la virginité, et excluaient ainsi les soupçons de prostitution. L'examen gynécologique qu'avait subi Catalina n'était donc pas un cas isolé. Catalina suit l'exemple des Saintes travesties du Moyen Âge, notamment les figures de *La Légende dorée*, des mystiques portant l'habit d'homme ou des guerrières investies d'une mission divine. La transgression des normes en ce qui concerne le vêtement est également tolérable lorsque la femme est en danger de perdre son honneur, comme nous l'avons vu avec Sainte Wildeforte. Mais la stéréotype de l'héroïne guerrière auquel appartient Catalina témoigne d'une forme d'acceptation différente, tant qu'elle synthétise les valeurs politiques et religieuses de l'époque : la chasteté et les vertus chevaleresques. La chasteté étant la vertu féminine par excellence, et les valeurs guerrières étant propres à l'homme, la figure de la Vierge combattante manifeste la perfection des deux sexes⁷⁵⁹.

LA CONTREFAÇON DU CORPS

Le corps de la femme était considéré comme un cadeau de Dieu, parfaitement dessiné pour correspondre aux attentes de la société à son égard et lui servir de bagage dans sa mission divine : celle de faire office d'aide et de soutien à l'homme. Ce cadeau, bien qu'il doive entraîner une infinie reconnaissance de la part de la femme, ne lui était pas directement adressé, mais était plutôt perçu comme une offrande à destination de l'homme. Son corps ne lui appartenant pas, c'était donc une forme de manque de respect de contrefaire son aspect physique, non seulement car cela entraînerait une dépossession de la capacité d'action masculine, mais également, car, traduisant une insatisfaction, cela ferait figure d'affront à l'égard de Dieu. Le champ lexical employé par les auteurs pour rendre compte de leur opinion sur les cosmétiques relevait davantage du dégoût et de la sorcellerie que d'un significatif de beauté. Toute forme d'additif artificiel, maquillages, crèmes, fards et onguents, était présentée comme une souillure, qui dénaturait le corps de la femme et entravait sa pureté. Ces cosmétiques vinrent même à être associés avec le Diable et considérés comme des cadeaux infernaux, en récompense d'accomplissements malhonnêtes ou en guise de provocation envers Dieu.

⁷⁵⁹ STEINBERG S., *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001, p.89-90.

« Les femmes emmusquées et qui usent de fards et senteurs pêchent contre Dieu. (...), Car elles l'ont pris de l'ennemi d'enfer, adversaire de Dieu, auteur et inventeur de telles odeurs, ou, à mieux dire, pures et putes ordures (...) Par conséquent, tresser, frissonner et oindre les cheveux, la déguiser par onguents et fards est promptement vouloir en faire sacrifice à Satan. ⁷⁶⁰»

« Déguiser sa face, se farder de teints et de couleurs, pour paraître plus précieuse et belle, est une fallace adultérine et pleine de mensonge. (...) Femmes, soyez telles, et telles que vous vous exhibez devant les yeux des hommes, telles que Dieu votre Créateur vous a faites. ⁷⁶¹»

Aussi, à l'instar des nombreuses injonctions relatives à la féminité, nous observons l'expression de contradictions profondes. À titre d'exemple, revenons sur les conseils de VIVES, exprimés plus tôt dans notre travail, exhortant la femme à se conformer aux désirs de son mari quant à son code vestimentaire. Il exprimait l'impératif de respecter les goûts masculins, y compris lorsque ceux-ci exigeaient de l'épouse qu'elle soigne richement son apparence et use d'artifices s'il cela était nécessaire. Pourtant, l'extrait suivant représente cette même problématique sous un regard nouveau et paradoxal. Cette fois, VIVES souligne l'importance du jugement de Jésus-Christ, supposé prévaloir sur celui du mari qui, par manque de discernement, ferait preuve de sottise et de superficialité. Illustrant, pour ainsi dire, qu'il vaille mieux « être seule que mal accompagnée », et que la femme doive respecter ces codes moraux et sociaux plutôt que le jugement de son époux. Pourtant, ce comportement constituait à nouveau une forme de transgression des codes moraux, portant la femme à faire prévaloir son propre jugement sur celui de son mari. Il résultait l'impossibilité de remplir intégralement les critères moraux, puisque que ces deux discours paradoxaux ne pouvaient être conciliés. La femme faisait donc face à un échec inévitable quant aux attentes qui lui étaient imposées.

⁷⁶⁰ MEURIER G., *op.cit.*, 1578, p.22-23.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p.23.

« Si tu ne peux être mariée qu'en étant blanchie et vermillonnée⁷⁶², il te vaut mieux ne point être mariée qu'en offensant Jésus-Christ, qu'en étant mariée à un sot à qui plus plait le fard que toi-même (...) à te noircir les sourcils, coloré les joues de couleurs menteuses, teindre les cheveux en fausses couleurs, et falsifier toute la race humaine. ⁷⁶³»

Les critères de beauté, comme nous l'avons vu, étaient pourtant bel et bien effectifs et leur évolution montrait qu'ils étaient également relatifs aux attentes envers la gent féminine. Il est indéniable que chaque cosmétique, outre son ambition esthétique, était également considéré comme un symbole, voire comme le signifiant, permettant, par déduction, de se construire une opinion sur la personne que l'on observe. Pour comprendre l'origine de ces critères de beauté, il est impératif que nous envisagions le modèle de référence auxquelles ils renvoient. À titre d'exemple, nous pourrions évoquer les fards rouges, que les femmes utilisaient pour colorer leurs joues. Les rougeurs sur la face, biologiquement associée aux sentiments honteux, ou à l'exercice physique, étaient perçues comme la conséquence d'une attitude prude, dans le premier cas, ou d'un dur labeur, dans le second⁷⁶⁴. Les cosmétiques, outre le fait de contrefaire l'aspect physique, étaient également considérés comme une contrefaçon de l'expression émotionnelle ou d'un comportement, manifestant illégitimement les conséquences d'une cause n'ayant pas eu lieu. Certaines pratiques ont donc été accaparées et réduites à leur ambition esthétique, s'éloignant de plus en plus de leur signification originelle. C'est pourquoi les rougeurs sur les joues, dès lors qu'elles étaient contrefaites, n'évoquaient plus la pudeur ou l'honnêteté, mais au contraire le mensonge et l'oisiveté. MEURIER encourage le retour à la source en mettant en lumière les déductions qui proviennent de telles caractéristiques physiques, exhortant les jeunes filles à obtenir ce même résultat par les voies naturelles que par la contrefaçon, par le travail notamment : « M. La besogne est un fard sans pareil⁷⁶⁵ ».

Dans la littérature picaresque, les codes esthétiques et plus particulièrement les cosmétiques, présentaient non seulement une contradiction externe, vis-à-vis de de l'éducation honnête exposée dans nos manuels, mais également une contradiction interne,

⁷⁶² Les couleurs utilisées dans le maquillage féminin sont étroitement liées au culte de la Vierge. Le rouge et le blanc figurent dans son iconographie à cause de leur association à deux fleurs : la rose et le lys. En effet, après son assomption, des roses et des lys ont poussé à l'endroit où ses pieds ont foulé la terre. La rose est d'ailleurs immortalisée dans les rosaires, en signe de dévotion. Au Moyen Âge, ces couleurs faisaient partie des fantaisies de l'époque, et les visages des femmes devaient égaler la beauté de ces fleurs. Elles sont d'ailleurs évoquées dans les poèmes liés à la beauté féminine jusqu'au XIX^e siècle. Mais le lien entre ces couleurs et l'iconographie mariale s'est estompé, jusqu'à ne laisser dans les imaginaires qu'une association avec l'amour et la sexualité. SLANEY F., « Maquillage, sexualité et culte de la Vierge Marie en Occident » dans *Anthropologies et sociétés*, n° 10, 1986 p.81-90.

⁷⁶³ VIVES L., *op. cit.*, p.70.

⁷⁶⁴ *Cnfr.* p.119.

⁷⁶⁵ MEURIER G., *op.cit.*, 1618, p.55.

présentant en son sein des situations analogues de manière partielle. Dans la *Célestine*, l'usage du maquillage était condamné lorsqu'il s'agissait d'entretenir la beauté de la jeune vierge Mélibée. Cette dernière était alors accusée de tromperie et de simulation d'une pureté illégitime. Mais le maquillage était justifié lorsqu'il s'agissait d'éclaircir les motivations des femmes dévergondées à se colorer le visage. Le champ lexical lié au dégoût et à l'horreur est à nouveau mobilisé, mais un second champ lexical lié à la séduction fait son apparition quelques chapitres plus tard, au moyen de termes suggestifs comparant le fard à un appât à hommes.

« Il y en a qui s'épilent les sourcils avec des pinces, des emplâtres de cire. D'autres préparent des teintures avec des plantes, des racines, des branches ou des fleurs, espérant que leurs cheveux auront le même or que les siens, d'autres encore meurtrissent leur visage en l'enduisant d'onguent de toutes les couleurs, de crèmes, d'eaux-fortes, de fards blancs ou rouge, que je ne nomme pas, de crainte de paraître fastidieux.⁷⁶⁶ »

« Il y a des parures pour donner la beauté à celles qui en manquent ; elles rajeunissent les vieilles et rendent plus jeunes celles qui le sont encore. Le fard, qu'il soit rouge ou blanc, c'est la glu à laquelle se prennent les hommes. À moi, mon miroir ! Et d'abord le khôl, j'ai les yeux tout abîmés. À moi, mes coiffes blanches, mes collerettes brodées, mes habits de fête ! Je vais préparer une lessive pour ces cheveux qui commençaient à perdre leur blondeur.⁷⁶⁷ »

En définitive, nous pourrions dire que l'appropriation des caractéristiques masculines passait également par l'aspect physique de plusieurs façons : le rejet par la contrefaçon effective du corps de l'homme, l'affiche d'une attitude libre vis-à-vis de son propre corps, comme les hommes en avaient le loisir, ou l'exacerbation de caractéristiques dites « féminines » à son avantage.

⁷⁶⁶ DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère), p.167.

⁷⁶⁷ DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère), p.305.

CONCLUSION

Notre travail visait à étudier le discours et les représentations de la féminité dans l'Europe ibérique des XVI^e et XVII^e à travers deux types de sources : des manuels d'éducatons à destination des femmes produits en Espagne et des Pays-Bas espagnols et des œuvres de littérature picaresque espagnoles. Nous cherchions particulièrement à y déceler les représentations des transgressions vis-à-vis des normes de la féminité hégémonique de l'époque et à comprendre la mesure dans laquelle elle pouvait être assimilées à une appropriation de caractéristiques masculines. De ce fait, la figure de la femme virile occupe une place centrale dans notre développement.

Dans la première partie du travail, nous avons retracé le contexte de production de nos différentes sources. En ce qui concerne les manuels, cela nous a permis de comprendre l'évolution des priorités éducatives et d'intégrer les préceptes exprimés par les pédagogues dans un cadre qui transcende largement l'instruction féminine. Nous avons pu voir que l'établissement des normes quant à la préservation de l'ordre social était également issu d'un climat d'insécurité qui entraînait d'une part un renforcement des valeurs traditionnelles et d'autre part des prises de libertés. Le succès de ces manuels d'éducation tient également de la nécessité d'une reconquête religieuse dans le contexte des troubles confessionnels de l'époque. Les œuvres de littérature picaresque étaient également associées à cette dimension morale, mais celle-ci prenait un caractère plus ambigu. L'établissement des modèles féminins passait par la représentation de contre-modèles déviants. Cette littérature mobilisant les stéréotypes de genre pouvait toutefois permettre d'entrevoir les préoccupations de l'époque en ce qui concerne l'idée que l'on se faisait de la féminité. Tout au long de notre analyse, nos sources nous ont présenté les frontières de genre comme inviolables et imperméables. Mais paradoxalement, les Temps Modernes étaient également une époque où l'estompage de ces frontières était fréquemment observé. De plus en plus régulièrement, les penseurs font mention d'une féminisation de l'homme, ou au contraire de féminité virile. La crainte face à la confusion des genres était bel et bien perceptible. La première partie du travail visait donc principalement à permettre une interprétation plus fine grâce à une compréhension du système de valeurs et du contexte idéologique dans lequel nous nous trouvions à l'époque.

Dans la seconde partie du travail, nous avons mobilisé des extraits de sources pour nous permettre une analyse thématique du discours sur les femmes. À travers notre étude des représentations des femmes dans le monde extérieur, nous pouvons discerner plusieurs choses. Premièrement, la femme ne peut être dissociée de l'environnement dans lequel elle se trouve. Son corps n'est envisagé qu'en tant qu'objet qui peut ou non se situer à la place qui lui était désignée. Nous observons un parallèle entre la situation des individus de sexes féminins ou masculins et la préservation de l'ordre social. L'importance de préserver l'ordre social tel qu'il était présenté à cette époque découlait de la perception des rôles féminins et masculins comme le produit de la création divine. Deux autres raisons sont invoquées quant à la nécessité de tenir la femme recluse : le danger que pourraient représenter les étrangers, principalement à l'égard de sa virginité et de son honneur, et l'inadéquation de sa situation dans l'espace public avec ses activités domestiques. Ces injonctions sont inscrites dans l'élaboration d'un modèle de vertus féminin, pourtant inatteignable. Dans la littérature picaresque, ces mêmes directives se trouvent au cœur d'une morale exprimée par contre-exemples. Ces femmes qui occupent l'espace public à leur guise ne perturbent pas l'ordre social uniquement en se détournant des normes féminines, mais également, car elles empiètent sur le domaine masculin en s'attribuant les privilèges des hommes, notamment celui d'être dissociée de son contexte spatial. En ce sens, elles font preuve d'une virilité qui n'était pas pour autant admise comme ce fut le cas des *viragos* spirituelles comme Thérèse d'Avila. La construction de l'honneur féminin suit ces mêmes processus représentatifs. L'honneur des femmes était indissociable de celui de leur mari et la façon dont elles se comportaient pouvait les impacter. Les transgressions féminines remettaient en question la masculinité performative, dans le sens où elles signifieraient l'incapacité du mari ou du père à remplir son devoir de chef de famille en contrôlant les femmes du foyer ou en manifestant sa puissance sexuelle. Mais certaines *picaras* mettent en place des processus différents en ce qui concerne la construction de l'honneur. Elles se jouent consciemment des stéréotypes de genre pour mieux parvenir à leur dessein. Les auteurs, à travers ces personnages marginalisés, parviennent sans le vouloir à donner une capacité d'action à des personnes qui en sont *a priori* dépourvues. La norme, toujours considérée comme contraignante, devient une force de subversion une fois détournée. Par ailleurs, c'est également en s'appropriant la capacité à définir leur propre honneur que ces *picaras* peuvent également être considérées comme « viriles », dans le sens où elles le dissocient du lien de causalité impliquant de l'homme. Ceci transparait également dans la parole ou dans la sphère émotionnelle féminine, surtout lorsque les émotions se heurtent avec les libertés masculines. Nous percevons un lien avec les

archétypes de *mujeres varoniles* du théâtre : la *mujer vengadora*, ou la *bandolera*. Mais ces archétypes ne sont pas aussi bien définis dans la littérature picaresque. De ce fait, ceci constitue une virilité transgressive.

Par la suite, nous avons analysé le discours sur les femmes dans la cadre de la vie familiale et du mariage. Comme nous l'avons vu, l'organisation du ménage pouvait être envisagée comme une transposition directe de l'ordre social. Les rôles au sein de cette organisation étaient orientés en fonction du genre et du statut familial. L'importance du mariage était d'ailleurs renforcée par l'Église qui y voyait un moyen de contrôle des mœurs de la sphère privée dans le contexte d'une reconquête confessionnelle. Dans les manuels didactiques, nous avons analysé la mesure dans laquelle le rapport d'autorité qui impliquait la soumission de la femme était davantage envisagé comme une relation de propriété. Cela commençait par la considération de l'union conjugale comme un contrat au cours duquel la femme était négociée puis cédée du père au mari. Mais les *picaras* se jouent de ces standards et prennent l'initiative de rencontres avec le sexe opposé. Elles interviennent directement dans le processus de rencontre et s'émancipent dès lors du statut d'« objet négocié ». Mais ce n'était pas cette simple transgression qui indisposait. Ce faisant, elles usurpaient le rôle masculin : celui du père responsable du choix de l'époux, ou celui du prétendant chez qui l'initiative était davantage acceptée. À nouveau, elles font preuve d'une virilité transgressive. Des contradictions apparaissent également en ce qui concerne les motivations au mariage. Les moralistes légitiment l'union par plusieurs facteurs : l'équilibre exprimé dans la Bible, dans lequel la femme aurait été donnée à l'homme en guise d'aide et de consolation ; l'exigence procréative ; la volonté de donner un cadre à la sexualité. Mais ces justifications découlent d'une représentation de la femme comme inférieure à l'homme, puisque son existence n'aurait pas lieu d'être si ce dernier n'existait pas lui-même. Dans la littérature picaresque, les motivations au mariage touchent principalement aux clichés associés aux femmes : l'avidité, la coquetterie, la volonté d'émancipation, la préservation de la réputation ou encore la lubricité. Si ces aspects ne nous permettent pas d'envisager les réelles inspirations des femmes, nous pouvons tout de même entrevoir les sujets de préoccupations quant au mariage. Cela témoigne indirectement de la possibilité que ces transgressions aient été effectivement constatées par les auteurs, bien que l'ambition satyrique de la littérature picaresque nous induise à nous montrer critiques face à ces hypothèses. Aussi, les *picaras* s'illustrent rarement dans des unions conjugales honnêtes. Au contraire, alors que les moralistes prônent l'image d'une ménagère respectable, chaste, travailleuse et n'ayant pas eu de relation sexuelle

avant le mariage, la littérature picaresque dépeint des femmes à la sexualité débridée, des trafics de vierges ou des comportements oisifs. Nous avons pu constater la présence de personnages féminins ne désirant pas se marier, ou au contraire, utilisant les obligations conjugales à leur avantage. Nous pourrions donc dire que la déviance se subdivise en deux axes : le rejet et l'adaptation. D'une part, il s'agit de ne pas se conformer aux normes en prenant le contre-pied des attentes, d'autre part, il s'agit de mettre à profit la représentation de la féminité en la détournant. Nos *picaras* se situent donc dans un entre-deux, oscillant constamment entre rejet et adaptation de norme, ce qui les rapproche des femmes viriles, tout en leur conférant un caractère inacceptable. Mais en définitive, elles prennent tout de même une distance vis-à-vis des modèles des moralistes et principalement de celui de la Vierge Marie qui constitue un idéal inatteignable cumulant deux perfections incompatibles : virginité et maternité.

Nous avons également envisagé les activités des femmes. Cette thématique fait particulièrement écho au concept d'agentivité. Mais cette capacité d'action doit être également envisagée en fonction du contexte économique et du discours sur l'argent. À en croire la plupart des auteurs, le domaine d'activités des femmes n'est confiné qu'à la sphère domestique. Mais cet idéal féminin ne tient pas compte des réalités pratiques, et notamment de la nécessité pour une famille honnête de se conformer aux standards économiques de l'aristocratie. Dans la littérature picaresque, nous constatons plusieurs exemples de femmes exerçant des métiers honnêtes, mais ce sont bien les exercices rémunérateurs illicites qui constituent la plus grande partie du discours. Nous avons d'ailleurs constaté que les griefs à l'égard des activités féminines découlent davantage du fait qu'elles soient exercées par une femme que par le fondement des métiers. Il s'agit donc bien d'une réticence à l'égard de l'agentivité des femmes. Le paroxysme de cette situation est illustré par le discours sur la prostitution. Le commerce sexuel est particulièrement décrié dans la Célestine. La conversion du corps féminin en tant que ressource n'est pourtant critiquée que quand c'est à l'initiative de la femme, qui n'est donc pas propriétaire de son propre corps. Cette marchandisation du corps féminin est pourtant acceptée lorsqu'il prend la forme d'une union légitime. En exerçant un tel métier, la femme reprend le monopole de son corps et le rend impropre à l'union à un seul homme. De plus, les métiers déviants sont également associés les uns autres et assimilés à des pratiques réprouvées comme la sorcellerie. Les capacités des femmes à entreprendre des actions indépendamment des hommes faisaient peur et menaçaient l'équilibre dans lequel les hommes pouvaient eux exercer leur liberté. En affirmant à leur tour cette liberté, elles

empiètent donc sur celle des hommes et s'approprient leurs privilèges. Il nous semble également pertinent de souligner la flagrante dissemblance entre la perception de l'acquisition de biens ou d'argent chez l'homme et chez la femme. En effet, la littérature picaresque met en scène des personnages vicieux perpétuellement en quête de profit. Chez les *picas*, ce trait est présenté comme issu de leur nature avide et donne lieu à leur association avec le vol et l'arnaque. Ceci confirme l'inconfort vis-à-vis de l'agentivité des femmes. Par ailleurs, le comportement des héroïnes par rapport aux normes quant à leurs activités suit à nouveau ces deux schémas de rejet ou adaptation. Certaines *picas* s'illustrent dans des métiers et activités véritablement interdites, tandis que d'autres jouent sur les stéréotypes de genre et se font passer pour prude pour parvenir à une même fin : exercer une liberté similaire à celle de l'homme, d'un point de vue économique, mais également en ce qui concerne les loisirs.

Enfin, nous avons abordé la thématique du corps. Nous avons vu que le corps des femmes était considéré comme un espace de lecture que les hommes interprétaient en fonction de leurs attentes. Dans les descriptions qui sont données par les pédagogues, le corps féminin semble parfaitement adapté au service de l'homme et tendait à confirmer les normes sociales. De ce fait, les traits physiques associés aux femmes étaient présentés comme la cause et la conséquence de leur image. Les corps féminins et masculins étaient strictement définis et les caractéristiques de chacun induisaient la construction de symboles liés au genre. La barbe, élément typiquement masculin, représentait la puissance et la force. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, comme nous l'avons vu, les barbues de l'hagiographie médiévale étaient qualifiées de saintes « viriles », car la barbe manifestait les bonnes grâces de Dieu. Mais l'acceptation de ces caractéristiques physiques impliquait nécessairement la conservation de la virginité, à défaut de laquelle ces femmes honorables tombaient en disgrâce et étaient considérées comme monstrueuses. Le corps féminin se trouvait également au cœur de contradictions quant à sa représentation. D'une part, il constituait la propriété d'autrui, privant alors la femme de la capacité à considérer son corps comme bon lui semblait, y compris en ce qui concerne la façon de se vêtir ou de se maquiller. D'autre part, son caractère fertile lui conférait un statut sacré associé au mystère de la vie et par conséquent au divin, le rendant alors intouchable. Les *picas* ne manifestent pas pour autant cette aliénation du corps et se distancent de ces principes. Non seulement elles se réapproprient leur propre corps, mais également les privilèges masculins tels que celui de s'émanciper d'un lien de causalité entre les traits et les comportements qu'ils devaient impliquer. Par ailleurs, les discours divergent en ce qui concerne les liens entre le corps et l'âme. Nous observons une

croyance selon laquelle l'état de l'âme se répercutait sur le corps physique. Mais cette idée était contrebalancée par des mises en garde à l'encontre de la beauté et de l'orgueil. Les femmes ne pouvaient donc jouir de leur propre beauté, contrairement aux hommes, pour qui le regard sur le corps féminin n'était pas tant désapprouvé. Indirectement, le fait de se parer permettait à la femme de contrevenir aux standards physiques, mais également de s'octroyer le privilège de la délectation face à son propre corps. Elle se positionne alors dans une forme de virilité transgressive développée sur le rejet. C'est également le cas des femmes qui se travestissent par plaisir, comme c'était le cas de Catalina. La contrefaçon effective du corps masculin est alors représentée à son paroxysme.

Nous avons pu distinguer plusieurs niveaux d'interprétations à travers l'analyse de nos sources. Les manuels d'éducation à destination des femmes exposent une morale stricte, visant à un idéal féminin basé sur un inspiré par la Vierge Marie. Ce même modèle est également perceptible dans la littérature picaresque, à travers le contre-exemple montré par les personnages débauchés et les incursions morales qui ponctuent la plupart des œuvres. Un second niveau d'interprétation nous a permis d'entrevoir les facteurs de transgressions des normes liées à la féminité et la construction d'une représentation de la femme comme un être emprunt de vice. Ceci nous montre également les préoccupations de l'époque et les comportements contre lesquels nos auteurs s'opposaient, témoignant de leur potentielle effectivité. Mais pour la littérature picaresque, ces constats doivent impérativement être envisagés en fonction de la dimension comique et archétypique des œuvres. Ces deux niveaux d'interprétation s'inscrivent dans le contexte d'une représentation paradoxale de la féminité. La femme était considérée comme imparfaite, encline au mal et subordonnée à l'homme, perçu comme la création divine la plus aboutie. Du fait de ses vices, l'homme devait la contrôler, et l'induire à rester dans un système normalisé qui devait la maintenir dans une attitude honorable. Mais la femme avait également le devoir de « surpasser sa féminité » et de tendre à la perfection incarnée par le modèle masculin, en s'émancipant de sa propre « nature ». Elle devenait alors une femme « virile », une *virago*, suscitant l'admiration. Mais ce statut de *virago* n'était pas sans implications et condition. Même si nous pourrions y voir une forme de rejet des normes par la femme, la notion de « virilité féminine » était également codifiée par des hommes, qui y intégraient alors des attentes à l'égard de ces femmes au statut particulier. Autrement dit, la transgression des normes en matière d'identité de genre était elle-même l'objet de nouvelles normes qui légitimaient ou non cette déviance. Toutefois, c'est bien cette notion de femme virile qui nous mène à notre troisième niveau d'interprétation.

Nous pouvons, à travers les attitudes des personnages picaresques, observer à la fois une profonde contradiction avec le modèle présenté dans les manuels didactiques, et une forme d'appropriation de ces mêmes modèles dans une optique de transgressions. Tout au long de nos analyses, nous avons eu l'occasion de découvrir des femmes s'appropriant des caractéristiques masculines et jouant sur l'ambiguïté des stéréotypes féminins. De ce fait, nous pouvons également parler de « femmes viriles », mais éloignées de la virilité liée à la vertu et codifiées par les auteurs moralistes. Il s'agit plutôt d'une forme d'agentivité féminine par l'appropriation de comportements perçus à l'époque comme masculins. Ce troisième niveau d'interprétation nous permet alors, sur base d'un discours contradictoire, d'entrevoir une nouvelle figure : celle de la « *virago* transgressive », ne correspondant ni aux spirituelles telles Thérèse d'Avila ni aux archétypes théâtraux espagnols.

Nous pouvons constater que cette virilité transgressive transparait dans la plupart de nos extraits de sources, bien que les auteurs des deux genres littéraires aient initialement pour ambition de renforcer les frontières du genre et de proposer un modèle de féminité strict et unique. Le discours sur les femmes des Temps Modernes perçus à travers la littérature picaresque nous montre toutefois le caractère pluriel de ces représentations. Nous pourrions donc percevoir le genre à l'époque moderne comme un tout inégalement partagé, et où l'un des deux sexes ne pourraient déborder des normes qui lui correspondaient sans « gagner du terrain » sur l'autre. Ceci fait d'ailleurs écho aux représentations de la femme en tant qu'être incomplet et celles de l'homme en tant qu'être abouti.

Cette étude ambitieuse comporte plusieurs perspectives d'améliorations et ouvertures. Ce travail s'est contenté du discours sur la féminité, mais nous savons que les standards masculins étaient également établis à travers nos sources. Une étude de la représentation des deux genres mis en perspective pourrait alors approfondir la compréhension des représentations de la masculinité, de la féminité, et leurs facteurs de transgression. Par ailleurs, les thématiques que nous avons balayées sont très larges et pourraient constituer chacune un travail à part entière. La nécessité de restreindre l'analyse nous a donc contraints à envisager chacun de ces aspects de façon synthétique. Toutefois, nous n'aurions pu interpréter le discours sur les pratiques déviantes de la littérature picaresque sans établir au préalable les correspondances avec les préoccupations des moralistes quant à l'attitude à respecter, d'autant plus que la richesse du corpus de sources nous le permettait. Notre objectif était avant tout de fournir une étude large à propos du discours sur la féminité et la femme virile. Nous espérons

que nos conclusions pourront servir à des chercheurs souhaitant approfondir l'un ou l'autre aspect que nous avons abordé.

Aujourd'hui, le genre est désenclavé du sexe biologique et nous pouvons comprendre que l'appropriation des caractéristiques masculines telles qu'elles sont comprises dans les discours s'apparente plutôt à un témoignage d'une agentivité féminine qui s'exerce selon deux axes : le rejet des normes de la féminité hégémonique et l'adaptation de ces mêmes normes à son avantage. De ce fait, nous pourrions donc dire que cette notion de femme virile découle elle-même d'une représentation binaire du genre au cours duquel s'opère une standardisation des transgressions, en réponse à la crainte d'un bouleversement de l'ordre social. Ceci visait donc à légitimer les déviances, pour masquer la fragilité du système en vigueur. Avec du recul, nous pourrions donc parler d'une forme de féminité non hégémonique et marginalisée plutôt que de véritable « virilité transgressive ».

BIBLIOGRAPHIE

1) Éditions de sources

ALEMAN M., DESVOIS F. (éd.), *Guzmán de Alfarache*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

BATAILLON M. (éd.), *La vida de Lazarillo de Tormes*, Paris, Flammarion, 1994, (éditions bilingues).

BRUTO G.M., *L'institution d'une fille de noble maison*, Anvers, 1555.

DE ERAUSO C., SCHEER L. (éd.), *Histoire de la Nonne Alferez*, Tours, Farago, 2001.

DE ROJAS F., BATAILLON M., HEUGAS P., *La Célestine ou tragi-comédie de Calixte et Mélibée*, Paris, Aubier, 1963, (Collection bilingue des étrangers classiques).

DE ROJAS F., *La Célestine*, traduit de l'espagnol par SCHULMAN A., Paris, Fayard, 2006, (Littérature étrangère).

DE GLEN J.B. & DE GLEN J., *Du devoir des filles : traicté brief et fort utile, divisé en deux parties: la première est de la dignité de la femme, de ses bons deportemens et devoirs. L'autre traicte de la virginité*, Liège, Henri Hovius, 1597.

DE GLEN J.B., *Oeconomie chrestienne contenant les reigles de bien vivre, tant pour les gens mariés qu'à marier, pour nourrir et eslever les enfans, fils, filles en la vraye pieté; ses serviteurs aussi et servantes : compris en huict livres*, Liège, Léonard Streel, 1608.

LÓPEZ DE ÚBEDA F., *La narquoise Justine : lecture pleine de récréatives aventures et de morales railleries contre plusieurs conditions humaines*, Paris, Pierre Bilaine, 1636.

MEURIER G., *Formulaires de lettres morales moult propres pour l'usage des ieunes filles, és écoles françoise*, Anvers, 1573.

MEURIER G., *La guirelande des ieunes filles, en françois et flamen, reueues et plusieurs belles sentences illustrées par le mesme*, Anvers, 1618.

MEURIER G., *De l'office d'une bonne matronne*, Anvers, 1578.

RICO F. (éd.), MORROS C. B. (éd.), *Lazarillo de Tormes*, Madrid, Catedra, 2006.

VIVES L., *L'institution de la femme chrétienne, tant en son enfance comme en mariage et viduité, avec l'office du mari*, Anvers, 1579.

2) Bibliographies

LOSADA-GOYA J.-E., *Bibliographie critique de la littérature espagnole en France au XVII^e siècle: présence et influence*, Droz, Genève, 1992, (Travaux du Grand Siècle ; 9).

PETERS-FONTAINAS J., *Bibliographie des impressions espagnoles des Pays-Bas*, Louvain, Peeters-Fontainas, 1993.

VALERIUS A. (éd.), *Bibliotheca Belgica*, vol.3, Nieuwkoop, De graff, 1973, (Monumenta Humanistica Belgica ; 5).

VAN DER HAEGHEN F. et LINGER M.T., *Bibliotheca Belgica : bibliographie générale des pays-bas*, volume 3, Bruxelles, Culture et civilisation, 1975-1979.

3) Dictionnaires et encyclopédies

ADAM R., VANAUTGAERDEN A., *Vivre et imprimer dans les Pays-Bas méridionaux : (des origines à la Réforme)*, Turnhout, Brepols, 2018, *Nugae humanisticae sub signo Erasmi* ; 16-17).

BLUCHE F. (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, 2^e éd., Paris, Fayard, 1990, 2005.

CAMPBELL G. (éd.), *The Oxford Dictionary of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

DEWALD J. (éd.), *Europe 1450 to 1789. Encyclopedia of the Early Modern World*, 6 vol., Detroit, Charles Scribners's Sons, 2004, (Scribner Library of Modern Europe).

KAMEN H., *Golden Age Spain*, 2e éd., New York, Palgrave Macmillan, 2005, (Studies in European History).

KURIAN G.T., LAMPORT M.A., *Encyclopedia of Christian Education*, Londres, Rowman and Littlefield, 2015.

MULLET M., *Historical Dictionary of the Reformation and Counter-Reformation*, Toronto, Scarecrow Press, 2010.

SPEAKE J., BERGIN T.G. (éds.), *Encyclopedia of the Renaissance and the Reformation*, New York, Fact on File, 2004.

4) Travaux thématiques

a) Méthode sur le genre

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., e.a., *Introduction aux études sur le genre*, 3^e éd. rev. et augm., Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020, (Ouvertures politiques).

BUTLER J., *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1999.

CHAUVIN S., JAUNAIT A., BERENI L., *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., Bruxelles, De Boeck, 2012, (Ouvertures politiques).

DOWNS L. L., *Writing Gender History*, Londres, Oxford university press, 2004.

EHRlich S., MEYERHOFF M., HOLMES J., *The handbook of language, gender, and sexuality*, Chichester, Wiley-Blackwell, 2017, (Blackwell Handbook in Linguistics).

LAQUEUR T.W., *Making Sex: Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.

THÉBAUT F., *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BEHREND-MARTINEZ E., « Making Sense of History of Sex and Gender in Early Modern Spain » dans *History Compass*, n°7, 2009, p.1303-1316.

GUILHAUMOU J., « Autour du concept d'agentivité » dans *Rives méditerranéennes*, n°41, 2012, p.25-34.

HAICAULT M., « Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre » dans *Rives méditerranéennes*, n°41, 2012, p.11-24..

b) La femme à l'époque moderne

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BEAUVALET-BOUTOURYE S., *Les femmes à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Belin, 2003 (coll. Belin Sup Histoire).

BROOMHALL, S., *Gender and Emotions in Medieval and Early Modern Europe: Destroying Order, Structuring Disorder*, Ashgate, Farnham, 2016.

BROOMHALL S., SPINKS J., *Early Modern Women in the Low Countries : Feminizing Sources and Interpretations of the Past*, Aldershot, Ashgate, 2011, (Women and Gender in the Early Modern Word).

CAMMARATA J. (éd.), *Women in the Discourse of Early Modern Spain*, Gainesville, University Press of Florida, 2003.

CRUZ A.J., STAMPINO M.G., *Early Modern Habsburg Women : Transnational Contexts, Cultural Conflicts, Dynastic Continuities*, Farnham, Ashgate, 2013, (Women and Gender in the Early Modern Word).

DUBY G., ZEMON-DAVIS N., FARGE A., e.a., *Histoire des femmes en Occident*, Vol.3, *XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Pilon, 1991.

KRAMERAE C., *Women and men speaking*, Rowley, Newbury House, 1981.

MORAN S.J. (éd.), PIPKIN A. (éd.), *Women and Gender in the Early Modern Low Countries, 1500-1750*, Leiden/Boston, Brill, 2019.

WIESNER M.E., *Women and Gender in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

PERFETTI L.R., *The Representation of Women's Emotions in Medieval and Early Modern Culture*, Gainesville, University Press of Florida, 2005.

POSKA A.M., COUCHMAN J., MCIVER K.A., *The Ashgate Research Companion to Women and Gender in Early Modern Europe*, New York, Routledge, 2013.

SMITH D.L., STOLL A.K. (éd.), e.a., *Gender, Identity, and Representation in Spain's Golden Age*, Lewisburg, Brucknell University Press, 2000.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BOLUFER M., « Medicine and the Querelle des Femmes in early Modern Spain » dans HUGUET-TERMES T., ARRIZABALAGA J., COOK H.J., *Health and Medicine in Habsburg Spain: Agents, Practices, Representations*, Londres, London University Press, 2009, 86-106.

c) Politique, économie et sociétés dans l'Europe espagnole

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

ARBLASTER P., *A History of the Low Countries*, London, Red Globe Press, 2019, Macmillan essential histories).

BENNASSAR B., *Un siècle d'or espagnol*, Paris, Marabout Université 399, 1983.

BLONDE B., VAN BRUAENE A., BOONE M., *City and Society in the Low Countries, 1100-1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

DENYS C., PARESYS I., *Les anciens Pays-Bas à l'époque moderne (1404-1815), Belgique, France du Nord, Pays-Bas*, Paris, Ellipses, 2007.

DIAZ-PLAJA G., *El espíritu del Barroco*, Barcelone, Crítica, 1984, (Filología ; 11).

ECHEVARRÍA M.A., *Flandes y la Monarquía Hispánica 1500-1713*, Madrid, Silex, 1998, (Claves Históricas).

ESTEBAN ESTRINGANA A., *Madrid y Bruselas : relaciones de gobierno en la etapa postarchiducal (1621-1634)*, Leuven, Leuven University Press, 2005, (Avisos de Flandes ; 10).

FONTAINE L., *The Moral Economy Poverty, Credit, and Trust in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.

HERMANS T. (éd.), *A Literary History of the Low Countries*, New York, Camden House, 2013.

JANSSENS P. (éd.), *La Belgique espagnole et la principauté de Liège*, V.1-2, Bruxelles, La renaissance du livre, 2006.

LAMBERT B., WILSON K.A., *Europe's Rich Fabric: The Consumption, Commercialisation, and Production of Luxury Textiles in Italy, the Low Countries and Neighbouring Territories*, Farnham, Ashgate, 2016.

MUSGRAVE P., *The Early Modern European Economy*, Hampshire & Londres, Palgrave Macmillan, 1999.

QUILLET B., *Guillaume le Taciturne*, Paris, Fayard, 1994.

LESAFFER R., *The Twelve Years Truce (1609) : Peace, Truce, War and Law in the Low Countries at the Turn of the 17th Century*, Leiden, Brill, 2014, (Legal history library ; 13 Legal history library. Studies in the history of international law ; 6).

VAN DIXHOORN A., STRIETMAN E., BLOEMENDAL J., *Literary Cultures and Public Opinion in the Low Countries, 1450-1650*, Leiden, Brill, 2011, (Brill's studies in intellectual history ; 197).

WALTER J. (éd.) , SCHOFIELD R. (éd.), *Famine, Disease and the Social order in Early Modern Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time).

WERNER T., *Encuentros en Flandes : relaciones e intercambios hispanoflamencos a inicios de la Edad Moderna*, Leuven, Leuven University Press, 2000, (Avisos de Flandes ; 6).

WIESNER-HANKS M.E., *Early Modern Europe : 1450-1789*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, (Cambridge History of Europe).

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

DEGRYSE K., « La population urbaine » dans JANSSENS P. (éd.), *La Belgique espagnole et la principauté de Liège*, V.2, Bruxelles, La renaissance du livre, 2006, p.311-316.

ECHEVARRÍA M.A., « Relaciones económicas y fiscales en la Monarquía Hispánica, siglos XVI y XVII » dans *Hispania*, n°51, 1991, p. 933-964

HERRERO SANCHEZ M., « Conectores sefarditas en una monarquía policéntrica. El caso Belmonte/Schonenberg en la articulación de las relaciones hispano-neerlandesas durante la segunda mitad del siglo XVII » dans *Hispania*, n°76, 2016, p.445-472.

HERRERO SANCHEZ M., « La Monarquía hispánica y la cuestión de Flandes » dans SANZ CAMAÑES P. (dir.), *La Monarquía hispánica en el tiempo del Quijote*, Madrid, Silex Ediciones, 2005, p.501-527.

HERRERO SANCHEZ M., « Hegemonía y mercados : el impacto de la guerra económica en la posición internacional de la Monarquía hispánica » dans GONZALES MEZQUITA M.L., *Estudios de Historia moderna, contextos, teorías y prácticas historiográficas*, Mar del Plata, Ediciones de la Universidad nacional del Mar de Plata, 2007, p.13-33.

PARKER G., « Soldados del Imperio. El ejército español y los Países Bajos en los inicios de la Edad Moderna » dans WERNER T., *Encuentros en Flandes : relaciones e intercambios hispanoflamencos a inicios de la Edad Moderna*, Leuven, Leuven University Press, 2000, (Avisos de Flandes ; 6), p.275-290.

SANTOLARIA F., « De la pobreza y las políticas sociales en la España moderna (siglos XVI-XVIII) » dans RABAEY H., TORRES L., *Pauvres et pauvreté en Europe à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 105-122.

TELLECHEA IDÍGORAS J.I., « Españoles en Lovaina en 1557 » dans WERNER T., *Encuentros en Flandes : relaciones e intercambios hispanoflamencos a inicios de la Edad Moderna*, Leuven, Leuven University Press, 2000, (Avisos de Flandes ; 6), p.133-155.

VAN HUUYTVEN R., « Paysage et environnement » dans JANSSENS P. (éd.), *La Belgique espagnole et la principauté de Liège*, V.2, Bruxelles, La renaissance du livre, 2006, p.223-235.

WALTER J., « Famine, Disease and Crisis Mortality in Early Modern Society » dans WALTER J. (éd.), SCHOFIELD R. (éd.), *Famine, Disease and the Social order in Early Modern Society*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time), p.1-75.

d) Normes sociales et codes d'honneur

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BROWNLEE M. (éd.), GUMBRECHT H.U. (éd.), *Cultural Authority in Golden Age Spain*, Baltimore, The Johns Hopkins UP, 1995.

CANDAU CHACÓN M.L. (éd.), *Las mujeres y el honor en la Europa Moderna*, Huelva, Universidad de Huelva, 2014, (Colletanea ; 189).

CAPP B., *When Gossips Meet: Women, Family, and Neighbourhood in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press, 2004, (Oxford Studies of Social History).

CHAUCHADIS C., *Honneur, morale et société dans l'Espagne de Philippe II*, Paris, CRNS, 1984.

CRUZ A.J. ET PERRY M.-E., *Culture and Control in Counter-Reformation Spain*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1992 (Hispanic Issues).

HESTER M., *Lewd Women and Wicked Witches. A Study of the Dynamics of Male Domination*, Londres & New York, Routledge 1992.

POSKA A.M., *Women and Authority in Early Modern Spain : The Peasant of Galicia*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

TAYLOR S.K., *Honor and Violence in Golden Age Spain*, New Heaven, Yale University Press, 2008.

ZAGORIN P., *Ways of Lying : Dissimulation, Persecution, and Conformity in Early Modern Europe*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BLONDE B., BUYLAERT F., DUMOLYN J., e.a., « Living Together in the City : Social Relationships Between Norms and Practice » dans BLONDE B., VAN BRUAENE A., BOONE M., *City and Society in the Low Countries, 1100-1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p.59-93.

CRUZ A.J., « Women's Confinement in Early Modern Spain » dans *Hispanic Issues*, vol.25, 2020.

CRUZ A.J., « The Walled-In Woman in Medieval and Early Modern Spain » dans *Gender Matters*, vo.164, p. 349-366.

IRIGOYEN LOPEZ A., « Religión católica y estatutos de limpieza de sangre » dans *Sefarad*, vol.70, juin 2010, p.141-170.

KAPLAN G., « The Inception of *Limpieza de Sangre* (Purity of Blood) and its Impact in Medieval and Golden Age Spain » dans ARONSON-FRIEDMAN A., KAPLAN G., *Marginal Voices: Studies in Converso Literature of Medieval and Golden Age Spain*, Leiden, Brill, 2012, (Medieval and Early Modern Iberian), p.19-43.

POSKA A.M., « The Case for Agentic Gender Norms for Women in Early Modern Europe » dans *Gender and History*, vol.30, avril 2019, p.1-19.

e) Christiannisme et conflits confessionnels

BAMJI A., JANSSENS G.H., LAVEN M., *The Ashgate Research Companion to the Counter-Reformation*, Farnham, Ashgate, 2013, (Ashgate Research Companion).

BILINKOFF J., *Related Lives: Confessors and Their Female Penitents, 1450–1750*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.

BROWN S., *Women, Gender and Radical Religion in Early Modern Europe*, Leiden & Boston, Brill, 2007, (Studies in medieval and Reformation Traditions).

CASTAGNET V. (éd.) , CHRISTIN O. (éd.) , GHERMANI N. (éd.), *Les affrontements religieux en Europe du début du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, (Histoire et civilisations).

DUKE A., *Reformation and Revolt in the Low Countries*, London, Hambledon Press, 2003.

DUKE A., POLLMANN J., SPICER A., *Dissident Identities in the Early Modern Low Countries*, Farnham, Ashgate, 2009.

FERNANDEZ-TERRICABRAS I., *Philippe II et la contre-réforme : l'Église espagnole à l'heure du Concile de Trente*, Paris, Publishot, 2001, (L'Europe au fil des siècles).

FORCLAZ B., MARTIN P., *Religion et piété au défi de la guerre de Trente ans*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, (Histoire).

GELDERBLOM A.J., DE JONG J.L., VAN VAECK M., *The Low Countries as a Crossroads of Religious Beliefs*, Boston, Brill, 2004, (Intersections, 1568-1181 ; 3).

LOTTIN A., *Lille, citadelle de la contre-réforme ? (1598-1668)*, Villeneuve d'ascq, Septentrion, 2013.

POLLMANN J., *Catholic Identity and the Revolt of the Netherlands, 1520-1635*, Oxford, Oxford University Press, 2011, (The past & present book series).

POSKA A.M., *Regulating the People : The Catholic Reformation in Seventeenth-Century Spain*, Leiden, Brill, 1998, (Cultures, beliefs and traditions : medieval and early modern peoples, 1382-5364 ; 5).

SOEN V., FRANÇOIS W., *The Council of Trent : reform and controversy in Europe and beyond (1545-1700)*, vol.3, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2018, (Refo500 academic studies ; 35, 1-3).

SOEN V., FRANÇOIS W., VANYSACKER D., *Church, Censorship and Reform in the Early Modern Habsburg Netherlands*, Turnhout, Brepols, 2017, (Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique ; 101).

LEHFELDT E.A., *Religious Women in Golden Age Spain*, Burlington, Ashgate, 2005.

WAITE G.K., *Reformers on Stage : Popular Drama and Religious Propaganda in the Low Countries of Charles V, 1515-1556*, Toronto, University of Toronto Press, 2008.

WRIGHT A.D., *The Counter-Reformation : Catholic Europe and the Non-Christian World*, Aldershot, Ashgate, 2005, (Catholic Christendom, 1300-1700).

f) L'éducation féminine

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BARBAZZA M.-C., LOPEZ BELTRÁN M.T., *De la Edad Media a la Moderna : mujeres, educación y familia en el ámbito rural y urban*, Málaga, Universidad de Málaga, 1999.

BATTISTINI M., *Jean Michel Bruto, humaniste, historiographe, pédagogue au XVI^e*, Anvers, Nederlandsche Boekhandel, 1954.

BODINIER B., GEST M., LEMONNIER-DELPY M.-F., e.a., *Genre et éducation: former, se former, être formée au féminin*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009.

COOLIDGE G., *Guardianship, gender and the nobility in early modern Spain*, Boston, Ashgate, 2011.

FANTAZZI C. (éd.), *A Companion to Juan Luis Vives*, Leiden, Brill, 2008, (Brill's Companions to the Christian Tradition, 12).

GRAÑA CID M.D.M., *Las sabias mujeres, educación, saber y autoría : (siglos III-XVII)*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna, 1994.

HOWE E.T., *Education and Women in Early Modern Hispanic Word*, Burlington Ashgate, 2008.

LOPEZ-BELTRÁN M.T., *Educación, instrucción y alfabetización en la sociedad urbana malagueña a finales de la edad media y principios de la edad moderna*, Málaga, Universidad de Málaga, 1997, (Textos mínimos).

MOSTACCIO S., DELVILLE J.-P., *Genre et identités aux Pays-Bas : l'éducation religieuse des femmes après le concile de Trente : actes du colloque international, Université catholique de Louvain 7 mars 2008*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010, (Sillages ; ACRA ; 14).

WHITEHEAD B.J., *Women's Education in Early Modern Europe: A History, 1500 to 1800*, New York, Garland, 1999.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

ANNAERT P., « L'Éducation des filles à Bruxelles à la fin de l'Ancien Régime » dans *Cahiers Bruxellois*, n°47, 2015, p.5-29.

ANNAERT P., « L'apport des religieuses enseignantes à l'éducation des filles dans les villes du Nord-Ouest de l'Europe, XVII^e-XVIII^e siècles » dans *Revue du nord*, n°394, 2012, p.9-31.

HOWE E.T., « “Let your Women Keep silence”: the pauline dictum and Women's education » dans CRUZ A., HERNANDEZ R., *Women's Literacy in Early Modern Spain and the New World*, Farnham, Ashgate, 2011, p.123-158.

LOWE S., « Educational mission, Paul's concept of » dans KURIAN G.T., LAMPORT M.A., *Encyclopedia of Christian Education*, Londres, Rowman and Littlefield, 2015, p.449-452.

MOSTACCIO S., « Entre Réforme et Espagne: quelle éducation religieuse pour les femmes dans les Pays-Bas méridionaux? » Dans MOSTACCIO S. (éd.), *Genre et identités aux Pays-Bas méridionaux. L'éducation religieuse des femmes après le Concile de Trente*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010, p.65-87.

PUT E., « L'enseignement primaire et secondaire » dans JANSSENS P. (éd.), *La Belgique espagnole et la principauté de Liège*, V.2, Bruxelles, La renaissance du livre, 2006, p.71-76.

RÉACH-NGÔ A., « Les premiers récits d'apprentissage féminins à la Renaissance » dans BODINIER B., GEST M., LEMONNIER-DELPY M.-F., e.a., *Genre et éducation: former, se former, être formée au féminin*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p.53-69.

RUIZ-GALVEZ PRIEGO E., « L'obligation d'enseigner et la nécessité d'apprendre: l'enseignement familial et l'iconographie de la sainte famille » dans ROIG MIRANDA M. (éd.), *La transmission du savoir dans l'Europe du XVI^e et XVII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2000, p.309-330.

SEGURA CRAÍÑO C., « Las sabias mujeres a la corte de Isabel la catolica » en GRAÑA CID M.D.M., *Las sabias mujeres, educación, saber y autoría : (siglos III-XVII)*, Madrid, Asociación Cultural Al-Mudayna, 1994, p.175-179.

SONNET M., « Une fille à éduquer » dans FARGE A. Et ZEMON-DAVIS N., *L'histoire des femmes en Occident. XVI^e et XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1991, p.111-139.

TSCHIRHART A., « Mère de famille ou nonne: dialectique éducative au XVII^e siècle » dans BODINIER B., GEST M., LEMONNIER-DELPY M.-F., e.a., *Genre et éducation: former, se former, être formée au féminin*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2009, p.325-336.

« Algo sobre Gabriel Meurier: Maestro de Español de Amberes (1521-1597?) Al Eminente Fonetista Don Tomás Navarro Tomás » dans *Hispanic Review*, n°6, University of Pennsylvania Press, p.139-152.

g) La littérature et le théâtre espagnol

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

ARONSON-FRIEDMAN A., KAPLAN G., *Marginal Voices: Studies in Converso Literature of Medieval and Golden Age Spain*, Leiden, Brill, 2012, (Medieval and Early Modern Iberian).

AUBRUN C.-V., *La littérature espagnole*, Paris, PUF, 2013.

CANAVAGGIO J. (dir.), *Histoire de la littérature espagnole*, tome I : *Moyen Âge, XVI^e siècle, XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 1993.

CAVILLAC M., *Gueux et marchands dans le Guzmán d'Alfarache (1599-1604), Roman picaresque et mentalité bourgeoise dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Bordeaux, Institut d'études ibériques et ibérico-américaines de l'Université de Bordeaux, 1983.

- COUDERC C., *Le Théâtre espagnol du Siècle d'Or (1580-1680)*, Paris, Puf, 2007.
- CRUZ A.J., *Discourses of poverty: social reform and the picaresque novel in early modern Spain*, Toronto, Toronto University Press, 1999.
- CRUZ A., HERNANDEZ R., *Women's Literacy in Early Modern Spain and the New World*, Farnham, Ashgate, 2011.
- DUNN, Peter N., *Spanish picaresque fiction: a new literary history*, Ithaca (N.Y.), Cornell university press, 1993.
- GARRIDO ARDILA J.A., *The Picaresque Novel in Western Literature (From the Sixteenth Century to the Neopicaresque)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.
- LAZARD M., *La comédie humaniste au XVI^e siècle et ses personnages*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.
- MARAVALL J.A., *La literatura picaresca desde la historia social (siglos XVI y XVII)*, Madrid, Taurus, 1986, (Ensayistas ; 265).
- PACHECO A. (éd.), *A Companion to Early Modern Women's Writing*, Oxford, Blackwell, 2008.
- PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *Upstarts, wanderers or swindlers : anatomy of the picaro. A critical anthology*, Amsterdam, Rodopi, 1986.
- RÉDA-EUVREMER N., *La littérature espagnole au Siècle d'Or*, Paris, Armand Colin, 2000.
- REY HAZAS A., *Picaresca Feminina*, Barcelone, Plaza y Janès, 1986, (Classico Plaza y Janès ; 42).
- RODRIGUEZ J.C., *La literatura del pobre*, 2^e éd., Grenade, Comares, 2001, (De quanto blanco).
- RODRIGUEZ J.C., *Teoría e historia de la producción ideológica : las primeras literaturas burguesas (siglo XVI)*, Madrid, Akal, 2017, (cuestiones de antagonismo).
- RUSSEL P.R., *Temas de La Celestina*, Barcelona, Ariel, 1978, (Letras e ideas).
- SCOTT R., *Celestina and the Human Condition in Early Modern Spain and Italy*, Woodbridge, Tamesis, 2017, (Monografías ; 372).
- SMITH D.L., STOLL A.K. (éd.), e.a., *The Perception of Women in Spanish Theater of the Golden Age*, Lewisburg, Bucknell University Press, 1991.
- TURNER H.S., LOPEZ DE MARTINEZ A., *The Cambridge Companion to the Spanish Novel : from 1600 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- VELASCO S., *The Lieutenant Nun: Transgenderism, Lesbian Desire, and Catalina de Erauso*, Austin, University of Texas press, 2000.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BRADBURY G., "Irregular Sexuality in the Spanish 'comedia'" dans *The Modern Language Review*, n°76, 1981, p.566-580.

BRAU J.-L., « Roman picaresque et prose d'idées : Guzmán de Alfarache de Mateo Alemán », dans *Cahiers de Narratologie. Analyse et théorie narratives*, n° 14, février 2008, p.1-14.

COUDERC Christophe, « Le concept de tragicomedia et la question du genre dans quelques paratextes espagnols (XVI^e et XVII^e siècles) », dans *Littératures classiques*, vol. 83, no. 1, 2014, p.195-216.

DAGHISTANY A., « The Nature of the Picara » dans *Women's Studies*, n°5, 1977, p.51-61.

DUNN P.N., « The picara : the rogue female » dans PELLON G. et RODRIGUEZ-LUIS J., *Upstarts, wanderers or swindlers : anatomy of the picaro. A critical anthology*, Amsterdam, Rodopi, 1986, p.245-248.

GARRIDO ARDILA J.A., « La modernidad del Lazarillo de Tormes » dans *Symposium A Quarterly Journal in Modern Literatures*, vol.72, octobre 2018, p.198-214.

GOETZ R.H., « The Problematic of Gender/Genre in *Vida y sucesos de la monja alférez* » dans CAMMARATA J. (éd.), *Women in the Discourse of Early Modern Spain*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p.91-106.

PERRY M.E., "The Manly Women" dans *American Behavioral Scientist*, n°30, 1987, p.86-101.

TORRES L., « Les passions communes des « faux pauvres » et leurs représentations dans trois textes français et espagnols de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle » dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n°33, 2017, p.365-382.

h) Virilité et féminité

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

ARMON S., *Masculine Virtue in Early Modern Spain*, Farnham, Ashgate, 2015 (New Hispanisms. Cultural and Literary Studies).

ASPERGEN K., *The male Women : A Feminine Ideal in the Early Church*, Upsalla, Almqvist & Witsell, 1990.

CORBIN A., VIGARELLO G., BELMAS E., e.a., *Histoire de la virilité*, vol.1, *De l'antiquité aux Lumières : l'invention de la virilité*, Paris, Seuil, 2011, (L'univers historique).

FRIESEN I.E., *The female crucifix : images of St. Wilgefortis since the Middle Ages*, Waterloo, Wilfried Laurier University Press, 2006.

LONG K.P., *High Anxiety : Masculinity in Crisis in Early Modern France*, Kirsville, Truman State University Press, 2001, (Sixteenth Century Essays and Studies : 59).

MCKENDRICK M., *Woman and Society in the Spanish Drama of the Golden Age: A Study of the 'mujer varonil'*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974.

NEWMAN B., *From Virile Woman to Womanchrist : Studies in Medieval Religion and Literature*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1995.

ROTHSTEIN M., *The Androgyne in Early Modern France: Contextualizing the Power of Gender*, New York, Palgrave Macmillan, 2015. etc.

SIMON L.J., WIERGERS G., SCHIPPERS A., (e.a.), *Ambiguous Gender in Early Modern Spain and Portugal*, Leiden/Boston, Brill, 2012.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

ALTONAGA BEGONA B., « Mujeres viriles in el siglo XVIII: La construcción de la feminidad por el discurso floralista de Manuel de Larramendi » dans *Historia Contemporanea*, n°56, 2016, p.9-42

COX C., « “An Excellent Thing in Woman”: Virgo and Viragos in King Lear », dans *Modern Philology*, n°96, 1998, p.143-157.

LEHEFELDT E., « Ideal Men: Masculinity and Decline in Seventeenth-Century Spain » dans *Renaissance Quarterly*, n° 61, décembre 2008, p.463-494.

PARKER P., « Virile Style » dans FRADENBURG L., FRECCERO C., LAVEZZO K., *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996, p.199-223.

WALLACE L., « Bearded Woman, Female Christ: Gendered Transformations in the Legends and Cult of Saint Wilgefortis » dans *Journal of Feminist Studies in Religion*, n°30, 2014, p.43-63.

i) La Vierge Marie et les modèles féminins

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

COAKLEY J.W., *Women, Men, and Spiritual Power: Female Saints and their Male Collaborators*, New York, Columbia University Press, 2006.

DELFOSE A., *La "Protectrice du Païs-Bas" : stratégies politiques et figures de la Vierge dans les Pays-Bas espagnols*, Brepols, Turnhout, 2009, (Église, liturgie et sociétés dans l'Europe Moderne 2).

GEARY P.J., *Women at the Beginning: Origin Myths from the Amazons to the Virgin Mary*, Princeton University Press, 2006.

FRANKLIN M.A., *Boccaccio's Heroines: Power and Virtue in Renaissance Society*, New York & Londres, Routledge, 2017, (Women and Gender in Early Modern World).

WALLER G., *The Virgin Mary in Late Medieval and Early Modern English Literature and Popular Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectifs

DELFOSE A., « La figure de la Vierge Marie dans l'histoire des femmes et du féminisme » dans *Hieros : Bulletin Annuel de la Société Belgo-luxembourgeoise d'Histoire des Religions*, n°8, 2003, p.22-29.

DE MOL E., « Le culte de la Vierge après le concile de Trente, perçu à travers trois triptyques flamands de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle » dans SOEN V., FRANÇOIS W., *The Council of Trent : Reform and Controversy in Europe and beyond (1545-1700)*, vol.3, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2018, (Refo500 academic studies ; 35, 1-3), p.93-117.

SLANEY F., « Maquillage, sexualité et culte de la Vierge Marie en Occident » dans *Anthropologies et sociétés*, n°10, 1986 p.81-90.

j) Thérèse d'Avila

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

DE COURCELLES D., *Thérèse d'Avila: femme d'écriture et de pouvoir dans l'Espagne du Siècle d'Or*, Grenoble, Million, 1993, (Golgotha).

HALICZER S., *Between Exaltation and Infamy: Female Mystics in the Golden Age of Spain*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

LINCOLN V., *Teresa, A Women : Biography of Teresa of Avila*, Albany, State University of New York Press, 1984.

SLADE C., *St. Teresa of Avila : Author of a Heroic Life*, Berkley, University of California Press, 1995.

SURTZ R.E., *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain : the Mothers of Saint Teresa of Avila*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1995.

WEBER A., *Teresa of Avila and the Rethoric of Femininity*, Princeton, Princeton University, 1990.

WILSON C. (éd.), *The Heir of St. Teresa of Avila : Defenders and Disseminators of the Founding Mother's Legacy*, Washington, Institute of Carmelite Studies Publications, 2006.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BILINKOFF J., «The Social Meaning of Religious Reform: The Case of St. Teresa and Avila » dans *Archiv für Reformationgeschichte*, n°79, 1988, p.340-358.

k) Histoire de la famille et du mariage

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BURGUIÈRE A., KLAPISCH-ZUBER C., SEGALÉN M., ZONABEND F., *Histoire de la famille*, vol. 2, *Le choc des modernités*, Paris, Armand Colin, 1987.

BOLOGNE J-C., *Histoire du célibat et des célibataires*, Paris, Fayard, 2004.

CASEY J., *Family and Community in Early Modern Spain: The Citizens of Granada, 1570-1739*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, (New Studies in European History).

DAUMAS M., *Au bonheur des mâles : adultère et cocuage à la Renaissance, 1400-1650*, Paris, Armand Colin, 2007, (Les classiques du fonds Armand Colin Sedes).

DOPICO-BLACK G., *Perfect Wives, Other Women : Adultery and Inquisition in Early Modern Spain*, Durham, Duke university press, 2001.

GOODY J., *The developpement of family and marriage in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

HOWELL M.G., *The Marriage Exchange : Property, Social Place, and Gender in Cities of the Low Countries, 1300-1550*, Chicago, University of Chicago Press, 1998, (Women in Culture and Society).

LANZ E-L., *Marriage and Sexuality in Medieval and Early Modern Iberia*, New York, NY Routledge, 2002.

MELCHIOR-BONNET S. (dir.), *Histoire du mariage*, Paris, Laffont, 2009.

SERVAIS P., *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVI^e-XX^e siècles)*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant, 1993, (Collection Pédasup ; 26).

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

DEVOS I., SCHMIDT A., DE GROOT J., « Introduction. Unmarried and Unknown: Urban Men and Women in the Low Countries Since the Early Modern Period » dans *Journal of Urban History*, vol.42, janvier 2016, p.4-20.

LOPEZ-CORDON M.V., « Les relations familiales en Espagne au XVII^e siècle: perspectives d'analyse » dans *Dix-septième siècle*, n°244, 2009, p.409-433.

MARÍN M., « Marriage and sexuality in Al-Andalus » dans LANZ E-L., *Marriage and Sexuality in Medieval and Early Modern Iberia*, New York, NY Routledge, 2002, p.3-21.

1) Histoire de la sexualité

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

BEAUVALET-BOUTOURYE S., *Histoire de la sexualité à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, 2010.

BEAUVALET-BOUTOURYE S., *La Solitude : XVII^e - XVIII^e siècle*, Paris, Belin, 2008, (Histoire et société).

CHABOT I., *La famille, les femmes et le quotidien (XIV^e-XVIII^e siècle) : textes offerts à Christiane Klapisch-Zuber*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, (Hommes et sociétés ; 32).

CLARK A., *Desire, A History of European Sexuality*, New York/London, Routledge, 2008.

CLASSEN A., *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times: New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008.

CRAWFORD K., *European Sexualities, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

FRADENBURG L., FRECCERO C., LAVEZZO K., *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996.

LAQUEUR T.W., *Making Sex: Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.

STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018.

TAMAGNE F., *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, Éditions de la martinière, 2001, (Les reflets du savoir).

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

FINK DE BACKER S., « Prescription, Passion and Patronage in Early Modern Spain Toledo: Legitimizing Illicit Love at Santo Domingo de Silos "el Antiguo," Toledo » dans CLASSEN A. (éd.), *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times: New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008, p.751-783.

STEINBERG S. « De la renaissance aux Lumières » dans STEINBERG S.(dir.), BARD C., BOEHINGER S., e.a., *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, p.175-259.

VALLENDORF L., « Good Sex, Bad Sex: Women and Intimacy in Early Modern Spain » dans *Hispania*, vol.87, mars 2001, p.1-12.

m) Les femmes et le travail

- Monographies, synthèses, ouvrages collectifs

AGREN M., *Making a Living, Making a Difference: Gender and Work in Early Modern European Society*, Oxford, Oxford University Press, 2017.

BELLAVITIS A., *Women's Work and Rights in Early Modern Urban Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2018.

SARTI R., BELLAVITIS A., MARTINI M., *What is Work? Gender at the Crossroads of Home, Family, and Business from the Early Modern Era to the Present*, Oxford & New York, Berghahn Books, 2018, (Institutionnel Studies in Social History).

STONE M., BENITO-VESSELS C., *Women at Work in Spain from the Middle Ages to Early Modern Times*, Paris, Lang, 1998.

WHALEY L., *Women and the Practice of Medical Care in Early Modern Europe, 1400-1800*, New York, Palgrave Macmillan, 2011.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

AGREN M., « Introduction : Making a living, Making difference » dans AGREN M., *Making a Living, Making a Difference: Gender and Work in Early Modern European Society*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p.1-23.

AGREN M., « The Complexities of Work: Analyzing Men's and Women's Work in the Early Modern World with the Verb-Oriented Method » dans SARTI R., BELLAVITIS A., MARTINI M., *What is Work? Gender at the Crossroads of Home, Family, and Business from the Early Modern Era to the Present*, Oxford & New York, Berghahn Books, 2018, (Institutionnel Studies in Social History), p.226-243.

CAILLAVET F., « Le travail ou l'honneur: la question du travail féminin dans l'économie espagnole contemporaine » dans *Mélange de la Casa Vélazquez*, n°23, 1987, p. 497-522.

LINDSTRÖM D., FIEBRANZ R., LINDSTRÖM R., e.a., « Working together » dans AGREN M., *Making a Living, Making a Difference: Gender and Work in Early Modern European Society*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p.57-79.

LING S., HASSAN JANSSON K., e.a., « Marriage and Work : Intertwined Sources of Agency and Authority » dans AGREN M., *Making a Living, Making a Difference: Gender and Work in Early Modern European Society*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p.80-103.

n) Les corps féminins et masculins

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

CORBIN A. (éd.), COURTINE (éd.) J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *Histoire du corps*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005.

ENCARNACIÓN J.A., *Disabled Bodies in Early Modern Spanish Literature: Prostitutes, Aging Women and Saints*, Liverpool, Liverpool University Press, 2018, (Representations: Health, Disability, Culture and Society).

HUGUET-TERMES T., ARRIZABALAGA J., COOK H.J., *Health and Medicine in Habsburg Spain: Agents, Practices, Representations*, Londres, London University Press, 2009.

LONG K.P., *Gender and Scientific Discourse in Early Modern Culture*, Farnham, Ashgate, 2010, (Literary and Scientific Cultures of Early Modernity).

SKAARUP B.O., *Anatomy and Anatomists in Early Modern Spain*, Farnham, Ashgate, 2015.

SNOOK E., *Women, Beauty and Power in Early Modern England: A Feminist Literary History*, New York, Palgrave Mcmillan, 2011.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

COUDERT A.P., « From the Clitoris to the Breast: The Eclipse of the Female Libido in Early Modern Art, Literature, and Philosophy » dans CLASSEN A., *Sexuality in the Middle Ages and Early Modern Times: New Approaches to a Fundamental Cultural-Historical and Literary-Anthropological Theme*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 2008, p.837-884.

COURTINE J.J., « Le miroir de l'âme » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G., *Histoire du corps*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, (L'univers historique), p.303-306.

DASTIN L., PARK K., « The Hermaphrodites and the Orders of Nature » dans FRADENBURG L., FRECCERO C., LAVEZZO K., *Premodern Sexualities*, New York, Routledge, 1996, p.117-137.

ERNOULT N., « Trouble dans le genre, l'ambivalence sexuelle de la femme à barbe dans les représentations » dans CAIOZZO A., *Femmes médiatrices et ambivalentes*, Paris, Armand Colin, 2012, (Recherches), p.131-144.

MATTHEWS-GRIECO S.F., « Corps et sexualité dans l'Europe d'Ancien Régime » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G., *Histoire du corps*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, (L'univers historique), p.167-235.

PICHOT C., « Le corps féminin est-il un miroir de l'honneur ? Quelques pistes de réflexion autour des sources judiciaires de la fin du Moyen Âge » dans *Annales de Juana*, n°6, p.1-13.

PINET S., « The Animal Within : Chivalry, Monstruosity and Gender in Early Modern Spain » dans LONG K.P., *Gender and Scientific Discourse in Early Modern Culture*, Farnham, Ashgate, 2010, (Literary and Scientific Cultures of Early Modernity), p.115-139.

PORTER R., VIGARELLO G., « Corps, santé et maladies » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G., *Histoire du corps*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2005, (L'univers historique), p.335-370.

WOLFE C.T., « Boundaries Crossings : The Blurring of Human/Animal Divide as Naturalization of the Soul in Early Modern Philosophy » dans BUCHENAUD S., LO PRESTI R., *Human and Animal Cognition in Early Modern Philosophy and Medicine*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2017, p.147-173.

o) Les émotions

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, vol.1, *De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, (L'univers historique).

VINCENT-BUFFAULT A., *Histoire des larmes*, Paris, Rivages, 1986.

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

ALLEN V., « Waxing Red : Shame and the Body, Shame and the Soul » dans PERFETTI L.R., *The Representation of Women's Emotions in Medieval and Early Modern Culture*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p.191-210.

VIGARELLO G., « Joies, tristesse, terreur... La mécanique classique des humeurs » dans CORBIN A., COURTINE J.-J. & VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, vol.1, *De l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2016, (L'univers historique), p.241-253.

p) Vêtements et travestissement

- Monographies, synthèses et ouvrages collectifs

DONNELL S., *Feminizing the enemy : Imperial Spain, transvestite drama, and the crisis of masculinity*, Lewisburg, Bucknell University Press, 2003.

LEDUC G., *Travestissement féminin et liberté(s)*, Paris, L'Harmattan, 2006, (Des idées et des femmes).

PARESYS I., *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours*, Ville Neuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008, (Temps, espace et société).

STEINBERG S., *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Fayard, Paris, 2001

- Articles de revue ou d'ouvrage collectif

BENOIST P. « L'habit faisait-il le moine ? Le paraître des religieux au temps de la réforme catholique » dans PARESYS I. (éd.), *Paraître et apparences en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaire du Septentrion, 2008, (Histoire et civilisations), p.151-165.

PAUN DE GARCÍA S., « Zaya's Ideal of Masculine : Clothes Making Men » dans CAMMARATA J. (éd.), *Women in the Discourse of Early Modern Spain*, Gainesville, University Press of Florida, 2003, p.253-271.

STOLL A.K., « Cross-Dressing in Tirso's *El amor médico* and *El Alquiles* » dans DAWN L. (éd.) & STOLL A.K. (éd), *Gender, Identity and Representation in Spain's Golden Age*, Lewisburg, Bucknell, 2000, p.86-108.

5) Thèses et mémoires

CLAVIER T., *La construction des identités de genre à la renaissance à travers les discours didactiques, édifiants et polémiques imprimés à la Renaissance (1483-1594).*, Thèse en littératures., Université de Lyon, 2016.

MASON R.M., *Mutable Sex, Cross-dressing, and the Mujer Varonil: Understanding Non-Normative Sex in Early Modern Spain*, Thèse en philosophie, The Ohio State Univerisity, 2016.

SCHOUTERS M., MOSTACCIO S. (prom.), *La vision de l'éducation de Gabriel Meurier : catholique d'Anvers, au temps de la diffusion de la Réforme*, mémoire en histoire, Louvain-la-Neuve, Université catholique de Louvain, Faculté de Philosophie, arts et lettres, 2015.

REDEKOPP N.L., QUINN M., *Performing Female Masculinity in the Early Modern Iberico-Atlantic World : An Analysis of the Mujer Varonil in gender and genre*, Thèse en histoire , Nouveau-Mexique, Université du Nouveau-Mexique, 2017.

6) Ressources électroniques

CHIRICOSTA A., « Mulier, femina, virgo, virago » dans *Academia*, 2016.
(https://www.academia.edu/31644803/Mulier_Femina_Virgo_virago consulté le 29/11/20).

CROOKS K., « Erecting, Entering, Emitting: Early Modern Definitions of Manhood and Masculinity », dans *Afficio Undergraduate Journal*, 2011.
(<https://www.smu.ca/academics/name-70837-en.html> Consulté le 03/12/20).

« Fernando de Rojas » dans *Diccionario bibliográfico español*
(<http://dbe.rah.es/biografias/4856/fernando-de-rojas> Consulté le 10/12/20).

« Francisco López de Úbeda » dans *Diccionario bibliográfico español*.
(<http://dbe.rah.es/biografias/12321/francisco-lopez-de-ubeda> Consulté le 10/12/20).

« Gian Michele Bruto » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani*
([https://www.treccani.it/enciclopedia/gian-michele-bruto_\(Dizionario-Biografico\)](https://www.treccani.it/enciclopedia/gian-michele-bruto_(Dizionario-Biografico)) Consulté le 10/12/20).

« Juan Luis Vives March » dans *Diccionario bibliográfico español*.
(<http://dbe.rah.es/biografias/5928/juan-luis-vives-march> Consulté le 10/12/20).

« Ludovica Torelli » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani*

([https://www.treccani.it/enciclopedia/ludovica-torelli_\(Dizionario-Biografico](https://www.treccani.it/enciclopedia/ludovica-torelli_(Dizionario-Biografico)) Consulté le 05/12/20).

« Mateo Áleman » dans *Diccionario bibliográfico español*.
(<http://dbe.rah.es/biografias/6235/mateo-aleman> Consulté le 10/12/20).

Trésor de la Langue Française. (<http://atilf.atilf.fr> Consulté le 06/12/20).

« Vergerio, Pietro Paolo, il Vecchio » dans *Treccani Dizionario biografico degli Italiani*
(https://www.treccani.it/enciclopedia/vergerio-pietro-paolo-il-vecchio_%28Dizionario-di-filosofia%29/ Consulté le 05/12/20).

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
INTRODUCTION	5
PREMIÈRE PARTIE	19
1) Une époque de mutations : cadre de production des sources.....	20
a) Panorama historique	20
b) Une société des normes	26
c) Le catholicisme en question	35
2) Contexte idéologique : une imperméabilité des frontières de genre ?.....	42
a) Les frontières de genre entre affirmations et transgressions	42
b) La figure de la <i>virago</i> : une synthèse des genres.....	47
c) La femme virile en tant qu'archétype théâtral	51
3) Présentation, contextes et analyse du corpus.....	55
a) Les manuels d'éducatons.....	56
b) La littérature picaresque	75
DEUXIÈME PARTIE.....	97
1) La femme et le monde extérieur	98
a) L'occupation de l'espace public.....	99
b) L'honneur féminin	118
c) Expressions et émotions	133
2) La vie de famille	153
a) L'autorité parentale	153
b) Les modalités du mariage.....	161
c) La ménagère : gouvernante du foyer	176
d) Unions transgressives et illégitimes	182

3) Les activités féminines	193
a) Les métiers.....	193
b) Acquisition et administrations de biens	208
c) L'influence des loisirs	218
4) Corps et aspects physiques	224
a) Le corps féminin.....	224
b) La beauté	237
c) Costumes et cosmétiques.....	243
CONCLUSION	253
BIBLIOGRAPHIE	261
1) Éditions de sources.....	261
2) Bibliographies.....	262
3) Dictionnaires et encyclopédies	262
4) Travaux thématiques	263
a) Méthode sur le genre	263
b) La femme à l'époque moderne.....	263
c) Politique, économie et sociétés dans l'Europe espagnole	264
d) Normes sociales et codes d'honneur	266
e) Christiannisme et conflits confessionnels	267
f) L'éducation féminine	269
g) La littérature et le théâtre espagnol	270
h) Virilité et féminité	272
i) La Vierge Marie et les modèles féminins.....	273
j) Thérèse d'Avila	274
k) Histoire de la famille et du mariage	274

l) Histoire de la sexualité	276
m) Les femmes et le travail	277
n) Les corps féminins et masculins	278
o) Les émotions	279
p) Vêtements et travestissement	279
5) Thèses et mémoires	280
6) Ressources électroniques	280
TABLE DES MATIÈRES.....	282

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial